



John Adams  
Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>.  
ADAMS  
263.1







Digitized by the Internet Archive  
in 2011



2

# ESSAIS DE MORALE.



*mm*  
ESSAIS  
DE  
MORALE.

PAR MR.  
*LA PLACETTE.*  
NOUVELLE EDITION.  
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,  
Chez FRANÇOIS CHANGUION.  
M. DCC. XXXII.



A  
SA MAJESTE'  
LA REINE  
DE  
DANNEMARK,  
ET DE  
NORVEGUE.



ADAME,

*Je prens la liberté de presenter ce petit Ouvrage à VOTRE MAJESTE', & j'ose me flatter de cette esperance qu'il ne lui sera pas desagreable. Je suis sûr au moins que la matiere ne lui en déplaira pas, puis qu'Elle y pourra trouver quelques-unes de ces verités éternelles, qui font les delices de son Esprit & le plus cher objet de son cœur. Pavoue que je ne puis pas dire la même chose de la forme que j'ai donnée à cette matiere. J'avoue qu'il y a des defauts que tous mes soins n'ont pu corri-*

## E P I T R E

ger. Mais, MADAME, je sai aussi par experience que VOTRE MAJESTE' est toute accoûtumée à passer par dessus cette sorte de manquemens extérieurs, pour s'attacher au solide & à l'essenciel qu'ils n'alterent point. Ces mêmes manquemens, MADAME, & d'autres semblables, n'empêchent pas VOTRE MAJESTE' d'écouter avec la dernière application ces verités saintes, lors que j'ai l'honneur de les lui proposer dans mes Sermons, & qu'Elle nous fait celui d'assister à nos Assemblées. Pourquoi donc n'oserois-je pas me promettre qu'Elle n'en sera pas plus choquée lors qu'Elle les lira dans cet écrit, où j'ai tâché de les étaler d'une maniere un peu plus distincte, & dans toute leur étendue? Que j'aurois de satisfaction, MADAME, si j'apprenois dans la suite que VOTRE MAJESTE' y trouve quelque chose de propre à nourrir cette éminente pieté qui nous donne de si grands exemples! Que je benirois Dieu de m'en avoir inspiré le dessein, & de m'avoir donné la force de l'exécuter! C'est là précisément ce que je cherche depuis quelque tems. Comblé de bienfaits de VOTRE MAJESTE', je soupire après le bonheur de faire quelque chose pour son service qui puisse justifier que je ne manque pas de reconnoissance.

Mais



## D E D I C A T O I R E.

*Mais qu'est-ce qu'un très-petit particulier pourroit faire d'utile à une Reine que la main de Dieu a élevée au comble des grandeurs du monde, & qu'Elle a pris tant de soin de distinguer des personnes même de son rang? A peine me reste t-il à cet égard des souhaits à faire, & d'ailleurs quand même il dependroit de moi d'ajouter quelque chose à la gloire temporelle & extérieure de VOTRE MAJESTE', je suis sûr qu'Elle n'y seroit pas fort sensible. C'est là le moindre & le plus leger de ses soins. Elle pense bien plus à regner un jour dans le Ciel qu'à étendre où à affermir son Autorité sur la terre. Ses plus grands souhaits vont à s'unir plus étroitement à Dieu, & à se soumettre de plus en plus à son joug. F'ose me promettre, MADAME, que ce petit Ouvrage n'y sera pas inutile, & je suis persuadé que si VOTRE MAJESTE' ne dédaigne pas d'y jeter les yeux dans ces précieux momens de Retraite, où elle se derobe si régulièrement tous les jours au tumulte & aux embarras de sa Cour pour s'entretenir avec Dieu & avec Elle-même; Elle y trouvera des choses qui pourront être de quelque usage à l'avancement de cette Sanctification dont Elle fait avec tant de raison sa plus grande affaire. Si cela arrive, comme je n'en desespere pas tout à fait,*

## E P I T R E.

mes vœux sont remplis, & il ne m'en reste plus aucun autre à faire que ceux que je fais sans cesse, & que j'ai dessein de faire toute ma vie. C'est, MADAME, qu'il plaise à Dieu de conserver long-temps VOTRE MAJESTE' à son Eglise, dont elle est le support, & à ses Peuples dont elle fait la félicité. Qu'il continuë d'honorer de sa Protection, & des marques les plus éclatantes de son amour, le Monarque Auguste qu'il lui a plu de vous donner pour Epoux, & aux bontés duquel nous sommes si redevables. Qu'il comble de nouvelles benedictions la Maison Royale, ce cher Objet de tant d'esperances & de tant de vœux. Qu'il augmente & qu'il affermisse le bonheur des Peuples qui en dependent, & qu'il me fasse en particulier la grace de ne relâcher jamais rien du profond respect, & de l'attachement inviolable, avec lequel je veux toujours être,

M A D A M E,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble, très-obeïssant, &  
très-fidelle sujet & serviteur,  
LA PLACETE.



## P R E F A C E.

**L** y a quelque temps qu'une Personne que j'honore me proposa de travailler à l'Ouvrage que je donne presentement au public. Comme cette pensée ne m'étoit jamais venuë dans l'esprit, je fus un peu surpris de la proposition qu'on m'en fit, & j'eus quelque peine à me determiner sur ce que j'avois à faire. Je n'en avois point du tout à comprendre qu'on dût travailler à donner du jour à la Morale de Jesus-Christ. Je m'étois plaint diverses fois de ce que cette importante partie de la Religion étoit si peu connuë de nos peuples, & si peu éclaircie par les Ouvrages de nos Auteurs. Nos peuples ne connoissent gueres l'étenduë de la pureté que l'Evangile exige de nous. Ils sont même prevenus d'un grand nombre de fausses maximes, tout autrement pernicieuses que les erreurs de pure speculation. D'ailleurs nos Ecrivains, au moins ceux de nôtre Nation, ont été forcé par l'importunité de nos Adversaires, de donner tout leur loisir à la defense de la verité, de sorte qu'ils n'ont pû composer sur la Morale qu'un très-petit nombre d'Ouvrages, qui ne traitent même que quelques matieres particulieres. Ainsi cette partie de la Religion, qui en est,

## P R E F A C E.

Je l'ose dire, l'ame & l'essence, & qu'il étoit si nécessaire de bien expliquer & de bien entendre, a été en quelque façon négligée.

Il est vrai que ce défaut est suppléé, du moins en partie, par les écrits de quelques Auteurs de la Communion Romaine, sur tout par les Essais de M. Nicole, qui ont été si bien reçus, & si universellement estimées. J'avoue que c'est un Ouvrage excellent, & qu'il y a beaucoup de profit à faire dans sa lecture. Mais je ne crois pas qu'il doive nous empêcher de travailler de notre côté sur la Morale Chrétienne. Premièrement cette Morale est d'une si vaste étendue, que ni l'Ouvrage dont je parle, ni beaucoup d'Ouvrages semblables, ne la sauroient épuiser. C'est une source d'instructions qui ne tarit point. D'ailleurs, celles de cet Auteur roulant d'ordinaire sur les hypothèses de la Religion qu'il professe, sont souvent inutiles, & toujours suspectes aux Protestans, qui craignent en les lisant de prendre des erreurs dangereuses pour des vérités salutaires. Outre cela l'Auteur vole d'ordinaire si haut, qu'il y a bien des Lecteurs qui ont de la peine à le suivre. Il debite même quelques maximes outrées, qui font douter de la vérité de celles qui sont plus solides. Ainsi ce Livre, quelque achevé qu'il paroisse, n'empêche pas qu'on n'en peut faire un autre, si non pas plus beau, ou mieux écrit, ce qui est difficile, au moins plus utile pour des Protestans, plus conforme à leurs hypothèses, plus proportionné à la portée

## P R E F A C E.

portée de toute sorte de Lecteurs , & plus propre en un mot à faire connoître les obligations du Christianisme dans leur véritable étendue.

Je n'ai donc jamais douté que l'Ouvrage qu'on me propoſoit ne pût être utile , & ſi j'ai héſité à l'entreprendre , ç'a été par cette ſeule conſideration , que je ne me trouvois pas en état d'y travailler d'une manière qui pût répondre , ni à la dignité du ſujet , ni au goût d'un Siècle auſſi éclairé , & auſſi délicat que le nôtre. C'eſt ce qui m'a retenu pendant quelque temps. Mais enfin , j'ai conſideré qu'il y a des Lecteurs de tous ordres ; que comme il y en a de difficiles & de dégoûtés , qui ne peuvent rien ſouffrir qui ne ſoit exquis , il y en a auſſi d'avidés & d'affamés , qui ne cherchent qu'à nourrir leur pieté , & qui reçoivent avec plaiſir tout ce qui peut produire cet effet , encore qu'ils n'y trouvent pas tous les agremens dont les autres ne peuvent point ſe paſſer. J'ai conſideré que quelques Ouvrages très-defectueux , peu exacts , & aſſés mal écrits , n'ont pas laiſſé d'être bien reçus , parce que parmi ces défauts ils contenoient des inſtructions ſolides , qui pouvoient être de quelque uſage. Cela m'a fait voir que les productions même les plus mediocres peuvent être utiles , pourveu que la matiere en ſoit bonne , & c'eſt ce qui m'a déterminé à mettre la main à celle-ci.

Je n'ai point travaillé pour les Savans. Je n'ai regardé qu'à nos peuples. J'ai tâché de  
leur

## P R E F A C E.

leur mettre devant les yeux ce que je croi qu'il importe le plus qu'on n'ignore point. J'ai eu dessein de détruire les erreurs qui m'ont paru les plus dangereuses , & le plus généralement répandues ; & mon principal but a été de donner une idée juste de la piété, & de ce qu'il faut faire pour en remplir les devoirs les plus essentiels, m'éloignant également des maximes outrées de ceux à qui il ne tient pas qu'elle ne passe pour impossible, & du relâchement de ceux qui la réduisent à rien.

Ces deux extrémités sont à mon sens également dangereuses, & l'on ne doit rien négliger pour les éviter l'une & l'autre. La première n'est bonne qu'à jeter dans le désespoir, & la seconde conduit naturellement à la négligence. Si l'on s'imagine que Dieu exige de nous plus qu'il n'en exige en effet, on sent bien qu'on ne sauroit aller jusques-là, & bien loin d'y travailler, on n'en forme pas le dessein. Si au contraire on ignore une partie des devoirs que Dieu nous prescrit, quelle apparence y a-t-il qu'on se mette en état de les observer ? Ainsi de quelle que ce soit de ces deux erreurs qu'on soit prevenu, on se perd, parce qu'en effet toutes deux empêchent également qu'on ne fasse ce qu'il faut faire pour se sauver.

Mon dessein a été de les éviter toutes deux, & de me tenir précisément à la vérité. Je l'ai cherchée, non dans les reflexions de mon esprit, ou dans les penchans de mon cœur, mais dans la parole de Dieu, qui en  
est

est la regle. Je suis persuadé que je l'y ai trouvée. Mais je ne doute pas aussi que plusieurs n'en jugent tout autrement, & qu'en particulier il n'y en ait de ceux qui trouveront que ma Morale est un peu severe. Je n'ai qu'une grace à demander à ceux qui seront dans ce sentiment. Je les prie de ne s'arrêter point à des idées vagues & confuses, mais d'entrer dans le détail, & de marquer distinctement, & l'une après l'autre, toutes les propositions outrées qu'ils croiront remarquer dans cet Ouvrage. Je les supplie ensuite de les examiner avec soin, & s'ils persistent à les croire fausses, je leur demande la grace de m'en avertir. S'ils le font, je m'oblige à les examiner moi-même, & à les retracter si je trouve qu'elles ne sont pas veritables, ou à tâcher de les appuyer plus fortement, si je ne puis les abandonner.

Pour moi, je suis persuadé que tout ce que je dis de plus fort, est une suite necessaire de deux maximes, dont j'ai toujours fait, & dont j'ai resolu de faire les principaux fondemens de ma Morale. L'une qui est essenciel au veritable Chrétien d'aimer Dieu par dessus toutes choses. L'autre, que quoi qu'il en soit des pechés actuels, dont j'espere de parler dans un autre endroit, rien n'est plus incompatible, soit avec l'amour de Dieu, qui va jusqu'à le preferer à tout, soit avec l'état de grace, que d'être esclave de quelque peché d'habitude. Qu'on prenne la peine d'examiner sur ces deux maximes ce qu'on croira que j'ai dit de plus ex-

## P R E F A C E.

cessif. On verra que ce sont des consequences qui s'en tirent de la maniere du monde la plus naturelle.

Me nierait-on donc ces deux verités? C'est ce que je ne crains pas. Premièrement, on peut dire qu'elles sont de foi, étant appuyées l'une & l'autre de plusieurs témoignages de l'Écriture, qu'on ne sauroit éluder. D'ailleurs tous les Theologiens en conviennent. Je n'ai jamais entendu parler que de deux ou trois Jesuites qui aient osé nier la premiere. Tous les autres Ecrivains de toutes les Communions l'admettent, & c'est fort mal à propos qu'on vient d'accuser les Lutheriens de la rejeter. On verra peut-être bien-tôt qu'il n'y eut jamais d'accusation plus injuste que celle-ci. Nos Auteurs aussi la soutiennent fortement. Il y a plusieurs Siecles que les Vaudois en font profession, & l'on n'a pour s'en assurer qu'à voir ce qu'ils disent dans un des plus anciens de leurs Livres, que M. Leger a inseré dans son Histoire. C'est une espece de Commentaire sur le Decalogue qui a pour titre, *le Livre des Vertus*. Sur le premier commandement ils expliquent cette verité avec beaucoup de netteté & de precision. Les Theologiens Reformés ont enseigné constamment la même Doctrine, & il en est même des plus celebres qui sont allés jusqu'à dire que l'amour de Dieu par dessus tout n'est pas seulement necessaire à l'enfant de Dieu déjà justifié & regeneré, mais qu'il l'est même au pecheur qui se convertit, en sorte que la remission des pechés n'est accordée.



## P R E F A C E.

dée selon eux qu'en conséquence de cet Acte.

Ils ne se sont pas expliqués avec moins de force sur la seconde de ces maximes, & il me sera aisé de produire leurs témoignages si on le souhaite. Ainsi à cet égard je ne crains pas que les personnes éclairées m'accusent d'avoir des sentimens particuliers.

On prendroit fort mal ma pensée, si on m'en soupçonnoit sur ce que je dis dans la page 72. Il est vrai que j'y parle indéfiniment des fausses Religions. Mais il est vrai aussi que ce que j'en dis ne doit pas être entendu de toutes les fausses Religions sans exception. Je ne parle que de celles dont les erreurs sont purement speculatives, & ne tirent point à conséquence pour la pratique. Je ne dis pas ce que je pense touchant les autres, parce que je ne saurois le faire sans de longs discours. Peut-être aurai-je quelque autre occasion pour le faire plus à propos. Je dirai seulement ici, que si lors que j'écrivois cet endroit, ou même lors qu'on l'imprimoit, j'avois eu connoissance de certaines disputes, dont je n'ai entendu parler que long-temps après, je me serois expliqué avec plus de précision que je n'ai fait. *Illis nondum litigantibus securius loquebamur.*

Il ne me reste plus qu'un mot à ajouter pour finir cette petite Preface. C'est que dans le Titre j'appelle ce Volume, *Premiere Partie*, parce qu'en effet j'espère qui sera suivi de quelque autre. Il est vrai que cela dépend de la maniere en laquelle celui-ci sera

## P R E F A C E.

reçu. Si j'apprens que nonobstant ses défauts on le trouve de quelque usage pour le salut de ceux qui ont un dessein sincère d'aller à Dieu, je pourrai continuer avec son secours. Si au contraire les personnes éclairées ne l'approuvent point, je regarderai ce mauvais succès comme un avertissement qui m'apprendra que je dois me taire, ou m'attacher à d'autres sujets, & je tâcherai d'en profiter. J'acquiescerai même à ce dernier jugement avec moins de défiance qu'au premier. Car outre que je sens assés mes foiblesses j'ai cru remarquer très-souvent, que si le Public se trompe dans les jugemens qu'il fait des Ouvrages, c'est bien plus en donnant son approbation à ceux qui ne la meritent pas, qu'en la refusant à ceux qui en sont dignes.





# T A B L E

## Des Discours contenus dans le premier Volume.

I. **D**iscours. Où l'on fait voir que rien n'est moins raisonnable que la negligence avec laquelle la plupart des Chrétiens travaillent à leur salut.

*I. Que peu de gens savent ce qu'il faut faire pour se sauver. II. Quelques uns des principaux devoirs dont l'observation est nécessaire pour se sauver. III. Que pour se sauver il y faut travailler avec plus d'effort & de contention qu'on ne pense. IV. Que nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de ce que Dieu nous a prescrit des devoirs si contraires à nos penchans. V. Que Dieu nous a donné de grands secours pour nous mettre en état de ce qu'il exige de nous.*

II. Discours. De la Vigilance Chrétienne. 42

*I. De la Vigilance par rapport aux occasions qu'on a de faire de bonnes œuvres. II De la Vigilance par rapport aux pechés de commission. III. De la Vigilance par rapport au danger que nous courons tous d'être surpris par la mort.*

III. Discours. De quelques Circonstances qui aggravent l'horreur des pechés, & qu'il est

## T A B L E.

est bon de peser, soit pour les éviter, soit pour en avoir plus de douleur lors qu'on s'en repent.	78
<i>Premiere Circonstance Aggravante.</i>	79
<i>Seconde Circonstance.</i>	88
<i>Troisième Circonstance.</i>	92
<i>Quatrième Circonstance.</i>	98
<i>Cinquième Circonstance.</i>	103
<i>Sixième Circonstance.</i>	106
IV. Discours. De la Prudence Chrétienne.	113
<i>I. Defauts de la Prudence humaine. II. La Prudence Chrétienne n'a aucun des defauts qu'on vient d'indiquer. III. La Prudence Chrétienne va incomparablement plus loin que l'humaine.</i>	
V. Discours. De la Condescendance Chrétienne.	155
<i>I. Que nous devons avoir de la Condescendance pour nos freres. II. Que la Condescendance que nous devons avoir pour nos freres, n'est pas infinie. Regles generales qui font voir jusqu'où elle doit s'étendre. III. Regles particulieres.</i>	
VI. Discours. De l'Intention.	190
<i>I. Qu'il faut avoir de bonnes intentions dans tout ce qu'on fait. Qu'elles sont les bonnes intentions. II. Quelle est l'Intention avec laquelle il faut faire les bonnes actions. III. Avec quelle Intention on doit faire les actions indifferentes. IV. De l'Intention par rapport aux actions mauvaises. V. Que ce qu'on vient de dire est plus conforme à la droite raison qu'il ne paroît d'abord.</i>	
VII. Discours. De la necessité d'agir & de se	con-

T A B L E.

- conduire conséquemment. 227
- VIII. Discours. De la Retraite. 259
- I. Première utilité de la Retraite. Elle nous empêche de nous dissiper. II. Seconde utilité de la Retraite. Elle nous met à couvert des dangers auxquels on est exposé dans le commerce du monde. III. Troisième utilité de la Retraite. Elle nous procure tous les avantages de la silence. IV. Des bornes qu'il faut donner à la Retraite.*
- IX. Discours. De la Connoissance de soi-même. 291
- I. Qu'il importe de se connoître. II. Ce qu'on doit faire pour se connoître. III. Lors qu'on s'examine il faut pencher plutôt du côté de la severité que du côté de l'indulgence. IV. Lors qu'on s'examine il ne faut pas s'arrêter à des idées vagues & confuses. V. Ce qu'on doit faire pour découvrir ses défauts. VI. Ce qu'on doit faire pour connoître ses Vertus. VII. Ce qu'on doit faire pour connoître l'état où l'on est.*
- X. Discours. De la Confiance Chrétienne. 326
- I. Il y a plusieurs especes de Confiance. Caracteres de la véritable. II. Nous ne devons mettre nôtre Confiance qu'en Dieu. III. Pour s'attendre quelque chose de Dieu il faut savoir s'il l'a promis, & comment c'est qu'il l'a promis. IV. Manquemens contraires à la Confiance Chrétienne. V. Occasions où la Confiance est nécessaire.*
- XI. Discours. Des Conditions nécessaires à une bonne Prierre. 359
- Prierre. Pour demander à Dieu la grace de bien prier. 393
- Priere

T A B L E.

Priere. <i>D'un pecheur qui a vécu dans de grands desordres, &amp; qui demande à Dieu la grace de la conversion,</i>	400
Priere. <i>D'un enfant de Dieu qui craint que sa repentance ne soit pas sincere.</i>	408
Priere. <i>Pour demander à Dieu le secours necessaire à nôtre foiblesse.</i>	417
Avis. <i>Sur ce qu'il faut faire pour profiter des Exercices Sacrés qu'on fait dans nos Temples.</i>	425
Meditation. <i>Melée d'élevations de l'esprit à Dieu pour servir de preparation aux Exercices sacrés qui se font dans les Assemblées de l'Eglise.</i>	429
<i>De ce qu'il faut faire après les Exercices sacrés.</i>	442

Fin de la Table.

N O U.



NOUVEAUX ESSAIS  
DE  
MORALE.

---

PREMIER DISCOURS.

*Où l'on fait voir que rien n'est moins raisonnable que la negligence avec laquelle la pluspart des Chrétiens travaillent à leur salut.*



A profanation est bien sans difficulté le plus efficace & le plus infaillible moyen de se perdre, mais ce n'est pourtant pas celui par lequel le plus de monde se perd. Quoique cette disposition effroyable se soit rendue depuis quelque temps beaucoup plus commune qu'elle ne le fut jamais, elle ne l'est pas assez pour faire le grand nombre parmi les mau-

vais Chrétiens. La plupart, & presque tous, perissent par une autre voye. Ils veulent se sauver. Ils font quelque chose dans ce dessein. Mais comme ils ne le veulent pas affés fortement, ils n'y travaillent qu'avec negligence. Ils font l'œuvre de Dieu lâchement, & de cette maniere on peut dire qu'ils ne la font point du tout. Ils ne sont, ni absolument froids comme les impies, ni tout à fait bouillans, comme les veritables enfans de Dieu. Tout au plus ils sont de ces tiedes que Dieu deteste, & qu'il menace de toute son indignation.

Ces tiedes, ces demi-Chrétiens, font aujourd'hui le grand nombre presque par tout. De quelque côté qu'on tourne les yeux on ne voit ni beaucoup de veritables enfans de Dieu, conduits par sa grace, & possédés de sa crainte & de son amour, ni même beaucoup d'impies declarés, qui se moquent tout ouvertement de Dieu & de ses Mysteres. Mais on aperçoit par tout une infinité de Chrétiens imparfaits, ou pour mieux dire de mauvais & de faux Chrétiens, qui sans renoncer positivement au salut, & sans en perdre même l'esperance, ne sont peut-être pas la moitié, peut-être pas le centième de ce qu'il faudroit pour y parvenir.

Deux choses principalement leur manquent. La premiere qu'ils ne conoissent pas toute l'étendue des devoirs dont il faut necessaire-

\* voyez Chap. 1. 2.



cessairement s'aquitter pour parvenir au salut. La seconde qu'ils n'y travaillent, ni avec assés d'effort & de contention, ni avec assés de perseverance. Je vai tâcher de mettre deux verités dans leur jour.

*x. Voyez. Chap. 3-*

---

## I.

*Que peu de gens savent ce qu'il faut faire pour se sauver.*

**P**ersonne peut-être n'ignore que la pieté est absolument necessaire pour ne se pas perdre. Mais la plupart se forment une idée si basse, & en même temps si fausse, de cette pieté, que comme elle ne renferme rien qui ne soit commun & ordinaire, elle ne renferme rien aussi de ce qui lui devoit être le plus essenciel. On sçait qu'on peut se former plusieurs idées de la pieté. On peut, en premier lieu, se la représenter telle qu'elle devoit être pour repondre à toutes nos obligations, & pour épuiser toute l'étenduë des devoirs que la Loi de Dieu nous prescrit. On peut en deuxiême lieu la considerer telle qu'elle a paru dans la vie & dans les actions de quelques Saints du premier ordre, que l'Écriture nous propose comme des modeles que nous devons imiter. Enfin on peut la

considerer dans le degré le plus bas où elle peut se trouver, & où elle se trouve en effet, sans cesser d'être véritable, sincere, & utile pour le salut.

On sçait que ce premier & plus eminent degré de la pieté ne se trouve point sur la terre; on ne pretend point au second, parce qu'on ne le croit pas necessaire, & on se reduit au troisiéme, que l'on regarde comme suffisant. On se represente même ce dernier tout autre qu'il n'est en effet. Selon ceux dont nous parlons, être homme de bien de cette maniere, c'est d'un côté s'abstenir de quelques pechés grossiers, ou même les honêtes gens du monde ne tombent point, & de l'autre s'aquitter exterieurement des devoirs sensibles de la Religion. C'est n'être ni scandaleux, ni scelerat achevé. C'est n'être ni fourbe, ni perfide, ni injuste, ni calomniateur. C'est être assidu aux Exercices sacrés, & y assister d'une maniere dont personne ne soit choqué. C'est lire de temps en temps la parole de Dieu, ne manquer jamais à faire ses prieres deux fois tous les jours, faire quelque aumône, consoler les affligés, & donner quelque secours, & quelque protection à ceux que d'autres oppriment.

Pourveu qu'on fasse cela, encore que d'ailleurs on donne toute sa vie à ses affaires, à ses divertissemens, & à ses plaisirs, encore qu'on ne soit occupé que du monde, & qu'on y tien-

ne par toute sorte de liens, encore qu'on soit esclave, si non pas de toutes les passions, au moins d'une, ou de deux, que le temperament, l'éducation, ou le genre de vie qu'on a embrassé, a renduës plus vives, & plus emportées que les autres, encore qu'on soit engagé dans quelque peché d'habitude dont on ne sçauroit s'affranchir, on s'imagine que ce n'est rien, ou tout au plus que ce ne sont-là que des foiblessees inseparables de l'humanité, & nullement des preuves qui justifient que la pieté dont on fait profession n'est ni sincere, ni suffisante pour le salut.

Qu'il y a de fausseté, & même d'impiété, dans ces imaginations, & qu'il est mal aisé de comprendre comment elles peuvent être si communes! Premièrement se contenter du plus bas degré de la pieté, c'est faire voir bien evidemment que l'on n'en a point du tout. Rien n'est si essentiel à la veritable pieté que le desir de croître, & de s'avancer, & il est impossible de concevoir qu'on aime Dieu sincerement & de bonne foi, sur tout qu'on l'aime autant que je ferai voir dans la suite qu'il faut l'aimer pour être de ses veritables enfans, sans desirer fortement de lui plaire davantage, & de le servir plus exactement qu'on ne fait. Ainsi se contenter de l'état où l'on est, & ne rien faire pour le changer, c'est une marque certaine, non d'une pieté foible & languissante, mais d'une fausse pieté, & d'une veritable hypocrisie. A 3 J'ajoute

## 6 NOUVEAUX ESSAIS

2. J'ajoute qu'il y a une imprudence manifeste. On sçait combien il est doux d'être affermé de l'amour & de la misericorde de Dieu, & de ne point douter qu'on ne soit dans cet heureux état, qu'on appelle l'état de grace. On sçait que rien n'est plus cruel que l'incertitude où plusieurs se trouvent à cet égard, & qu'il n'est rien qu'il ne faille faire pour s'en tirer. Il est cependant bien mal-aisé de le faire si la pieté n'a quelque chose au dessus du plus bas degré où elle peut être véritable. Elle ressemble si fort dans cet état-là à la fausse pieté de plusieurs pecheurs, & particulièrement à celle de ces fidelles à temps dont le Sauveur du monde nous parle \* dans la parabole de l'Evangile, & les caracteres qui distinguent ces deux états sont si obscurs, & si peu marqués, qu'il est tres-difficile de les connoître avec certitude, & tres-facile de s'y tromper. Ne fust-ce donc que pour se tirer de l'incertitude où cela nous jette, & des alarmes que cette incertitude peut nous donner, il faudroit s'avancer dans la pieté, & la mettre dans un état où il fust plus facile de la connoître.

Mais voici quelque chose de plus pressant.

3. Je soutiens que ce qu'on prend pour le plus bas degré de la pieté, non seulement n'est pas ce qu'on pense, mais même n'en approche point. Je soutiens qu'il est inferieur, non seulement à celui des moins avancés des enfans

\* *Matt.* 13.

de Dieu, mais encore à celui de plusieurs pecheurs. Combien n'a-t-on pas veu de Payens qui en ont fait beaucoup davantage? Tout cela même est-il comparable à la justice des Phariséens, dont l'exterieur étoit si réglé? Cependant Jesus Christ nous declare dans § l'Evangile que si nôtre justice ne surpasse celle de ces gens nous ne sçaurions entrer dans le Royaume des Cieux.

Si pour se sauver il ne falloit que ce que l'on s'imagine, y auroit-il quoi que ce soit de moins veritable que ce que dit la verité même qu'il y en a peu qui entrent par la porte étroite, & qu'il y en a plusieurs d'appelés, & peu d'élus? Car n'est-il pas vrai que comme je l'ai déjà remarqué, presque tous se conduisent de cette maniere, & que le nombre des impies, & des profanes n'en approche point.

## II.

*Quelques-uns des principaux devoirs dont l'observation est nécessaire pour se sauver.*

**C**E qu'il y a de certain c'est premierement que la pieté est d'une tres-vaste étendue, & renferme un grand nombre de devoirs particuliers dont elle ne permet pas qu'on neglige

## 8 NOUVEAUX ESSAIS

aucun. Il n'y a point de passion qu'il ne faille vaincre, point de vice dont il ne soit necessaire de se corriger. Il faut s'abstenir, si non pas de tous les pechés, sans exception, ce qui seroit à souhaitter, mais la fragilité humaine ne nous permet pas de l'esperer, au moins de tous les pechés d'habitude, & de quelques autres dont on pourra parler dans la suite. Et quand je dis au reste qu'il faut faire toutes ces choses, je n'entends pas seulement que cela est juste. J'entends qu'il est necessaire, & qu'on n'y peut manquer sans perir.

Ceci, je l'avouë, est tres-éloigné des sentimens du vulgaire. La pluspart, comme je l'ai déjà dit, s'imaginent que pourveu qu'on modere quelques unes de ses passions on peut s'abandonner à quelques autres. Plusieurs de même se mettent dans l'esprit qu'un ou deux pechés d'habitude n'ont rien d'incompatible avec la qualité de fidelle & d'enfant de Dieu, & qu'encore qu'on y retombe tres-souvent, & presque toutes les fois que l'occasion s'en presente, pourveu que de temps en temps on en demande pardon à Dieu, encore que ce soit sans s'en corriger, tout cela n'empêchera pas que l'on ne se sauve. Enfin, on se figure que personne ne possède toutes les vertus, ni ne fait toutes les œuvres que Dieu nous commande, qu'ainsi on peut manquer à ces deux choses sans renoncer au salut.

Erreurs grossieres & pernicieuses, qui merite-

DE MORALE. Disc. I.

riteroient qu'on s'arrêtât à en faire voir l'absurdité & le venin ! Mais comme je l'ai déjà fait dans le premier traité de ma Morale abrégée, je me contenterai de dire en un mot que ne faire autre chose que s'abstenir de quelques pechés, & que pratiquer quelques vertus, c'est ne rien faire, & cela pour deux raisons principales. La première, parce que Dieu ne se contente pas de cela; la seconde, parce qu'en effet tout cela n'est rien en lui-même.

Dieu a déclaré plusieurs fois qu'il veut que ses enfans s'abstiennent de tous les pechés, & fassent toutes les œuvres dont il leur présentera l'occasion. Qu'on lise le chapitre 18. des Revelations d'Ezechiel, on y trouvera cette vérité dans toute son étendue. Qu'on fasse encore quelque attention à ces paroles de S. Paul aux Corinthiens : \* *Ne vous abusés point. Ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les effeminés, ni ceux qui habitent avec les mâles, ni les larrons, ni les avarés, ni les yvrognes, ni les médifans, ni les ravisseurs, n'heriteront point le Royaume de Dieu.* Qu'on pese ce qu'il dit dans un autre endroit. § *Les œuvres de la chair sont manifestes, savoir l'adultere, l'impureté, la souillure, l'insolence, l'idolatrie, l'empoisonnement, les inimitiés, les querelles, les depits, la colere, les contentions, les divisions, les heresies, les envies,*

A 5,

les

\* I. Cor. VI. 10. § Gal. V. 19. 20. 21.

## 10 NOUVEAUX ESSAIS

*les meurtres, les yvrogneries, les gourmandises, & choses semblables, desquelles je vous predis, comme aussi je l'ai prédit, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront point le Royaume de Dieu.* Qu'on juge après cela si Dieu se contente de quelques vertus, & s'il avouera pour ses enfans ceux qui sont esclaves de quelque vice.

Ceci paroît dur, - mais il cessera de le paroître si l'on considère que les vertus sont inseparables, & que c'est manquer de toutes que d'être esclave d'un vice contraire à une seule. C'est ce qu'on pourroit prouver par plusieurs raisons, mais je me contenterai d'en indiquer une. C'est que toutes les vertus sont de fausses & d'inutiles vertus, si ce ne sont les effets du respect que nous devons à Dieu, de son amour, & du desir que nous avons de lui plaire. Est-il cependant concevable que ce respect, que cet amour de Dieu, que ce desir de lui plaire soient les véritables principes des vertus qu'il semble que nous possédons, si nous manquons de quelques autres vertus, & si nous sommes esclaves des vices contraires? Si ce respect, cet amour, & ce desir de plaire à Dieu possédoient effectivement l'empire de notre cœur, serions-nous esclaves de ces autres péchés, qui ne lui déplaisent pas moins que ceux que nous évitons, & négligerions-nous les vertus qui nous manquent, & qu'il ne nous a pas moins recommandées que celles que nous



nous croyons posséder?

Les vertus donc qui sont jointes à quelque vice ne sont que de fausses vertus, & des productions du temperament, de l'éducation, de l'interêt, de la vanité, & des autres principes semblables de nos actions, non pas de l'amour de Dieu & de sa grace. Mais c'est ce qui paroîtra plus clairement par la considération que je vai ajouter.

Pour se faire une juste idée de la piété il ne faut pas s'arrêter à la multitude & à la diversité des devoirs dont elle comprend l'observation. Il faut tâcher encore de découvrir le degré précis de force, de vehemence, & de perfection qu'elle doit avoir pour être sincere & de quelque usage pour le salut. Mais quelque difficile que cela paroisse je ne craindrai pas de me tromper si je dis qu'il est absolument nécessaire pour cet effet qu'elle nous mette en état de preferer Dieu à toutes choses, de l'aimer par dessus tout, & d'être en état de tout perdre, & de tout sacrifier au desir de lui plaire & de lui obeïr. De sorte que s'il y a quelque chose, quelle qu'elle soit, dont la considération soit capable de nous porter à offenser Dieu par un peché connu & deliberé, & que ce soit là nôtre disposition fixe & arrêtée, il est certain que nous ne sommes pas encore de ses enfans.

C'est une verité que le Fils de Dieu nous apprend tres-distinctement dans son Evangile.

\* Si Quelqu'un, dit-il, vient à moi, & ne hait son pere & sa mere, sa femme & ses enfans, ses freres & ses sœurs, même sa propre ame, il ne peut être mon Disciple. Je presuppose que haïr ces choses c'est les aimer moins qu'on n'aime Dieu, & être en état de les perdre pour sa gloire & pour son service. C'est ce qui ne souffre point de difficulté, sur tout si l'on considere en quel termes § S, Matthieu rapporte ce même discours de nôtre Sauveur. *Celui, dit-il, qui aime pere ou mere plus que moi n'est pas digne de moi; ou qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi.* Ces deux endroits de l'Evangile se donnent du jour l'un à l'autre, & font voir clairement deux choses; l'une que ce que Jesus Christ exige de nous c'est qu'on aime tout moins que lui; l'autre que ce devoir est d'une absoluë & indispensable necessité, puis qu'à moins que de le remplir on ne sçauroit être ni le Disciple du Fils de Dieu, ni digne de lui, & qu'il faut pourtant être l'un & l'autre pour être le vaisseau de sa grace pendant cette vie, & l'heritier de sa gloire dans la vie à venir.

Ceci pourtant va beaucoup plus loin qu'on ne pense. Car enfin si pour se sauver il faut de toute necessité aimer Dieu souverainement & par dessus tout, comme en effet tous les Chrétiens en conviennent, il est impossible de ne pas perir si on n'est en état de faire tout ce.

ce que les plus grands Saints ont fait de plus merveilleux.

On s'imagine fort mal à propos que certains efforts de vertu, qu'on admire dans l'histoire de quelques Saints du premier ordre, étoient à la vérité fort louïables, mais qu'ils ne sont pas nécessaires. On s'imagine qu'on peut se sauver sans les imiter, & j'avouë qu'il y a quelque vérité dans cette imagination. On n'est pas tenu de faire toutes ces actions lors qu'on n'y est point appelé, comme on l'est lors que l'occasion s'en présente. Mais il est absolument nécessaire de faire toutes ces choses lors qu'il plaira à Dieu de nous y appeller. Ce n'est pas tout. Il faut être toujours prêt & disposé à les faire lors qu'on y sera appelé.

Par exemple peu de gens sont appelés à glorifier Dieu par le martyre, & le Ciel est peuplé de justes, qui sont morts de mort naturelle. Mais l'esprit du martyre est nécessaire à chaque Chrétien, & celui qui ne confesse la vérité que parce qu'il le peut sans aucun danger, & qui seroit prêt à la défavouër s'il ne pouvoit s'en dispenser sans perdre la vie, n'est pas enfant de Dieu, puis qu'il aime sa vie plus qu'il n'aime Dieu, & qu'à moins que d'aimer Dieu plus que sa vie, & que toutes choses, on ne sauroit être son enfant. D'où vient la maxime de S. Gregoire de Nazianze, qu'il est impossible d'être sauvé

14 NOUVEAUX ESSAIS  
sauvé sans être Martyr, ou de fait, ou de  
volonté.

De tous les Saints Abraham est le seul qui  
ait été appelé à cette épreuve étonnante d'im-  
moler à Dieu son propre fils. Chaque fidelle  
doit esperer que Dieu ne lui demandera pas  
une semblable preuve de son amour & de son  
respect. Mais chaque fidelle pourtant doit  
être tellement disposé, que si Dieu lui fai-  
soit le même commandement, & qu'il fût  
aussi assuré qu'Abraham l'étoit que ce fût  
Dieu même qui le lui fît, il ne hésitât point  
à lui obeïr: Et j'ajoute que s'il ne l'est point  
il n'est pas dans la voie du Ciel. Car si en  
presupposant qu'il fait avec certitude que  
Dieu lui ordonne de lui immoler un de ses  
ensans il étoit resolu & déterminé à desobeïr,  
il feroit voir clairement par là que son enfant  
lui seroit plus cher que Dieu même. Par  
consequent il ne seroit pas le Disciple de Je-  
sus Christ, car Jesus Christ declare qu'il n'a-  
vouëra pour tels, que ceux qui haïssent leurs  
propres ensans, c'est à dire que ceux qui les  
aiment moins qu'ils ne l'aiment.

On admire avec raison la charité & la pa-  
tience de S. Etienne. Touché de l'aveugle-  
ment des Juifs il fait ce qu'il peut pour les  
amener à la conoissance de la verité. Mais  
ces furieux au lieu de profiter de ses soins se  
jettent sur lui, & le lapident. Que fait sur  
cela le Saint homme? Il se met à genoux,

&

& levant les yeux & les mains au Ciel, il implore la misericorde de Dieu en faveur de ses bourreaux mêmes. Seigneur dit-il, ne leur impute point ce peché. Cela est beau, qui en peut douter? Mais peut-on se dispenser d'en faire autant sans cesser d'être Chrétien, ou pour mieux dire sans faire voir qu'on ne l'est pas?

Je dis la même chose de l'action de Joseph, de celle de la mere des Maccabées, & généralement de tous les efforts de vertu que nous admirons le plus. Il faut être prêt à en faire autant, dès qu'il plaira à Dieu de nous y appeler, & quoi que les occasions nous puissent manquer, nous devons nous mettre en état de ne manquer jamais aux occasions. Ce n'est pas seulement nôtre devoir. C'est encore un devoir que nous remplirons si nous aimons Dieu par dessus tout, comme nous ferons, si nous sommes véritablement ses enfans.

## III.

*Que pour se sauver il y faut travailler avec plus d'effort & de contention qu'on ne pense.*

**I**L est donc certain que pour se sauver il y a bien plus de choses à faire qu'on ne s'imagine. J'ajoute que toutes ces choses, qui sont si absolument nécessaires pour réussir dans ce grand dessein, demandent beaucoup plus de travail, & des efforts bien plus grands, que la plupart du monde ne croit. Car premièrement il n'y a aucun de ces devoirs qui ne soit directement opposé à la pente de nôtre cœur. Depuis que le péché a corrompu la nature, celle-ci n'a point de penchant plus fort que celui qui nous porte au mal. Au contraire pour faire le bien il nous faut surmonter des difficultés, qui sans le secours de la grace seroient des impossibilités absolües. Cette grace même ôtant ces impossibilités nous laisse des obstacles terribles à vaincre, & des efforts continuels à faire pour y réussir. Châque bonne œuvre qu'il nous faut faire, chaque vertu qu'il faut exercer, a ses obstacles particuliers qu'il faut vaincre. La foi, l'esperance, la charité, l'humilité,

lité, toutes les vertus en un mot n'agissent qu'avec pêne, & ne se produisent qu'avec effort. Il faut croire, mais quoi? Des mystères que la raison ignore, que la Philosophie combat, & que la chair desavouë. Il faut espérer, mais quoi? Des choses que l'œil n'a point veuës, que l'oreille n'a point ouïes, & qui ne monterent jamais dans le cœur de l'homme. Il faut aimer encore, mais quoi? D'un côté une beauté cachée, & qui n'ôte jamais le voile qui nous empêche de voir son éclat, & de l'autre nos propres ennemis, ceux-là mêmes qui nous haïssent, ceux-là mêmes qui nous outragent. Il faut renoncer à la vengeance, dont le desir a de si vives racines au fond de nos cœurs. Il faut renoncer au plaisir, pour lequel nous avons tant de penchant. Il faut étouffer l'orgueil. Il faut étouffer l'amour propre; en un mot il faut dépouïller, ce semble, la nature même.

Aussi voyons nous que l'Ecriture exprime ailleurs ces penibles & difficiles efforts en disant qu'il faut s'arracher les yeux, qu'il faut se couper les piés & les mains. Ailleurs elle nous en parle comme d'une course, mais d'une course vers un lieu élevé, vers le but de la vocation d'enhaut. Ailleurs encore comme d'un chemin, mais d'un chemin étroit & semé d'épines; au lieu qu'elle représente celui qui mène à la mort comme une belle & grande

grande route, où l'on marche à son aise, & où l'on s'avance insensiblement, & sans faire effort. *Mettés pêne d'entrer par la porte étroite, car c'est la porte large, & le chemin spacieux, qui mène à la mort. Mettés pêne, c'est à dire visiblement, faites effort, agissés avec contention, contraignés vous, & mettés en œuvre tout ce que vous avés de force & d'activité.*

Cependant il ne suffit pas de faire tous ces efforts une fois ou deux dans la vie. Il n'est jamais permis de se relâcher tant soit peu, & si on le fait on perd en un moment le fruit de toutes ses pénes passées. Quand je me figure un Chrétien dans le chemin du salut il me semble voir un homme qui nage contre le courant d'un fleuve rapide & impetueux, & qui ne sauroit se reposer un moment sans se voir bien bas au dessous du lieu d'où il étoit parti, & par consequent dans la nécessité de s'affujettir à de nouvelles fatigues.

Cette perseverance pourtant est d'autant plus mal-aisée, qu'outre la pente generale de la nature à se dégoûter de tout, & à se laisser de ce qui lui plaît le plus, outre la repugnance particuliere que la corruption de cette nature nous donne pour la pieté, il y a encore des obstacles terribles, & des ennemis tres-puissans qu'il faut surmonter. L'Écriture Sainte nous apprend que les Demons sont incessamment en action pour tâcher de faire tomber les justes,



& d'empêcher les pecheurs de se relever. Ces esprits malins employent dans ce dessein tout ce que leur subtilité naturelle, & le long usage de leur malice leur donne de ruse pour nous séduire. Un Apôtre nous dit qu'il nous faut lutter sans cesse contre eux. Un autre assure qu'ils rodent autour de nous comme des lions qui tâchent de nous dévorer. Quels soins ne faut-il pas pour éviter d'en être la proie ?

Le monde n'est pas moins à craindre que les Demons. Ce n'est qu'un amas de pièges & de tentations. Tout ce qu'on y fait, tout ce qu'on y dit, tout ce qu'on y aime, tout ce qu'on y craint, & par conséquent tout sans exception, a quelque force, & quelque efficacité particulière pour nous corrompre. Les choses les plus innocentes de leur nature, les plus utiles, même les plus nécessaires, peuvent devenir les causes, ou tout au moins les instrumens, & les occasions du crime pour ceux qui n'ont pas assés de précaution pour en bien user. Mille embûches nous environnent, mille dangers nous menacent. Tout est plein d'ennemis qui veillent sans cesse pour nous surprendre. Quelle force & quelle prudence ne faut-il pas pour leur résister ?

Cependant il ne suffit pas de s'empêcher d'être vaincu par ces ennemis. Il ne suffit pas de ne point tomber lors qu'on est entré dans la voye du Ciel. Il faut s'avancer. Il faut faire sans cesse de nouveaux progrès. C'est de  
 quoi

quoi l'Écriture Sainte ne nous permet pas de douter. \* Elle dit que les fidelles vont de force en force, que la voye du juste est comme la lumière du matin qui croît, & qui s'augmente toujourns, qu'on doit laisser les choses qui sont en arriere, & s'avancer vers celles qui sont en avant, qu'à mesure que l'homme extérieur dechet il faut que l'intérieur se renouvelle de jour en jour.

Quel fond de resolution & de force ne faut-il pas pour toutes ces choses? & quelle plus grossiere erreur peut-il y avoir que celle de s'imaginer qu'ayant tant de grandes choses à faire il nous soit permis de nous relâcher tant soit peu, & de nous abandonner à la pente de la nature, & aux inclinations de la chair? Ne faut-il pas se roidir, s'exciter, & s'efforcer sans cesse pour tâcher de vaincre tant d'ennemis, de surmonter tant de tentations, de remplir tant de devoirs, & des devoirs si contraires à tous nos penchans?

On dira peut être qu'il est impossible d'accorder ceci avec ce que Jesus Christ dit dans l'Évangile, \* *Mon joug est aisé, & mon fardeau leger.* Mais il est aisé de faire voir le contraire. Il ne faut pour cela que remarquer qu'on peut entendre deux choses par ce joug dont Jesus Christ parle. L'une est l'assemblage des preceptes qu'on trouve dans son Évangile, de quelque nature qu'ils soient, anciens, ou nouveaux; naturels, ou positifs; &c. L'autre

\* Ps. 84.

est le systéme des seuls commandemens nouveaux que Jesus Christ a ajoûtés aux anciens, & qui sont differens de ceux que Dieu avoit donnés aux Juifs dans le Decalogue, & à tous les peuples dans cette loi, qu'on appelle communement la loi naturelle.

Rien n'est plus naturel & plus raisonnable que d'entendre la seconde de ces deux choses par ce joug dont Jesus Christ dit qu'il est aisé. En effet le reste n'est pas tant son joug que celui de son Pere. C'est d'ailleurs un joug dont les hommes n'ont jamais peu, ni deu s'affranchir, la loi de nature étant d'une obligation perpetuelle, & son observation d'une necessité absolüe & indispensable, dans quelque état qu'on se trouve, & sous quelque Economie qu'on vive. C'est par consequent un joug dont ceux à qui Jesus Christ s'adresse étoient déjà chargés, & comme hommes, & comme Juifs. Par consequent encore Jesus Christ n'auroit peu leur dire à cet égard-là, comme il fait dans le verset precedent, *Chargés mon joug sur vous.*

Il est donc croyable que par le joug de Jesus Christ il ne faut entendre que ce que l'Evangile a de distinct de la loi ancienne. Mais ceci posé qu'y peut-il avoir de plus doux & de plus aisé que ce joug? En quoi consiste-t-il? Est-ce dans le commandement d'aimer Dieu souverainement & par dessus tout, qui fait sans difficulté ce qu'il y a parmi nos  
de-

devoirs de plus rude & de plus insupportable à la chair? Nullement. Ce commandement est sans doute de droit naturel, & j'espère de le faire voir dans ce discours même. Je ne trouve que deux préceptes que Jesus Christ ait ajoutés aux anciens. L'un est celui de croire en lui d'accepter sa satisfaction, & d'y mettre nôtre confiance. L'autre est celui de célébrer les deux Sacremens qu'il a institués, celui du baptême, & celui de l'Eucaristie.

Voilà en quoi consiste son joug. Qu'on voie maintenant s'il y a rien de rude en cela, & s'il ne faudroit pas porter l'injustice & la délicatesse au dernier excès pour trouver mauvais que Jesus Christ nous y ait obligés.

Que si on veut absolument que le joug de Jesus Christ soit un composé des préceptes de la loi Morale, & des deux que l'Evangile y a ajoutés, je dirai que même en admettant cette supposition, que je crois fautive, les paroles du Fils de Dieu n'auront rien d'opposé à ce que j'ai dit. Ce joug même sera un joug aisé. Ce n'est pas tout. Il le sera en deux divers sens.

Il le sera premièrement en soi-même & de sa nature. En effet tout ce qu'il exige de nous est juste, raisonnable, & conforme à la constitution primitive & originelle de nos facultés. Qu'y peut-il avoir en effet de rude à  
croi-

croire ce qui est non seulement véritable en soi-même, mais encore attesté par un Dieu qui ne peut mentir? Qu'y doit-il avoir de fâcheux à aimer l'objet du monde le plus aimable, & le plus abondamment pourveu d'attraits & de perfections? Doit-on être fâché d'avoir de la reconnoissance pour un bien-faiteur à qui nous sommes si redevables? Est-ce quelque chose de fort accablant que d'obéir à celui qui ne nous ordonne rien que de juste, que d'utile même, & d'avantageux pour nous? Qu'est-ce qu'il nous commande en nous ordonnant de nous humilier, que de reconnoître ce que nous sommes? En nous commandant de pardonner, que de faire pour les autres ce que nous voulons que les autres fassent pour nous? En nous obligeant à aimer nos ennemis que ce que nous avons besoin qu'il fasse lui même en nôtre faveur?

Voilà ce que les devoirs que Jesus Christ nous prescrit sont en eux-mêmes, tres-doux, & tres-justes sans difficulté, & qui ne deviennent fâcheux & desagreables, que par la disposition vicieuse de nôtre cœur. Si le péché ne nous avoit perverti le goût, nous n'aurions point de plus grande joie, ni de plaisir plus sensible, que de les remplir. Ils feroient nos delices, comme ils font celles des Anges & des bien-heureux. Rien donc n'empêche que Jesus Christ les considerant à cet égard, & dans cette veuë n'ait peu dire qu'ils

qu'ils sont doux, quoi qu'ils soient rudes en un autre sens, & par rapport à l'état où la nature se trouve depuis le péché.

Le joug de Jesus Christ est encore aisé si on le compare avec celui de la loi, qui étoit si rude. La loi n'exigeoit pas seulement les mêmes choses que l'Évangile, à la réserve des deux que j'ai indiquées. Elle y en ajoûtoit un grand nombre d'autres, presque toutes incommodes, & difficiles à pratiquer, ce qui fait dire aux Apôtres que c'étoit un joug que ni eux, ni leurs peres n'avoient peu porter. La loi ne donnoit pas la moindre espérance de grace après le péché, au lieu que l'Évangile offre la remission des plus grands excès, & toute la gloire du Ciel à ceux qui se repentent, & qui croient en Jesus Christ. La loi commandoit, mais n'assistoit pas. Beaucoup de preceptes, & point de secours. Mais l'Évangile est accompagné d'une grace qui donne la force de faire ce qu'il exige. Quoi donc de plus juste que de l'appeller dans cette comparaison un joug aisé, & un fardeau léger? Mais à d'autres égards, & dans le sens que j'ai indiqué, non seulement ce que j'ai dit, mais nôtre propre expérience, ne fait voir que trop combien ce qu'il exige de nous est contraire aux inclinations dépravées de nôtre nature.

## IV.

*Que nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de ce que Dieu nous a prescrit des devoirs si contraires à nos penchans.*

ON dira peut-être qu'à la vérité ce que je soutiens est incontestable. On avouera que ce que Dieu exige de nous est rude & insupportable à la chair. Mais on trouvera étrange qu'étant tel, Dieu ait trouvé à propos de nous y obliger. On dira qu'il étoit digne de sa miséricorde & de sa bonté d'élargir & d'applanir davantage le chemin du Ciel, de ne pas prescrire un si grand nombre de devoirs, & de se contenter d'un degré de sanctification plus proportionné à notre foiblesse.

Je pourrois peut-être me contenter de demander à ceux qui font cette objection s'il leur semble que tout ce que le Seigneur exige de nous n'est pas bien payé de tout le bonheur, & de toute la gloire de son Royaume. Je pourrois leur demander si à leur avis c'est en faire trop que de travailler pendant quelque peu d'années lors qu'il s'agit de se procurer un repos qui ne finira jamais. Que ce travail soit

B tout

tout aussi grand, & tout aussi pénible que l'on voudra. Qu'est tout cela au prix de la récompense que la miséricorde de Dieu nous destine? Et y a-t-il quoi que ce soit qui subsiste, & qui ne s'aneantisse dans cette comparaison?

Mais pour les presser davantage je leur demande de quel droit ils peuvent trouver mauvais que Dieu exige de ses enfans pour les rendre heureux, ce que le Demon, ce que le monde, ce que le péché exigent tous les jours de leurs esclaves sans leur en donner d'autre récompense qu'une misère éternelle? Qu'est-ce que la piété exige de nous que nous ne fassions tous les jours par des motifs criminels?

La piété veut que l'on reprime ses passions. Mais le péché ne demande-t-il pas la même chose? Et où trouvera-t-on ni un vindicatif, ni un ambitieux, ni un avare, qui ne se contraigne? Peut-on même douter que comme les passions du pécheur sont mille fois plus vives & plus emportées que celles du juste, le premier n'ait bien plus de peine à s'en rendre maître que le second? Peut-on douter que l'enfant de Dieu, qui a de bonne heure subjugué les fiennes, n'en dispose avec une tout autre facilité que le pécheur qui leur a donné toute sorte de liberté?

La piété nous oblige à étouffer nos ressentimens & à pardonner les injures que l'on nous fait. Mais l'avarice & l'ambition n'obligent-elles pas souvent à la même chose? Peut-on fai-  
re



re ses affaires, peut-on se pousser & s'avancer dans le monde, en ne souffrant rien de la part de qui que ce soit? Témoin la réponse de ce Courtisan qu'on prioit de dire comment il avoit peu conserver sa faveur pendant tout le cours de sa vie; c'est, dit-il, en recevant des injures, & en remerciant ceux qui me les faisoient.

La piété veut qu'on se prive de ses plaisirs. Mais où est l'avare, où est l'ambitieux qui n'y renonce par intérêt ou par vanité? Qui ne fait même que l'avarice & l'ambition vont ici plus loin que la piété? La piété veut qu'on se prive des plaisirs criminels, & l'ambition & l'avarice font souvent renoncer à ceux qui sont innocens.

La piété veut que l'on travaille & que l'on s'occupe, mais elle ne veut pas qu'on se tue de travail, & que l'on s'applique avec excès. Le vice au contraire ne garde point de mesure, & il n'est personne qui ne conoisse tel Intéressé ou tel Ambitieux, tel Artisan, tel Marchand, tel Homme d'affaires, même tel Ministre d'Etat, qui a dix fois plus de pêne, & moins de repos qu'un Forçat dans sa galere, ou qu'un manœuvre qui gagne son pain & celui de ses enfans.

La piété nous expose à plusieurs traverses, la chose est certaine. L'Écriture Sainte, & l'expérience ne nous permettent pas d'en douter. Mais peut-on nier que le péché ne nous en atti-

re aussi de tres-rudes? Et un homme du monde n'a-t-il pas fait cette belle confession; *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu que les plus grands malheurs des hommes font ceux où ils tombent par leurs crimes?* Il y a même cette différence entre les souffrances des méchans, & celles des enfans de Dieu, que celles des premiers n'ont rien qui les adoucisse, au lieu que celles des Chrétiens trouvent dans les consolations que l'Evangile fournit si abondamment, & dans les secours de la grace, de quoi nous aider à les supporter, ou pour mieux dire des moyens de les recevoir avec joye.

Pour comprendre cette dernière différence, qui est considérable, qu'on rappelle dans sa mémoire ce qu'on a vu mille fois; d'un côté un homme de bien accueilli de quelque disgrâce, & de l'autre un scelerat tombé dans quelque malheur. Quoi que les maux qu'ils souffroient fussent assés semblables, il n'y avoit rien de plus opposé que la maniere en laquelle ils les souffroient. On voyoit l'homme de bien ferme, tranquille, content même de son état. On lui entendoit dire mille belles choses qui donnoient de l'admiration, & l'on étoit bien moins en état de le plaindre que de lui porter envie. Tout au contraire l'impie frappé de quelque grand coup faisoit paroître par tous ses discours, & par toutes ses actions, ou de la rage & de la fureur, ou un abbattement & une

une frayeur extreme. Tant il est vrai que la pieté a du pouvoir pour adoucir les maux mêmes dont elle n'affranchit pas.

La pieté veut qu'on s'expose au danger de perdre la vie, & qu'on la perde même en effet dans de certaines occasions. Mais le peché n'a-t-il jamais fait la même chose, ou pour mieux dire ne l'a-t-il pas fait plus souvent sans comparaison? Qu'on ramasse en effet dans son imagination tous ceux qui depuis la naissance du monde jusqu'à maintenant ont perdu la vie pour la defense de la verité, ou pour avoir fait quelque bonne action. Qu'on ramasse d'un autre côté tous ceux qui sont morts en consequence de quelque peché qu'ils avoient commis, & parce qu'ils l'avoient commis. Qu'on mette ensemble tous les criminels que les Juges ont fait mourir, tous les querelleux & les insolens qui se sont fait tuer, tous les ambitieux qui ont perdu la vie dans des entreprises où ils s'étoient embarqués temerairement, tous ceux qui sont morts à la guerre, s'y étant engagés, non par des motifs honêtes, pour le service de leur Prince, ou pour la defense de leur Patrie, mais par paresse, par ambition ou par interêt, en un mot tous ceux que le peché a fait mourir de mort naturelle, ou de mort violente. Qu'on en fasse ensuite une juste comparaison. Je suis seur qu'on m'avouëra que les premiers ne font pas le centième, peut-être pas le millième, ou le dix-mil-

lième des seconds.

Enfin la piété veut que nous sacrifions nos plus précieux intérêts à l'amour & à l'obéissance de Dieu. Mais quel est l'intérêt auquel le péché ne nous ordonne de renoncer, & auquel on ne renonce en effet pour lui obéir : Il va même en cela plus loin que la piété. Car la piété ne nous oblige à sacrifier que des intérêts temporels. Pour ceux de l'éternité elle ne nous oblige jamais à faire ni en effet, ni dans la préparation de l'esprit quoi que ce soit qui les choque. Mais le péché nous fait renoncer très-souvent aux intérêts de la terre, & toujours à ceux du Ciel, nous rendant malheureux & dans le temps, & dans l'éternité.

Que l'on ajoute à tout cela les satisfactions intérieures d'une Ame persuadée de l'amour de Dieu, & remplie de l'espérance des biens éternels que Jésus lui a acquis au prix de son Sang. Qu'on se représente les douceurs de cette paix indicible, qui naît du sentiment de notre réconciliation avec Dieu. - Qu'on les compare avec les remords que les âmes criminelles ne peuvent s'empêcher de sentir au milieu de leurs brutaux & sales plaisirs. Si on le fait on n'aura point de peine à convenir de ce que j'ai dit, que même ici sur la terre la condition du pécheur est incomparablement plus triste & plus malheureuse que celle du juste.

Cela

Cela posé de la sorte, avec quelle justice peut-on plaindre de ce que Dieu exige de nous? Et de quel droit pretend-on qu'il ne puisse pas demander que ses enfans fassent pour lui plaire ce que les impies font tous les jours par des motifs criminels? Mais pour achever de faire voir toute l'injustice de cette pensée il est bon de la démêler & de l'éclaircir. Quand on dit qu'on eût été à souhaiter que Dieu eût facilité davantage le salut des hommes? Voudroit-on qu'il ne leur eût ordonné absolument rien? Voudroit-on qu'il eût pris les plus perdus & les plus impies au milieu de leurs plus abominables excès, & qu'il les eût transportés dans la gloire de son Royaume, tous couverts de leurs ordures, & sans aucune preparation? J'ai de la peine à croire que les plus injustes puissent concevoir de telles pensées, & s'il y en avoit quelqu'un qui en fût capable il ne meritoit pas qu'on s'amusât à lui en faire sentir l'absurdité. On pourroit se contenter de lui dire que Dieu est trop jaloux de sa Sainteté, & qu'en effet cette haute perfection est trop digne de tout son amour pour y renoncer dans le seul dessein de satisfaire la bizarrerie, ou pour mieux dire l'extravagance de ceux qui le pourroient souhaiter.

Quelle seroit dans cette supposition, non seulement la Sainteté de Dieu, mais encore celle de sa divine Jerusalem, s'il n'y avoit

point d'horreur, point d'excès, qui en fermât l'entrée? Quel seroit mémel'état du monde si Dieu avoit fait entendre que ce fût-là son intention? Peut-on faire une telle supposition, & s'y arrêter un moment, sans se représenter tout ce qu'il y peut avoir de plus impur, de plus brutal, & de plus affreux? La maniere de vivre des bêtes les plus sauvages a-t elle rien de comparable? Et peut-on en trouver l'image ailleurs que parmi les Demons & dans les enfers?

On dira sans doute qu'on n'en demande pas tant. On dira qu'on ne pretend pas que Dieu dût permettre tout, & n'exiger rien, mais qu'on auroit souhaité que se contentant des devoirs les plus aisés à remplir, par exemple de ceux que j'ai dit que presque tout le monde observe, il nous eût tenus quittes de ceux que j'y ai ajoutés, & qui font ce qu'il y a dans la pieté de plus difficile à observer. Comme on ne peut douter que s'il eût eu cette condescendance pour la fragilité & pour la foiblesse du genre humain, la plupart de ceux qui se perdent ne se sauvassent, il semble qu'il étoit digne de sa bonté de se contenter de l'observation de ces premiers devoirs, & de n'y pas ajouter cette surcharge, qui rend l'acquisition du salut si difficile, que peu s'en faut qu'elle ne soit impossible.

Je réponds que cette objection ne conclut rien si l'on ne suppose que Dieu pouvoit nous  
dis-

dispenser de l'observation des devoirs dont on se plaint, sans faire rien de contraire à sa Sainteté, & à la droiture de ses voies. Car si on reconnoît que ces devoirs sont d'une absolüe & indispensable nécessité, & que Dieu ne peut nous en affranchir sans se desavouër soi-même, on s'engage par-là à confesser qu'il y auroit de l'injustice à exiger de lui ce relâchement.

Peut-on cependant nier que s'il y a quelque chose de sacré & d'immuable dans la Morale ce ne soient les devoirs dont il est question? N'est-il pas de la dernière évidence que non seulement il est juste de les observer, mais encore qu'il y a une injustice positive, & en même temps sensible & manifeste, à ne le pas faire. Ils se réduisent tous à ceci, c'est qu'on doit préférer Dieu à toutes choses, & que toutes les fois que cet Etre supreme se trouvera en concurrence avec quelqu'une de ses creatures, nous devons renoncer à la creature, & nous attacher au Createur. Mais est-ce là un devoir que, ni la droite raison, ni l'équité naturelle, nous permettent de violer?

Peut-on douter qu'il n'y ait de la justice à aimer davantage ce qui est plus aimable, & à préférer ce qui vaut plus à ce qui vaut moins? Peut-on nier d'un autre côté que Dieu ne soit incomparablement meilleur, & plus excellent, & par consé-

quent plus aimable, que ni aucune des creatures, ni toutes ensemble. Peut-on même douter qu'il ne soit meilleur & plus excellent, non seulement en soi, & absolument, mais encore par rapport à nous? Peut-on douter qu'il ne nous soit plus utile, & plus avantageux en tout sens, soit de le posséder, soit de lui plaire, que de posséder tout le reste, & de plaire à quelque autre objet que ce soit?

Rien donc n'est plus juste, rien même ne l'est d'une manière plus naturelle, plus immuable, & moins arbitraire, que d'aimer Dieu souverainement, & par dessus tout. Il n'y a par conséquent point de devoir dont il fût plus impossible de nous dispenser. Ainsi n'étant pas possible que Dieu le fît, & sa propre sainteté, sans parler maintenant de ses autres perfections, s'y opposant invinciblement, il est clair que comme il y auroit eu de l'injustice à exiger de lui qu'il le fît, il n'y en a pas moins à trouver mauvais qu'il ne l'ait pas fait.



## V.

*Que Dieu nous a donné de grands secours pour nous mettre en état de faire ce qu'il exige de nous.*

Cela étant nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de ce que Dieu exige de nous. Nous avons au contraire un juste sujet de le louer & de le benir de ce que n'étant pas possible qu'il nous dispensât de la pratique de ces devoirs, il n'a rien omis de ce qui pouvoit nous aider le plus efficacement à les remplir, & nous a donné deux grands secours pour cela. L'un est l'interêt qu'il nous y fait trouver : L'autre est sa grace qui nous assiste. On fait que cette grace ne sert qu'à cela. Elle a un double effet; l'un qu'elle nous donne la force de faire ce que nous ne ferions jamais de nous mêmes; l'autre qu'elle nous donne de le faire avec plaisir, nous faisant aimer nos devoirs, & par ce moyen nous les faisant remplir avec joye. L'Esprit qui en est la source est selon S. Paul un Esprit de force & d'amour. Sa force vient au secours de nôtre foiblesse, & son amour triomphe de nos repugnances & de nos dégoûts. Sa force nous donne l'action, & son amour nous donne la volon-  
té.

On dira peut-être que cette grace ne nous est pas donnée dans une mesure aussi pléne & aussi abondante qu'elle pourroit l'être. Je l'avouë. Mais à quoi tient-il que nous n'en recevions davantage? Que faut-il pour cela que la demander avec humilité & avec ardeur? Que faut-il que chercher pour trouver? Que faut-il que heurter à la porte de la miséricorde afin qu'on nous ouvre? Que faut-il qu'ouvrir nos cœurs pour les voir promptement remplis? Ne nous plaignons donc que de nous mêmes, & n'imputons nôtre foiblesse spirituelle qu'au mépris que nous faisons du secours qui nous pourroit assister.

Mais outre ce premier secours, Dieu nous en donne un second qui n'est pas petit. C'est l'interêt qu'il nous fait trouver à faire ce qu'il ordonne. Ceci, je l'avouë, ne change pas la nature de nos devoirs. Il ne diminuë pas la pesanteur de ce joug & de ce fardeau; mais il le contrebalance, si je l'ose dire, ou pour mieux dire l'emporte & l'enleve par un plus grand poids, nous poussant plus fortement à faire ce qu'il exige de nous par les avantages que nous y trouvons, que nous n'en sommes éloignés par l'opposition qui se trouve entre nôtre inclination & nôtre devoir. Quelque difficile, quelque penible que ce devoir nous paroisse, qui peut douter que cette difficulté ne s'évanoüisse, & ne se reduise à rien, dès qu'on la compare avec l'interêt que nous avons

à la vaincre? Quelques efforts qu'il y faille faire, ne les fera-t-on pas sans répugnance dès qu'on sera persuadé qu'il faut les faire ou périr.

D'autant plus que dans cet ordre de choses la difficulté ne consiste pas tant à faire ce que l'on veut, qu'à vouloir ce que l'on doit faire. En matière de Morale on fait toujours ce qu'on veut fortement & sérieusement, & l'on peut même dire en un certain sens, que c'est le faire que de le vouloir, parce que c'est, ou principalement, ou uniquement dans le cœur, que la Loi de Dieu s'accomplit. Mais quoi de plus propre à nous faire vouloir les choses que de nous y faire trouver un grand intérêt? Et quel plus grand intérêt que celui de nôtre salut?

C'est le fondement de cette pensée si hardie mais aussi si solide de S. Chrysostome, qui soutient qu'une des plus rares faveurs de Dieu, & une des plus grandes obligations que nous lui ayons, c'est l'enfer. Qui en peut douter, si l'on considère qu'il en est une infinité que la crainte de l'enfer retient, & qui sans cela se porteroient aux derniers excès, & de cette façon perdroient Dieu, ce qui selon les Theologians est-ce que l'enfer a de plus terrible.

Il ne faut donc pas que cette difficulté nous rebute. On pourroit peut-être la mettre en quelque considération s'il ne s'agissoit que de

se procurer un bien leger & de peu de prix, ou de se mettre à couvert d'un mal supportable. Mais lors qu'il s'agit d'eviter le plus grand des maux, l'enfer & la damnation, lors qu'il s'agit de se procurer le bien du monde le plus precieux, le Ciel & l'Eternité, doit-on conter pour rien les plus terribles difficultés, pourveu seulement que ce ne soient pas des impossibilités absoluës?

Il est difficile, disent les impies, de faire tout ce que Jesus Christ exige de nous. Mais il est encore plus difficile de se passer de sa Gloire & de son Royaume. La chair ne s'accommode point de son joug, la chose est certaine. Mais la chair & l'esprit, les sens & la raison, s'accommoderont beaucoup moins encore des feux & des tourmens de l'enfer. Si les travaux inseparables de l'étude de la pieté nous font peur, je consens que l'on y renonce mais à condition qu'en voulant eviter quelques legeres incommodités on n'en trouve pas de plus grandes. Car si en cherchant nos aises & nôtre repos nous nous exposons, non à quelques pénes & à quelques fatigues, mais à des supplices & à des malheurs eternels, ne faut-il pas porter l'aveuglement au dernier excés pour acheter si cherement l'exemption de si peu de chose?

C'est une maxime de bon sens que tout le monde suit constamment, qu'en matiere de maux il faut preferer les plus petits. Choisir  
les

les plus grands est une erreur où les plus stupides ne tombent que parce qu'ils n'en apperçoivent pas la grandeur. Suivons cette regle, je ne demande rien davantage. Les soins qu'il faut prendre pour se sauver déplaisent extrêmement à la chair, qui en peut douter? Ce sont donc en ce sens & à cet égard un mal fâcheux & incommode. Je le veux. Mais les supplices des damnés sont un autre mal encore plus fâcheux, qui oseroit me le contester! Il faut cependant choisir entre ces deux ordres de maux. Il faut de toute nécessité prendre les premiers, ou essuyer les seconds. Il n'y a point de milieu, & toute la prudence de la chair qui l'a cherché jusqu'ici l'a cherché inutilement. Qu'on choisisse donc, mais qu'on se souviene que quelque parti que l'on prenne on aura toute une éternité pour se féliciter, ou pour se repentir de ce choix.

Mais comme je l'ai déjà remarqué, personne ne se perd en voulant se perdre. C'est en ne voulant pas assez fortement se sauver. C'est en négligeant d'y travailler avec toute l'ardeur, & toute l'application nécessaire pour y réussir. Que peut-on imaginer cependant de plus injuste que cette négligence? La raison consent qu'on néglige les choses qui ne sont, ni importantes, ni mal-aisées. Mais elle veut qu'on fasse tous ses efforts lors que d'un côté la chose le mérite, & que de l'autre il est impossible d'y réussir en n'y travaillant point de tout son pouvoir.

voir. Ainsi n'y ayant rien de plus important que le salut, rien qui demande plus de soin & d'application que ce grand ouvrage, il est clair qu'il ne sauroit y avoir rien où la negligence merite moins de support.

Il y faut donc mettre tout son temps. Il y faut employer tout ce qu'on a de force & d'activité. Trop heureux encore si nous y pouvons réussir de cette façon. On dira peut-être que si cela est il faut donc renoncer à toute sorte d'emplois, & de professions, n'y-en ayant point qui ne demandent beaucoup de temps & beaucoup de soin. Mais je n'admets nullement cette conséquence. On peut exercer tous les emplois innocens, on peut même s'y appliquer sans détruire ce que j'ai posé. Tout consiste à bien diriger cette application, & à la faire servir au dessein même de nous sauver. C'est ce qui ne sera pas mal-aisé pourveu qu'on observe exactement les regles suivantes.

I. Que le desir de réussir dans les affaires que nous entreprenons, & généralement dans les desseins que nous formons, ne nous porte jamais à faire quoi que ce soit qui mette quelque obstacle au dessein principal, & à l'affaire capitale, qui est celle de nous sauver.

II. Que ce même desir ne nous fasse jamais perdre aucune occasion de faire quelque bonne œuvre, ou de prendre quelque soin, qui tende directement à avancer l'ouvrage de nôtre salut.

III. Que lors qu'on travaillera aux affaires de la terre, on y travaille avec un esprit de soumission pour la volonté de Dieu, & dans la veüe d'exécuter l'arrêt qu'il prononça au commencement, lors qu'il condamna nôtre premier pere, & chacun de nous en sa personne, à tremper nôtre pain dans nôtre sueur.

IV. Qu'on se propose une fin legitime de son travail, & qu'on ait dessein d'en employer tout le fruit, non à flatter l'amour propre, non à contenter nôtre chair, mais à servir Dieu, à avancer sa gloire, & à assister nos prochains, ne souhaittant même de vivre que pour cela.

V. Qu'on attende le succès favorable de ce travail bien moins de son industrie que de la benediction de Dieu, & qu'on soit toujours resolu à dependre de sa Volonté, & à acquiescer aux ordres de sa Providence, lors même qu'il lui plaira de ne pas benir nos soins, mais leur donnera des succès contraires à nos desirs.

Pourveu qu'on observe ces regles il n'est pas seulement permis de travailler, il est utile même de le faire, & rien n'est plus propre à nous conserver dans l'innocence, & à avancer l'ouvrage de nôtre salut.



## S E C O N D D I S C O U R S.

*De la Vigilance Chrétienne.*

**I**L y a tres-peu de vertus plus necessaires à l'enfant de Dieu que la Vigilance. Sans elle il ne sauroit eviter ni le peché, ni l'enfer. Il succomberoit à châque moment sous les efforts de ses ennemis spirituels, & il en seroit vaincu avant même que de se croire attaqué. C'est pourquoi il y a peu de choses que l'Ecriture nous recommande, ni plus souvent, ni plus fortement que ce grand devoir. *Veillez, & priez*, disoit le Sauveur du monde à ses Disciples. \* *Soyés sobres & veillés*, nous dit son Apôtre, & la Parabole des Vierges, pour ne point faire d'autres citations, ne tend visiblement qu'à cela.

Cette vertu consiste à être tousjours attentif, tousjours appliqué, à prendre garde à tout, & principalement à ce qui peut avoir quelque rela-

\* *I. Prier. V. 8.*



lacion à nôtre salut soit pour le traverser soit pour l'avancer, à se tenir tousjours en état d'agir ou de résister selon les occasions, & à ne souffrir jamais que ces occasions se présentent sans qu'on les remarque & qu'on les embrasse.

Le nom qu'elle porte lui vient de ce qu'un homme endormi n'est en état, ni de travailler pour se procurer ce qui lui seroit nécessaire, ni de se défendre contre ceux qui le voudroient attaquer. Dans cet état, ses armes, ses forces, son courage même, lui sont inutiles, & il n'y a point d'ennemi si foible qui ne soit assés puissant pour le vaincre, point de danger qu'il puisse éviter. C'est l'image du pecheur plongé dans le vice & dans la licence. Mille maux l'assiègent, mille ennemis l'environnent, mille nécessités le pressent, & il ne fait rien, ni pour remédier à ces nécessités, ni pour résister à ces ennemis, ni pour se garentir de ces maux, également incapable de faire rien pour soi-même, & de penser même qu'il doive s'y appliquer. Par la Vigilance au contraire on voit tout, on pourvoit à tout, on remédie à tout, au moins tout autant que nôtre foiblesse nous le peut permettre.

Elle tire sa nécessité de la facilité extreme avec laquelle nous tombons dans le peché, & du peché dans la mort. Pour pecher & pour se perdre il n'est pas nécessaire d'avoir un dessein formel & positif de le faire. Il suffit de ne faire point d'effort pour s'en empêcher. Il  
suffit

suffit de s'endormir, & d'abandonner le soin de soi-même Il n'en faut pas davantage pour tomber insensiblement dans les plus effroyables excès, dans le plus profond abîme de la damnation. La pente de la nature, nôtre propre foiblesse, l'adresse, la ruse, & le pouvoir de nos ennemis nous y porteront assés. Ainsi pour eviter ce malheur il faut être toujours en action, il faut prendre garde à tout, se défier de tout, & agir toujours avec precaution, avec soin, & avec diligence.

Cette application a trois principaux objets, les occasions de faire de bonnes œuvres, qu'il faut embrasser, pour eviter les pechés d'omission; les tentations qui nous sont livrées par nos ennemis spirituels, & qu'il importe de repousser pour ne pas tomber dans des fautes de commission; & le danger d'être surpris par la mort, & ensuite par le jugement, sans nous être suffisamment préparés à les recevoir.

## I.

*De la vigilance par rapport aux occasions qu'on a de faire de bonnes œuvres.*

**L**A plupart des gens ne content les pechés d'omission pour rien. Il y en a peu qui ne soient frappés des fautes de commission. Il faut être profane achevé pour ne pas fremir à la veuë d'un parjure, d'un adultere, d'un empoisonnement, d'un assassinat. Mais la simple omission d'un devoir, quelque necessaire qu'il soit, passe facilement sans allarmer personne, & le plus souvent même sans qu'on s'en apperçoive. C'est pourquoi il n'y a point de doute que cette sorte de pechés ne fasse la plus grande & la plus considerable partie de ces fautes cachés, qui font gemir les plus Saints à l'exemple du Prophete Roi.

Il est certain en effet que quoi que le monde en pense, c'est un malheur extreme que d'y tomber. L'Escriture ne fait pas de moindres menaces contre cette sorte de pechés que contre les autres. Elle nous assure que la justice Divine leur prepare à tous les mêmes supplices. Quel'on considere seulement cette terrible menace de S. Jean Baptiste: \* *La coignée est déjà mise à la racine des arbres, & tout arbre*

\* *Matt. III. 10.*

qui ne porte point de fruit s'en va être coupé, & jetté au feu. Tout arbre, dit-il, qui ne porte point de fruit. Ce ne sont pas les méchans arbres, qui portent des fruits pourris, ou même des fruits venimeux. Ce sont les arbres steriles, qui ne portent aucune espece de fruit, ni bon, ni mauvais, ce sont ceux-là qui doivent s'attendre, selon ce Saint Homme, à être coupés & deracinés par le jugement de Dieu, & en suite brûlés eternellement du feu de l'enfer.

Qu'on se souviene de même de la Parabole des talens. Qu'avoit fait ce malheureux serviteur qui fut condamné à être jetté dans les tenebres exterieures, dans ces affreuses tenebres où il n'y a que pleur & que grincement des dents? Avoit-il dissipé le talent que son Maître lui avoit confié? L'avoit-il employé à suborner des assassins contre lui? S'en étoit-il servi à des usages contraires à ses interêts? Nullement. Il l'avoit enveloppé dans son mouchoir, il l'avoit enfouï sous la terre, & il pouvoit le lui rendre sans qu'il y manquât une obole. Voilà tout son crime. Ce crime pourtant suffit pour lui faire entendre cet épouvantable arrêt. *Jettés dehors le serviteur inutile.*

Il est encore infiniment remarquable que dans cette admirable Description que Jesus Christ nous fait dans son Evangile de la pompe du dernier jour, & lors qu'il vient à parler de

la Sentence de condamnation qu'il prononcera contre les impies, il ne la fonde que sur des pechés d'omission. Il n'allègue ni leurs injustices, ni leurs violences, ni leurs impuretés, ni leurs blasphemes, ni aucun autre de leurs excés. Il ne parle que de la negligence avec laquelle ils ont fait sa volonté. \* *Allés mandits au feu eternel préparé au Diable & à ses Anges. Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger. J'ai eu soif, & vous ne m'avez point donné à boire. J'ai été étranger, & vous ne m'avez point recueilli, malade & en prison, & vous ne m'avez point visité.*

§ S. Paul tout de même décrivant la severité de ce même Jugement, dit que Jesus Christ exercera sa vengeance sur ceux qui ne conoissent point Dieu, & qui n'obeissent point à son Evangile. Il ne dit pas sur ceux qui outragent & qui blasphement leur Createur, qui rejettent son Evangile, & qui persecutent ceux qui l'annoncent & qui le professent, mais seulement sur ceux qui ne conoissent point ce Dieu, & qui n'obeissent point à cet Evangile, deux pechés d'omission, comme chacun voit. Qui peut douter après cela que les pechés de cet ordre ne soient extremement dangereux ?

Qu'on ne me dise pas en effet que les pechés de commission le sont beaucoup plus. Car  
pre-

premierement cela même n'est pas aussi universellement veritable qu'on se l'imagine. Ce qui fait l'horreur du peché c'est principalement le mépris de l'autorité du Legislatteur. Et n'est-il pas vrai que ce mépris n'est pas moins visible lors qu'on ne fait pas ce que le Legislatteur avoit commandé, que lors qu'on fait ce qu'il avoit défendu? Celui qui refuse de donner l'aumône a un povre qu'il peut assister, a-t-il plus de respect pour Dieu qui le lui ordonne, que celui qui ravit à son prochain ce qui lui appartient? Cela me paroît assés égal, & s'il y a quelque difference elle n'est peut-être pas aussi grande qu'on pourroit penser.

Mais je veux qu'il en soit autrement. Qu'importe qu'il y ait des pechés plus dangereux que ceux d'omission, si ceux d'omission le sont assés pour damner eternellement ceux qui les commettent, & pour leur faire souffrir tous les supplices & tous les tourmens de l'enfer?

Il est cependant certain que l'on commet tous les jours un tres-grand nombre de ces pechés. Les plus regenerés, les plus saints mêmes, n'en sont pas exempts. Qui est celui d'entr'eux qui fait tout le bien qu'il pourroit & qu'il devoit faire? Qui est celui qui n'en laisse jamais passer aucune occasion? Ou pour mieux dire, qui est celui qui n'en laisse passer plusieurs, & qui ne trouve en cela de justes

su-

ſujets de ſ'humilier & de ſ'aneantir devant Dieu?

Je n'ignore pas la maxime des Theologiens. Ils diſent qu'il y a cette grande difference entre les deſenſes de la Loi de Dieu, & ſes preceptes affirmatifs, qu'il n'eſt point de moment dans la vie où l'on ne ſoit tenu de deſerer aux deſenſes, parce qu'en effet, il n'eſt point de moment où il ſoit permis de les violer: Au lieu qu'on n'eſt tenu d'accomplir les preceptes affirmatifs qu'en de certaines occaſions qui ne ſe preſentent que de temps en temps. Cette Doctrine eſt ſolide, & je n'ai garde de la conteſter. Je me contente de dire que ſi ces occaſions ne ſe preſentent pas tousjours, elles ſe preſentent affés ſouvent, qu'elles ſont frequentes ſi elles ne ſont pas perpetuelles, & que bien qu'il n'y ait point de moment où tous les preceptes obligent, je ne ſai ſ'il y en a beaucoup où quelqu'un au moins ne nous impoſe pas la neceſſité de lui obeïr.

Les devoirs que ces preceptes affirmatifs nous preſcrivent ſont en tres-grand nombre. Il y a mille choſes à faire, ſoit pour la gloire & le ſervice de Dieu, ſoit pour l'utilité de nôtre prochain, ſoit pour nôtre propre ſalut. Il y a peu d'actions, il y a peu de choſes, qu'on ne puiſſe employer à l'un ou à l'autre de ces uſages. Il y a peu de momens où l'on n'y puiſſe travailler efficacement. Comme donc il y en a peu où l'on y travaille effectivement, on

peut conclurre de là combien est prodigieux le nombre des pechés dont l'omission de ces devoirs fouille de nôtre vie.

Je demande maintenant si l'on pourroit avoir assés d'yeux pour appercevoir toutes ces différentes occasions que Dieu nous presente de faire des bonnes œuvres? Et si n'en ayant que deux nous ne devons tousjours les tenir ouverts, & regarder sans cesse de tous côtés pour empêcher que ces occasions ne se cachent & ne se déroberent?

Personne n'ignore qu'on a tousjours attribué une rapidité extreme à l'occasion. Elle se presente lors qu'on n'y pensoit point, & si on tarde tant soit peu à l'embrasser elle se retire, & s'enfuit, quelquefois même pour ne revenir jamais. Ce qu'on en dit est tres-veritable pour les affaires de la terre; mais il ne l'est pas moins pour celles du Ciel. L'occasion d'y travailler utilement n'a ni des heures réglées pour venir, ni un certain espace de temps fixé & déterminé pour durer, & il arrive souvent qu'elle vient, qu'elle passe, & qu'elle disparoît avant qu'on s'en soit apperceu. Est-il donc jamais permis de dormir? Et ne faut-il pas tousjours tenir la tête levée & les yeux ouverts pour la voir venir, & ensuite pour la prendre du bon côté?

On n'estime point dans le monde ceux qui n'ont pas le talent de savoir profiter des occasions. Un General d'Armée qui ne se prevaut pas



pas du moyen qu'il a de battre son ennemi; un Medecin qui laisse passer un temps favorable pour donner à son malade ce qu'on appelle les grands remedes; un Marchand qui perd l'occasion de faire un profit immense; tous ceux-là, dis-je, entendent tres-mal leur métier, & ils sont au moins bien loin d'y exceller. Pourquoi donc regarderoit-on comme de bons Chrétiens ceux qui font chaque jour des fautes semblables, & qui trouvant des momens favorables pour travailler pour l'éternité, les laissent passer & s'évanouïr?

Mais d'où vient que cette negligence est si ordinaire? L'ignorance y contribué sans doute beaucoup. Car comment pourroit-on pretendre que ceux qui ne conoissent ni leurs devoirs, ni les occasions où il est indispensablement necessaire de s'en acquitter, ne manquaissent jamais à prendre ces occasions lors qu'elles viennent à se presenter? Mais il faut avouër que la principale cause de ce desordre est la depravation du cœur, l'excès de son attache à la terre, & son indifferance pour le salut. Si nous desirions fortement de plaire à Dieu, & de nous sauver, si c'étoit-là nôtre grande affaire, il n'est pas possible que nous ne fussions tousjours en action pour trouver les moyens d'y travailler efficacement. Il n'est pas possible qu'on ne remarquât en nous le même empressement qu'on y voit pour les interêts de la terre. Mais comme ce soin ne

nous tient presque point au cœur, il ne faut pas s'étonner s'il nous occupe si peu, & si au lieu de la vigilance & de la contention que nous y devrions apporter, on ne voit que langueur & que nonchalance dans nôtre conduite.

Pour se guerir donc de cette langueur il faut se mettre fortement dans l'esprit que nous n'avons point de plus grand, ni de plus pressant intérêt que celui de plaire à Dieu & de nous sauver, que tous les autres sont legers, ou pour mieux dire ne sont absolument rien en comparaison de celui-ci, & qu'ainsi il n'est rien qui nous importe davantage que d'y travailler avec le dernier effort. Il faut s'asseurer que la perte d'une bonne œuvre est inestimable, & qu'on ne sauroit prendre de soin plus legitime que celui d'empêcher que ce malheur ne nous arrive jamais, ou du moins qu'il ne nous arrive que rarement.

Mais il est bon de savoir qu'on ne manque pas seulement en negligant les occasions de faire de bonnes œuvres. On manque encore en ne prenant pas ces occasions comme il faut; & c'est même une chose qui arrive en plusieurs façons. Premièrement, il est assés ordinaire de trouver en même temps l'occasion de faire deux bonnes œuvres, d'en faire même davantage : Et comme il arrive presque tousjours qu'on n'en peut faire qu'une à la fois, il est bon de savoir quelle est celle qu'on doit preferer.

ferer. C'est ce que les règles suivantes nous apprendront.

I. On doit en premier lieu preferer pour l'ordinaire les meilleures œuvres, & si l'on peut, par exemple, faire du bien au corps & à l'ame du prochain, il faut se hâter davantage pour soulager l'ame que pour assister le corps.

II. Il faut courir tant qu'on peut à ce qui presse le plus, & le preferer à ce qu'on peut différer.

III. Les actions morales vont devant les ceremonielles. C'est une règle que Jesus Christ a observée tres-constamment, comme il paroît par divers endroits de son Evangelie.

IV. Les actes de Justice vont devant ceux de Charité, & on doit bien se presser davantage à faire une restitution, par exemple, qu'à faire une aumône.

V. Il faut preferer les devoirs qui naissent des vocations particulieres à ceux qui naissent des obligations generales. Par exemple, deux hommes courent danger de se perdre. Je puis en secourir l'un, & il depend de moi de choisir. Je n'ai point de relation particuliere à l'un, mais je suis chargé de l'autre. Je dois donc donner la preference au second.

En deuxième lieu les occasions de faire de bonnes œuvres ont d'ordinaire quelque étendue qu'on peut partager en divers momens.

Ces momens ne sont pas également favorables. Il en est de ceux où en faisant un bien je pourrai faire quelque mal. D'autres au contraire où en faisant du bien à quelqu'un je ne ferai du mal à personne. Il en est encore où le bien que je ferai sera plus grand, plus utile, & plus excellent que si je le faisois plustôt ou plus tard. Qui peut douter que la Vigilance ne s'occupe d'une façon tres-particuliere à distinguer ces momens, & à prendre tousjours le meilleur ?

## II.

*De la Vigilance par rapport aux pechés de commission.*

Cela peut suffire à l'égard du premier objet de la Vigilance. Le second comprend tout ce qui peut nous faire tomber dans des pechés positifs & de commission, & par consequent nos inclinations, nos foibleesses, les tentations qui nous sont livrées, soit par le monde, soit par le Demon, les occasions même de pecher, les objets de nos passions, & generalement tout ce qui contribuë directement ou indirectement, de sa nature, ou par nôtre faute, à nous jeter dans le crime.

On doit donc, en premier lieu, se persuader

der qu'on est environné d'ennemis, de pieges, & de dangers, qu'il n'est point de moment où l'on ne puisse en être vaincu, & qu'au reste on n'est jamais plus dangereusement attaqué que lors qu'on s'imagine de ne l'être point. Ainsi il ne nous est pas permis de rien négliger, pas même les moindres choses, n'y en ayant point de si petites & de si legeres, qui ne puissent nous faire pecher, & ensuite nous faire rir.

Je ne vois point d'image qui ait plus de rapport avec l'état du Chrétien que celle d'un Gouverneur de quelque Place assiegée. Pour rendre même cette image plus ressemblante, il faut y ajoûter quelques circonstances qui ne sont pas ordinaires. Il faut s'imaginer que l'ennemi qui assiege cette Place est également hardi, entreprenant, opiniâtre, laborieux, & infatigable, qu'il a d'ailleurs tout ce qu'il lui faut pour faire une attaque vigoureuse, soldats, armes, munitions, machines. Il faut s'imaginer que la Place a de grands défauts, que la Garnison en est foible, que les Habitans sont pour la pluspart mal intentionnés, qu'il y a parmi eux des traîtres qui s'entendent secrettement avec l'ennemi. Il faut s'imaginer que le Gouverneur n'ignore aucune de toutes ces choses, & qu'il fait d'ailleurs que son salut depend de sa resistance, & que comme il sera secouru s'il fait son devoir, il est perdu sans retour s'il se laisse vaincre par sa negligence.

Dans cette supposition je demande s'il est permis à ce Gouverneur de dormir, de jouër, de se divertir, & de se reposer sur d'autres du soin des affaires, & de la defense de la Place. Je demande s'il y a un seul moment, ni dans le jour, ni dans la nuit, où il ne doive être en action. Je demande s'il y a quoi que ce soit de si petit qu'il puisse innocemment négliger.

C'est pourtant l'état où nous nous trouvons. Nôtre Ame est une Place assiégée, puis qu'il est vrai que le Demon l'attaque de toutes ses forces. On ne peut douter, ni du pouvoir, ni des ruses, ni de la vigilance, ni de l'opiniâtreté de ce cruel ennemi. On fait qu'il se fait une grande affaire du dessein de se rendre le maître de nôtre cœur, & que par quelque voye qu'il y reüssisse nous sommes perdus. On fait qu'il commande à des Puissances formidables. On fait que la plupart des hommes, & tous les esprits malins, lui obeïssent aveuglement. On fait qu'il a mille moyens de nous perdre, & que nous n'en avons que peu pour lui résister, que nous sommes foibles & imprudens, & qu'enfin nôtre propre chair est une infidelle qui entre dans ses interêts, & qui travaille conjointement avec lui à nous perdre. Peut-on après cela s'endormir, & se plonger dans le relâchement & dans la licence, que par une stupidité qui passe l'imagination?

C'est de quoi l'on ne peut douter. Mais  
parce

parce que nôtre esprit se dissipe par la multitude des soins qu'il se donne, & qu'en s'appliquant à trop de choses on n'en fait aucune comme il faudroit, il est bon de savoir à quoi c'est que nous devons faire le plus d'attention. C'est sur quoi l'on pourroit établir plusieurs regles. Pour moi je crois que les principales sont les suivantes.

I. On doit se défier des choses pour lesquelles on se sent le plus de penchant, & c'est de quoi l'on peut donner trois raisons solides. La premiere, que comme nôtre nature est tres-corrompuë, & que sa corruption s'étend generalement à tout, on a lieu de craindre que cette pente que l'on se sent pour de certaines choses, soit, ou un effet, ou même une partie de cette depravation, & qu'ainsi en s'y laissant aller on affermissse, & on enracine de plus en plus ce qu'il faudroit tâcher d'arracher.

La seconde raison qui justifie cette regle, c'est que comme nos jugemens suivent d'ordinaire nos inclinations, ainsi qu'Aristote même l'a remarqué, nous avons lieu de croire que si ce qui nous plaît nous paroît innocent, ce n'est pas parce qu'il l'est effectivement, c'est parce qu'il est plus conforme au goût de cette malheureuse chair, dont la prudence est une veritable inimitié contre Dieu, comme l'assure S. Paul.

Enfin, quand bien ce que nous aimons se-

C 5 roit

roit innocent en lui-même, il pourroit devenir criminel & pernicieux par l'abus que nous en ferions. Nous pourrions nous y attacher avec excès, & cet excès est d'autant plus à craindre que la pente de nôtre cœur nous y porte avec plus d'effort & de violence.

Pour toutes ces raisons donc il est juste de nous défier de tout ce qui nous plaît le plus, & si nous n'en concluons pas positivement que c'est quelque chose de criminel, nous devons au moins en conclurre qu'il est suspect, & par conséquent qu'il est juste de s'en assurer, & d'attendre à en user jusqu'à ce qu'on ait une certitude raisonnable qu'il est innocent.

Par ces mêmes raisons les opinions les plus relâchées doivent nous être suspectes. Nous devons craindre que ce qui leur donne quelque vrai-semblance & quelque couleur, soit plutôt la conformité qu'elles ont avec la pente de la nature dépravée que leur vérité. Je ne dis pas que nous devons le croire positivement de la sorte. Je dis seulement que nous le devons soupçonner, ce qui emporte qu'avant que de les suivre il est juste de les examiner avec toute l'exactitude & toute la précaution possible.

II. La seconde règle qu'on doit observer, c'est qu'il est juste de se défier, & par conséquent de se garder autant qu'on le peut, de tout ce qui nous a été funeste par le passé. Ce sera en effet la marque d'un étourdissement extraordinaire.



extraordinaire si une telle experience ne nous inspire pas quelque precaution, & si nous allons heurter une seconde fois contre une pierre qui nous a déjà fait tomber. On a dit qu'un homme est à plaindre la premiere fois qu'il fait naufrage, mais qu'il ne l'est point à la seconde, parce qu'en effet il ne devoit pas s'être remis sur la mer après être échappé du danger qu'il y avoit couru. On voit même que la plupart des bêtes evitent les pieges où elles ont failli d'être prises, & l'on a toutes les pénes du monde à faire repasser les chevaux dans les endroits où ils se sont enfoncés quelque temps auparavant. Quelle sera donc la stupidité des hommes, si ayant non seulement failli à être pris en de certaines occasions, mais l'ayant été effectivement, ils ne les evitent pas scrupuleusement dans la suite?

Je fais par experience que le commerce que j'ai eu avec tel & tel débauché m'a fait prendre part à ses excés. Je fais que tels & tels aiment à médire, & bien loin d'avoir la force de les reprendre, je n'ai eu que trop de plaisir à les écouter. Le jeu m'a attiré des querelles, & les pertes que j'y ai faites m'ont causé des chagrins qui n'étoient pas innocens. Ne dois-je pas presumer que les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets? Et s'il me semble maintenant que j'ai assés de force pour resister à ces tentations, n'avois-je pas alors la même opinion? Si j'y fus trompé, qui pourra m'as-

feurer que je ne le ferai pas à cette fois ?

Il est donc juste de profiter de nos propres chutes, & il est bon même de faire un semblable usage de celles des autres. Nous devons craindre, non seulement tout ce qui nous a perdus, mais encore tout ce qui a perdu les autres que nous conoissons. Il suffit à un Pilote de savoir que d'autres ont heurté contre quelque écueil pour l'obliger à s'en éloigner. Pourquoi ne nous suffiroit-il pas de savoir que de certaines choses ont causé la perte d'un, ou de plusieurs, de nos prochains pour nous en donner de l'aversion ?

III. J'ai dit qu'il y avoit des pieges par tout. La chose est certaine. Nul état, nul genre de vie n'en est exempt. Mais il est vrai aussi qu'on ne trouve pas par tout les mêmes pieges. Châque état, châque genre de vie a les siens. Les jeunes gens n'ont pas les mêmes dangers à craindre que les vieillards. Les femmes en ont d'autres à éviter que les hommes. Les grands & les petits, les riches & les pauvres, les savans & les ignorans ont chacun les leurs. Il y a des tentations inseparables de l'adversité, d'autres de la prospérité. Châque profession particuliere a ses tentations particulieres, comme elle a ses pechés particuliers, & c'est une verité si constante que personne n'en peut douter. Il s'ensuit de-là que chacun doit conoître le plus distinctement qu'il pourra tous les perils spirituels auxquels son

son sexe, son âge, sa complexion, son genre de vie, l'état de ses affaires & les autres choses semblables l'exposent. Il doit s'en instruire en partie par son expérience, & en partie par l'observation des fautes où il voit tomber les autres personnes qui se trouvent à peu près dans le même état que lui. S'en étant assuré il doit prendre tous les soins possibles pour se prémunir d'une façon plus particulière contre cette espèce de dangers auxquels il se voit exposé, & quoi qu'il ne lui soit pas permis de se négliger à l'égard d'aucun, il est certain qu'il doit prendre des précautions extraordinaires contre ceux-ci. Il doit se remplir l'esprit des maximes les plus propres à lui faire surmonter cette espèce particulière d'attaques, & chercher en un mot tout ce qui pourra lui être utile dans ce dessein.

IV. Ce que je viens de dire regarde des états fixes & durables. Mais il y a outre cela de certaines conjonctures particulières qui ne viennent que rarement, & qui ne durent pas fort long-temps; mais qui ne laissent pas de produire de grands effets, & de faire des impressions très-vives & très-profondes dans notre cœur. Tels sont les succès heureux ou malheureux de quelque dessein important, des sujets de joye ou d'affliction qu'on n'attendoit pas, certaines affaires qui surviennent de temps en temps, & le reste des choses semblables. Comme il est certain que chacune de ces choses

porte tousjours avec elle quelque tentation particuliere il est juste de regarder tout incontinent à ces tentations, & d'en faire l'objet de ses premieres & plus serieuses pensées. Il faut les considerer de la même maniere qu'un homme de guerre considere un jour de bataille, je veux dire comme une occasion de ne rien negliger, & de faire ses derniers efforts.

V. Sur tout on doit rassembler toutes les forces de son esprit lors qu'il est question de choisir le genre de vie qu'on doit embrasser. Rien n'est plus important que ce choix, & peu de choses ont plus d'influence sur le salut & la damnation. Combien de personnes ne se perd-il pas tous les jours dans de certaines professions, & dans de certains genres de vie, qui auroient peu se sauver s'ils s'étoient appliqués à quelqu'autre chose? Quoi donc de plus juste que d'y penser fortement & serieusement avant que de se determiner, & que peut-on imaginer de plus brutal & de plus étourdi que le procedé de la plupart, qui se precipitent dans les emplois sans y avoir pensé, ou qui, s'ils y pensent ne font aucune attention à ce qui en pourra arriver par rapport à leur salut, & se bornent uniquement aux vains interêts de cette miserable vie?

Pour se conduire judicieusement en ces occasions, il faudroit s'attacher principalement à considerer si le genre de vie qu'on a dessein d'embrasser facilitera ou traversera le grand dessein.

sein qu'on doit avoir formé déjà auparavant de plaire à Dieu, & de se sauver. Il faut pour cet effet le considerer en premier lieu absolument en lui-même, & en suite par rapport à nous. Il est certain en effet qu'il est des genres de vie tres-dangereux en eux-mêmes, & de leur nature, & par rapport à qui que ce soit. Tels sont les grands emplois, tel est le grand commerce du monde, tel est le repos qui degene en oisiveté. Quelle multitude de pieges & de tentations n'y a-t-il pas dans chacune de ces choses? Et où sont ceux qui ne doivent trembler lors qu'ils pensent serieusement qu'ils vont s'y exposer?

Il en est d'autres qui ne sont pas si dangereux en eux-mêmes, mais qui ne laissent pas de l'être pour de certaines personnes, qui ont précisément le temperament, les inclinations, & le caractère d'esprit qui donne le plus de prise aux tentations particulieres qui sont attachées à cette sorte d'états ou d'emplois. Il faut donc prendre garde si cet état, ou cet emploi dont il s'agit, nous convient par cette raison, & s'il n'y a pas quelque chose dans nôtre cœur qui fera que quoi qu'on s'en puisse acquitter avec quelque honneur selon le monde, on ne sauroit le faire sans risquer extremement son salut.

VI. On fait qu'il y a trois principaux ordres de pechés de commission, les pechés d'action, les pechés de parole, & les pechés de pensée.

pensée. Chacun de ces trois ordres demande une attention particulière pour les éviter, les uns parce qu'ils sont grands, les autres parce qu'il est aisé d'y tomber. Les pechés d'action sont d'ordinaire les plus atroces. Quel fond de malice & de depravation ne faut-il pas avoir dans le cœur pour en former le dessein, pour y persister pendant quelque temps, & pour l'exécuter enfin, sans que pendant tout ce temps la crainte de Dieu, & les oppositions de la conscience soient capables de nous retenir ? Il est certain aussi que cette sorte de pechés sont assés rares dans la vie des véritables enfans de Dieu, & que lors qu'ils sont assés malheureux pour en commettre quelqu'un il leur faut tant de larmes, tant de soupirs, & tant de travaux pour en détruire tous les effets, & pour se remettre dans l'état d'où ils sont déchus, que ce malheur même leur inspire de là precaution, & les empêche d'y retomber de long-temps, & le plus souvent même de leur vie. Quel soin donc n'est-il pas juste que l'on ait pour les prévenir, & ne doit-on pas avoir les yeux éternellement ouverts pour tout ce qui a quelque efficacité particulière pour nous y jeter ?

Les pechés de parole sont de beaucoup plus ordinaires que ceux d'action. Je ne parle pas de tous sans exception. Car enfin les blasphèmes, les faux sermens, les calomnies, & les autres semblables horreurs, ne cedent en rien aux plus grands pechés d'action, & ne sont pas

moins.

moins incompatibles avec la qualité de fidelle & d'enfant de Dieu. Je parle de quelques autres pechés de parole, qui sont moins atroces & plus communs, des mensonges qui n'intéressent personne, des railleries un peu fortes, des discours qui n'ont pas toute la douceur nécessaire, des paroles libres, & généralement des discours vains & inutiles. Tout cela est criminel selon la Morale de l'Évangile. Tout cela neantmoins est tel, qu'il est extrêmement difficile de l'éviter, & qu'à moins que de prendre des précautions infinies il est comme impossible de n'y pas tomber. Cette considération donc doit nous porter à redoubler nos soins, & par conséquent à parler si peu, & à peser si bien nos paroles, que nous puissions espérer de n'en proferer point de criminelles.

Je dis la même chose des pensées. Il est encore plus aisé de pecher de ce côté-là que du côté du discours, & d'autant plus aisé que l'esprit va plus vite que la langue. C'est un éclair qui dans un moment va de l'un des bouts du Ciel jusqu'à l'autre. C'est une source de pensées qui ne tarit point. Parmi ce nombre infini de pensées combien n'y en a-t-il pas de vaines, d'inutiles, & d'indignes de nous occuper? Combien encore de folles & d'extravagantes? Combien de mauvaises & de criminelles? On a dit, & on a eu raison de le dire, que le plus sage passeroit pour fou si l'on voyoit

voyoit toutes les pensées. Ne peut-on pas ajouter que dans cette même supposition de la visibilité des pensées, le plus grand Saint passeroit pour un scelerat? Ces pensées qui naissent dans nôtre esprit d'une maniere si impreveuë, ont leur venin particulier qui déplaît à Dieu, & qui fait obstacle à nôtre salut. N'est-il pas donc juste de prendre d'autant plus de soin de les étouffer qu'il est aisé, à moins que de cela, qu'elles s'y forment & s'y affermissent.

VII. Il y a une autre precaution à prendre, & il importe extremement de ne la pas negliger. C'est que lorsqu'il s'agit d'éviter un péché auquel quelque tentation nous porte, il ne faut pas s'arrêter à ce péché même, il en faut encore considérer attentivement les suites. Il est fort rare qu'un péché marche seul. Les embarras où chacun nous jette, le desir même de le cacher, & cent autres choses, font tres-souvent que chaque péché nous jette dans plusieurs péchés, & qu'on tombe d'abîme en abîme, sans qu'on puisse, ni s'arrêter, ni se relever. David ne pensoit d'abord qu'à un adultere. Mais pour cacher cet adultere il falut venir à un homicide, & pour cacher cet homicide il falut une trahison. Son fils Salomon épousa des femmes idolâtres contre la defense de la Loi de Dieu. Qu'en arriva-t-il? C'est qu'il tomba lui-même dans l'idolâtrie. Chacun a peu éprouver la même chose. Par-



consequent, lors qu'on est sollicité à commettre un peché il faut en étouffer le desir, non seulement par la consideration de l'horreur de ce peché même, mais encore par la consideration des autres pechés que celui-ci pourroit entraîner. Il faut prévoir toutes les fuites fâcheuses qu'il peut avoir, & se souvenir qu'il est plus aisé de se mettre entre les mains du Demon, que de s'en tirer. S'il est une fois le maître de nôtre cœur il nous conduira bien plus loin que nous ne pensons, & il ne faut pas s'imaginer qu'il nous soit facile de donner de bornes à sa tyrannie.

VII I. Mais ce n'est pas tout que de ne pas tomber dans le peché même qu'on nous propose. Il faut rejeter encore tout ce qui nous y conduit. Les preparations les plus éloignées nous doivent donner de l'horreur, & ce n'est rien qu'elles soient innocentes en elles-mêmes. Il suffit qu'elles puissent nous conduire au mal, & que ce soient autant de degrés pour nous y élever. J'ai déjà dit que rien n'a tant de rapport à l'état où nous nous trouvons que celui d'une Place que l'on assiege. Ceux qui la defendent, s'ils savent bien leur métier, ne se contentent pas de tâcher de conserver le corps de la Place. Ils en defendent les dehors les plus avancés. Ils ménagent jusqu'à un pouce de terre, & l'ennemi n'est jamais si éloigné qu'ils ne tâchent de l'éloigner encore davantage. Ils ont raison. Car les dehors étant une  
fois.

fois emportés, le corps de la Place ne sauroit tenir. Il faut observer la même maxime si on veut résister efficacement au Démon. Il faut repousser ses attaques quelque éloignées, & quelque indirectes qu'elles paroissent. Il faut lui refuser tout ce qu'il demande, quoi que ce qu'il demande paroisse innocent. Il faut considérer qu'ayant une fois obtenu ce qui paroît innocent il trouveroit le moyen de nous engager à ne lui pas refuser ce qui est criminel, & qu'il vaut bien mieux de rompre d'abord avec lui que de lui laisser prendre le moindre avantage.

IX. Enfin, la dernière maxime de la Vigilance que je toucherai pour ce coup, c'est qu'il y a incomparablement moins de mal à prendre quelque précaution inutile, qu'à manquer à quelque-une de nécessaire. D'où il est aisé de conclure que l'excès de précaution n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le défaut. Le défaut peut opérer notre perte, au lieu que l'excès ne fera tout au plus que nous fatiguer inutilement. Je ne saurois même croire que cet excès puisse être inutile. Comme il ne peut venir que du bon principe, je veux dire d'un desir violent d'être à Dieu, & de ne s'en séparer jamais, je suis persuadé que quand bien il ne nous profiteroit pas par lui-même, il nous deviendra très-utile par le soin que Dieu prendra de récompenser celui que nous aurons pris de nous attacher à lui. Mais.

Mais quoi qu'on puisse prendre des precautions inutiles il n'est pourtant pas permis d'en prendre de criminelles. Il ne faut jamais éviter un mal par un autre mal, non pas même un plus grand par un plus petit. La même Loi qui nous défend de faire du mal afin qu'il en arrive du bien, nous défend de faire du mal pour empêcher qu'il n'en arrive quelque autre mal. Je sai qu'entre deux maux il faut préférer le plus petit. Mais cela n'a lieu que lors qu'il en faut nécessairement prendre l'un. Car si on peut les laisser & les éviter tous deux, qui peut douter que ce ne soit le meilleur? C'est pourtant ce qui arrive tousjours sur le sujet des pechés. Il n'y en a point de nécessaire & d'inévitable, & Dieu ne permet jamais qu'on se trouve dans l'obligation de l'offenser & de violer sa Loi.

## III.

*De la Vigilance par rapport au danger  
que nous courons tous d'être surpris  
par la mort.*

**I**L ne me reste plus qu'à parler du dernier soin de la Vigilance. C'est celui de n'être point surpris par la mort. L'Écriture nous recommande tres-souvent cette vertu par rapport à ce seul objet, & cela sans doute avec beaucoup de raison. C'est ce que plusieurs choses justifient tres-evidemment. La première & la principale, c'est la grandeur du danger auquel on s'expose en se laissant surprendre à la mort. Qu'en arrive-t-il? C'est qu'on est perdu sans retour. Tous les autres maux ont quelque remede. On revient de tout. Mais on ne revient point de ceci. Si la mort nous enleve avant que nous soyons préparés à la recevoir, tout ce que nous pourrons faire après cela ne nous servira de rien. La douleur, je dis, la douleur la plus vive, la plus forte, & la plus sincere, les prieres les plus enflammées, les soins les plus appliqués, & les efforts les plus grands; tout cela, bien loin de nous empêcher de perir, ne rendra nôtre perte ni plus douce, ni moins accablante. Qu'on

Qu'on se represente donc tout le malheur des damnés, toute la rigueur, & toute l'éternité des maux qu'ils endurent, & qu'on voye ensuite si ce malheur ne merite pas qu'on fasse quelque chose pour l'éviter. Les precautions ne sont blâmables que lors qu'elles ne tendent qu'à éviter des maux moins fâcheux que les fatigues même qu'elles causent. Mais c'est ce qui ne peut avoir lieu dans nôtre sujet. Les plus grands soins de la Vigilance sont assés petits. Mais le mal qu'ils font éviter est un mal qui n'a point de bornes.

Mais ce malheur n'est pas seulement grand & redoutable en lui-même. Il peut encore arriver tres-facilement. La vie n'a point de moment où elle ne puisse être terminée. On peut mourir dans tous les jours de l'année, & à toutes les heures de ces jours. On ne fait, d'ailleurs, ni quelle de ces heures, ni quel de ces jours doit finir les nôtres. Les plus éclairés ne l'ignorent pas moins que les plus stupides. Quoi donc de plus aisé que de s'y tromper !

Encore si nous pouvions ignorer ceci, si nous pouvions douter de l'impossibilité qu'il y a, soit à éviter la mort, soit à la prévoir avec certitude, l'erreur où cette ignorance nous jetteroit seroit en quelque façon supportable. Mais quelle excuse pouvons nous avoir étant sans cesse avertis de l'une & de l'autre de ces deux choses par tout ce que l'on nous dit, & par

par tout ce que nous voyons arriver, & ce qu'il y a de considerable, en étant même tres-persuadés? Car qui doute ni s'il doit mourir, ni si le tems de sa mort lui est inconnu?

Chacun de nous a veu mille fois des personnes tres-robustes & tres-vigoureuses, emportées par des accidens impreveus, qui bien loin de leur donner le temps necessaire pour se convertir, leur donnoient à péne celui d'y penser. Quelle certitude avons nous que ce qui est arrivé à tant d'autres ne nous arrivera pas? Et n'en ayant point de certitude, quelle est nôtre imprudence, si nous demeurons volontairement dans un état, où la mort ne sauroit nous prendre sans nous jetter dans l'enfer?

Lors que j'ai pressé par cette consideration des pecheurs engagés dans de mauvaises habitudes, ils m'ont tous fait la même réponse. Ils m'ont dit qu'ils avoient beaucoup de confiance en la misericorde de Dieu, & qu'ils s'asseuroient qu'elle ne les laisseroit pas mourir sans leur donner le temps & le moyen de se convertir, & d'avoir recours à sa grace. Comme plusieurs m'ont dit ceci, je ne doute pas qu'il n'y en ait une infinité qui le pensent, & en effet de quel calme pourroit-on jouir si on ne s'étourdissoit par cette pensée, ou par quelque autre semblable? Il n'y aura donc point de mal à s'arrêter un moment à l'examiner.

Il y auroit plusieurs reflexions à faire sur ce sujet. On en pourra même toucher quelque une au Discours suivant. Ici je me contenterai d'en indiquer deux qui sont decisives. La premiere qu'on se trompe dangereusement & grossierement si l'on s'imagine qu'il nous soit permis de nous attendre de la misericorde de Dieu tout ce qui nous viendra dans l'esprit. Pour se promettre solidement & judicieusement quelque chose de la part de Dieu, il faut que Dieu se soit obligé dans sa parole à nous l'accorder. A moins que de cela la confiance avec laquelle nous nous y attendons est une confiance vaine & temeraire, ou pour mieux dire fole & insensée.

Que diroit-on d'un homme qui s'asseuroit que Dieu le dispensera de la necessité de mourir, comme il en a dispensé Enoch & Elie, ou qu'il lui donnera l'empire de la Chine, ou de l'Indostan? Ne le traiteroit-on pas de visionnaire & d'extravagant? Et n'auroit-on pas raison de le faire, parce qu'en effet il s'asseureroit que Dieu doit faire en sa faveur une chose qu'il n'a jamais dit qu'il fera pour qui que ce soit?

C'est là neantmoins la confiance de ceux dont je parle. Ils s'assurent que Dieu ne permettra pas qu'ils soient surpris par la mort. Mais est-ce là une chose qu'il leur ait promise? Quand est-ce qu'il s'est obligé de leur accorder une telle grace? Qu'ils nous produi-

sent l'endroit de l'Écriture où ils en ont leu la promesse, ou qu'ils avouënt qu'il n'y a rien de moins sage, & de plus vain, que leur confiance.

Mais ce n'est pas tout. Il n'est pas seulement certain que leur confiance n'a aucun fondement, & que Dieu n'a rien dit qui soit propre à la faire naître. Il est certain en deuxième lieu qu'il a déclaré expressement & formellement le contraire. Il nous a avertis mille fois que nous serons surpris par la mort. Il a dit qu'il viendra à nous comme le larron dans la nuit à l'heure qu'on ne l'attend point. Il a dit que sa venuë nous surprendra comme un piège. Il a fondé sur cette déclaration le precepte de la Vigilance, disant, *Veillés, car vous ne savés à quelle heure doit venir votre Seigneur. Mais sachez cela que si le pere de famille savoit à quelle veille de la nuit le larron devoit venir, il veilleroit, & ne laisseroit point percer sa maison. Pourtant vous aussi soyés prêts, car à l'heure que vous ne penserés point le Fils de l'homme viendra.* Matt. XXIV. 42.

43. 44.

Cela posé je demande s'il y peut avoir une extravagance pareille à celle de s'attendre positivement que Dieu fasse pour nous le contraire de ce qu'il a dit qu'il fera. Je demande si la confiance peut, ou doit être contraire à la foi, ou si la foi peut être contraire à la parole de Dieu. Qu'on s'attende à ce que

Dieu



Dieu a promis, j'y consens. Mais s'attendre au contraire de ce qu'il a déclaré c'est à mon sens quelque chose d'insupportable.

Mais donnons à ces gens-là tout ce qu'ils prétendent. Imaginons nous qu'ils aient le privilege de ne pouvoir mourir de mort soudaine, & impreveuë. S'ensuit-il qu'ils doivent se negliger à cet égard-là? Ne faut-il que prévoir la mort, qu'en savoir même le moment, pour mourir de la mort des justes? Qu'on auroit d'autres pensées si on savoit combien il est rare que ceux-là mêmes qui meurent de mort naturelle, & avec le libre usage de leur raison, meurent au Seigneur!

C'est ici, si je ne me trompe, la principale source de l'erreur. On s'imagine que pour bien mourir il ne faut autre chose que mourir en invoquant le nom de Dieu, & en implorant sa miséricorde. Erreur déplorable, & formellement condamnée par ces paroles du Fils de Dieu, *Chacun qui me dit, Seigneur, Seigneur, n'entrera pas au royaume des cieux mais celui qui fait la volonté de mon Pere, qui est aux cieux.* Matt. VII. 21. Et par celles-ci. *Mettés pêne d'entrer par la porte étroite, car je vous dis que plusieurs tâcheront d'entrer, & ne pourront.* Luc. XIII. 14.)

De quoisert-il d'implorer la miséricorde de Dieu, si cette priere ne part d'un cœur véritablement converti, ce qu'il ne fera jamais s'il n'aime Dieu souverainement & par dessus

tout? De quoi sert-il d'avoir quelque douleur des pechés que l'on a commis, si on ne les deteste veritablement, & si on n'est prêt à y renoncer sincerement & de bonne foi?

C'est ce qui est absolument necessaire. Mais une telle conversion est-ce un ouvrage qui ne demande que quelques momens? Y a-t-il trop de toute la vie, soit pour le conduire à sa perfection, soit pour se mettre en état d'avoir lieu de se rendre témoignage qu'on a fait à cet égard ce qu'on doit?

Mais c'est ce que j'ai fait voir plus distinctement & dans ma *Morale abrégée*, & dans ma *mort des justes*. Ici je me contente de dire que la consideration de la mort nous oblige à nous tenir tousjours sur nos gardes, & à nous mettre dans un tel état qu'en quelque moment que l'on meure on meure en la grace & en l'amour de Dieu. Il faut faire, il faut éviter, tout ce que nous voudrions avoir fait & évité si la mort venoit un moment après. Je ne sai que ce seul moyen pour ne pas tomber dans le malheur dont je parle, & je suis même persuadé qu'il n'y en a point d'autre.

On dira, peut-être, qu'il seroit bon de le pratiquer, mais que la pratique en est difficile. J'avouë qu'elle l'est: Mais je soutiens aussi qu'elle est necessaire, & que cette necessité est si pressante, que quand même la difficulté seroit incomparablement plus grande qu'elle ne l'est,

l'est, il ne faudroit pas laisser de la surmonter  
Il ne s'agit pas de moins que d'eviter toute une  
eternité de misere, & de se procurer toute une  
eternité de bonheur. Pour reüssir dans un  
tel dessein, y peut-il rien avoir de trop diffi-  
cile ?





## TROISIEME DISCOURS.

*De quelques Circonstances qui aggravent l'horreur des pechés, & qu'il est bon de peser, soit pour les éviter, soit pour en avoir plus de douleur lors qu'on s'en repent.*

**I**L importe extrêmement de conoître la grandeur particuliere de châque peché. Car outre que cette consideration doit redoubler nôtre vigilance, elle est encore tres-utile à exciter & à augmenter la douleur qu'on en doit avoir lors qu'on s'en repent. Car qui peut douter que l'on ne doive les detester à proportion que l'on est convaincu de leur atrocité? Il est cependant certain que l'atrocité particuliere de châque peché ne depend pas seulement de ce qui est essenciel à son espece, mais aussi des circonstances qui l'accompagnent, & c'est-là une chose dont tous les Theologiens & tous les Philosophes conviennent. Mais comme ces circonstances sont en grand nombre, & qu'elles

qu'elles peuvent être combinées presque à l'infini, il faudroit faire de gros volumes si l'on ne vouloit rien omettre de ce qu'on pourroit dire sur ce sujet. Cela fera que je me contenterai de toucher quelques-unes de ces Circonstances, choisissant celles qui me paroîtront, d'un côté les plus generales, & de l'autre les plus importantes.

PREMIERE CIRCONSTANCE AGGRAVANTE.

*Pecher avec une conoissance distincte de ce que l'on fait.*

**P**Armi toutes les circonstances qui peuvent augmenter le mal qu'il y a dans chaque péché, j'en vois gueres de plus terrible que la conoissance qu'on a de ce que l'on fait. Lors qu'on peche par ignorance on ne manque jamais à s'excuser là-dessus. On dit qu'on est plus à plaindre qu'à blâmer. On soutient que si l'esprit s'est trompé, la volonté a été droite & innocente, & que comme le crime est principalement dans la volonté, on n'est presque point responsable des fautes qui viennent de quelque erreur. Mais lors qu'on est parfaitement bien instruit de son devoir, & de l'opposition qui se trouve entre ce devoir & ce que l'on fait, on n'a point d'excuse, ni bonne, ni mauvaise, & il faut necessairement qu'on avouë que ce qui a jetté dans le crime c'est une malice desesperée.

Mais pour éclaircir un peu tout ceci, qui est tres-important, il faut premierement remarquer qu'il y a trois divers ordres d'ignorance, qui peuvent tous contribuer quelque chose à nous faire manquer à nôtre devoir, l'ignorance invincible, l'ignorance crasse, & l'ignorance affectée. L'ignorance invincible consiste à ne pas savoir ce qu'il étoit impossible qu'on seût, quelque soin qu'on eût peu prendre pour s'en instruire. L'ignorance crasse consiste à ne pas savoir ce que l'on auroit peu conoître si l'on avoit fait ce que l'on pouvoit, & que l'on devoit, pour s'en informer: Mais comme on a negligé de faire les recherches auxquelles on étoit obligé, on est demeuré dans une ignorance blâmable, qu'on ne doit imputer qu'à sa nonchalance. Enfin l'ignorance affectée, qu'on appelle aussi ignorance malicieuse, consiste à ne pas savoir ce qu'on a souhaitté d'ignorer, lors qu'on ferme volontairement les yeux à la verité, & qu'on craint de la conoître de peur d'être contraint de la suivre.

On convient que cette derniere espece d'ignorance ne diminuë en rien l'horreur du peché, & l'on n'excederoit peut-être pas si l'on souûtenoit qu'au lieu de la diminuer elle l'augmente. Car enfin cette haine qu'on a pour la verité, cette rebellion à la lumiere, comme parle l'Écriture sainte, est quelque chose de si criminel & de si brutal que rien ne sauroit l'être.

tre davantage. On aime les tenebres, c'est à dire qu'on recherche ce qu'on devroit fuir & éviter de toute sa force. On hait & on apprehende la verité, la chose du monde la plus aimable, l'unique trésor de l'esprit, & la directrice fidelle de nôtre vie.

Cet excés neantmoins est plus ordinaire qu'on ne s' imagine. Combien n'en voit-on pas tous les jours qui cherchent à se tromper sur les matieres de la Religion? Combien qui lisent nos raisons avec un desir secret de les trouver fausses, & qui au contraire n'examinent celles du parti opposé qu'avec un penchant violent à leur attribuer plus de force & de vrai-semblance qu'elles n'en ont? En un mot, combien n'en voit-on pas, qui voulant se tromper, se trompent enfin en effet, & sont autant d'exemples sensibles & éclatans de cette terrible verité qu'un \* grand Apôtre nous apprend, que lors qu'un homme n'a point d'amour pour la verité, Dieu lui envoie une efficace d'erreur, qui fait qu'il croit au mensonge.

Je dis la même chose de la Morale. On en voit une infinité qui entendant dire de certaines verités qui les incommodent sont bien aises de n'y pas penser, & bien loin de prier ceux qui leur parlent de les éclaircir davantage, les interrompent, & les mettent sur d'autres matieres. Ils disent qu'ils ne veulent point se

D 5

rem.

\* II. Theff. II. 10. 11.

remplir l'esprit de scrupules, au lieu qu'ils devroient dire qu'ils ne veulent pas conoître la verité de peur de perdre cette fausse paix, ce calme trompeur qui les mène doucement & mollement dans l'enfer.

C'est donc une miserable excuse que cette troisieme ignorance, qu'on nomme affectée. Il n'en est pas de même de la premiere, que l'on appelle invincible. Si ce nom lui convient veritablement, & à la lettre, elle ne diminuë pas seulement le peché, elle l'ôte absolument & sans reserve, non seulement lors que cette ignorance regarde le fait, mais même lors qu'elle concerne le droit. Car enfin, quelle obligation pouvons nous avoir à observer une Loi, que non seulement nous ne conoissions point, mais qu'il est impossible que nous conoissions? N'est-ce pas pour cette raison qu'on tient communement que les Loix ne commencent d'obliger que lors qu'elles sont publiées?

Ce qu'il y a de constant sur ce sujet c'est, en premier lieu, qu'il est incomparablement plus ordinaire d'errer invinciblement sur le fait, que sur le droit, le droit, au moins le Divin, qui est le seul dont il s'agit, étant tout autrement aisé à conoître que divers faits, sur lesquels la verité est souvent cachée. Il est encore plus aisé d'errer invinciblement sur le Droit Divin positif, que sur le Droit naturel. En effet, le premier qui depend uni-  
que-



quement de la volonté libre & independante du Legislatéur, ne peut être conu si le Legislatéur ne s'explique. Mais comme il a mis les semences & les fondemens du second dans l'ame de tous les hommes, on ne peut en ignorer les decisions sans avoir étouffé criminellement ces semences, & détruit ces fondemens, comme S. Paul le fait voir dans le commencement de son Epître aux Romains.

Il ne me reste plus à parler que de l'ignorance crasse, & qui vient de paresse, & de negligence. Il y a deux choses constantes sur son sujet. La premiere, qu'elle n'ôte pas absolument le peché de l'action qu'elle fait commettre; la seconde, qu'elle le diminuë en quelque façon. Car pour le premier, l'ignorance n'ôte le peché qu'en le rendant involontaire. Mais cette ignorance même dont nous parlons, cette ignorance crasse, & de negligence, étant volontaire, si non expressement, directement, & formellement, au moins indirectement, & par consequence, entant qu'on n'a pas voulu faire ce qu'on pouvoit, & qu'on devoit faire pour l'éviter, il est clair qu'elle n'ôte pas le peché, & qu'elle y laisse assés du libre & du volontaire pour faire que l'on soit coupable.

L'autre verité n'est pas moins certaine. Celui qui se trompe de cette maniere n'est pas innocent, il faut l'avouër, mais il n'est pas à beaucoup près aussi coupable qu'il le seroit, si

connoissant distinctement son devoir il ne laissoit pas de le violer. C'est ce que deux Apôtres, S. Pierre & S. Paul, nous apprennent d'une maniere bien nette. Les Juifs qui rejeterent & qui crucifierent le Fils de Dieu, & S. Paul qui persecuta son Eglise dans les premieres années de sa vie, pecherent sans doute par ignorance. Cette ignorance pourtant n'étoit ni affectée, ni invincible. C'étoit une veritable ignorance crasse, qui ne venoit que de ce qu'ils n'avoient pas cherché la verité avec assés de soin & de liberté d'esprit. Cependant S. Pierre l'allegue aux Juifs pour les consoler, & les empêcher de tomber dans le desespoir. \* *Freres*, leur dit-il, *je sai que vous l'avez fait par ignorance.* § S. Paul de même dit qu'il a obtenu misericorde, parce que ce qu'il a fait il l'a fait par ignorance. Le sens de ces deux Apôtres n'est pas que cette ignorance excusât tout à fait les excés qu'elle fit commettre. Ils disent tres-nettement le contraire. Ils exagerent ces excés, & témoignent qu'ils leur font horreur. Ils ne veulent pas dire non plus que cette ignorance a merité que Dieu leur fit grace. La grace & le merite sont deux choses opposées & incompatibles, & les associer c'est une veritable contradiction. Leur sens est que sans cette ignorance ces crimes n'auroient jamais été pardonnés, & que Dieu auroit abandonné ces miserables à la dureté de leur

leur cœur, s'ils l'avoient fermé malicieusement à la lumière de sa vérité.

Il faut ajoûter encore qu'aucune de ces trois especes d'ignorance ne consiste dans un point indivisible, & que chacune d'elles a des degrés, ou pour mieux dire, un tres-grand nombre de degrés, qui font qu'il est mal-aisé de trouver deux hommes dont l'ignorance soit également criminelle. En effet, l'un a plus de talens naturels, & plus de moyens extérieurs pour s'instruire de la vérité que l'autre, & chacune de ces deux choses peut se diversifier, & ensuite se combiner, presque à l'infini. C'est pourquoi il est si difficile, ou pour mieux dire si impossible, de prononcer avec certitude sur le salut ou la damnation de ceux qui suivent de fausses Religions. Je parle des Religions qui n'enseignent que des erreurs purement speculatives, & qui ne tirent point à consequence pour la pratique. Pour prononcer là-dessus, il faudroit conoître, non seulement le degré precis de mal qu'il y a dans chaque erreur considerée absolument & en elle-même, ce qui déjà n'est pas trop aisé, mais encore tous les moyens que chacun de ceux qui en sont prevenus a pour conoître la vérité, tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il a negligé pour s'instruire, & le degré precis de soin & de negligence qu'il y a apporté. Il faudroit enfin savoir les dernieres bornes qui separent l'exercice de la Justice &

de.

de la Misericorde de Dieu à l'égard de l'ignorance du second ordre. Et comme ce sont-là autant de choses que les plus habiles ne conoissent point, il est clair qu'il est impossible de prononcer là-dessus sans une temerité insupportable.

Mais pour revenir à mon sujet, je dis que lors qu'il n'y a aucune de ces trois especes d'ignorance, mais qu'au contraire on fait clairement & distinctement que ce que l'on fait est contraire à la volonté de Dieu, comme en effet cela arrive tres-souvent, & que nonobstant cette conoissance on ne laisse pas de le faire, c'est non seulement une circonstance aggravante, mais le caractere d'une malignité diabolique. Ce que je dis n'est pas une exaggeration. C'est une verité litterale. Car n'est-il pas vrai que lors que les Theologiens veulent rendre quelque raison de cette severité étonnante que Dieu a exercée contre les Demons, leur refusant la grace qu'il nous a accordée, ils n'en trouvent point de plus plausible que de remarquer que les Demons ont peché par pure malice, dans une lumiere tres-vive, & avec une conoissance claire & distincte de leur devoir? N'est-ce pas donc imiter ces Esprits malins, & prendre part à leur crime, que de pecher comme eux en conoissant ce qu'il y a de mauvais en ce que l'on fait?

On appelle communement ces pechés des pechés contre la conscience, & on les regarde

de avec raison comme les plus grands & les plus detestables de tous. Ils produisent plusieurs effets tres-funestes, un surtout qui est épouvantable. C'est qu'ils accoûtument insensiblement la conscience à souffrir le mal. Ils étouffent ses cris, ils émoussent ses aiguillons, ils éteignent insensiblement ses lumieres. Ils donnoient d'abord l'alarme à la conscience, & ne pouvoient la vaincre qu'après de longs & de difficiles combats. Mais depuis qu'on l'a accoûtumée à ceder, on en triomphe sans pêne, & l'on tombe enfin dans cet état d'endurcissement, qui est le plus asséuré caractere de la reprobation, & le dernier degré de la mort de l'ame. Il en est en effet de la conscience comme du goût. Combien n'y a-t-il point de viandes qu'on trouve ameres & desagrees la premiere fois qu'on en mange, & auxquelles neantmoins on s'accoute de telle façon dans la suite, qu'on a de la pêne à s'en passer? Combien n'en voit-on pas de même qui s'épouvantent de la premiere proposition de certains pechés, avec lesquels neantmoins ils s'appriivoisent de telle façon dans la suite, qu'ils en font les plus douces & les plus agreables de leurs habitudes?

On peut aisement comprendre par-là avec quel soin on doit eviter cette espece particuliere de pechés, & en même temps quelle douleur ils doivent causer à ceux qui sont assés malheureux pour y être tombés. On peut

voir combien ils demandent de larmes & de soupirs pour être effacés, sur tout lors que cette premiere circonstance se trouve jointe à une seconde qui n'est gueres moins aggravante, & qui l'accompagne ordinairement. C'est la deliberation dont je vai parler dans l'article qui suit.

### SECONDE CIRCONSTANCE.

*Pecher après avoir eu le temps d'y penser.*

**I**L y a de certains mouvemens indeliberés qui se soulevent si promptement dans le cœur, qu'il est extrêmement difficile qu'on soit assés sur ses gardes pour les prevenir. La veuë d'un objet extraordinaire peut être si impreveuë, & faire une impression si vive sur nôtre esprit, que sans attendre le moindre examen, ni la plus legere reflexion le cœur prend brusquement & étourdiment son parti, & se porte sans balancer, soit à craindre, soit à desirer. Le trouble est même quelquefois si grand, qu'on passe tout d'un coup à l'action externe à laquelle ce mouvement interieur nous porte. Et c'est ainsi qu'il arrive tres-souvent aux plus moderés de s'emporter, & de faire quelque chose de violent, lors qu'on leur fait une injure un peu forte, & à laquelle ils ne s'attendoient pas.

Tout cela sans doute n'est pas innocent.

Nous

Nous devons être maîtres de nous mêmes & de nos passions. Nous devons avoir subjugué de telle maniere la partie brutale & inferieure de l'ame, qu'elle attende à s'ébranler jusqu'à ce qu'elle en ait reçu les ordres de la superieure. Et s'il lui arrive quelquefois de s'échapper, & de prevenir la raison, c'est un signe certain qu'elle n'est pas aussi assujettie qu'elle devoit être. Ainsi il en est de l'excuse que l'on en prend de même que de celle qu'on tire de l'ignorance. Elle n'ôte pas tout à fait le crime, mais il faut avouër aussi qu'elle le diminue d'une maniere tres-considerable.

En effet nous sommes naturellement fragiles, & nous avons tres-peu de force pour faire le bien. Le moyen donc de vaincre le penchant qui nous porte au mal lors que nous n'avons pas le temps de recueillir & de mettre en œuvre ce peu de forces que la grace nous a données? Le moyen qu'on soit toujours prêt pour faire à point nommé tout ce que l'on doit? Le moyen d'être toujours si tendu qu'on ne soit jamais surpris? Cela est bon à des Anges, qui ne sont que de purs esprits. Mais les hommes qui sont composés de chair & de sang, & dans les cœurs desquels le peché a jetté de si vives & de si profondes racines, peuvent-ils avec les secours ordinaires aller jusques-là? Au moins doit-on être surpris de ce que tous n'y vont point?

Mais il n'en est pas de même des pechés pre-

veus,

veus, delibérés, & resolués par avance, & de longue main. Lors que je vois un vindicatif qui ayant reçu quelque injure couve son ressentiment pendant quelques mois, & quelquefois même pendant des années, cherchant toujours le moyen & les occasions de perdre son ennemi, & n'étant occupé pendant tout ce temps que de cette maligne pensée: Lors que je vois une ame intéressée, qui ayant jetté des regards de convoitise sur le bien du prochain qui l'accommoderoit, cherche dans son esprit les moyens de le lui enlever, prepare fourdement ses machines pour y réussir, & en vient enfin à bout à force de temps & de patience: Lors que je vois un impudique qui tend des pièges à la chasteté des personnes qui ont été assés malheureuses pour allumer ce feu criminel dans son cœur, & que sans se rebuter des résistances qu'il y trouve il s'affermit de plus en plus dans ce malheureux dessein; lors, dis-je, que je vois un de ces pecheurs, je ne puis le regarder que comme un monstre de méchanceté, & comme l'un des esclaves les plus dévoüés du Demon.

Quoi ! avoir eu le temps de penser à ce que l'on fait, avoir peu peser les raisons qui doivent en détourner, en avoir fait une juste comparaison avec celles qui y portent, s'être souvenu que Dieu defend ce qu'on se propose de faire, que sa Sainte Loi le condamne, que sa colere s'allumera infailliblement si on le fait, qu'elle  
s'armera



s'armera de tout ce qu'elle a de severité, n'avoit pas oublié que Jesus Christ à répandu tout son Sang, & perdu sa Vie autant, si je l'ose dire pour captiver nôtre cœur par ce prodige étonnant de sa tendresse pour nous, que pour desarmer la juste colere de son Pere irrité contre nos excés; savoir, dis-je, toutes ces choses, y penser actuellement, & ne rien relâcher du dessein de faire le mal, il faut l'avouër, c'est le caractere d'une malignité plus qu'humaine, & dont on croiroit que les seuls Demons sont capables si l'on n'en voyoit tous les jours des exemples parmi les pecheurs.

Ce n'est pas la passion qui triomphe de la raison, c'est la raison elle-même qui est gâtée & possédée de l'amour du monde. Ce n'est pas le mouvement du sang & des esprits animaux. Ce n'est pas l'ébranlement de la machine. C'est un excés de depravation, & un degré de méchanceté, qui s'est rendu maître de l'esprit, qui y a éteint toutes les lumieres naturelles & revelées, qui a subjugué, étouffé, & aneanti la conscience. C'est ce que l'Écriture appelle le peché regnant, & qu'on doit se représenter comme un Tyran redoutable, qui ne souffre rien qui ne lui soit entièrement devoüé & assujetti.

Que reste-t-il en effet à une telle ame par où elle puisse tenir à Dieu? Dira-t-on qu'elle l'aime, lors que de sens froid, & de propos délibéré,

beré, elle se porte à l'offenser & à violer sa Loi? Dira-t-on qu'elle a de la foi, lors que les verités revelées font si peu d'effet dans son cœur, qu'elle agit de la même maniere qu'elle agiroit si elle étoit assuree que ce ne sont que des fables & des visions? Dira-t-on qu'elle a quelque repentance? Et quelle des parties de la repentance paroît-il dans son procedé? Est-ce l'horreur du peché? Est-ce la douleur de l'avoir commis? Est-ce l'amendement? N'y voit-on pas des mouvemens tout contraires, un amour immense du vice, un mépris sensible de Dieu & de ses Loix, une attache invincible au mal, qui fait que non seulement on le resout, mais qu'on l'exécute, & qu'on persiste pendant un espace considerable de temps dans cette funeste disposition?

### TROISIÈME CIRCONSTANCE.

*Pecher dans l'esperance d'en obtenir le pardon.*

**I**L arrive presque tousjours dans ces occasions une autre chose que je conte pour une nouvelle circonstance, qui fait le même effet que les precedentes, je veux dire qu'elle aggrave considerablement le peché. C'est que si la conscience n'est pas si absolument étouffée, qu'elle ne fasse quelque foible opposition au dessein qu'on a de pecher, & ne menace le pecheur de la colere de Dieu, il faut necessai-  
re-

ement ou qu'on defere à ses oppositions, ce qui n'arrive pas tousjours, ou qu'on les élude en se disant à soi-même que Dieu n'est pas inexorable, que sa bonté est infinie, & que pourveu qu'on s'en repente, & qu'on lui en demande pardon dans la suite, on l'obtiendra infailliblement, qu'ainsi il y a tres-peu de danger à commettre le peché dont on trouve l'occasion, & qui d'ailleurs paroît utile & avantageux.

Il n'est que trop vrai que c'est ici la plus ordinaire & la plus dangereuse illusion que nous nous faisons. C'est par-là principalement que le Demon & le peché triomphent de nous. Il est cependant étonnant qu'on ne s'apperçoive pas du peu de solidité de cette pensée, ou pour mieux dire du nouveau degré d'horreur qu'elle ajoûte de son chef au peché. Car premierement cette imagination n'est pas moins ordinaire dans les pechés qui engagent à la restitution, & qu'on ne sauroit effacer si l'on ne repare le mal qu'ils ont fait, que dans les autres. Les calomnieurs, les injustes, les ravisseurs, & les autres ordres de pecheurs semblables, se flattent des mêmes pensées, & s'en servent comme tous les autres pour éluder les oppositions de leur conscience. Mais considerent-ils bien que cette repentance qui doit effacer le peché qu'ils veulent commettre, emportera necessairement le dédommagement du prochain? Se souviennent-ils qu'en se repen-  

tant

pendant de leurs calomnies il faudra publier à la face de toute la terre, ou du moins en présence de ceux dans lesprit desquels leurs impostures auront fait quelque impression, que tout ce qu'ils ont dit étoit faux, & que celui qu'ils ont noirci étoit innocent? Prennent-ils garde qu'en s'appropriant le bien du prochain, ou même en le lui faisant perdre sans en profiter, on s'oblige d'une manière dont on ne sauroit s'affranchir, non seulement à lui rendre ce qu'on lui enlevé, mais à réparer tous les dommages & toutes les pertes qu'on lui cause par l'injustice qu'on lui fait?

Si on ne pense à rien de tout cela c'est une stupidité insupportable? Et si en y pensant on se resout à remplir tous ces devoirs, quel est le bon sens de cette conduite? Calomnier aujourd'hui pour se des-honorer demain, & pour consentir à passer désormais pour un scelerat. Prendre le bien d'autrui pour le rendre avec usure, & peut-être pour rendre dix fois plus qu'on n'a pris, quelquefois même ce qu'on n'a point pris. Quelle extravagance! Enfin, si pensant à toutes ces choses on a dessein de ne rien faire de tel, mais seulement de demander à Dieu le pardon du crime sans le réparer, n'est-on pas bien abominable de s'imaginer qu'une telle demande puisse être exaucée? Quoi cet usurier, ce voleur public, qui s'est engraisié du sang & de la substance de la veuve & de l'orphelin, n'aura qu'à dire, *j'ai peché,*  
pour

pour être sauvé, retenant tousjours dans ses coffres, & laissant à ses heritiers le fruit de ses crimes? Et où seroit en ce cas la Justice & la Sainteté de Dieu? Où seroit l'horreur qu'il a pour l'iniquité? Où seroit enfin cette droiture inflexible, qui fait une de ses plus hautes perfections, & un des plus justes sujets de sa gloire?

J'ajoute en deuxiémelieu une chose qui regarde tous les pecheurs sans exception, de quelque ordre qu'ils puissent être. C'est que pour ne pas pecher contre le bon sens en raisonnant de la sorte, il faudroit être assuré de se repentir avant que de mourir. Car sans cela quelle fureur n'est-ce pas de courir un si terrible hazard pour aussi peu de chose qu'est le motif qui porte à pecher? Où est cependant celui qui est assuré de se repentir? Quel de tous les hommes peut se promettre d'avoir seulement assés de temps pour cela? Qui peut s'asseurer d'avoir tous les secours interieurs & exterieurs qui sont necessaires pour cet effet? En particulier peut-on conter sur l'assistance d'un Dieu qu'on outrage avec si peu de ménagement? Et doit-on s'asseurer qu'il n'abandonnera pas ceux qui s'abandonnent eux-mêmes de cette maniere, & qui ont si peu de soin de leur salut? Ne doit-on pas presumer qu'il laissera aller les choses leur train naturel, & que comme l'endurcissement est la suite ordinaire de cette sorte de crimes, il permettra que ceux  
qui

qui les commettent avec si peu de remords tombent enfin dans ce déplorable état ?

Mais voici quelque chose de plus important. Je soutiens que cette pensée, *je puis pecher puis que Dieu est assés bon pour me pardonner*; je soutiens, dis-je, que cette pensée est une pensée horrible, & qu'elle découvre un épouvantable fond de méchanceté & de depravation. Qu'on se souviennne seulement que le peché est un outrage qu'on fait à Dieu, & que l'on considère ensuite quelle horreur c'est de trouver dans la bonté de Dieu une raison qui nous détermine à lui faire une injure atroce. Quoi, misérable, cette bonté, cette miséricorde infinie, qui devoit charmer les plus obstinés, & qui desarmeroit même les Demons s'ils en pouvoient être les objets, cette bonté, cette miséricorde, ne lui attirera que des outrages de vôtre part ? Quoi si Dieu étoit assés severe pour ne relâcher jamais quoi que ce soit de ses droits, vous ne voudriés pas l'offenser. Et parce qu'il a assés de clemence pour faire grace au pecheurs, vous le voulés outrager ? Quoi s'il étoit moins aimable vous l'aimeriés davantage ? Car qu'est-ce qui le rend plus aimable que sa clemence, que sa bonté ? Et qu'est-ce que pecher que ne l'aimer point ?

Il faut avouër que le peché tourne étrangement les choses, & les fait servir à des usages bien opposés à leur destination naturelle. Dieu s'est

s'est resolu à faire grace aux pecheurs pour les engager plus fortement à l'aimer, & en effet, il faut avouër qu'il n'y a point de moyen au monde plus propre pour reüssir dans ce dessein que l'est celui-ci. Car enfin, quel cœur faut-il avoir pour demeurer insensible à de tels bienfaits? Dieu, qui est si grand & si heureux en lui-même, qui n'a aucun besoin de pas une de ses creatures, & qui quand même il ne pourroit pas s'en passer, pourroit en former de tout autrement nobles & excellentes que nous, par un pur mouvement de misericorde se porte à nous relever de nos cheutes, & n'épargne pas pour cela son Fils, mais l'expose à la cruelle mort de la croix. Quel prodige d'amour! Et quelle effroyable stupidité faut-il avoir dans le cœur pour n'en point sentir de reconnoissance? Cependant, par le plus étrange & le plus criminel de tous les abus le pecheur trouve en cela une raison, non d'aimer un Dieu si misericordieux & si charitable, non de n'avoir que de l'indifference pour lui, mais de le haïr, mais de l'outrager. Peut-on porter le déreglement plus loin? Et peut-on par consequent imaginer une circonstance plus aggravante?

## QUATRIÈME CIRCONSTANCE.

*Petitesse des motifs qui nous font pecher.*

J'En trouve une quatrième dans les motifs qui nous portent ordinairement à offenser Dieu. Il est certain qu'il n'y en peut jamais avoir d'affés grands pour rendre le peché raisonnable. Il faudroit pour cela qu'ils fussent plus grands & plus considerables que ceux qui nous en détournent. Et où en trouvera-t-on de tels? Où trouvera-t-on quoi que ce soit qui surpasse la grandeur, la majesté, & la misericorde de Dieu? Un malheur plus terrible que celui de la damnation? Une felicité plus parfaite que celle du Ciel? Les plus grands biens de la terre, la terre elle-même, avec tout ce qu'elle a d'honneurs, d'avantages & de plaisirs, ne s'aneantit-elle pas dans cette comparaison?

Aucun motif n'est donc suffisant pour nous porter à offenser Dieu. Mais quoi que cela soit si vrai il ne laisse pas d'être vrai qu'il y en a de plus insuffisans les uns que les autres. Ou pour mieux dire il y en a de si legers & de si petits, qu'il y a non seulement de l'impieté, mais une extravagance sensible à en être touché. Rengeons les principaux dans l'ordre le plus naturel.

Le premier & plus grand de tous c'est l'a-  
mour



mour de la vie, & l'apprehension de la mort, sur tout d'une mort accompagnée des circonstances qui la peuvent rendre plus affreuse, la honte, la douleur, &c.

Le second, c'est la perte de tout ce qu'on a dans le monde, & le danger de se voir réduit à la bassesse & à la pauvreté, sur tout lors qu'il y a un peu loin de l'état où l'on étoit à celui où l'on tombe

Le troisième, est l'esperance certaine d'un bien disproportionné à nôtre naissance, & plus grand sans comparaison que tout ce que nous pourrions nous promettre de nôtre industrie, ou des autres moyens que nous pourrions employer.

Le quatrième, est un bien commun & ordinaire, un léger profit, une dignité bornée, un plaisir court & passager.

Le premier, le second, & le troisième de ces motifs sont assés considérables en eux-mêmes, mais ils perdent tout ce qu'ils ont de force lors qu'on les compare avec les motifs opposés. Que sera-ce donc du dernier, qui est si petit en lui-même, & si peu en état de contrebalancer les raisons que nous avons de ne pas pecher, qu'il faut un aveuglement extreme, & une profanation horrible pour y deferrer.

Il est pourtant vrai que les motifs de ce dernier ordre sont les plus communs, & que de cent pechés où les hommes tombent, peu s'en

faut qu'ils n'en causent les quatrevingt-dix-neuf. Il est rare de ne pouvoir éviter la mort, ou la perte de tout son bien que par un péché. Il est rare de pouvoir faire quelque haute & éclatante fortune par un péché seul, même par plusieurs péchés. Mais il est fort ordinaire de voir que l'on péche pour très-peu de chose. Je dis pour très-peu de chose, non seulement en foi, & dans la vérité, c'est ce qui arrive tousjours, mais pour très-peu de chose, au jugement même du monde tout aveugle & tout corrompu qu'il est. Or c'est là ce que j'appelle une circonstance aggravante.

En effet, ceci marque un épouvantable fond de profanation. Il paroît qu'on fait peu d'état de Dieu & de sa volonté, puis qu'un motif si léger est capable de nous porter à faire les choses qui lui déplaisent. Il paroît qu'on ne tient guere à lui puis que si peu de chose nous en separe. S. Paul appelle Esaü profane, parce que pour un miserable repas il renonça à son droit d'aînesse, qui avoit quelque chose de Sacré, y ayant divers avantages spirituels qui y étoient annexés. La petitesse de l'avantage qu'il se procuroit est une des choses à quoi cet Apôtre regarde, & avec raison. Car enfin, plus un avantage est petit, plus il paroît qu'on méprise les choses à quoi on le préfere.

Judas par cette même raison commit un crime effroyable vendant son bon Maître pour  
trent-

trente deniers, & c'est là peut-être une des raisons pour lesquelles Dieu l'abandonna à son desespoir, au lieu qu'il fit grace à S. Pierre. Ces deux Apôtres lui manquèrent tous deux de fidélité. L'un le désavoïa, & l'autre le trahit. La faute paroît assés semblable, mais les motifs en étoient extrêmement differens. S. Pierre renia son Maître par l'apprehension de la mort, le plus grand de tous les motifs purement humains, au lieu que Judas le vendit pour tres-peu de chose. Faut-il après cela s'étonner si Jesus Christ abandonna ce traître à ses propres remords, & jetta sur S. Pierre un regard qui lui penetra le cœur, & qui fit couler de ses yeux ces larmes ameres qui effacerent son crime ?

C'est ce que je voudrois que l'on eût pesé avant que de décider aussi affirmativement qu'on l'a fait qu'il est des pechés veniels par la petitesse de la matiere, par exemple un larcin de deux ou trois sols. On devoit considerer que ces deux ou trois sols ne sont pas seulement la matiere de ce peché, mais qu'ils en sont aussi le motif, & que plus ce motif est petit, plus le mépris qu'on fait de l'autorité du Legislateur dont ce motif fait transgresser les defences, est criminel. L'erreur vient de ce qu'on ne considere le larcin que par opposition à la charité qu'on doit au prochain, au lieu qu'il faloit aussi le considerer par rapport à Dieu dont il transgresse les Loix. J'avouë qu'au premier

mier égard moins on derobe, moins on choque la charité. Mais il est evident qu'au second, plus ce qui nous porte à desobeir à Dieu est petit, plus la desobeissance est criminelle, plus le mépris que nous faisons de son autorité est inexcusable.

Il importe donc à celui qui entre dans les voyes de la repentance d'examiner un peu les motifs qui l'ont porté à offenser Dieu, & d'en juger par les regles que j'ai posées. Pour peu qu'il s'arrête sur cette pensée il fera surpris de l'excès de son aveuglement, qui l'a fait renoncer à l'amour de Dieu, au soin de lui plaire, à l'observation de ses Loix, enfin, à son propre salut pour si peu de chose, qu'asseurement tout cela ne meritoit pas de le faire rompre avec le moindre de ses amis, bien loin de lui donner le droit d'outrager un Dieu si grand & si redoutable pour les méchans, si misericordieux & si liberal pour ceux qui l'honorent.

Je suis aussi persuadé que cette consideration est une des choses qui contribuent le plus au desespoir des damnés. Ils se portent aux derniers excès de rage & de fureur contre eux-mêmes, lors qu'ils viennent à penser que ce qui les a conduits dans ces tristes lieux c'est l'attache excessive qu'ils ont eu pour les biens sensibles. Quel a été nôtre aveuglement, disent-ils, de renoncer au Ciel pour si peu de chose? Pour un miserable interet, pour un peu de plaisir  
qui

qui s'est évanouï comme un songe, nous souffrons des tourmens qui n'ont point de fin. Où avions nous l'esprit lors que des considerations si legeres nous ont determinés à faire des fautes que nous ne saurions reparer ?

Il est bon de faire de bonne heure de ces reflexions pour s'épargner la douleur de les faire un jour inutilement.

### CINQUIÈME CIRCONSTANCE.

*Commettre des pechés qui non seulement offensent Dieu, mais encore causent quelque prejudice au prochain.*

**V**Oici encore une circonstance qui aggrave considerablement les pechés. Tous ont ceci de commun qu'ils offensent Dieu, & violent sa Loi. Mais il y en a plusieurs qui ont ceci de particulier qu'outre l'outrage qu'ils font à Dieu, ils font encore du mal au prochain, & lui causent quelque prejudice, plus ou moins considerable selon la nature du peché, & les diverses circonstances qui l'accompagnent. La calomnie lui ravit sa reputation, l'injustice lui enleve son bien, l'homicide lui ôte la vie, le scandale le jette dans le crime, & par consequent le perd pour tousjours. Il est clair que plus le mal est grand, soit par la multitude de ceux qui en souffrent, soit par le prejudice que ce mal

leur fait, plus le peché est atroce, & par consequent plus on le doit éviter, plus il est juste d'en avoir de la douleur lors qu'on s'en repent. C'est ce qui ne souffre point de difficulté.

Mais si cela est, quelle est donc l'atrocité du scandale, qui de sa nature tend à ravir à nôtre prochain, non sa reputation, ses biens, ou sa vie, mais son innocence, & par consequent son salut? En effet, le scandale consiste proprement à donner à nôtre prochain l'occasion de commettre quelque peché, à l'y faire tomber tout autant que la chose depend de nous. Ainsi le peché étant le plus grand malheur qui puisse arriver à la creature, il est clair qu'un peché, qui outre sa malice particuliere à celle qui vient du scandale qu'il donne au prochain a par-là même un degré de malignité qui n'est pas commun, & qui merite qu'on y fasse une reflexion particuliere.

Surtout, cela a lieu lors que le scandale est donné par ceux qui avoient une obligation particuliere à édifier les autres par leurs bons exemples. De là vient que les moindres pechés sont atroces en la personne des Pasteurs. Leur vocation les engage à faire tous leurs efforts pour avancer la gloire de Dieu & le salut des peuples qui leur sont commis. Comment donc pourroient-ils s'éloigner plus de leur devoir qu'en travaillant à perdre les hommes, & à flétrir la gloire de Dieu? C'est pourtant ce qu'ils

qu'ils font toutes les fois qu'ils tombent dans quelque'un de ces desordres grossiers qui ne font pas même supportables dans le commun des fidelles. En effet, quelle autre consequence en peuvent tirer ceux qui se reposent sur leur conduite, si ce n'est que ces pechés ne font pas à beaucoup près aussi grands que l'on s'imagine, puis que ceux que leur état engage à une pureté exemplaire en font si peu de scrupule. Et ceux qui vivent dans d'autres Communions, & qui n'ont pas assez de lumiere pour juger des choses par elles-mêmes, n'ont-ils pas quelque raison d'imputer à la Religion les excés de ceux, qui non seulement la suivent, mais encore l'enseignent aux autres? Tout autant donc qu'il y a de miserables, soit dans l'Eglise, soit hors de l'Eglise, que ces considerations éloignent du chemin du Ciel, tout autant ce Pasteur scandaleux qui leur donne lieu commet d'homicides spirituels, d'autant plus horribles que les corporels, que la mort de l'ame, soit spirituelle, soit eternelle, est plus terrible que la temporelle.

## SIXIÈME CIRCONSTANCE.

*S'obstiner dans les pechés où l'on est tombé.*

**J**E ne toucherai plus qu'une seule circonstance de nos pechés. C'est l'obstination qu'on y ajoute lors qu'après y être tombé on y persiste, & on refuse opiniâtement de s'en relever. Rien n'aggrave davantage l'horreur du crime. En effet les pechés, même les plus grands en leur genre, ne sont pas toujours les effets & les caracteres d'une depravation totale. Ils peuvent être les suites de la fragilité & de la foiblesse de nôtre nature depuis le peché. Mais l'obstination qu'on y ajoute lors qu'on y persiste volontairement est la preuve d'une depravation extreme; d'où vient ce qu'on dit d'ordinaire que c'est une foiblesse humaine que de pecher, mais que c'est une malignité diabolique que de perseverer dans le crime.

C'est-là pourtant ce qui arrive en plusieurs façons. Il est premierement assés ordinaire de voir qu'après être tombé en quelque faute, & en étant repris, soit par son Pasteur, soit par un ami, soit même par un ennemi, on ne veut pas convenir qu'on ait failli en faisant ce que l'on a fait, mais on soutient opiniâtement qu'on a eu raison de le faire, & que l'action qu'on a faite, & qu'on ne des-  
avoué



avouë pas, est bonne & louïable, ou au moins innocente. Je ne veux pas nier qu'il n'y puisse avoir quelque bonne foi dans ce procedé. Il est tres-possible que ce soit l'effet d'une erreur, dont on est prevenu de longue main, & qu'ainsi on ne dise que ce que l'on pense. Mais il faut avouër aussi que le plus souvent on ne se defend qu'en parlant contre sa conscience, & qu'on fait, ou du moins qu'on soupçonne, & qu'on apprehende que ce qu'on dit soit contraire à la verité. Presque tousjours on fait bien qu'on est coupable, mais l'orgueil dont on est possédé, ne permet pas de le confesser. Ainsi on ajoute trois nouveaux crimes au premier, puis qu'on rejette le secours exterieur que Dieu donnoit charitablement pour porter à la repentance, qu'on le rejette par un principe d'orgueil, & qu'enfin on parle contre sa conscience.

II. Il arrive aussi assés souvent qu'après être tombé en quelque faute on prend une foible resolution de s'en corriger, mais comme cette resolution n'est pas à beaucoup près aussi forte & aussi constante qu'elle devroit être on la viole à la premiere occasion, & on retombe dans la même faute. Quelque involontaires que ces recheutes paroissent, elles ne le sont pas assés pour empêcher qu'elles n'aggravent l'horreur du peché. On doit prendre d'autres mesures pour s'en corriger. On doit se mettre plus fortement dans l'es-

prit l'obligation où l'on est de vivre dans l'innocence, & de ne rien négliger de ce qui peut servir à reüssir dans un tel dessein. Dés-là qu'on ne l'a pas fait, on est censé avoir voulu le contraire.

Sur tout ceci a lieu lors qu'il y a plusieurs recheutes de suite, & que la premiere est suivie d'une seconde & d'une troisiéme. En effet chacune de ces recheutes est un avertissement bien exprés de l'insuffisance des soins qu'on avoit pris pour les prevenir, & par consequent de l'obligation où l'on étoit d'en prendre de plus efficaces. Il paroît qu'on n'a pas profité de cet avertissement, & qu'ainsi la recheute qui le suit est tres-volontaire.

Ceci encore a lieu principalement lorsqu'on ne retombe dans le crime que parce qu'on n'a pas voulu en fuir les occasions. On fait par experience le pouvoir qu'ont ces occasions pour nous porter à pecher. On ne laisse pas de les rechercher, ou quoi qu'il en soit au moins on ne les fuit pas. N'est-ce pas là faire voir manifestement qu'on ne peche que parce qu'on veut pecher, puis que c'est vouloir l'effet que de vouloir la cause qui le produit?

III. L'obstination est encore plus visible & plus criminelle lors qu'après avoir peché, & n'ignorant pas qu'on ne l'ait fait, on ne prend pas la resolution de s'en corriger, quoi qu'on ne se resolve pas positivement de per-

se.

severer dans le crime. Ce troisième degré ajoute visiblement quelque chose au precedent. Dans le precedent on veut ne pas pecher, ce qui est quelque chose, quoi que ce ne soit pas assés, parce que cette volonté n'est pas aussi forte, & aussi déterminée qu'elle devroit être. Mais ceux dont je parle presentement n'ont aucune volonté, ni forte, ni foible, de se corriger. Ils portent donc le crime beaucoup plus loin que les precedens.

IV. Mais le comble & la consommation du mal est visible dans le procedé de ceux, qui non seulement ne prennent aucune resolution de se corriger, mais se resolvent positivement de ne le pas faire. Par exemple ils ont été outragés par quelque ennemi, & non seulement ils ne lui pardonnent point l'outrage qu'ils en ont reçu, mais ils prennent la resolution desesperée, ou de ne lui pardonner jamais, ou de ne le faire qu'après avoir assouvi leur ressentiment par une cruelle vengeance. Ils possèdent injustement le bien du prochain qu'ils lui ont enlevé, & non seulement ils ne le lui restituent point, quoi qu'ils le puissent, & que leur conscience les en sollicite, mais ils sont déterminés à ne le pas faire. Ils sont engagés dans des commerces d'impureté, & ils sont fortement résolus de les faire encore durer. Ils professent une Religion de la fausseté de laquelle ils sont vaincus,

vaincus, & ils n'ont aucun dessein de l'abandonner. Que pourroit-on ajouter à une telle obstination, & que peut-on imaginer de plus horrible & de plus affreux?

### C O N C L U S I O N .

**V**Oilà donc jusqu'à six circonstances qui aggravent les crimes. Chacune, comme on l'a peu voir, produit cet effet. Chacune y ajoute un degré particulier d'horreur & d'atrocité, qui n'est peut-être pas moindre que celui qui vient de la nature même de chaque péché. Que sera-ce donc lors que deux, ou plusieurs de ces circonstances se trouvent ensemble? Que sera-ce lors qu'on les y trouve toutes, comme cela n'arrive que trop souvent? N'est-ce pas une multiplication de mal qui approche de l'infini? Et pourroit-on être trop exact à démêler, & ensuite à peser toutes ces circonstances, & tout ce que chacune d'elles contient de mal?

Si l'on en usoit de la sorte, & que lors qu'il se présente un péché à commettre on se donnât le loisir de le considérer attentivement, & de faire une analyse exacte de tout ce qu'il a de contraire à la volonté de Dieu & à nôtre devoir, on en commettrait sans doute beaucoup moins que l'on n'en commet. Ceux qui nous paroissent les plus supportables nous feroient horreur, & les tentations qui triomphent avec  
tant

tant de facilité de nôtre resolution auroient de la pêne seulement à nous ébranler.

Si d'ailleurs, lors qu'on a été assés malheureux pour en commettre quelqu'un on le tournoit de tous les côtés pour l'examiner sur ces mêmes regles, on en comprendroit mieux la grandeur, on le detesteroit tout autrement qu'on ne fait, & la repentance qu'on en auroit ne seroit pas aussi disproportionnée à ce qu'elle devoit être pour être utile, qu'elle l'est ordinairement.

Voici en effet une observation que je crois importante. La douleur, qui est la premiere partie de la repentance, doit être en quelque sorte proportionnée à l'atrocité du peché, & si elle est foible & legera dans le temps que le peché est fort grand, il lui servira peu d'être sincere. Peut-il tomber dans lesprit de qui que ce soit que David ait oublié de demander pardon à Dieu de son adultere & de son homicide jusqu'à ce que Nathan lui en vint faire les reproches qu'on trouve dans l'Histoire Sainte? Quoi ce Prince qui s'étoit imposé la loi de prier Dieu trois fois châque jour, aura passé un si long-temps sans faire un seul acte de devotion? Et s'il en a fait quelqu'un il ne se fera pas avisé de mettre dans ses prieres un seul article sur deux pechés de cette importance. Cela se peut-il? Et se peut-il tout de même qu'il ait réfléchi sur ses pechés, & qu'il en ait demandé le pardon à Dieu sans en avoir la moindre douleur?

leur? Pour moi je ne saurois me le persuader.

Je tiens pour constant que David ne tarda pas si long-temps à implorer la miséricorde de Dieu, & à sentir quelque repentance & quelque douleur, mais une douleur & une repentance trop legeres pour être acceptées après deux excès aussi terribles que ceux qu'il avoit commis. C'est pourquoi Dieu ne s'en contenta pas. Cette repentance & cette douleur, ces prieres & ces dévotions ne furent contées pour rien, & Dieu lui fit faire les mêmes reproches & les mêmes menaces qu'il lui auroit fait s'il eût été absolument obstiné & impenitent. D'où je conclus qu'il importe, non seulement de se repentir, mais encore de donner à la repentance le degré precis de vehemen- ce qu'elle doit avoir, ce qu'on ne feroit faire à moins que de conôître le degré d'atrocité du crime dont on se repent, & par consequent sans en peser bien les circonstances.



# QUATRIÈME DISCOURS.

*De la Prudence Chrétienne.*

**U**Ne des plus éclatantes preuves de la Divinité de la Religion Chrétienne est la sublimité admirable de sa Morale. On sait que la Morale est de toutes les parties de la Philosophie celle qu'on a toujours cultivée avec le plus de soin, & ce qu'il y a de considérable, avec le plus de succès. On fait même que toutes les Sectes en ont fait leur principal, & en effet, rien ne paroît si achevé que ce qu'Aristote, Epicure, Cicéron, Senèque, Epictète, & quelques autres ont écrit sur ce sujet, & ceux qui se moquent de la Physique, & des autres Ouvrages de ces grands hommes, ne peuvent s'empêcher d'avoir de l'estime pour leur Morale.

Il se trouve pourtant que cette Morale est basse, grossière, & extravagante, au prix de celle

celle qu'un petit nombre de pécheurs ont apprise sur les bords des lacs de la Galilée, & qu'ils ont ensuite prêchée par tout l'Univers. Ces hommes grossiers, qui n'avoient jamais manié que leurs barques & leurs filets, ont fait des découvertes admirables dans cette Science. Ils ont trouvé la source du mal qu'on avoit essayé si vainement de guerir. Ils ont indiqué les remedes les plus infailibles pour arracher ce mal jusqu'à la racine, & ce qu'il y a de considerable, ils ont porté si haut toutes les vertus, qu'elles ne different gueres moins des vertus communes, que les vertus communes different des vices.

C'est ce qu'il me seroit aisé de faire voir sur la pluspart de ces vertus, & peut-être l'entreprendrai-je quelque'autrefois. Pour ce coup je me contenterai de le montrer sur le sujet de la Prudence. On fait combien cette vertu est estimée, même dans le monde. On fait qu'elle veneration on a pour ceux qui ont la reputation de la posseder dans un degré un peu éminent. Cependant je soutiens que cette vertu, telle qu'elle est dans l'idée que la Philosophie & la Politique en donnent, & telle qu'on la conçoit ordinairement dans le monde n'est rien au prix de cette Prudence Chrétienne, dont l'Evangile contient les maximes, & que les plus simples des enfans de Dieu peuvent posseder.

On n'aura point de repugnance à me l'avouer



vouër si je puis établir clairement deux choses : L'une, que la Prudence Chrétienne n'a aucun des défauts de la Prudence humaine : L'autre, que non seulement elle en a toutes les perfections, mais qu'elle les élève à un degré incomparablement plus éminent que tout ce qu'on a peu, je ne dirai pas trouver, mais chercher même jusqu'ici. J'espère cependant de prouver fortement ces deux vérités.

---

## I.

*Defauts de la Prudence humaine.*

**J**E commence par la première, & je remarque d'abord que la Prudence humaine a cinq grands défauts, qui font voir qu'elle ne mérite pas toute l'estime & toute l'admiration que l'on a pour elle. Elle est comme incompatible avec la sincérité. Elle est très-difficile à acquérir, irresoluë dans ses projets, incertaine dans ses maximes, & souvent malheureuse dans ses succès.

Ce sont-là autant de vérités certaines & indubitables, car pour la première, la Prudence ne fait ses plus grands coups que par deux moyens, en cachant ses desseins, & en découvrant ceux des autres. Et le moyen de  
faire

faire ni l'une, ni l'autre de ces deux choses, sur tout de les faire tousjours, constamment, & ordinairement, sans blesser la sincérité? Le moyen de cacher ses intentions, & d'arracher les secrets des autres en ne disant que ce que l'on pense? N'a-t-on pas assés de peine à le faire avec le secours même du mensonge & de la dissimulation? Qu'on ne me dise pas en effet que le silence suffit pour cela. Premièrement, le silence ne peut servir tout au plus qu'à cacher nos propres pensées, & il est assés inutile pour penetrer dans le secret de ceux avec qui l'on traite, sur tout lors que ceux avec qui l'on traite ont eux-mêmes quelque habileté. Mais j'ajoute que le silence ne cache même nos pensées que fort imparfaitement. Le silence a sa signification, comme le discours, & cela est si vrai qu'on a fait des regles pour determiner cette signification, & l'on en trouve même quelques-unes dans les Collections du Droit Canonique. De sorte qu'il est de certaines occasions où c'est découvrir ce qu'on veut cacher que de ne rien dire, & par consequent un homme sincere n'est nullement en état de porter la Prudence humaine aussi loin que ceux qui ne font pas difficulté de mentir. C'est pourquoi la plupart des Politiques le permettent dans les occasions où l'interêt del'Etat le demande necessairement, & Platon même qui étoit si sage & si moderé, ne s'éloigne pas de cette pensée.

Que

Que l'on considere après cela ce que c'est qu'une vertu sans probité, sans sincerité, & sans bonne foi, qui ment & qui trompe dans les occasions, & qui n'ayant égard qu'à son interét met indignement sous les piés toutes les Loix de la nature & de la grace, & tous les Droits Divins & humains. Que l'on considere même de quel usage peut être cette habileté qu'on nous vante tant, & qui par cette seule maxime perd jusqu'aux moyens mêmes de tromper. Car qui peut se fier à ceux qui tiennent qu'il leur est permis de ne pas dire la verité, & qui sera jamais trompé par ceux dont on se défie?

Voilà donc déjà un défaut terrible. Le second l'est à la verité un peu moins, mais il ne laisse pas d'être bien fâcheux. C'est que la Prudence est tres-difficile à aquerir. Il faut tant de choses pour faire un homme prudent, qu'il est extremement rare de les rencontrer ensemble. Il faut que la nature, l'art & le hazard même s'accordent en quelque façon pour cela. Il faut une heureuse naissance, une application sans relâche, & des occasions qui donnent le moyen de faire valoir les talens que l'on a reçûs. Il faut du côté de la nature un esprit vif & penetrant, qui découvre d'une seule veüe tout ce qui peut arriver; un esprit fecond, qui fournisse à point nommé des moyens, des expediens, des remedes, des biais, des accommodemens,

des

des adouciffemens, des pretextes, selon le besoin qu'on en peut avoir: Un esprit juste, qui entre les divers moyens, expediens, remedes, biaux, accommodemens, adouciffemens, pretextes qui se presentent sache choisir precisement les meilleurs: Un esprit solide qui ne se laisse point éblouir par les apparences, ni par les fausses lueurs: Un esprit vaste, que la multitude des objets qu'il faut embrasser ne confonde point: Un esprit grand & élevé, qui sache mépriser de petits interêts lors qu'ils font obstacle à d'autres plus grands: Un esprit ferme, que ni les difficultés, ni la grandeur du travail, ni sa longueur, ne rebutent point, & que les événemens les plus impreveus & les succès mêmes les plus tristes, ne deconcertent jamais. Il faut outre tout cela de l'experience. Car enfin, les affaires ont tant de faces differentes, & il y a tant de replis dans le cœur des hommes avec qui il faut traiter, qu'à moins que d'un long usage, il n'est point de genie si heureux qui n'y soit trompé & qui ne prenne quelquefois les choses du mauvais côté. En un mot, il faut quantité de choses dont la pluspart ne dependent nullement de nous, & qui sont, ou des presens de la nature, ou des effets du hazard. Que feront donc ceux à qui la nature ou le hazard a refusé l'un ou l'autre de ces avantages? Que feront ceux qui n'ont aucun des secours necessaires pour cultiver ce qu'ils

qu'ils peuvent en avoir reçu? Que feront par consequent la plupart des hommes, car à péne en voit-on un seul entre mille qui ait tout ce qu'il faut, je ne dis pas pour être prudent, mais pour le pouvoir devenir? Qu'ils s'appliquent de toute leur force. Qu'ils ne négligent rien de ce qui dependra d'eux. Il est certain qu'ils n'y sauroient réussir.

L'un a un esprit court, qui ne sauroit voir à deux pas de lui, l'autre un esprit confus, qui broüille les choses les plus différentes, le troisième, un esprit faux qui ne prend jamais les choses du bon côté. Il y a des esprits superficiels, qui ne sauroient penetrer dans le fond des choses; des esprits legers, qui ne peuvent poursuivre un dessein, & des opiniâtres, qui ne sauroient le quitter. Il y a des étourdis qui se precipitent, & des irresolus qui ne se determinent jamais. On en voit qui outrent tout en bien & en mal. Il y en a qui ne voyent pas dans les choses ce qui y est, & d'autres qui y voyent ce qui n'y est point. Le moyen de corriger ces défauts s'ils sont naturels? Et le moyen de faire un homme prudent sans les corriger?

Voilà quelque chose de bien fâcheux, mais ce n'est pas tout. Imaginons nous un homme qui ait reçu de la nature, de l'éducation, & de l'occasion, tout ce qu'il lui faut pour se rendre habile. Imaginons nous qu'il le soit effectivement. Il aura toutes les pénes du

mon-

monde à se refoudre sur des affaires qui seront tant soit peu importantes, & delicates. Plus même il sera habile, plus il y trouvera de difficulté. Les petits esprits qui ne voyent pas la centième partie de ce qui peut arriver, se determinent d'abord, & ne sont jamais embarrassés sur quoi que ce soit. Mais ceux qui sont veritablement éclairés découvrent tant de raisons pour & contre, & voyent tant d'inconveniens de tous les côtés, ces raisons mêmes & ces inconveniens ont tant d'égalité, qu'ils ne savent de quel côté se déterminer. Il leur semble qu'ils ne voient jamais assés clair dans aucune affaire, & de-là vient la timidité qui accompagne ordinairement la Prudence. Car comme les personnes habiles conoissent plus distinctement que les autres tout ce qu'ils hazardent, & tout ce qui peut arriver si le parti qu'ils prennent n'est pas le meilleur, ils n'en prennent jamais aucun qu'en tremblant.

Ce troisième défaut de la Prudence humaine vient du quatrième. C'est qu'elle n'a point de maximes certaines & infaillibles. Il n'y en a point de si constante qu'on ne puisse combattre, & par des maximes contraires, & par des exemples incontestables. Il est ordinaire de réussir en les méprisant, & d'avoir de mauvais succès en les observant, ce qui vient de deux causes principales. La première est la multitude infinie des circonstances qui diver-  
fi-

fissent les actions & les occasions, & qui fait qu'à péne est-il possible d'en trouver deux qui soient absolument semblables. Il n'en faut qu'une pour changer une affaire du blanc au noir, & pour rendre pernicieux ce qui paroïssoit nécessaire. Le moyen cependant de s'asseurer qu'on les conoît toutes ? Ne se peut-il pas qu'il y en ait quelque'une que nous ignorons, & qui fera une exception à toutes les regles que nous aurons établies ?

L'autre cause de cet effet est la bizarrerie de l'esprit humain, qui se conduit souvent bien plus par caprice que par raison. On sauroit souvent ce qu'on devoit faire si l'on savoit ce que les autres feront, car de-là dépend la décision de la pluspart des affaires. Mais le moyen de savoir avec certitude ce que feront des gens qui le plus souvent ne savent ni ce qu'ils doivent faire, ni ce qu'ils font ?

De-là vient que la Prudence la plus consommée n'est jamais seure de reüssir. Comment le seroit-elle en effet si les regles qu'elle suit ne sont pas certaines, & si au lieu de la conduire elles l'égarerent ? Aussi a-t-on vu mille fois échouer des desseins tres-judicieusement concertés, & conduits avec la dernière regularité. Tant il est vrai que pour reüssir il faut quelque chose de plus que la Prudence. Il faut un concours de choses extérieures qui ne sont pas en nôtre pouvoir. Il

faut du bonheur en un mot, & il n'est pas sans exemple que les plus fous reüssissent quelquefois mieux que les plus habiles. Il arrive même qu'on se perd par des voyes qui selon toutes les apparences devoient avancer, & qu'on s'avance au contraire par des moyens qui devoient perdre si les regles étoient infaillibles.

Je ne fais qu'indiquer ces choses, qui en effet ne demandent pas de plus grands discours, tant elles sont certaines & incontestables. Je me contenterai d'en conclurre qu'une vertu qui a tant de defauts, & des defauts si grands & si essentiels, est une vertu bien petite & peu digne des éloges qu'on lui donne, & de l'estime qu'on en fait, cette estime, & ces éloges n'appartiennent de droit qu'à la Prudence Chrétienne, qui bien loin d'avoir aucun de ces cinq defauts à toutes les perfections qui leur sont opposées.



## II.

*La Prudence Chrétienne n'a aucun des défauts qu'on vient d'indiquer.*

Remierement, elle n'a aucune opposition avec la sincérité & la bonne foi. Tout au contraire cette bonne foi & cette sincérité sont essentielles à la Prudence Chrétienne n'y ayant rien qui fasse mieux réussir son grand dessein qui est celui de plaire à Dieu, & de se sauver. C'est pourquoy Jesus Christ veut qu'on joigne toute la simplicité de la colombe à la prudence du serpent, & il est certain en effet qu'on ne sera jamais véritablement prudent si on n'est sincere. On pourra bien être fin & rusé? Mais la ruse & la finesse ne sont que les singes de la Prudence. Elles peuvent contrefaire quelque-une de ses démarches, mais elles ne sauroient l'imiter en tout.

En deuxième lieu, la Prudence Chrétienne est tout autrement aisée à aquerir que l'humaine. Il ne faut pour cela, ni tous les dons de la nature, ni tous les raffinemens de l'art, qui font les prudens de la terre. Les plus simples, les plus ignorans, peuvent non seulement l'aquerir, mais l'aquerir au

plus haut degré. Un tres-petit nombre de maximes claires, aisées, & connuës de tout le monde, suffisent pour aller incomparablement plus loin que ces habiles & ces prudens de la terre qu'on écoute comme des oracles & qu'on regarde comme des hommes d'une autre espece que ceux du commun.

On n'aura point de pêne à comprendre cette verité, si l'on considere que la Prudence Chrétienne est au fond la même chose que la pieté. Je n'entends en effet par cette Prudence aucune autre chose que l'adresse de l'homme de bien à éviter tout ce qui le pourroit éloigner de Dieu, & à employer, & à mettre en œuvre tout ce qui nous peut approcher de lui. Et cette adresse qu'est-elle autre chose que la pieté?

Aussi voyons-nous que l'Ecriture Sainte nous dit, tantôt que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, tantôt qu'elle en est la perfection & le plus haut point. Il est donc tout aussi facile d'être véritablement prudent, qu'il l'est d'être homme de bien, ainsi tous les hommes, même les plus simples & les plus grossiers, pouvant devenir gens de bien, pourveu qu'ils le veüillent fortement & serieusement, il est clair par-là même qu'ils peuvent parvenir au plus haut point de la véritable Prudence; au lieu que quelques

quès efforts qu'ils y fissent ils ne sauroient jamais aquerir celle qui fait le partage & l'admiration des mondains ?

Qu'on juge de ce que je dis par l'évenement. Combien ne voit-on pas tous les jours de gens qu'on tâche de rendre habiles, qu'on charge de preceptes & de maximes, qu'on instruit avec tout le soin dont on se peut aviser, qui y travaillent eux-mêmes de toute leur force, & qui avec cela demeurent toujours stupides & étourdis ? Tant il est vrai que pour se rendre habile il faut quelque chose de plus que de le vouloir. Mais à-t-on jamais veu depuis la naissance du monde jusqu'à maintenant qu'un homme ait souhaité fortement & serieusement d'être homme de bien, & qu'il y ait travaillé avec application & avec soin, je dis avec la même application & le même soin qu'on employe ordinairement pour se rendre habile, & qu'il ne le soit point devenu ? C'est ce qu'on ne vit jamais. Par conséquent la Prudence Chrétienne, qui est dans le fond la même chose que la piété, est incomparablement plus aisée à aquerir que la Prudence mondaine, & ce second avantage ne souffre point de difficulté.

Le troisième n'est pas moins sensible. La Prudence Chrétienne est tout autrement hardie & déterminé que celle du monde. Elle prend d'abord son parti, & il est assés rare

qu'elle delibere. Cette difference vient d'une autre, qui est considerable. C'est que la Prudence humaine a pour but les evenemens qui sont incertains, au lieu que la Prudence Chrétienne s'attache aux devoirs qui sont immuables. Un homme habile selon le monde se propose principalement de reüssir, & quelque soin qu'il y prenne, il n'est pas seur de le faire. Il a tousjours lieu de craindre que ce qu'il employe dans ce dessein fasse un effet tout contraire à son intention. De là viennent ses doutes, ses irresolutions, ses incertitudes. Mais un homme de bien ne compte pour rien, ni un succès heureux par des moyens criminels, ni un mauvais succès lors qu'on a fait ce qu'on devoit pour en avoir un plus favorable. Ainsi ne se mettant point en péne des evenemens, & en laissant la direction aux soins de la Providence, il se réduit à choisir les moyens les plus innocens & les plus conformes à la volonté de Dieu. Et comme ceci, n'a presque point de difficulté, & que le plus souvent il n'y en a pas tant soit peu, il est aisé de comprendre qu'elle se determine d'abord & sans hesiter.

On dira peut-être que la Prudence Chrétienne regarde aussi aux evenemens, au moins au salut pour y parvenir, & à la damnation pour l'eviter. Je l'avouë. Mais j'ajoute que ces evenemens sont tout aussi certains.

tains que les devoirs mêmes , puis qu'ils dependent necessairement de l'observation ou de l'inobservation des devoirs. Par consequent cette exception confirme la regle, bien loin de la renverser.

L'effet dont je parle vient encore d'une autre cause. C'est que comme les inconveniens que la Prudence humaine apprehende sont de même nature que les avantages qu'elle cherche, & que les uns & les autres sont également temporels, souvent même assés égaux, & dans une espece d'équilibre, il est aisé de comprendre que la crainte des uns, & l'esperance des autres doit tenir l'esprit dans une irresolution qui l'empêche de prendre parti. Mais les inconveniens que la Prudence Chrétienne compare avec les avantages qui la font agir, sont non seulement beaucoup moindres que ces avantages, mais tellement moindres, qu'ils sont hors de toute comparaison. Les avantages sont spirituels & eternels, & les inconveniens sont presque tousjours temporels, attachés au corps, & renfermés dans le court espace de cette vie. Faut-il après cela s'étonner si l'on ne balance point entre des objets qui ont si peu de proportion, & si on se determine d'abord & sans hesiter?

La quatrième difference est encore plus considerable que la troisième. Les maximes de la Prudence Chrétienne sont incompara-

blement plus feures & plus infaillibles que celle de Prudence humaine. Ces dernieres sont tres-souvent dementies par l'experience, & tout ce qu'on peut pretendre de plus favorable c'est qu'il est un peu plus ordinaire de voir qu'on rencontre en les suivant qu'en s'en éloignant. Combien de fois, par exemple, n'a-t-on pas manqué de grandes affaires en suivant ces maximes, qui passent pour les plus constantes : *Dans les choses douteuses il faut se tenir toujours au plus seur. Des causes semblables produiront des effets semblables. Les autres feront ce que nous ferions si nous étions en leur place. Ceux avec qui nous avons des affaires à démêler feront ce que leur intérêt demande qu'ils fassent. Il ne faut point faire joier de machines dont on ne puisse, en cas de besoin, arrêter l'effet.* Y a-t-il personne qui n'ait dans sa memoire cent exemples contraires à ces maximes, qui sont néanmoins celles que la Prudence humaine suit le plus souvent ?

*Dans les choses douteuses il faut se tenir toujours au plus seur.* La maxime est bonne, mais si on s'y tient toujours on ne fera jamais rien de grand. Pour reussir dans les grands desseins il faut necessairement hazarder beaucoup. A combien de dangers ne se sont pas exposés. ceux qu'on regarde comme des Heros. Alexandre se seroit-il rendu maître de l'Asie, & Cesar auroit-il subjugué

gué Rome & tout l'Empire, s'ils se fussent obstinés à ne rien risquer.

*Des causes semblables produiront des effets semblables.* C'est ce qui arrive souvent, mais non pas tousjours. Les causes les plus semblables produisent quelquefois des effets contraires. Qu'on lise le premier chapitre de Montagne. On y verra des exemples de ce que je dis.

*Les autres feront ce que nous ferions si nous étions en leur place.* Cette regle seroit certaine, si tant ceux qui la suivent, que ceux à l'égard desquels on s'en sert, étoient sages. Mais si les uns ou les autres, si même ni les uns, ni les autres ne le sont pas, on pourra facilement y être trompé. Car pourquoi faut-il croire, ni qu'un sage se conduira comme un fou; ni qu'un fou fera ce qu'un sage feroit en sa place, ni que deux fous agiront de même façon.

*Ceux avec qui nous avons des affaires à démêler feront ce que leur intérêt demande qu'ils fassent.* Cela seroit vrai, si d'un côté on ne suivoit point d'autre regle que l'intérêt, & si d'un autre côté cet intérêt étoit tousjours si évident que personne n'ignorât le sien. Mais combien ne voit on pas de personnes qui se conduisent, non par leur intérêt, mais par leur passion, par leur vanité, par leur caprice, par leur paresse, &c. Combien d'ailleurs

qui ne conoissent pas leur interét, & qui se trompent à cet égard, comme à tout autre?

*Il ne faut point faire jouer de machine dont on ne puisse en cas de besoin arrêter l'effet.* Cette maxime est bonne lors qu'on a des machines de tous ordres qu'on peut employer, & qu'on a la liberté de choisir & de mettre en œuvre celles qu'on croit les meilleures. Mais que fera-t-on lors qu'on n'en a que de celles dont on n'est pas maître, comme il arrive tres-souvent? Sur tout que fera-t-on lors qu'il en faut necessairement employer quelque-une?

Ces maximes donc sont tres-incertaines, & il y a peut-être autant d'exemples de ceux qui ont réussi en les méprisant, qu'en les observant. Mais il n'en est pas de même des maximes de la Prudence Chrétienne. Elles ne sont pas seulement plus seures que celles de la Prudence mondaine. Elles sont absolument infaillibles, & il n'y a point d'exemple qui fasse voir qu'elles ayent trompé. Parcourons quelques-unes de ces maximes; au moins celles que nous n'avons pas touchées en parlant de la Vigilance. Car comme ces deux vertus ont beaucoup de conformité, elles ont diverses choses qui leur sont communes, & quoi qu'il en soit elles suivent les mêmes maximes.

Voici la premiere, *Il ne faut jamais prefe-*



*rer, ni un plus petit bien à un plus grand, ni un plus grand mal à un plus petit. Rien n'est plus clair, rien n'est moins contesté que cette maxime. Cependant la Prudence Chrétienne ne consiste presque qu'à l'observer. Quelle faute, en effet, pourroit-on commettre si l'on preferoit toujours le Createur à la creature, le Ciel à la terre, le bien spirituel au bien temporel, & ce qui peut être utile pour le salut à ce qui peut servir à toute autre chose? Pourquoi peche-t-on que parce que par la plus grossiere de toutes les erreurs on s' imagine qu'il y a des maux plus grands que le crime & des biens plus solides que la pieté?*

La seconde maxime est une suite & un éclaircissement de la precedente. Elle porte que *le plus grand de tous les interêts de la terre doit ceder au moindre de ceux du Ciel.* Sur cette maxime le Christianisme veut qu'on perde plustôt la vie, c'est à dire le plus grand & le plus excellent de tous les biens temporels, que de commettre le moindre peché. C'est elle qui a fait les Martyrs. Ils ont preferé la mort, la mort même la plus cruelle, à des actions indifferentes de leur nature, mais qui pouvoient être regardées comme un desaveu de la verité. Et ils ont eu raison d'en juger ainsi. Car le moindre peché pouvant nous bannir du Ciel, & nous jeter dans l'enfer, il est clair que ni le desir de conserver nôtre vie, ni aucun autre semblable motif,

n'est pas allés fort pour meriter de nous porter à le commettre.

La troisiéme maxime a beaucoup de conformité avec la seconde. Elle porte que *le plus grand de tous les malheurs est celui de réüssir dans ses desseins aux dépens de son innocence.* C'étoit le sentiment de David. Dieu lui avoit donné le Royaume d'Israël. Il l'avoit même fait Sacrer par le Ministère de son Prophete. Mais il falloit attendre la mort de Saül pour en prendre la possession. Cependant Saül se met en mauvaise humeur contre lui. Il veut le perdre. Il leve des Troupes pour le poursuivre. Il ne neglige rien pour s'en assurer. Mais quoi qu'en le poursuivant Saül même tombe deux diverses fois entre les mains de David, & qu'ainsi il soit aisé à David non seulement de se défaire sans aucun danger d'un si redoutable ennemi, mais encore de terminer une longue & funeste guerre, & de monter sur le Trône pour l'occuper avec plus de gloire que son Predecesseur, il aime mieux s'exposer à de nouveaux dangers & à de nouvelles miseres que de le tuër. *A Dieu ne plaise, dit-il, que je mette la main sur son Oint.*

*C'est s'égarer que de ne pas aller à Dieu, quelque autre part que l'on aille, & par quelque chemin qu'on y aille.* Dans le monde on est quelquefois heureux de ne pas aller à son but. On alloit peut-être où il ne falloit pas aller.

oubien on trouve en chemin quelque chose de mieux que ce qu'on cherchoit. Mais qu'on trouve tout, & qu'on perde Dieu, on ne peut être que misérable.

*Si l'on veut éviter les pechés, il en faut fuir les occasions.* Cette maxime est fondée sur l'excès de nôtre fragilité. Nous avons une pente extreme pour le mal. Nous y tombons tres-souvent au milieu même des choses qui nous appuyent, & qui nous devroient soutenir. Que sera-ce donc lors que nous nous ferons jettés temerairement dans le danger? En effet, sur quoi contons nous? Est-ce sur nos propres forces? si cela est, nous sommes déjà vaincus. L'orgueil nous a déjà soumis à nôtre ennemi. *Celui qui presume, dit S. Augustin, est défait avant que d'avoir combattu.* Est-ce sur le secours de Dieu? si cela est nous ne sommes pas seulement tentés, nous entreprenons encore de tenter Dieu. Quoi qu'il en soit, & quelle que puisse être nôtre pensée, nous devons craindre l'effet de la menace du Sage, *celui qui aime le danger, y perira.*

*Il ne faut jamais s'exposer à un danger, non seulement sans nécessité, mais sans une nécessité plus pressante que le danger n'est à craindre, en sorte que toutes choses pesées & balancées, il se trouve qu'il y a moins de mal à s'exposer au danger qu'à l'éviter.* C'est une maxime qu'on viole toutes les fois que l'on peche car en pe-  
chans

chant on s'expose au plus grand de tous les dangers, je veux dire à celui de se perdre éternellement. Et qu'elle nécessité y peut-il avoir qu'on puisse mettre en parallèle avec ce danger? La plus pressante qu'on ait jamais veüe est celle où les Martyrs se sont trouvés lors qu'ils n'ont peu éviter la mort qu'en desavoüant la verité. Mais qu'étoit le mal auquel ils s'exposoient au prix de celui dont ils se mettoient à couvert? Qu'étoit la mort temporelle, qui ne pouvoit les faire souffrir que quelques momens, au prix de la mort éternelle, à laquelle ils s'assujettissoient en abandonnant la profession de la verité.

Ce sont-là des maximes constantes & infailibles, & l'on peut s'assurer qu'on ne manquera jamais en les suivant exactement, comme on manque souvent en observant celles de la Prudence mondaine. Il y a bien plus, c'est que les maximes mêmes, qui sont incertaines lors que la Prudence humaine les suit, deviennent certaines & assurées entre les mains de la Prudence Chrétienne. Ceci paroît surprenant, mais il est tres-veritable, & il est aisé de le justifier par plusieurs exemples.

J'ai déjà remarqué qu'une des maximes de la Prudence mondaine, c'est que *dans les choses douteuses il faut se tenir toujours au plus seur*. La maxime est bonne, mais elle n'est pas infailible. Mille gens ont péri pour ne la pas suivre, mais aussi on a bien manqué de  
gran-

grandes affaires pour s'y être attaché. Il n'y a que la Prudence Chrétienne qui ne s'y trompe jamais. Le plus seur est ce qui est le plus agreable à Dieu & le plus propre à avancer le salut. Peut-on manquer jamais en s'y attachant par preference à toute autre chose?

*Des causes semblables produiront des effets semblables.* Cela arrive souvent dans le monde, mais il n'y arrive pas tousjours, & l'on voit souvent le contraire. Mais dans les choses du Ciel cette maxime à plus de certitude. Un peché offense Dieu. Donc un autre peché l'offensera. Une bonne œuvre lui est agreable. Donc une autre bonne œuvre ne lui déplaira pas. Un tel, & un tel se sont perdus par l'impenitence, par la vanité, par la débauche, un tel & un tel se sont sauvés par l'humilité & par l'abnegation. Donc la même chose m'arrivera si je me conduis comme eux. Ce sont-là des consequences certaines & infaillibles?

*Il ne faut pas renvoyer à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui.* C'est encore une des meilleures maximes des Sages du monde. Mais combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on s'est bien trouvé de n'avoir pas fait ce qu'on pouvoit faire? Combien de fois n'a-t-on pas trouvé quelque chose de mieux, qu'on auroit perdu? Mais sur le sujet du salut cette maxime ne trompe jamais. On ne perd jamais rien en y travaillant avec trop de soin, d'empresse.

pressement, & de diligence. On ne sauroit se hâter par trop, mais il est facile de trop attendre.

Les Anciens ont dit qu'*il faut se garder de pecher avec un hameçon d'or*; cela veut dire qu'en tâchant de gagner & d'aquérir quelque chose il ne faut pas s'exposer au risque d'en perdre quelqu'autre qui vaille plus. Mais qui tombe plus visiblement dans ce défaut, que ceux qui passent pour les plus sages, & qui perdent ce qu'ils ont de plus précieux, leur temps, leur soin, leur application, les consumant à se procurer des biens temporels? Cetemps, ce soin, cette application, étoient des choses tres-précieuses, puis qu'elles pouvoient servir à leur salut, c'est à dire à l'acquisition d'un bien d'un prix infini, que est donc le bon sens de ceux qui les dissipent après des biens perissables?

Il est donc vrai que non seulement la Prudence Chrétienne à des maximes plus seures que celles de la Prudence mondaine, mais qu'elle trouve même le moyen de rendre infailibles celles qui étoient les moins assurees, qui peut douter après cela qu'elle ne soit incomparablement plus heureuse dans ses projets? La prudence humaine, comme je l'ai déjà remarqué, échouë, tres-souvent, quoi qu'elle n'ait rien à se reprocher. Mais la Prudence Chrétienne reüssit tousjours infailiblement. Elle cherche à plaire à Dieu. Elle

le desir de le posseder, & elle obtient toujours l'une & l'autre. Peut-on douter après tout ce que je viens de dire qu'elle n'ait le même avantage sur la Prudence du monde, que la Prudence du monde a sur l'imprudence & sur la stupidité?

---

### III.

*La Prudence Chrétienne va incomparablement plus loin que l'humaine.*

C'Est de quoi on sera convaincu encore fortement si l'on considère que la Prudence Chrétienne n'est pas seulement exempte de ces défauts, dont on vient de voir qu'il est impossible d'affranchir la Prudence humaine, mais qu'outre cela elle va incomparablement plus loin que celle-ci, & remplit plus exactement l'idée que chacun se forme de cette vertu, & que la Philosophie même nous en donne.

Pour n'en pas douter il faut seulement remarquer que non seulement selon tous les Philosophes, mais même selon tous les hommes, le dernier effort de la Prudence c'est de faire exactement ces trois choses. La première de choisir un but excellent, & digne de

de

de nous occuper. La seconde de trouver & de mettre en œuvre, les moyens les plus propres à nous conduire à ce but. La troisième de prévoir & de surmonter, ou qu'on qu'il en soit d'éviter, & de détourner, les obstacles qui nous pourroient traverser.

Je soutiens qu'il n'y a que la Prudence Chrétienne qui fasse exactement ces trois choses, & que l'humaine quelque consommée qu'elle soit, ne fait jamais rien qui en approche. Un but pour meriter de terminer tous nos soins doit avoir trois qualités principales. Il doit être excellent & en état de payer les pénes où la recherche nous engagera. Car si ce n'étoit qu'un faux bien, ou même qu'un bien léger, & de peu prix, quand même ce seroit un bien véritable, ce ne seroit pas la péne de faire de grands efforts pour nous l'aquerir. Ce doit être d'ailleurs un bien nécessaire. Car si on peut s'en passer, quelque excellent qu'il soit en soi-même la Prudence ne permettra pas de se donner beaucoup de péne, & s'exposer à des risques tant soit peu considérables pour y parvenir. Enfin il faut que ce soit un bien qu'on puisse esperer de se procurer en y travaillant. Car si nos efforts devoient être vains & inutiles, quelque excellent que ce bien peût être en soi-même il y auroit de la folie à le rechercher.



Il est évident que le but de la Prudence Chrétienne possède ces trois qualités. Il est premierement excellent, ou pour mieux dire il est infiniment excellent, & aucun autre ne peut entrer en comparaison avec celui-ci. Car que peut-on comparer avec le salut, qui emporte la remission des pechés, l'exemption de l'enfer, & de la mort éternelle, l'amour de Dieu, l'immortalité du corps, & la gloire éternelle du corps & de l'ame dans le Paradis ? C'est la pourtant la fin que la Prudence Chrétienne propose à nos soins. En pourroit-on imaginer une autre qui fut aussi digne de terminer nos desirs ?

C'est d'ailleurs un bien nécessaire, & dont il est impossible de se passer. Car si on n'est souverainement heureux on sera infiniment misérable. Il n'y a point de milieu entre la parfaite félicité & le dernier malheur.

Enfin c'est un bien qu'on peut se procurer avec le secours de la grace, qui n'est jamais refusé à pas un de ceux qui le demandent avec zèle & avec humilité. Il a par conséquent les trois qualités qu'on peut souhaiter.

Mais il n'en est pas de même du but de la Prudence mondaine. Il manque toujours de l'une ou de l'autre de ces qualités, & quelquefois même de toutes ensemble.

Lors

Lors même qu'il les possède en quelque manière, c'est dans un degré qui n'approche ce point de la perfection où on les voit dans ce qui fait agir la véritable Prudence des Saints.

Qu'est-ce que la Prudence mondaine peut faire de plus grand & de plus avantageux ? Elle peut nous attirer quelque estime, & quelque réputation dans le monde. Elle peut nous élever à quelque dignité, & à quelque degré de grandeur. Elle peut nous procurer quelque peu de bien, & ensuite quelque repos, & quelque douceur dans la vie. Voilà tout ce qu'elle peut faire de plus grand. Encore a-t-on plus d'exemples de son impuissance à procurer ces choses, que de de son pouvoir. Mais qu'est-ce tout cela au prix des biens que la Prudence Chrétienne procure infaillement à ceux qui en observent les règles avec quelque soin. Qu'est tout cela au prix du salut ? Tout cela est renfermé dans le court espace de cette vie, & le salut consiste en la possession des biens éternels.

D'ailleurs combien ne voit-on de personnes qui se passent de tous ces biens temporels, & qui n'en sont, ni moins heureux, ni moins satisfaits ?

Enfin il est incomparablement plus aisé de parvenir à la possession du bonheur après lequel la Prudence Chrétienne soupire, que de parvenir aux grandeurs humaines, dont le  
de-

desir fait agir les sages mondains. On peut s'en convaincre par cette considération, sans parler des autres qu'il seroit aisé d'y ajouter. C'est qu'on n'a jamais veu personne, qui ait travaillé sincèrement & de bonne foi à se sauver, & qui n'y ait réussi ; au lieu qu'on voit chaque jour une infinité de personnes, qui ne négligent rien pour s'avancer dans le monde, & qui avec quelque soin qu'ils y travaillent n'y travaillent qu'inutilement.

Il y a donc une différence infinie entre la Prudence Chrétienne & l'humaine à l'égard du but qu'elles se proposent. Elle n'est pas moindre pour les moyens. Ceux dont la Prudence Chrétienne se sert sont absolument infaillibles, au lieu que ceux de la Prudence humaine manquent tres-souvent.

Enfin la Prudence humaine ne fait rien pour surmonter les plus grands de tous les obstacles qui l'empêchent de réussir, je veux dire la Providence de Dieu, qui se plaît à renverser ses projets. Au contraire la Prudence Chrétienne prend toujours les moyens les plus sûrs, & les plus propres à ses desseins, la vigilance, le soin de pratiquer toutes les vertus, & de faire toute sorte de bonnes œuvres. Elle s'assure d'ailleurs du secours & de la faveur de Dieu, non seulement par le soin qu'elle prend de lui plaire & de le servir, mais encore par des prières ferventes & réitérées.

Tout

Tout cela ne prouve t-il pas que la Prudence Chrétienne va incomparablement plus loin que l'humaine, & fait d'une tout autre maniere ce qu'elle entreprend. Il ne sera pourtant pas inutile de le confirmer par quelques considerations un peu plus particulieres, & prises des precautions dont la Prudence fait le plus d'état.

Un de ses plus grands soins c'est de conoître distinctement tous nos interêts, & de savoir même au juste le rang où il les faut placer, quel est le premier, quel est le second, quel est le troisiéme. L'un & l'autre est necessaire. Car si nous avons des interêts que nous ignorions, il peut arriver tres-facilement que nous les negligions, & que nous perdrons l'occasion de nous procurer des biens utiles & avantageux. Nous pourrions même agir contre ces interêts inconus, & nous faire par ce moyen du tort & du prejudice sans le savoir. Si d'ailleurs conoissant tous nos interêts nous mettons devant celui qui va après, nous nous priverons d'un plus grand bien, en lui refusant les soins que nous donnerons à de plus petits. Il importe donc de savoir de combien l'un est plus grand, l'autre plus petit, pour donner à chacun le degré precis de soin & d'application qu'il merite.

Mais faut-il attendre cette precision & cette exatitute de la Prudence mondaine qui ne conoît point d'autre interét que ceux de la  
terre

terre, & qui quand même elle pourroit avoir quelque soupçon de ceux du ciel les placeroit bien bas au dessous des premiers? N'est-ce pas par cette raison que S. Paul disoit que *la Prudence de la chair est inimitée contre Dieu,* & que S. Jaques l'appelloit une Prudence *terrienne, sensuelle, & diabolique?*

C'est aussi l'effet d'une haute Prudence de ne pas entreprendre trop de choses à la fois, parce qu'en effet on court autrement le danger de ne réussir à pas une. Il faut savoir mépriser de certains avantages qui semblent s'offrir, pour n'en pas perdre de plus grands, que l'on se peut procurer, & il n'est peut-être rien où la force de l'esprit se fasse mieux remarquer. Mais quel autre que le Chrétien fait observer exactement cette règle? Lui seul fait mépriser les intérêts de la terre lorsqu'ils sont contraires à ceux du Ciel. Lui seul fait réserver ses soins & ses forces à ce qui mérite de l'occuper. Tous les autres, quelque sages que le vulgaire ignorant les croye, font le contraire. Ils ressemblent à Marthe, à qui le Sauveur du monde disoit, *Marthe, tu te travailles après beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire.*

Il est encore du devoir de la Prudence de voir venir, & d'embrasser à propos, les occasions de travailler à nous procurer quelque avantage que nous n'avons pas, & à nous conserver ceux que nous avons. Manquer à  
cela

cela c'est faire voir, ou qu'on n'a point du tout de Prudence, ou qu'on n'en a que tres-peu c'est aussi à quoi le véritable Chrétien ne manque jamais, & ce que j'ai dit en traitant de la vigilance le prouve invinciblement. Mais nul autre que le Chrétien ne le fait. Car enfin, quelles occasions plus favorables pourroit-on avoir de travailler pour soi-même que celles qui donnent le moyen de faire de bonnes œuvres? Le Chrétien seul sait les embrasser. Les autres quelque habiles qu'ils soient pour le monde, les negligent, ou quoi qu'il en soit les laissent passer. Peut-on douter après cela que la Prudence des premiers ne soit tout autrement exquise que celle des seconds?

C'est encore une des occupations de la Prudence de tâcher de découvrir tous les malheurs soit grands, soit petits, qui peuvent nous arriver, & ensuite de les détourner absolument si cela se peut, ou tout au moins de les éloigner, & de les diminuer autant qu'on pourra. C'est à quoi la Prudence Chrétienne réussit admirablement. Elle prévoit les malheurs qui nous menacent, soit dans le temps, soit dans l'éternité, nos propres péchés, la colere de Dieu qu'ils irritent, ses châtimens temporels, sa condamnation, & sa punition éternelle. Elle apperçoit tres-distinctement ce que ces malheurs ont de redoutable, & ce qu'il y a d'admirable elle les pre-

previent. Les mondains au contraire, fans en excepter ceux qui passent pour les plus habiles, n'ont point d'yeux pour appercevoir tous ces grands objets, bien loin d'avoir l'adresse & la precaution necessaire pour les éloigner.

Un homme prudent tâche de n'avoir point d'ennemi, parce qu'il fait qu'il n'y en a point de si foible qui ne puisse nuire, & qu'en effet, il est incomparablement plus aisé de faire du mal que du bien. Mais lors qu'il ne peut empêcher qu'il n'ait des ennemis, comme en effet la chose n'est pas possible, il prend garde à leur donner le moins de prise qu'il pourra, & c'est ici l'une des fonctions les plus essentielles de la Prudence.

La Chrétienne s'applique encore avec un soin tres-particulier à l'une & à l'autre de ces deux choses. Non seulement l'enfant de Dieu tâche de n'avoir point d'ennemi, mais il n'en a point du tout en un certain sens, puis qu'il n'y a personne qu'il n'aime. Pour ceux qui le haïssent injustement il fait ce qu'il peut pour les adoucir, non par foiblesse, & par des veuës basses de timidité & d'interêt, mais par un effort de charité & de tendresse pour eux, étant beaucoup plus touché du mal qu'ils se font à eux-mêmes que de celui qui lui en pourroit arriver. Par ce principe il évite tout ce qui pourroit nourrir & fortifier leur aversion. Mais le principal objet de

la précaution c'est le mal qui lui peut venir de ses ennemis spirituels. Il ne néglige rien de ce qui lui peut servir à repousser leurs attaques. Sur tout il prend garde à ne faire quoi que ce soit qui leur donne le moyen de prendre quelque avantage sur lui.

La Prudence profite de tout, même de ses fautes, & de ses mauvais succès. Elle en devient plus précautionnée, & trouve le moyen non seulement de se relever de ses cheutes, mais aussi de les faire servir à s'élever encore plus haut. Cela paroît difficile, & l'est en effet. Neantmoins la Prudence humaine le fait quelquefois, & la Chrétienne presque toujours. Les afflictions les plus sensibles la purifient, les mauvais succès de ses plus justes desseins lui apprennent à se soumettre à la volonté de Dieu. Et quoi que les pechés soient de leur nature infiniment pernicieux ils servent par accident à l'humilier, à redoubler ses précautions, & à lui faire prendre tous les soins nécessaires pour s'affermir de telle sorte dans la piété qu'elle n'ait plus à craindre des malheurs semblables?

Enfin le dernier soin de la Prudence est celui de bien peser nos paroles, & de prendre garde qu'il ne nous en échappe jamais aucune dont nous puissions avoir lieu de nous repentir. Comme il est mal-aisé que cela n'arrive & qu'en effet on manque tres-souvent, & tres-facilement de ce côté-là, les person-  
nes



nes sages prennent des precautions extraordinaires contre cette sorte de dangers. Ils n'ouvrent jamais la bouche qu'après avoir examiné toutes les consequences qu'on peut tirer de ce qu'ils vont dire, & generalement tout le bien & le mal qui en peut naître, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. D'où vient que d'ordinaire ils parlent tres-peu ?

Cette precaution est juste, mais l'enfant de Dieu la porte encore plus loin. En effet, la Prudence humaine ne regarde qu'au bien & au mal que nos paroles peuvent operer par rapport à la vie presente, & à ses interêts, qui sont si bornés. Mais la Prudence Chrétienne, qui ne neglige pas ces interêts mêmes, quoi qu'elle ne les mette qu'à leur juste prix, regarde principalement à ce que nos discours peuvent operer par rapport à la gloire de Dieu, à l'édification du prochain, & à nôtre propre salut. De-là vient que des discours, qui seroient assés indifferens selon les maximes de la Prudence humaine, sont souvent criminels selon les maximes de la Prudence Chrétienne & Evangelique. Témoin les paroles inutiles dont le Sauveur du monde nous apprend qu'il nous faudra rendre compte.

## IV.

*Réponse à une objection.*

ON ne peut donc nier que la Prudence Chrétienne ne soit incomparablement plus parfaite & plus sublime en son genre que la mondaine. Ce n'est pas tout. On ne peut nier que le plus simple, - que le plus grossier des enfans de Dieu n'ait sans comparaison plus de véritable Prudence que ceux qui passent pour les plus habiles parmi les mondains.

Il semble neantmoins tout d'un coup que Jesus Christ dit le contraire, lors qu'il assure Luc. XVI. 8. que *les enfans de ce siècle sont plus prudents en leur generation que les enfans de lumiere.* Mais il est certain que ces paroles n'ont rien d'opposé à ce que je viens de prouver.

Pour s'en convaincre il faut remarquer que Jesus Christ ne dit pas absolument & sans restriction, que les enfans de ce siècle sont plus prudents que les enfans de lumiere, mais seulement qu'ils le sont *en leur generation*, c'est à dire par rapport aux affaires qui les occupent, car ce terme est quelquefois employé dans l'Écriture en ce sens, comme les Interpretes l'ont remarqué. Ainsi tout ce que Je-  
sus

fus Christ dit, c'est qu'à l'égard des affaires de la terre les mondains ont plus de Prudence que les fidelles.

J'ajoute en deuxième lieu que cette maxime de Jesus Christ reduite à ce sens, & restreinte de cette maniere, ne contient pas une regle si constante & si perpetuelle, qu'elle ne souffre aucune exception. L'experience de tous les jours fait voir le contraire. On voit chaque jour des enfans de ce siecle tres-imprudens & tres-étourdis, même à l'égard de la terre, & de ses vains interêts. Ce que Jesus Christ dit sur ce sujet n'a lieu qu'à l'ordinaire, & le plus souvent, non plus qu'un grand nombre d'autres maximes qu'on trouve dans l'Ecriture. Combien par exemple ne voit-on pas d'exceptions à la regle que Dieu pose dans le Decalogue, disant qu'il *punit l'iniquité des peres sur les enfans jusqu'à la troisième & quatrième generation?* Je dis la même chose de la maxime de Malachie, *Le fils honore le Pere, & le serviteur son Seigneur,* & de celle de S. Paul, *Les peres s'esaurissent pour leurs enfans, non pas les enfans pour leurs peres.*

Enfin je remarque que ce que Jesus Christ dit dans les paroles qu'on nous oppose peut avoir deux sens. On peut entendre que les mondains ont plus de Prudence que les fidelles pour les affaires de la terre. On peut entendre que les mondains ont plus de Prudence pour les affaires de la terre, que les fidelles n'en

ont pour celles du Ciel. Ces deux sens sont tres-veritables, & ni l'un, ni l'autre n'a rien d'opposé à ce que je soutiens dans tout ce Discours.

Il est premierement certain que les hommes du monde entendent mieux les affaires de la terre que les fidelles. Ceci même n'est pas surprenant. Les mondains ne s'occupent qu'à cela seul. Ils s'y appliquent de toute leur force. C'est le perpetuel objet de leur cœur & de leur esprit. Faut-il après cela s'étonner s'ils l'entendent, & s'ils sont instruits de ce qui les y peut faire reüssir? Au contraire les enfans de Dieu méprisent ces vaines occupations, ou quoi qu'il en soit n'en font pas le même état que les autres. Il est donc tres-naturel de penser que les premiers y raffinent tout autrement que les seconds, & ce seroit quelque chose de bien étonnant si le contraire arrivoit.

Il est certain en deuxiême lieu, & c'est ici, si je ne me trompe, la veritable pensée de nôtre Sauveur, il est dis-je, certain que les enfans du siecle ont ordinairement & communement plus d'habileté, plus de lumiere, plus d'ouverture, & d'application pour les affaires de la terre, que les Chrétiens n'en ont pour celles du Ciel. La raison en est que comme je viens de le remarquer, les premiers se portent de tout leur poids à rechercher les biens terrestres & temporels, & à étudier les  
moyens.

moyens de les aquerir. La pente de la nature, l'habitude, l'éducation, le mauvais exemple, concourent à les y appliquer fortement & sans relâche. Mais il n'en est pas même des enfans de Dieu. Comme leur sanctification est fort imparfaite pendant tout le temps qu'ils sont sur la terre, il n'est nullement étrange qu'ils travaillent à leur salut avec moins d'ardeur & d'empressement que les mondains n'en ont pour les objets de leurs passions. Ainsi on ne doit point avoir de pêne à se persuader que les premiers réussissent plus heureusement à s'élever dans le monde, que les seconds à s'avancer dans la voie du ciel.

En un mot tout ce que Jesus Christ dit c'est que les mondains ont plus de Prudence humaine que les Chrétiens n'ont de Prudence Chrétienne, ce qui n'empêche nullement que la Prudence Chrétienne soit en elle-même, & comme on parle communement, en son genre, incomparablement plus parfaite & plus excellente que la terrienne.

Cela même n'empêche pas que le plus petit degré de Prudence Chrétienne ne soit incomparablement plus utile que le plus haut point de la Prudence mondaine. Car enfin le plus haut point de la Prudence mondaine n'empêchera pas celui qui le possède de perir éternellement, au lieu que le plus bas degré de la Prudence Chrétienne procure infailliblement le salut.

Enfin tout cela n'empêche pas qu'au lieu que la Prudence Chrétienne, même sans l'humaine, est une véritable Prudence, & soutient admirablement toute la gloire de ce grand nom, comme ce que j'ai dit jusqu'ici l'a fait assez voir, l'humaine sans la Chrétienne ne soit une véritable folie, & ne porte la stupidité & l'extravagance au dernier excès. N'est-ce pas en effet porter la stupidité & l'extravagance à un excès auquel il est impossible de rien ajouter, que de voir tout le deluge de la colere de Dieu prêt à fondre sur sa tête sans rien faire pour s'engarentir? que provoquer même chaque jour cette redoutable colere par de nouveaux attentats? que de pouvoir se rendre éternellement heureux, & de ne rien faire dans ce dessein? enfin que de preferer à des soins si justes & si legitimes, mille vains & inutiles amusemens, tels que sont dans cette comparaison les occupations ordinaires des hommes du monde? N'est-ce pas là cependant ce qu'on peut dire de tous les pecheurs sans excepter ceux qui passent pour les plus habiles?

### C O N C L U S I O N.

**D**E tout cela je conclus que la Prudence Chrétienne ayant de si grands avantages sur la mondaine, il est étonnant que tant de gens s'appliquant de toute leur force à se procurer la seconde, il y en ait si peu qui s'étudient

à s'aquerir la premiere. Comment se peut-il qu'on se neglige si effroyablement à cet égard-là ? Et n'est-il pas juste qu'au moins ceux qui font cette reflexion ne se contentent pas de la faire, mais tâchent d'en profiter s'attachant fortement à cette importante étude ?

On demandera peut-être ce qu'il faut faire pour y reüssir. Mais comme ce discours est déjà un peu long je me contenterai de dire en un mot qu'on reüssira infailliblement dans ce grand dessein, pourveu seulement qu'on fasse trois choses.

La premiere qu'on s'adresse à Dieu, la source & le principe de toute sorte de biens, & particulièrement de celui-ci. Qu'on la lui demande avec humilité, avec ardeur, & avec perseverance.

C'est le moyen de l'obtenir infailliblement, témoin ce que dit S. Jaques. *Si quelqu'un manque de sagesse qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous liberalement, & ne la reproche point & elle leur sera donnée.*

II. Qu'on se persuade fortement les vérités du salut. Qu'on n'en doute non plus que de ce qu'on voit de ses propres yeux. Si on en vient à bout on n'aura point de péne à les prendre pour regle de ses actions. ce qui fait seul la perfection & le comble de la sagesse.

III. Qu'on aime Dieu & qu'on le craigne. Cela seul suffit. Car comme David & Salomon nous l'assurent, *le commencement*, ou comme d'autres le traduisent, *la consommation*, & le plus haut point de la *sagesse c'est la crainte du Seigneur.*







## CINQUIÈME DISCOURS.

*De la Condescendance Chrétienne.*

**L**A Prudence Chrétienne, dont on a parlé dans le Discours precedent, n'a point de fonction plus ordinaire, ni peut-être plus delicate, que celle de donner de justes bornes à la Condescendance que nous devons avoir pour nos freres. Cette Condescendance est un des plus considerables effets de la charité, & par consequent un des plus indispensables devoirs du Chrétien. Mais comme il est aisé de n'en avoir pas assez, il ne l'est pas moins d'en avoir plus qu'il ne faudroit, & rien n'est plus difficile que de trouver ce juste milieu qui est également éloigné du trop, & du trop peu. Car outre que l'interêt & le faux zele nous font en cela de terribles illusions, la chose est d'elle-même assez difficile.

Il faut bien qu'elle le soit puisqu'on en juge si diversement. On ne s'accorde jamais là-dessus. L'un appelle une fermeté nécessaire ce qui paroît à l'autre une dureté insupportable, & il n'est rien de plus ordinaire que de voir qu'une même action passe parmi les uns pour l'effet d'une Condescendance Chrétienne, & parmi les autres pour la marque d'une complaisance lâche & criminelle. Les plus éclairés même peuvent s'y tromper, & c'est de qu'il'on ne peut douter si l'on considère les contestations que cela seul excita parmi les Apôtres. Ces hommes si saints, & si remplis de l'Esprit de Dieu, eurent des pénes terribles à s'accorder sur ce sujet. Il s'agissoit de savoir jusqu'où il falloit porter la Condescendance qu'on devoit avoir pour les Juifs, qui d'un côté paroissoient extrêmement attachés aux ceremonies de Moïse, & de l'autre étoient fort éloignés de s'unir avec les Gentils. Ce que S. Paul faisoit ne paroissoit pas assés indulgent à S. Pierre, & ce que S. Pierre pratiquoit sembloit excessif à S. Paul. L'Assemblée même de Jerusalem ne se tint, à parler proprement, que pour cela, & les disputes qui selon le témoignage de S. Luc partagerent les esprits avant qu'on pût convenir de la décision qu'on fit dans la suite, font assés voir que la matiere ne manquoit pas de difficultés, & qu'ainsi il n'est pas aisé de savoir jusqu'où la Condescendance Chrétienne doit aller, & où elle doit s'arrêter.

On

On comprend par-là qu'il seroit à souhaiter qu'on peut ôter ces difficultés, mais il semble aussi qu'il y ait de la temerité à l'entreprendre, & qu'il faudroit pour cela s'imaginer de voir plus clair dans cette matiere que les Apôtres. Mais comme ces Apôtres mêmes ont aplani ces difficultés après les avoir excitées, & nous ont donné dans leurs Saints Escripts les principales decisions que nous devons suivre, & divers principes qui nous peuvent servir à en former de semblables, & à determiner ce qu'ils n'ont pas traité si expressément, il est clair qu'on peut entreprendre sans temerité de donner quelque jour à cette matiere. C'est aussi ce qu'on se propose de faire dans ce Discours.

## I.

*Que nous devons avoir de la Condescendance pour nos freres.*

S'Il étoit permis à l'enfant de Dieu de ne travailler que pour son salut, la Condescendance Chrétienne lui seroit assés inutile. Dans cette supposition il pourroit dire tout ce qu'il pense, & faire tout ce qui lui paroît raisonnable, sans se mettre en pêne de ce que les autres en penseront. Mais à qui est-il permis d'i-  
gno-

gnorer que nous devons être aussi soigneux du salut de nôtre prochain que du nôtre même? Nous devons d'un côté travailler de toutes nos forces à l'avancer, & de l'autre nous garder avec tout le soin possible d'y mettre le moindre obstacle. C'est pourquoi, lors que nous jugeons qu'une verité que nous allons dire, ou une action que nous allons faire, & que je suppose innocente de sa nature, éloignera nôtre prochain de la voye du Ciel, ou l'empêchera même de s'y avancer, il est de nôtre devoir de taire cette verité, & d'omettre cette action, & la Loi de la charité change de telle façon la nature de l'une & de l'autre, que d'innocentes & d'utiles qu'elles étoient originairement, elle les fait devenir mauvaises & pernicieuses.

Le cas que je pose n'est pas un cas impossible. Ce n'est pas même un cas extraordinaire. C'est une chose qu'on voit tous les jours. Comme on juge des choses beaucoup moins par lumiere que par prevention, il n'est point de verité si constante qui ne paroisse insupportable à des esprits imbus d'un sentiment opposé. D'où il arrive que lors que l'on s'apperçoit que cette verité qu'on ne peut souffrir est liée avec quelqu'autre verité plus importante dont on est un peu plus instruit, l'aversion qu'on a pour la première a plus de pouvoir pour faire rejeter la seconde, que l'attachement qu'on avoit pour la seconde n'en a pour faire recevoir la première.

Lors

Lors qu'on trouve des esprits ainsi disposés, faut-il leur aller proposer indiscrettement ces verités qui les choquent? Faut-il s'empressez à leur faire voir la liaison qu'elles ont avec celles qui sont plus conformes à leurs sentimens? Ne seroit-ce pas le moyen infallible de gâter tout? Et n'est-il pas bien plus à propos de taire pour un temps ces verités odieuses, & moins nécessaires, jusqu'à ce qu'on ait affermi ces esprits flottans dans la persuasion des autres verités plus utiles & plus importantes, qu'ils commencent déjà de goûter, & qui outre leur utilité & leur efficace particuliere, pourront servir dans la suite à leur faire recevoir celles-là même qu'ils ne peuvent encore souffrir.

Je dis la même chose des actions. Il en est de tres-innocentes qui paroissent, non seulement criminelles, mais abominables, à des esprits preoccupés de certaines opinions, & qu'on ne sauroit faire en leur presence sans les porter à des excés extrêmement dangereux. Si ces actions innocentes ne sont pas d'ailleurs nécessaires, n'est-il pas de la Charité Chrétienne de les omettre, au moins pour un temps, & ne doit-on pas regarder comme un grand malheur d'être la cause, même innocente, de la perte d'une personne dont les interêts nous doivent être si chers?

En un mot, toutes les fois que ce que nous avons dessein de dire, ou de faire, peut met-  
tre

tre quelque obstacle au salut de nôtre prochain il ne nous est permis, ni de le dire, ni de le faire, s'il n'y a d'ailleurs quelque autre raison plus forte qui nous y oblige. C'est-là ce qu'on appelle la Condescendance Chrétienne, qui n'est autre chose qu'un heureux mélange de Prudence & de Charité, qui fait éviter tout ce qui peut causer quelque prejudice à nôtre prochain, & qui trouve tousjours les moyens les plus propres pour empêcher que les maux n'augmentent lors qu'on ne les peut guerir tout à fait. C'est une humeur douce & accommodante, qui fait supporter ce qu'elle ne peut corriger, & qui travaille même plus efficacement à le corriger en le supportant, que le zele indiscret en tâchant de l'arracher mal à propos & à contre-temps.

Cette vertu trouve de la matiere pour s'exercer dans toutes sortes de choses, mais sur tout dans la Religion. C'est-là principalement ce qui l'occupe, mais c'est en cela aussi qu'elle trouve les plus grandes difficultés. En effet, il n'y a pas beaucoup de danger à se contraindre dans les choses qui ne regardent que la vie civile, mais rien n'est plus delicat que la Religion. Rien n'est plus aisé que de la blesser, & il y a de grandes precautions à observer pour ne les pas faire. Cela fera que je ne m'attacherai qu'à cette seule fonction de la Condescendance Chrétienne, & j'en ferai d'autant moins de difficulté, que ce que je dirai sur ce sujet

pour

pourra s'appliquer sans pêne à tous les autres de quelque nature qu'ils soient.

Je dis donc, que pour accomplir la Loi de Jesus Christ, qui est une Loi d'amour & de charité, il faut necessairement s'accommoder à la foiblesse de nos prochains, & nous garder de dire & de faire mal à propos devant eux des choses qui puissent leur inspirer de l'averfion pour la verité, quelque innocentes que ces choses soient en elles-mêmes. Nous devons agir avec eux comme on agit avec les malades & avec les enfans, à qui l'on ne donne point de certaines viandes qui seroient bonnes pour d'autres, lors qu'on voit qu'ils ne les fauroient digerer.

C'est ce que Jesus Christ a pratiqué tres-exactement pendant tout le cours de sa vie. Il a caché à ses Apôtres même plusieurs verités importantes, parce qu'il voyoit qu'elles ne serviroient qu'à ébranler leur foi. Témoin ce qu'il leur disoit un jour : *\* J'ai à vous dire beaucoup de choses, mais vous ne les pouvés porter maintenant.* Ainsi il ne leur parla que tard du dessein qu'il avoit de souffrir la mort. Il leur parla tres-peu de la nature spirituelle de son regne : Et lors qu'on lui vint demander les \* didrachmes, il avertit ses Apôtres qu'il seroit fondé à les refuser, mais il ajoûta qu'il étoit résolu à les payer pour ne scandaliser personne. Ses

\* Jean. XVI. 12. § Matt. XVII. 25. 26. & 27.

Ses Apôtres imiterent parfaitement son exemple. Il y avoit un tres-grand nombre de Juifs qui avoient quelque disposition à embrasser l'Evangile, mais ils étoient terriblement entetés des ceremonies de Moïse, que Jesus Christ avoit abrogées. Tous ceux qui les negligeoient leur paroïssent des impies, & s'ils étoient Juifs de naissance ils les consideroient comme de veritables Apostats. Que faire dans ces occasions? Faloit-il se prevaloir de la liberté que Jesus Christ avoit procurée à ceux qui croiroient en lui? Faloit-il violer sans scrupule les Loix de Moïse? Quand les Apôtres l'auroient fait ils n'auroient fait autre chose qu'user de leurs droits. Mais s'ils l'avoient fait aussi ils auroient éldigné pour tousjours les Juifs de la verité. Ils les auroient empêchés d'en écouter les Predicateurs, ils auroient mis un obstacle invincible à leur conversion. Cela fit qu'ils ne firent aucun scrupule d'observer eux-mêmes toutes les ceremonies de l'Ancienne Loi. Ainsi S. Paul circoncit Timothée. Ainsi il se fit raser la tête à Cenchrée parce qu'il avoit un vœu. Ainsi il contribua avec quelques autres à Jerusalem pour offrir quelque Sacrifice.

Ils firent bien plus. Ils obligerent les autres fidelles à les imiter. Ils ordonnerent dans l'assemblée de Jerusalem que les Gentils même, qu'on ne pouvoit assujettir à tout le joug de la Loi, s'abstinsent au moins des choses étouffées & du sang. Et outre cela, ils ne per-



perdirent point d'occasion de dire qu'il faut éviter tout ce qui peut scandaliser les infirmes. Qu'on lise tout le chapitre 14. & le commencement du 15. de l'Épître aux Romains. On verra que tout ce que S. Paul y dit ne tend qu'à cela. *Je fais, dit-il, & suis persuadé par le Seigneur Jésus que rien n'est souillé de soi-même. Mais si ton frere est contristé pour la viande tu ne chemines plus selon la charité. Ne détruis point par la viande celui pour lequel Christ est mort. Il est bon de ne manger point de chair, & de ne boire point de vin, & de ne rien faire en quoi ton frere choppe ou se scandalise, ou soit affoibli. De même \* aux Corinthiens: Si quelqu'un te voit, toi qui as de la connoissance, être à table au Temple des Idoles, la conscience de celui qui est foible ne sera-t-elle pas induite à manger des choses sacrifiées à l'Idole? Et ainsi ton frere qui est foible, pour lequel Christ est mort, perira par ta connoissance. Or quand vous pechés ainsi contre vos freres, & blessés leur conscience qui est foible, vous pechés contre Christ. Pour cette cause si la viande scandalise mon frere, je ne mangerai jamais de chair, de peur que je ne scandalise mon frere.*

Voici encore ce qu'il dit sur ce sujet dans le chapitre suivant. *Quoi que je sois en liberté à l'égard de tous, je me suis assujetti à tous afin de gagner plus de personnes. Je me suis fait aux Juifs comme Juif, afin de gagner les Juifs.*

\* I. Cor. VIII. 10.

*à ceux qui sont sous la Loi comme si j'étois sous la Loi, afin de gagner ceux qui sont sous la Loi; à ceux qui sont sans Loi comme si j'étois sans Loi, afin de gagner ceux qui sont sans Loi. Je me suis fait comme foible aux foibles, afin de gagner les foibles. Je me suis fait toutes choses à tous, afin qu'absolument j'en sauve quelques-uns.*

Je pourrois ajoûter un grand nombre d'endroits semblables. Mais ceux-là suffisent pour mettre cette verité dans son jour. Elle est d'ailleurs assés evidente si l'on s'arrête à la considerer dans une idée un peu generale. Car qui peut douter qu'il ne soit bon de faire tout ce que l'on peut pour faciliter le salut de nos prochains? Qui peut douter qu'il n'y ait de la justice à s'abstenir des choses les plus permises, & à renoncer à des droits certains & incontestables, lors qu'on ne peut s'en prevaloir sans éloigner nos freres du chemin du Ciel? Quelle charité a-t-on si on le refuse? Et qu'est-on si on n'a point de charité?

Qu'on explique comme l'on voudra le souhait de S. Paul, qui desiroit d'être fait anathème pour ses freres. Qu'on choisisse le sens le plus foible qu'on puisse donner à ses paroles. On verra que la charité portoit cet Apôtre à quelque chose de bien plus difficile & de bien plus grand que tout ce que la Condescendance Chrétienne exige de nous. Que l'on considere encore ce que dit S. Jean, que nous devons être

être prêts à perdre la vie pour le salut de nos freres. Après cela on ne soupçonnera point que ce soit faire trop pour eux que de faire ce que je viens d'indiquer.

---

## II.

*Que la Condescendance que nous devons avoir pour nos freres n'est pas infinie. Regles generales qui font voir jusqu'où elles doit s'étendre.*

ON ne peut donc pas contester cette verité. Mais est-ce là une regle generale & sans exception ? N'est-il donc jamais permis de dire ou de faire des choses dont on a lieu de croire que quelque foible sera choqué ? Il l'est sans difficulté, & ce seroit une Loi bien dure s'il falloit toujours se regler sur le goût des autres. Il ne faudroit jamais dire la verité, ou du moins il ne faudroit la dire presque jamais. Car il n'est rien de plus rare que de voir qu'elle ne choque personne. Il faudroit s'abstenir des meilleures choses. Car en est-il de si bonnes dont quelqu'un ne se scandalise ?

Aussi ce même S. Paul, qui a porté si loin les droits de la Condescendance Chrétienne, s'est

s'est conduit tout autrement en diverses occasions. Il declare dans son Epître aux Galates qu'il n'avoit pas cédé, pas même un moment, aux faux freres qui s'étoient glissés parmi les Chrétiens pour tendre des pieges à leur liberté, & que quelque instance qu'ils en peussent faire, il ne voulut point souffrir que Tite fût circoncis. Il résista même en face à S. Pierre, qui mollissoit un peu sur cela. Et quoi que les Juifs & que les Gentils eussent tant d'averfion pour la croix de Jesus Christ, il ne cessa jamais de la prêcher aux uns & aux autres comme le chef-d'œuvre de la sagesse & de la puissance de Dieu.

Il y a donc des occasions où il faut user de Condescendance, & d'autres où il ne le faut pas. Mais qu'elles sont ces occasions? C'est à quoi toute la difficulté se réduit. Je crois qu'on la peut ôter par les reflexions suivantes.

Premierement, on doit prendre garde à ne se faire point d'illusion, imputant à une Condescendance charitable ce qui dans le fond est l'effet d'une complaisance basse & interessée. Voici ce que c'est. On se trouve avec des personnes puissantes qu'on veut ménager, parce que quelque intérêt temporel le demande de la sorte. On voit que leur dire de certaines verités dont on est persuadé, & faire en leur presence de certaines choses que l'on croit justes, c'est le moyen de les aigrir contre nous, &

on ne le veut pas, parce qu'on apprehende de leur déplaire, & de perdre des avantages purement temporels qu'on se promet de leur bonne volonté. C'est à quoi la cupidité ne peut consentir. Qu'arrive-t-il donc ? On prend le parti de taire ces verités que l'on croit solides, & de ne pas faire ces choses qu'on estime justes & raisonnables. Et parce qu'on n'est pas bien aise de sentir les reproches que la conscience en fait, on tâche de se tromper par le beau pretexte de la Condescendance Chrétienne. On se dit à soi-même, & on tâche de faire comprendre aux autres, qu'on n'en use de la sorte que pour ne pas éloigner ces personnes de la verité ou de la pieté, quoi que dans le fond on ne se conduise que par des veuës purement temporelles, & par des considerations de chair & de sang.

Si l'on a tant soit peu de bonne foi on conviendra avec moi de deux choses sur ce sujet. La premiere, que c'est à ce principe qu'il faut imputer la pluspart des effets de nôtre Condescendance, & que la cupidité y aincomparablement plus de part que la charité. On n'en disconviendra pas si l'on considere qui sont ceux pour lesquels on en use de cette façon. En effet, qui sont ceux qu'on apprehende le plus de choquer ? Sont-ce des povres, des petits, & des miserables ? Ne sont-ce pas plustôt les grands & les puissans de la terre, & generalement ceux de qui nôtre repos & nôtre fortune

ne

ne dependent? Qu'on voye encore ce qu'on craint le plus, ou le mal qu'on est en état de faire à celui qu'on craint de choquer, ou celui que nous apprehendons qui nous arrive à nous-mêmes. Qu'on fasse quelque attention à toutes ces choses. On verra que ce que nous imputons à la Charité, ne vient d'ordinaire que d'un attachement excessif à nôtre intérêt.

La seconde chose que j'espere qu'on ne me contestera pas sur ce sujet, c'est qu'il n'y a rien de plus lâche, ni de moins Chrétien que ce procédé. On trahit les intérêts de la vérité & de la piété. On les abandonne par des veuës basses & honteuses, & ensuite on tâche de faire comprendre aux autres, & de se persuader à soi-même, qu'on n'agit que par des principes de charité. Cela veut dire qu'on ajoute tout ce que l'hypocrisie a de plus detestable, à ce qu'il y a de plus honteux dans la lâcheté.

Il faut donc prendre garde à ne se pas faire une si dangereuse illusion. Mais ce n'est pas tout. Il importe de faire attention à une autre chose. C'est qu'on se trompe si l'on s'imagîne que ce qui fait de la peine à la Condescendance Chrétienne, & ce qu'elle tâche avec tant de soin d'éviter, ce soit le malheur de déplaire à ceux qu'on souhaite de ménager. Ce n'est pas cela. Ce qui lui fait peur c'est de mettre quelque obstacle à leur salut. C'est de leur inspirer du dégoût pour la vérité. C'est d'être cause qu'ils la haïssent, ou qu'ils fassent  
quel-

quelqu'autre chose qui leur ferme la porte du Ciel. Voilà ce qui lui paroît un grand mal. Voilà ce qu'elle craint tousjours, & qu'elle tâ- che tousjours d'éviter. Le reste n'est rien en comparaison, & il est même de certaines oc- casions où rien ne convient mieux, si non à la Condescendance elle même, au moins à la Charité qui en est le principe, que des'étu- dier à troubler & à inquieter nos freres, parce qu'en effet il leur importe extremement d'être troublés & inquiétés, & de perdre ce repos funeste dont il jouissent.

Imaginons-nous un orgueilleux preoccupé d'une grande idée de ses perfections. Qui peut douter que tout ce qu'on lui dira pour le détromper ne lui paroisse insupportable? Faut- il pour cela le laisser dans cette erreur, qui fait un obstacle si terrible à son salut? Et vaut-il mieux de le laisser perir en l'abandonnant à l'il- lusion qui le flatte, que de le sauver par des moyens qui ne lui seront pas agrea- bles?

Imaginons-nous un pecheur plongé dans la securité & dans la licence. Faut-il douter qu'il ne se fâche si on le vient menacer du juste Ju- gement de Dieu? N'est il pas certain qu'un objet de la nature de celui ci ne lui plaira point. Il ne faut pas cependant laisser pour cela de le lui mettre devant les yeux. Que l'on confi- dere en effet de quelle maniere les Saints se sont conduits dans ces occasions. Que l'on pren-

ne garde à ce que S. Pierre & S. Etienne dirent aux Juifs qui venoient de crucifier Jesus Christ. Que l'on voye la force avec laquelle ces Saints hommes leur reprocherent le crime horrible qu'ils avoient commis. On verra clairement par-là qu'il est quelquefois permis de dire des choses dures & fâcheuses, & par consequent que la charité doit avoir un tout autre but que celui de ne pas déplaire à nos prochains. Le plus excellent qu'elle puisse se proposer c'est sans difficulté leur salut, qu'elle a dessein d'avancer, si elle le peut, ou tout au moins de ne le point traverser, & c'en'est que par rapport à cela que les choses lui paroissent bonnes ou mauvaises, utiles ou pernicieuses.

Lors donc qu'on s'imagine d'avoir une occasion d'exercer la Condescendance Chrétienne, il faut voir si on ne se trompe pas en cela. Il faut voir si effectivement il y a du danger qu'en usant de la liberté que le Seigneur Jesus nous a acquise, nous fassions quelque prejudice à ceux qui s'en choqueront. Mais cela même ne suffit pas. Il faut voir qu'elle est leur véritable disposition. Dans tous les endroits où S. Paul nous recommande la Condescendance Chrétienne il dit expressement, ou du moins il insinuë, que ceux à l'égard de qui l'on en doit user sont des foibles. \* *Nous devons,* dit-il, *nous qui sommes forts, supporter les*

in-

\* Rom. XV. 1.



*infirmités des foibles. Ton frere qui est foible perira par ta conoissance. Quand vous pechés ainsi contre vos freres, & que vous blessés leur conscience, qui est foible, vous pechés contre Jesus Christ. Ceci est important, & il n'y a peut-être rien qui donne plus de jour à cette matiere.*

En effet, quels sont ces foibles que S. Paul entend. Ce sont visiblement ceux qui conoissent déjà une partie considerable de la verité, & dont on a lieu d'esperer qu'avec le temps, & peu à peu, ils viendront à la conoître dans toute son étenduë. Ce sont en deuxiême lieu ceux qui ne la conoissant pas encore sont tres-disposés à la conoître, & qui pour me servir de l'expression du Sauveur du monde, ne sont pas loin du Royaume des Cieux. Ce sont encore de certaines consciences tendres, remplies de scrupules, dont il seroit à desirer quelles peussent s'affranchir mais qui n'en sont travaillées que parce que manquant de lumiere elles ont beaucoup de crainte de Dieu.

Ce sont-là les foibles dont S. Paul nous parle. Car pour ce qui regarde les ennemis declarés de la verité, les opiniâtres, & les entêtés, pour ce qui regarde encore les impies de profession, les méchans & les vicieux, & generalement ceux qui ne donnent aucune esperance d'amandement, ceux mêmes qui n'en donnent pas une esperance prochaine, il est

clair que ce ne sont pas des foibles qu'il faille épargner, mais des puissans auxquels il faut résister. Ce ne sont pas des freres que nous devions conserver, mais des ennemis qu'il est nécessaire de combattre.

Qu'on voye, en effet, de quelle maniere Jesus Christ & S. Paul en ont usé avec ces gens-là. Qu'on voye, par exemple, de quelle maniere le Fils de Dieu a traité les Scribes & les Pharisiens, ces ennemis déclarés de l'Evangile. Bien loin de les ménager il leur a dit les choses du monde les plus dures, & les plus propres à les aigrir. Témoin tant de vives censures, & tant de sanglans reproches qu'il leur fait en diverses occasions. Témoin encore cette espece d'anathème, ce *Malheur* qu'il prononce si souvent contr'eux. S. Paul, de même, qui prenoit tant de formes différentes pour s'accommoder aux infirmes, ne laissoit pas de se roidir, & de faire paroître toute la force & toute la fermeté Apostolique lors qu'il avoit en tête quelqu'un de ces faux freres qui dressent des embuches à la liberté des fideles, & ne leur cedit pas un moment, comme il le declare lui-même aux Galates.

Avant donc que de se résoudre à pratiquer la Condescendance Chrétienne, il faut examiner avec soin si ceux à l'égard de qui on a quelque desir d'en user sont effectivement foibles, s'ils ont quelque chose de bon dans l'ame, & quelque disposition à embrasser la verité & la pieté

pieté dans toute leur étendue. Car si cela n'étoit pas, si au lieu d'une telle disposition on avoit lieu de croire qu'ils ont une égale aversion pour toutes les parties de la vérité, & pour toutes les loix de la piété, il est clair qu'il n'y a point de Condescendance à pratiquer avec eux, & qu'au contraire on est appelé à mettre en œuvre tout ce qu'on a de force & de fermeté pour leur résister

Il y a une quatrième reflexion à faire qui a beaucoup de conformité avec la précédente. C'est qu'il importe d'examiner si la suppression d'une vérité odieuse, ou l'omission d'une action permise & innocente ne fera pas un effet aussi fâcheux dans l'esprit de ceux-là mêmes qu'on veut ménager, qu'une confession ouverte de cette vérité, ou que la pratique de cette chose permise. Car si cela étoit, & s'il y avoit des inconveniens à craindre de tous côtés, il ne faudroit pas se déterminer d'abord en faveur de la Condescendance, & il y auroit bien d'autres reflexions à faire, comme on le verra dans la suite.

La véritable occasion de pratiquer la Condescendance, c'est lors que le silence & l'omission ne peuvent point faire de mauvais effet. Alors, je l'avoué, il faut y avoir recours. Mais lors que l'une ou l'autre de ces deux choses peut nuire, il est clair que la pratiquer n'est autre chose qu'éviter un mal par un autre mal, & quelquefois même se jeter dans

un mal plus grand pour ne pas tomber dans un plus petit.

Si dans de certaines occasions je soutiens des verités odieuses, je cours danger de choquer ceux à qui je parle, parce que je fais qu'ils sont prevenus contre ces verités. Mais aussi si je me tais j'ai lieu de croire qu'on imputera mon silence, ou à la honte que j'ai de ces verités, ou à la foiblesse des raisons que je puis employer pour les soutenir.

Si je combats des erreurs dont ceux à qui je parle sont prevenus je les souleverai contre moi. Mais aussi si je les laisse passer sans rien dire, si même en parlant je les extenuë, & m'empresse à dire qu'elles sont legeres & supportables, je prevois qu'on en conclurra que ce ne sont pas des erreurs, & qu'on prendra tous mes adoucissements pour autant d'aveus du contraire de ce que je pense.

Si je fais une chose permise, ceux qui la croient mauvaise en seront scandalisés. Mais aussi si je ne la fais pas ils se confirmeront dans la fausse opinion qu'ils ont qu'elle est criminelle.

Voilà donc du mal de part & d'autre. Voilà des dangers par tout. Que faut-il faire dans ces occasions? Il faut voir premierement s'il n'y a pas quelque biais ou quelque milieu qui donne le moyen d'eviter l'un & l'autre de ces deux maux que l'on apprehende. Car si cela est qui peut douter qu'il ne faille le prendre? Qui peut même douter qu'il ne soit bon de le

le chercher, & que ce ne soit ici l'une des plus delicates occasions d'exercer la Prudence Chrétienne & Evangelique?

Il faut voir en deuxiémelieu si au defaut de ces biais & de ces milieux, qui en effet ne se trouvent pas tousjours on ne peut pas faire une autre chose qui en approche. C'est de prendre des devants contre les deux inconveniens que l'on apprehende, & de travailler également pour les prevenir l'un & l'autre. Cela se peut quelquefois, & lors qu'on le peut il n'y a point de doute qu'il ne soit bon de le pratiquer.

Mais si ni l'un, ni l'autre de ces expediens ne peut avoir lieu, & s'il faut de toute necessité tomber dans l'un des dangers que l'on apprehende, il n'y a point de doute qu'il ne faille preferer le moindre, ou pour mieux dire eviter le plus grand.

Il est vrai qu'il n'est pas tousjours aisé de decider lequel est le plus grand ou le plus petit. Mais on trouvera quelque secours pour cela dans les regles suivantes. I. Le mal qu'on nomme Physique ou temporel, quelque grand qu'il soit, n'est jamais comparable au plus petit mal moral ou spirituel. Cela veut dire que c'est un plus grand malheur de commettre le moindre de tous les pechés, que de souffrir le plus cruel de tous les supplices. II. S'il s'agit de choisir entre deux pechés, dont l'un doit être commis par mon prochain, & l'autre par moi, je dois moins craindre le premier

que le second, & je dois laisser pecher mon prochain si je ne le puis empêcher qu'en pechant moi-même, quand même le peché que je pourrois épargner à mon prochain seroit incomparablement plus grand que celui qu'il me faudroit faire pour cet effet. Car comme il n'est jamais permis de faire du mal afin qu'il en arrive du bien, il l'est tout aussi peu de faire un mal pour empêcher qu'il n'arrive quelque autre mal. III. S'il s'agit de choisir entre deux pechés où l'on apprehende que le prochain tombe, il faut prendre garde à trois choses. La premiere est le plus ou le moins de probabilité qu'il y a que nôtre prochain tombera dans l'un ou dans l'autre. Car si cette probabilité est inégale, il n'est pas probable, mais il est certain qu'il faut se déterminer en faveur de la plus petite. La seconde chose à laquelle il faut regarder, c'est l'atrocité même du peché. Car si l'un de ces pechés où l'on apprehende que le prochain tombe, est plus grand que l'autre, il est clair qu'il faut s'appliquer sur tout à lui faire éviter le plus grand. Enfin, il faut prendre garde aux sujets qu'on a de presumer que le prochain se relevera plustôt, ou plus tard de l'un de ces pechés que de l'autre. Car il est certain que toutes choses étant égales, il faut s'appliquer davantage à éviter ce qui peut avoir des suites plus fâcheuses. Je ne m'arrête point à prouver ces regles. Elles sont si evidentes qu'on ne les sauroient contester.

Les reflexions que je viens de faire me conduisent à une cinquième, qui est tres-importante. C'est que d'ordinaire on ne se porte à user de Condescendance que parce qu'on ne regarde qu'à une seule personne, ou à un seul ordre de personnes qu'on apprehende de scandaliser en usant de ses droits. Il est cependant certain que cela ne suffit pas. Il faut voir si ce qu'on fait pour ne pas scandaliser un de nos prochains n'en scandalisera pas un autre, dont le salut doit nous être autant ou plus cher que celui du premier. Car si cela est il n'est pas à beaucoup près aussi seur qu'on se l'imagine, que ce soit une occasion d'exercer la Condescendance.

Ce fut-là précisément la faute de S. Pierre. Il craignit de choquer les Juifs en conversant avec les Gentils. Mais en se separant des Gentils il ne choqua pas moins ces Gentils, dont il quittoit la communion, qu'il choquoit les Juifs en la recherchant, & ainsi il ne tâchoit de plaire aux uns qu'en déplaisant aux autres.

C'est aussi ce que font la plupart de ceux qui portent leur Condescendance trop loin. Ils apprehendent de scandaliser ceux qui ne sont pas de leur Communion, & ils scandalisent en effet leur propres freres, ne remediand de cette maniere à un mal que par un autre mal.

Mais dira-t-on, que faut-il faire en ces occasions? Il faut observer la plupart des regles que j'ai touchées dans la reflexion precedente,

& y ajoûter celles-ci. 1. Il y a bien moins de mal à ne scandaliser qu'une personne, qu'à en scandaliser deux, ou plusieurs. 2. Si de deux personnes qui auront conoissance de ce que je fais il faut necessairement que j'en scandalise l'une, & que l'une me soit plus proche que l'autre, soit spirituellement, soit temporellement, je dois eviter plustôt ce qui peut choquer celui qui m'est plus proche, que ce qui peut scandaliser celui qui l'est moins. 3. Si je n'ai pas plus de liaison avec l'un qu'avec l'autre, je dois preferer les interêts de celui des deux à qui ce que je dirois ou ferois pourroit faire plus de mal. 4. S'il y a même en cela de l'égalité je dois suivre la verité & la raison, & faire ce que je ferois si je ne scandalisois personne, soit en faisant ce qui se presente à faire soit en l'ommettant. En effet, les deux scandales mettent les choses dans l'équilibre, & c'est aux raisons que l'on a d'ailleurs pour agir ou pour n'agir pas à faire pancher la balance.

S. Pierre n'eut égard qu'à la seconde de ces regles. Il crut qu'il ne devoit regarder qu'aux Juifs, soit parce qu'il étoit Juif lui-même, soit parce qu'il étoit Apôtre des Juifs. Mais il viola les trois autres, sur tout la premiere. Car son action tendoit à éloigner de la verité bien plus de personnes qu'elle n'y en pouvoit attirer. Il faisoit d'ailleurs un prejudice irreparable aux Gentils, leur fermant pour tous jours la porte de l'Eglise, & s'il faisoit quel-

que



que bien aux Juifs en ne leur mettant pas devant les yeux une chose qui leur faisoit de la pêne, il leur faisoit un grand mal en les confirmant dans l'erreur dont ils étoient prevenus sur le sujet de la necessité des ceremonies. Enfin, si toutes choses eussent été égales il eût fallu se determiner pour ceux qui avoient raison dans le fond, & c'est ce que S. Pierre ne faisoit pas, puis que les Gentils étoient fondés à ne pas observer la Loi ceremonielle, & que les Juifs ne l'étoient point à refuser de converser avec ceux qui ne la vouloient pas observer.

---

 III.

*Regles particulieres.*

**T**Out ce que j'ai dit jusqu'ici appartient également aux deux manieres generales de pratiquer la Condescendance, qui consistent d'un côté à taire ce qu'on pourroit dire, & à omettre ce qu'on pourroit faire, & de l'autre à dire & à faire, ce qu'on ne diroit ou ne feroit pas sans cela. Mais il est bon de faire encore quelque reflexion sur chacune en particulier.

Pour la première, on comprend sans pêne que tout ce que la Condescendance peut faire de plus fort sur le sujet de la verité, c'est de la taire. Car pour la nier, ou pour la combat-

tre, c'est ce qui n'est jamais permis, non pas même quand on pourroit par ce moyen sauver tout le monde. Cela au reste n'a pas lieu seulement sur le sujet de la verité salutaire. Il n'y a point de verité de quelque nature, & de quelque ordre qu'elle soit, legere ou importante, naturelle ou revelée, qu'il soit permis de desavouër pour quelque raison que ce soit, puis qu'on ne sauroit la desavouër sans mentir, & que mentir est un mal qu'il n'est jamais permis de faire, non pas même afin qu'il arrive du bien.

Ainsi tout ce qu'on peut faire de plus sur le sujet de la verité, c'est de la taire en de certaines occasions. Encore faut-il voir si l'on peut la dire en usant de tous les ménagemens & de tous les adouciffemens dont on se pourra aviser. Il est certain qu'il y a tres peu d'occasions où cela ne suffise. La plupart des hommes sont bien plus choqués des manieres seches, rudes, & desagreables de ceux qui leur proposent la verité, que de la verité elle-même, & cette verité n'est jamais si contraire aux prejugsés de ceux à qui on parle, qu'on ne puisse trouver le moyen de la leur proposer sans les irriter, pourveu qu'on ait quelque adresse & quelque douceur.

C'est de quoi l'on ne sauroit donner un plus grand exemple que la maniere en laquelle S. Paul propose la rejection des Juifs dans son Epitre aux Romains. C'étoit en ce temps-là.

la verité du monde la plus odieuse. S. Paul neantmoins l'exprime affés nettement. Mais il l'adoucit auffi de telle forte que bien loin d'en être choqué on en est attendri. Qu'on life ce qu'il en dit, & l'on fera contraint d'avouër que la charité n'est pas moins ingenieuse que la cupidité à trouver des adouciffemens pour tout ce qu'il y peut avoir de plus rude.

Lors qu'on peut trouver ce secret il n'y a point de doute qu'on neledoive employer. Car il est tousjours beau de se ûtenir les interêts de la verité, sur tout d'une verité auffi Sainte & auffi Divine qu'est celle que la Religion enseigne. Mais imaginons nous que cela ne se puisse point, & qu'il n'y ait point de milieu entre le silence, & la necessité de scandaliser quelqu'un. Il reste à examiner l'importance de la verité à laquelle on peut rendre témoignage. Car si c'est une de ces verités capitales, qu'on ne peut, ni combattre, ni ignorer même sans se perdre, il faut la publier hautement, quand même toute la terre devoit s'en scandaliser. Et c'est ce que S. Paul observe exactement, comme il paroît par ce que j'ai déjà remarqué. Rien ne choquoit tant, soit les Juifs, soit les Gentils de son temps, que le Mystere de la Croix. Mais comme il n'y a rien de plus nécessaire pour le salut que la foi explicite de ce grand Mystere. S. Paul ne s'arréta pas pour cela, & malgré le scandale des Juifs, & le mépris des Gentils, il s'obstina saintement à ne pré-  
cher.

cher aux uns & aux autres que Jesus Christ crucifié.

Il n'y a qu'un cas où il soit permis de taire ces verités capitales. C'est lors qu'on prévoit que ceux à qui on les devoit proposer bien loin de les embrasser se mettront en fureur, soit contre ces verités mêmes, contre lesquelles ils vomiront des blasphèmes, soit contre ceux qui les leur proposeront, les persecutant & les outrageant. Alors la Prudence veut qu'on se taise, & Jesus Christ le permet par ces paroles celebres, \* *Ne donnés point les choses Saintes aux chiens, & ne jettés point les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent à leurs piés, & que se tournant vers vous ils ne vous déchirent.*

Hors de-là il ne faut pas laisser de publier ces grandes verités *en temps & hors temps*, comme parle S. Paul. Imaginons nous même qu'il s'agisse d'une verité qui ne paroisse pas si importante en elle-même, mais qui soit necessaire à celui avec qui on se trouve par rapport à quelque disposition, ou à quelque conjoncture particuliere où il se trouve. Il est certain que cela se peut. Cela posé il est clair encore qu'il faut la lui proposer en faisant en même temps ce qu'on peut pour l'obliger à la recevoir.

Mais lors qu'il s'agit de certaines verités dont la conoissance n'est pas necessaire, il est

\* *Matt. VII. 6.*

bon de les supprimer si l'on voit que bien loin de produire quelque bon effet en les soutenant on n'en pourra produire que de fâcheux. En effet, rien n'est plus irregulier que la conduite de ceux qui sans aucune necessité s'empressent à dire de certaines choses tres-veritables en elles-mêmes, mais aussi tres-propres à choquer ceux qui ne les comprennent pas, & que leur prevention empêche d'en bien juger.

Je fremis toutes les fois que je pense au conte terrible qu'auront à rendre certains Docteurs, qui s'étant mis dans la tête que quelques sentimens communement reçus dans l'Eglise n'étoient pas veritables, n'ont fait aucun scrupule de les combattre publiquement & avec éclat, quoi qu'ils fussent tres-fortement convaincus, & qu'ils avoüassent même dans les occasions, que ces sentimens n'avoient rien qui fit obstacle au salut, & qu'ils ne peussent douter que ce qu'ils faisoient pour les attaquer ne deût exciter mille troubles, & ébranler la foi des verités les plus importantes. Je pourrois faire voir que ces sentimens étoient beaucoup mieux appuyés que ces Docteurs ne s'imaginoient, & qu'il y avoit tres-peu de solidité dans tout ce qu'ils disoient pour les combattre. Mais je me contenterai de soutenir que quand même ils auroient eu raison dans le fond, ils n'auroient pas laissé d'avoir grand tort de faire naître tant de scandales pour des choses qui selon eux-mêmes étoient de peu d'im-

d'importance. Je voudrois seulement qu'ils eussent medité avec quelque soin cette parole terrible du Fils de Dieu qui m'a fait trembler une infinité de fois en ma vie, *Malheur à celui par qui scandale a vient.*

Cela suffira sur le sujet de ce qu'on peut taire. A l'égard de ce qu'on peut omettre il faut remarquer qu'il est trois ordres d'actions, les bonnes, les mauvaises, & les indifferentes. J'entends par les bonnes toutes celles que Dieu a commandées, de quelque nature que soient les Loix qu'il en a données. J'entends par les mauvaises toutes celles qu'il a defenduës, & par les indifferentes toutes celles qu'il a laissées à nôtre liberté sans nous en donner ni commandement, ni defense.

Pour les mauvaises il n'est jamais permis de les faire, & il n'y a point de raison assés forte pour nous y engager. Ni nôtre interêt, ni celui de nos prochains, non pas même celui de leur salut, ne suffit pas pour cela. Car il n'est jamais permis de faire du mal, non pas même afin qu'il en arrive du bien.

Il n'en est pas de même des bonnes œuvres. Il y a sur leur sujet une distinction importante à faire. On fait qu'il y a cette difference entre les defenses de Dieu & ses preceptes affirmatifs, qu'il n'y a point de moment dans la vie où ses defenses ne lient de telle sorte qu'il n'est jamais permis de faire ce qu'elles condamnent. Au contraire les preceptes affirmatifs

n'obligent qu'en de certaines occasions. Ain-  
 si il n'est jamais permis de tuër, de dérober,  
 de mentir. Mais on n'est pas tenu de donner  
 l'aumône, de prier Dieu, & d'écouter sa pa-  
 role à tous les momens. Il suffit de le faire lors  
 qu'on en a l'occasion. Cette occasion même  
 a quelque étendue, & comprend quelquefois,  
 non seulement des momens, mais même des  
 jours.

Imaginons nous donc qu'on peut faire  
 quelque bonne œuvre, mais qui choquera  
 ceux qui la verront. Il faut voir si elle se peut  
 differer sans violer le precepte qui nous y obli-  
 ge. Si cela est il est bon d'attendre quelques  
 momens, puis qu'en agissant ainsi on remplit  
 le precepte & on ne blesse point la charité.  
 Mais si le precepte presse, il faut le remplir,  
 & ne faire point d'état du scandale injuste  
 qu'on en pourra prendre. C'est ce que le Fils  
 de Dieu pratiquoit ordinairement. Il gueris-  
 soit les malades le jour du Sabbat, quoi qu'il  
 n'ignorât pas que les Juifs, surtout les Scribes  
 & les Pharisiens le trouvoient mauvais.

Mais la plus ordinaire occasion d'user de  
 Condescendance, c'est la pratique des choses  
 indifferentes, & qui sont tellement permises  
 qu'elles ne sont point commandées. Ce sont-  
 là principalement celles dont il se faut abstenir  
 lors qu'on ne les peut pratiquer sans scandali-  
 ser le prochain. C'est aussi par rapport à cet  
 ordre de choses que S. Paul disoit, \* Toutes

\* I. Cor. X. 23.

*choses me sont licites, mais toutes choses ne sont pas expédientes. Toutes choses me sont licites, mais toutes choses n'édifient point.* Il seroit même facile de faire voir que toutes les preuves que cet Apôtre a données de sa Condescendance Chrétienne, il les a données sur des choses indifférentes. Il semble donc qu'il y auroit quantité de choses à dire sur ce sujet. Mais comme toutes les questions que l'on pourroit faire là-dessus se trouvent éclaircies par les réflexions générales qu'on vient de faire dans ce Discours, il n'est pas nécessaire de s'y arrêter davantage.

Je dis la même chose de ce que la Condescendance Chrétienne nous oblige à dire. Tous les scrupules qu'on pourroit avoir là-dessus se trouvent levés par les remarques que je viens de faire. Il n'en est pas de même de ce que cette vertu nous oblige à faire, ce qui fait le dernier ordre des choses où la Condescendance paroît. Il est certain que comme on doit omettre celles qui pourroient scandaliser le prochain, on doit faire, au moins ordinairement, toutes celles dont l'omission pourroit produire le même effet. Il en faut seulement excepter celles qui étant indifférentes de leur nature sont employées par un usage public à en signifier de mauvaises. Il est certain qu'il n'y a point de raison qui puisse nous autoriser à les pratiquer, au moins dans des circonstances qui donnent lieu de les considérer comme signes.



Jetter quelques grains d'encens dans le feu est sans doute quelque chose d'indifferent, & lors qu'on le fait dans le seul dessein de se parfumer, & dans des occasions où personne ne peut douter qu'on n'ait uniquement cette intention, il est certain qu'il n'y a point de mal à le faire. Mais comme les anciens Payens n'exigeoient que cela seul pour témoigner que l'on abjuroit le Christianisme, il est clair qu'on ne pouvoit le faire innocemment dans les circonstances où l'on avoit lieu de croire qu'on le faisoit dans cette intention.

J'ajoute que l'innocence de cette sorte d'actions ne depend pas seulement de l'intention de celui qui les fait, mais aussi de l'intention de celui qui les exige. J'avouë qu'une action indifferente devient mauvaise lors qu'elle est faite avec une mauvaise intention. Mais elle n'est pas innocente, quoi que faite avec une bonne intention, si celui qui l'exige en a une mauvaise. Les premiers Chrétiens ne faisoient aucune difficulté de saluër les Statuës des Empereurs qu'on trouvoit dans les coins des ruës, quoi qu'ils refusassent de rendre un semblable honneur à celles des fausses Divinités, parce qu'ils regardoient la premiere de ces actions comme un honneur civil que des Sujets doivent à leur Prince, & la seconde comme un acte d'idolatrie. Julien l'Apostat pour les embarrasser s'avisa de cette ruse, qu'il fit mettre la Statuë de quelque faux Dieu tout auprès de  
toute

toutes les siennes, esperant que si les Chrétiens continuoient de saluër ses Statuës, on pourroit dire qu'ils saluoient aussi celles des faux Dieux, & que s'ils le refusoient on auroit quelque pre-  
 texte de les punir comme des gens qui refu-  
 soient à leur Prince un honneur que personne  
 ne lui contestoit. Les Chrétiens aimerent  
 beaucoup mieux s'exposer à cette derniere ac-  
 cusation toute injuste qu'elle étoit, que de  
 donner le moindre soupçon qu'ils adoroient  
 des Idoles. Ils passoient donc devant ces Sta-  
 tuës sans les saluër, & ils avoient raison de le  
 faire. Car ils ne pouvoient douter que l'in-  
 tention de Julien ne fût de les engager à des  
 actions qu'il peüt interpreter comme des de-  
 monstrations d'idolâtrie.

C'est sur ce fondement que nos Synodes  
 Nationaux de France defendirent autrefois si  
 étroitement d'ôter le chapeau lors qu'on ren-  
 controit sur la ruë un Prêtre qui portoit l'Hof-  
 tie à quelque malade. Plusieurs s'imaginoient  
 qu'ils le pouvoient faire innocemment en diri-  
 geant leur intention à rendre cet honneur au  
 Prêtre. Mais comme l'intention de ceux qui  
 vouloient nous y obliger étoit de faire rendre  
 cet honneur à l'Hofstie, & non pas au Prêtre,  
 c'est avec raison que nos Synodes s'y oppo-  
 soient.

Il ne suffit pas même d'avoir égard à l'inten-  
 tion de ceux qui exigent cette sorte d'actions.  
 Il faut regarder encore au jugement que d'au-  
 tres

tres en pourront faire. Car s'il y en a qui s'en scandalisent on est obligé à s'en abstenir. C'est la decision de S. Paul. \* *Si quelque infidelle vous invite, & si vous y voulés aller, mangés de tout ce qui est mis devant vous sans vous en enquerir pour la conscience. Mais si quelqu'un vous dit, cela est sacrifié aux Idoles, n'en mangés point à cause de celui qui vous en a avertis, & à cause de la conscience, je dis la conscience, non la tienne, mais celle de l'autre.*

Je pourrois appliquer ces principes à bien des choses dont on dispute. Mais comme je ne saurois le faire sans tomber dans le malheur que je tâche de faire éviter, qui est celui de choquer quelqu'un de mes freres, j'espere qu'on ne trouvera pas mauvais que je m'en abstienne.

\* I. Cor. X. 27. & 28.





## SIXIÈME DISCOURS.

*De l'Intention.*

**I**L n'est peut-être rien qui contribuë davantage à rendre les actions bonnes ou mauvaises que l'Intention avec laquelle on les fait. On commet une infinité de pechés, qui ne sont pechés que par-là, & qui seroient tout autant d'actions de vertu si on les faisoit par de bons motifs. Ainsi ce n'est pas peu de chose que de bien diriger l'Intention, & quoi que cet art soit tres-décrié par l'abus que les nouveaux Casuistes en font pour autoriser les plus grands excés, il n'est pas à dire que la chose en elle-même ne soit de la dernière importance pour la conduite de nôtre vie. Elle l'est d'autant plus que la plupart de nos peuples sont prevenus de diverses erreurs sur cette matiere, dont il est bon de faire conoître la fausseté & le venin. C'est ce  
que

que je me propose de faire dans ce Discours.

---

## I.

*Qu'il faut avoir de bonnes intentions dans tout ce qu'on fait. Quelles sont les bonnes intentions.*

L'Intention n'est proprement autre chose que cet acte de nôtre esprit, qui destine ce que l'on va faire à une fin qu'on se propose. En effet, il est naturel à l'homme d'avoir une fin dans tout ce qu'il fait. Agir au hazard, & sans savoir, ni ce qu'on fait, ni pourquoi on le fait, c'est ne pas agir en homme, mais en bête, c'est au moins ne suivre ni les regles de la sagesse, ni les lumieres de la raison. La raison, & la sagesse qui en est la plus heureuse assiette, & la plus haute perfection, veulent également qu'on ait quelque but dans tout ce qu'on fait. Mais ce n'est pas tout. Ce but doit être digne de nos soins & de nos desirs. Il doit être véritablement utile & avantageux, & s'il est nuisible, s'il est criminel, si c'est même quelque chose de vil, de leger, & de méprisable, qui ne vaille pas la pêne qu'on se donne pour y parvenir, il est clair qu'il n'est nullement legitime, & que c'est agir avec beau-

beaucoup d'irregularité que de se le proposer pour fin de ses actions.

C'est pourtant ce qui n'arrive que trop souvent. La pluspart du temps nous courons après des objets defendus, souvent a près des choses nuisibles, & presque tousjours après des choses qui ne meritent pas de nous occuper. Quel est le principe secret de la pluspart de nos actions? C'est ou la vanité, ou l'interêt, ou le dessein de nous procurer du plaisir, ou la malignité, ou le desir de vengeance. Qu'on retranche de la vie des hommes toutes les actions qui viennent de l'un ou de l'autre de ces motifs. Ce qui restera se reduira à si peu de chose, que ce ne sera presque rien.

Il est pourtant vrai que la pluspart de ces motifs sont tres-criminels. La vanité, la malignité, & la vengeance le sont essentiellement. L'interêt & le plaisir le sont d'ordinaire, & personne n'ignore combien ces deux motifs causent de pechés. Par-là même ils sont pernicieux, puis qu'ils nous attirent la haine & la colere de Dieu, & font un terrible obstacle à nôtre salut. Ils remplissent nôtre vie de trouble & d'inquietude, & nous causent mille peenes, & mille sujets de douleur. Enfin, le peu qu'il y peut avoir d'utilité dans les moins mauvaises de toutes ces choses ne merite pas que nous nous donnions tant soit peu de peine pour nous les procurer.

J'avouë que nos actions ne sont pas fort con-

considerables en elles mêmes. Mais il est vrai aussi qu'à considerer l'usage que l'on en peut faire elles sont en quelque sorte d'un prix infini. Ne peuvent elles pas nous sauver, & nous aquerir le Ciel? Pouvant donc être employées si utilement il est juste de les ménager, & de n'en être pas aussi prodigues que nous le sommes lors que nous les consumons après les choses dont il s'agit.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus ridicule que de se gêner comme on fait pour s'attirer l'estime, le respect, & l'approbation du reste des hommes? C'est le véritable principe de la pluspart de nos actions. C'est ce qui nous occupe sans cesse. Triste & miserable occupation! Car premierement, il est tres-difficile, & presque impossible d'y reüssir. Il y a trop de malignité dans le cœur de ceux dont nous recherchons l'estime pour pouvoir esperer raisonnablement qu'ils nous l'accordent. La pluspart sont trop prevenus contre nous. Ils ont même trop d'interêt à nous traverser dans nos pretentions pour nous laisser croire qu'ils nous y assistent. En effet, ils pretendent aussi bien que nous à cette même estime que nous recherchons, & ils sont d'ailleurs preoccupés de cette pensée qu'il en est de l'estime comme du reste des choses, où chacun a d'autant moins de part, qu'il faut les partager avec plus de coucurrens: Ce qui fait que les plus avides d'honneur & de gloire sont d'ordinaire les plus

malins, parce qu'en effet, ils regardent tous les autres comme des rivaux importuns qui viennent leur enlever ce qui leur appartient.

L'approbation universelle est donc la pierre philosophale, que tant de gens cherchent, & que personne ne trouva jamais. Mais je veux qu'on la trouve. Je veux qu'on soit estimé. Qu'est tout cela dans le fond? L'estime d'un tas de personnes que nous méprisons, le jugement avantageux que des aveugles, des ignorans, des injustes peuvent prononcer en nôtre faveur, est-ce une chose qui merite qu'on s'en mette en pêne? Je dis bien plus. Quel grand bien nous fait l'approbation des plus éclairés? Nous rend-elle dans le fond ni plus loüables, ni plus heureux? Je fais bien en quoi consiste ce sel qui nous y fait trouver tant de goût. C'est qu'elle flatte agreablement nôtre orgueil, c'est qu'elle nourrit & berce cet amour propre qui nous possède. Elle nous confirme dans l'opinion avantageuse que nous avons de nous mêmes en nous faisant remarquer que ceux qui passent pour les plus habiles & pour les meilleurs conoisseurs en jugent de même que nous. Mais bien loin que ceci justifie l'état que nous faisons de l'approbation des autres, rien n'en découvre si clairement le venin, l'orgueil que nous cherchons à nourrir & à fortifier par-là étant le plus grand de tous nos defauts, celui que Dieu regarde avec le plus d'averfion, & qui fait le plus grand obstacle à nôtre salut.

Je



Je pourrois dire la même chose du plaisir & de l'interêt. Mais comme ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiere, je me contenterai de remarquer que tous ces divers motifs que j'ai indiqués ont ceci de commun qu'ils tirent leur origine de l'amour propre, je dis de cet amour propre aveugle & déreglé, qui ne s'occupe qu'à rechercher de faux biens, & qui ne prend pas même les meilleures routes pour les trouver. En effet, on comprend sans pêne que l'attache qu'on a pour la vaine gloire, pour l'interêt, pour le plaisir, que la malignité & le desir de vengeance ne sont que les branches de cet arbre dont l'amour propre est le tronc.

Il est donc vrai que par tous ces divers motifs l'homme agit, ou du moins pretend agir pour lui-même, & qu'il s'établit lui-même sa dernière fin. Ce n'est pas tout. Comme il tâche de faire servir tout à ses usages, de profiter de tout, de gagner sur tout, il ne tient pas à lui qu'il ne soit la dernière fin de toutes choses. Mais cela est-il supportable? Est-il juste que ce ver de terres s'approprie une qualité qui n'appartient qu'à Dieu seul? Qui ne fait que comme Dieu est le premier principe de toutes choses il en est aussi la dernière fin. *De lui, par lui, & pour lui sont toutes choses*, nous dit son Apôtre. L'homme, comme le reste des creatures, n'a été fait que pour lui. Pourquoi donc doit-il sortir du rang de simple moyen où Dieu l'a mis lors qu'il l'a créé, pour

se mettre en la place de Dieu lui-même, cette place qui ne lui appartient point, & qu'il ne sauroit remplir ?

Il est, après cela, facile de voir quelles sont les bonnes & les mauvaises Intentions. Les bonnes sont celles qui ont Dieu pour but. Par conséquent tout ce qui tend à lui plaire & à lui obeïr, tout ce qui sert à nous unir à lui, & même à lui unir le reste des hommes, par conséquent tout ce qui est utile à nôtre salut, & au salut de nos prochains, tout cela, dis-je, fait tout autant de bonnes Intentions, qui doivent être le principe & le motif de tout ce qu'il nous arrive de faire.

Au contraire, les mauvaises Intentions sont celles qui ne tendent à Dieu, ni mediatement, ni immédiatement. D'où il est aisé de conclurre qu'elles sont toutes bonnes ou mauvaises, & qu'il n'y en a point d'indifferentes. Car ou elles tendent à Dieu, & si cela est elles sont bonnes, ou elles tendent ailleurs, & par là elles sont necessairement mauvaises.

Voyons maintenant quelles sont les actions que les bonnes Intentions doivent diriger. Il en est de trois ordres, de bonnes, de mauvaises, & d'indifferentes, dont les premières sont commandées de Dieu, les secondes sont defenduës, & les troisièmes laissées à nôtre liberté sans commandement ni defense.

## II.

*Quelle est l'Intention avec laquelle il faut faire les bonnes actions.*

**L**es bonnes actions doivent necessairement être faites par de bons motifs. Quelque excellentes qu'elles soient en elles-mêmes & de leur nature, elles deviennent tres-criminelles dès qu'on les fait avec de mauvaises Intentions. Qui ne fait, par exemple, ce que Jesus Christ dit dans l'Evangile sur le sujet des Pharisziens, qui n'observoient tant de jeûnes, & ne faisoient tant d'aumônes & tant de prieres que pour s'attirer l'estime & l'admiration du peuple? Peut-on imaginer quoi que ce soit de plus fort que les reproches & les menaces qu'il leur adresse sur ce sujet?

Lors donc qu'il se presente des occasions de faire quelque bonne œuvre, il ne faut pas se contenter de la faire, mais il faut prendre tous les soins possibles pour empêcher que rien ne lui manque. Il faut prendre garde qu'il ne s'y mêle aucun de ces defauts qui en alterent ordinairement la bonté. Sur tout il faut regarder à l'Intention dans laquelle nous la faisons. Il ne suffit pas que cette Intention ne soit pas mauvaise. Il faut qu'elle soit bonne & louable. C'est à dire, comme je l'ai déjà re-

marqué, que nous devons regarder à Dieu, soit en souhaitant d'avancer sa gloire, soit en desirant de nous approcher de lui, ou d'en approcher nos prochains.

C'est sur ce fondement que S. Augustin & ses Disciples ont soutenu que les infidelles ne sauroient faire de bonnes œuvres. En effet s'il est essentiel à une bonne œuvre d'avoir Dieu pour dernière fin, comment seroit-il possible que celles des infidelles fussent véritablement bonnes, n'ayant aucune connoissance, ni du vrai Dieu, ni de l'obligation où nous sommes de lui rapporter ce que nous faisons. Et comme d'ailleurs l'homme n'agit jamais sans se proposer quelque fin, bonne ou mauvaise, & qu'il n'y en a de bonne que Dieu seul, il faut de nécessité qu'ils en eussent une mauvaise, & qu'ainsi leurs œuvres, non seulement ne fussent pas bonnes, mais fussent de véritables péchés. C'est-là aussi ce que S. Augustin a constamment soutenu, & c'est ce que Jansenius a prouvé invinciblement par un grand nombre de passages formels de ce Pere, & des plus célèbres de ses Disciples. *Jans. de statu nat. laps. lib. 4. per totum.*

C'est par-là encore qu'on peut faire voir la fausseté de cette distinction célèbre, d'une double bonté, la Morale, & la Theologique. On dit qu'à la vérité une œuvre ne sauroit être bonne Theologiquement, ni

confe-

consequemment être utile pour le salut, si elle n'a Dieu pour fin, & son amour pour principe. Mais on soutient qu'encore qu'on ne pense point à Dieu, qu'encore même qu'on ne le conoisse point, on peut faire des actions veritablement bonnes, mais qui ne le feront que Moralement.

Ce que je viens de dire fait voir le contraire. En effet quelle est l'Intention de ceux qui font ces actions qu'on pretend être bonnes Moralement? Quelle est la derniere fin qu'ils se proposent? Est-ce Dieu même? Si cela est ces actions sont bonnes Theologiquement. Est-ce quelque creature? Si cela est elles ne sont bonnes, ni Theologiquement, ni Moralement, n'y ayant point de creature, quelle qu'elle soit, qui soit la fin legitime de nos actions, qui même ne les rende mauvaises & criminelles lors qu'elle soutient à leur égard cette qualité.

Il faut donc de necessité regarder à Dieu dans nos actions pour les rendre veritablement bonnes & conformes à nôtre devoir. Mais ce n'est pas tout. Il faut regarder à Dieu comme à nôtre unique & derniere fin. En effet si rapportant nos actions à Dieu nous rapportions Dieu à quelque autre chose, ce seroit un renversement qui rendroit nos actions mauvaises. Ce seroit faire de Dieu une fin subalterne & subordonnée à une autre fin, ce qui ne peut être que criminel.

C'est par cette raison que ni la crainte servile, ni cet amour de Dieu, qu'on appelle amour d'intérêt, ne rend pas bonnes les actions qui partent de ce principe. En effet ces deux mouvemens sont des suites nécessaires & immédiates de l'amour propre, & l'amour propre fait de nous mêmes nôtre dernière & unique fin. On craint d'éprouver la colère & la vengeance de Dieu, parce qu'on s'aime soi-même. On souhaite encore de le posséder, parce qu'on veut être heureux en le possédant. Ainsi on fait de Dieu un moyen, & on se regarde soi-même comme la fin à laquelle ce moyen conduit, ce qui, comme on vient de le dire, est insupportable.

Il faut donc que le mouvement par lequel nous rapportons nos actions à Dieu soit, non un mouvement réfléchi, & qui revienne à nous, mais un mouvement direct, & qui se termine à lui, sans aller plus loin, & sans se détourner d'aucun côté. En un mot il faut un amour de bien-veillance, & absolument désintéressé. Ce doit être là le principe des bonnes œuvres.

## III.

*Avec quelle Intention on doit faire les actions indifferentes.*

JE dis la même chose des actions indifferentes. Une bonne Intention y est nécessaire, non à la vérité pour les laisser dans l'indifférence qui leur est naturelle, mais pour les rendre bonnes, & même pour les empêcher de devenir mauvaises. Il est certain en effet qu'une bonne Intention peut rendre bonne une action indifférente de sa nature. Par exemple; c'est une chose indifférente de marcher, & d'entrer dans une maison. Mais si j'y vai par un principe de zèle ou de charité, pour y instruire un ignorant, pour y consoler un affligé, ou pour y assister un misérable, cette action qui étoit indifférente de sa nature deviendra bonne par la bonté de mon Intention, comme au contraire elle deviendra mauvaise si je vai dans cette maison pour y dérober, ou pour calomnier mon prochain.

Cela étant, je soutiens qu'il n'est point d'action si indifférente de sa nature qui ne puisse devenir louable étant faite à propos, & par une bonne Intention, & par conséquent il est facile de voir combien Dieu nous a donné de moyens pour nous sanctifier, & pour nous

avancer dans la voye du Ciel. Sans parler des autres, il nous en a donné tout autant qu'il y a d'actions indifferentes que nous pouvons rendre bonnes en les faisant par de bons principes. C'est à dire, qu'il y en a une infinité. Car qui ne fait la multitude innombrable de cette sorte d'actions? Qui ne fait qu'elles occupent, non pas les trois quarts de la vie, mais la vie presque toute entiere? Par consequent ce moyen tout seul suffit à sanctifier toute nôtre vie, & à en faire la vie d'un enfant de Dieu.

Qu'un artisan se propose pour but de son travail, non de gagner ce qu'il lui faut pour fournir à ses débauches, mais de se procurer ce qui lui est necessaire pour élever sa famille, & pour se mettre en état d'assister les povres. Qu'un homme de lettres s'applique à l'étude, non pour satisfaire sa curiosité, & pour flatter son orgueil, mais pour conoître la verité, & pour se mettre en état de la faire conoître aux autres. Qu'un Magistrat soit assidu à faire sa Charge, non pour s'enrichir & pour se faire honorer, mais pour proteger l'innocence, & pour rendre les peuples heureux. Que chacun dans sa profession ait des veuës semblables, & travaille pour de bonnes fins. Tout ce qu'il fera deviendra saint, loüable, agreable à Dieu, tout ce qu'il fera avancera considerablement son salut.

Quelle est donc l'imprudence de ceux qui par cette seule omission perdent la meilleure par-



partie de leur vie, & se mettent hors d'état d'en pouvoir rendre compte à Dieu en son jugement? Que lui répondront-ils en effet, lors qu'il leur demandera quel usage ils ont fait de tant de moyens qu'il leur avoit mis entre les mains pour les faire servir à sa gloire & à leur salut? Que se répondront-ils à eux-mêmes, lors qu'ouvrant tout d'un coup les yeux à leur intérêt ils se reprocheront de l'avoir si honteusement négligé, & de n'avoir rien fait pour eux, lors qu'ils y pouvoient travailler si utilement? Tant de pénes, tant de fatigues qu'ils ont esfuyées, & dont ils pouvoient faire un si bon usage, seront autant de pénes & de fatigues perduës, & ne leur serviront qu'à les confondre & à les accabler.

Mais que dis-je? Non seulement on ne gagne rien en n'agissant pas par de bonnes Intentions, on se perd par-là, & on offense Dieu. Car c'est une verité indubitable qu'il suffit qu'une action n'ait pas une bonne fin non seulement pour n'être pas bonne, mais pour être mauvaise, & digne de blâme. C'est la doctrine constante de S. Augustin. \* *Tout ce que l'homme, dit-il, fait de bien, & qu'il ne fait pas en vue de ce que la véritable sagesse prescrit, quelque bon qu'il paroisse au dehors, est un péché pour cela même qu'on ne le fait pas pour une bonne fin. Ipso non recto fine peccatum est.*

Le fondement de cette Doctrine est ce que

\* Aug. Cont. Jul. lib. 4. cap. 30.

j'ai déjà remarqué dans un autre endroit, qu'il n'y a que la gloire de Dieu qui soit la dernière fin legitime de toutes choses. Tout ce qui ne tend pas à ce but s'égaré necessairement, & par consequent merite beaucoup plus de blâme que de louange. Pour agir donc regulierement il faut se proposer cette fin. C'est S. Paul \* qui nous l'apprend nettement. *Soit, dit-il, que vous mangiés, soit que vous beuviés, ou que vous fassiés quelqu'autre chose, faites le tout à la gloire de Dieu.* Par consequent boire, manger, faire quelqu'autre chose quelle qu'elle soit, & ne la pas faire pour la gloire de Dieu, c'est pecher, puis que c'est ne pas donner à ses actions une fin qu'elles doivent necessairement avoir, & leur en donner une qu'il seroit juste qu'elles n'eussent point, c'est dérober à Dieu ce qui lui appartient legitime-ment, & donner à la creature ce qu'il falloit reserver au seul Createur.

Quelle effroyable multitude de crimes vient-il de l'omission de ce seul devoir? Toute la vie n'est qu'un tissu d'actions indifferentes de leur nature. On veille, on dort, on travaille, on fait travailler, on mange, on se promene, on voyage, on écrit, on lit, on fait des visites, on en reçoit, on parle, on raisonne, on fait cent autres choses semblables qui ne sont d'elles-mêmes ni commandées, ni defenduës par la Loi de Dieu. On ne fait gueres que cela  
seul,

\* 1. Cor. 10.

feul, & qui retrancheroit cette sorte d'actions de la vie n'y laisseroit presque rien. Mais dans quelle veuë les fait-on? Quelle est la fin que l'on s'y propose? Est-ce la gloire de Dieu? Est-ce le desir de lui plaire? Le plus souvent, ou pour mieux dire presque tousjours, on regarde ailleurs, & on ne se souvient pas seulement qu'il faille penser à Dieu. Ce ne sont donc que des égaremens perpetuels, ce ne sont que des pechés, qui nous rendent coupables devant Dieu, & qui nous jettent dans le danger d'éprouver eternellement sa vengeance.

C'est un desordre qu'on ne sauroit assés deplorer. Il ne faudroit, comme je l'ai déjà dit, que donner une fin legitime à toute la masse de nos actions. Il ne faudroit que les diriger à la gloire de Dieu pour les rendre bonnes, & pour les mettre en état de lui plaire, & d'être utiles à nôtre salut. Au lieu de cela nous en faisons une destination qui les rend toutes mauvaises & criminelles, & fait qu'elles ne sont propres qu'à provoquer la colere de Dieu, & à nous rendre eternellement miserables. Peut-on imaginer un aveuglement plus prodigieux?

Mais, dira-t-on, faut-il donc eternellement penser à cela? Je réponds que quand même il le faudroit de la sorte nous ne devrions pas le trouver mauvais. Mais en effet la chose n'est pas necessaire. Il suffit d'y penser de temps en temps, & sur tout lors qu'on forme quelque  
nou-

nouveau dessein. Il suffit de ne revoquer jamais ces destinations que nous faisons de nôtre travail par d'autres actes contraires. Pourveu que cela soit, le premier projet subsiste toujours, & son influence se répand sur chacune des actions particulières qui nous occupent.

Il y a cependant quelque précautions à observer dans ce que je dis. La première, qu'il faut être bien assuré que l'action qu'on prétend sanctifier par une bonne Intention est tout au moins indifférente de sa nature. Car comme nous les verrons dans la suite, si elle étoit mauvaise une bonne Intention n'y pourroit être que mal appliquée. Et c'est ici, pour le dire en passant, la principale source des égaremens des Casuistes sur ce qu'ils appellent la direction de l'Intention. Ils supposent que de certaines actions sont indifférentes, & sur ce fondement ils soutiennent qu'on peut les faire avec de bonnes Intentions. Mais comme en effet ces actions sont mauvaises, l'Intention ne les feroit rendre bonnes.

Par exemple, un homme outragé veut tuer son ennemi, & on le lui permet pourveu qu'il dirige bien son Intention, & qu'il ait dessein, non de se vanger, mais de recouvrer son honneur. On suppose que tuer est une action indifférente de sa nature, sous prétexte qu'elle est innocente dans une guerre juste, & à l'égard d'un criminel qu'un Juge condamne à

per-

perdre la vie. Mais si cette action est indifferente dans cette idée generale, elle ne l'est pas dans les circonstances particulieres où l'on la permet. On tuë alors de son autorité privée, ce qui ne se peut sans pecher. Ainsi l'action n'étant point indifferente, on ne peut la faire avec une bonne Intention.

La seconde precaution qu'il faut observer, c'est que l'Intention qui conduit cette action indifferente doit être certainement bonne. Car si elle est mauvaise elle gâtera l'action au lieu de la rectifier. C'est pourtant ce qu'on peut remarquer dans la decision que je viens de rapporter. Car enfin, cet honneur qu'on veut recouvrer en tuant celui par qui l'on est outragé, est un faux honneur, qui consiste dans la reputation de ne rien souffrir, c'est à dire, d'être un tres-mauvais Chrétien; rien n'étant plus essenciel à un veritable Chrétien que la charité, la douceur, & la patience.

Je dis la même chose d'une decision semblable. Un Ecclesiastique souhaite un Benefice que le Collateur ne veut lui donner que pour de l'argent. Un Casuiste commode lui donne le moyen de le faire sans Simonie. C'est en dirigeant son Intention, & lui conseillant de donner la somme qu'on lui demande, non comme le prix du Benefice, mais comme un motif qui porte le Collateur à le lui donner. On presuppose que donner de l'argent pour servir de motif à conferer un Benefice, est le donner avec

avec un Intention innocente, & on se trompe. C'est une Intention Simoniaque, & la véritable Simonie ne consiste proprement qu'en cela. Quelle apparence que Simon lui même pensât à aucune autre chose qu'à obtenir de S. Pierre qu'il lui donnât le pouvoir de conférer le S. Esprit par l'imposition de ses mains! Et d'ailleurs s'il falloit avoir d'autres pensées pour être Simoniaque, le moyen de convaincre personne de l'être? Le moyen par consequent de punir ceux qui commettent ce grand peché?

En troisième lieu, ces actions indifferentes aux quelles, on applique de bonnes Intentions doivent être propres à conduire à la fin à laquelle cette Intention les destine. Car si elles n'y seroient de rien il seroit ridicule de les faire dans ce dessein. Je dis bien plus. Quand même ces actions seroient des moyens propres à conduire à la fin prochaine & immediate que l'on se propose, si d'ailleurs elles sont contraires à la fin dernière & principale que l'on doit avoir, je veux dire à l'avancement de la gloire de Dieu, & au desir de lui plaire, il faut les omettre & s'en abstenir.

Enfin, il faut remarquer que c'est un renversement terrible de commencer par résoudre l'action, & après l'avoir résoluë chercher dans son esprit une Intention que l'on y puisse appliquer. L'ordre de la nature selon tous les Philosophes est de commencer par l'Intention, de se proposer d'abord une bonne fin, & cela fait,  
de

de chercher les moyens les plus propres pour y parvenir. Cet ordre est d'autant plus raisonnable que la bonté des moyens ne consistant que dans l'utilité qu'il ont pour nous conduire à la fin, il est impossible des les bien choisir sans regarder à cette fin, & par consequent sans se l'être déjà proposée. Agir autrement c'est une temerité extrême, & s'exposer à un danger inevitable de faire de mauvais choix.

C'est encore une remarque qu'on peut appliquer aux deux décisions que j'ai rapportées. Les personnes à qui on les donne ne deliberent pas pour savoir s'il faut rechercher un Benefice qu'on ne peut avoir que pour de l'argent, ni s'il faut tuër cet homme qui a donné un soufflet. C'est une resolution qu'ils ont déjà prise. Mais il cherchent des Intentions pour faire innocemment l'un & l'autre. Quoi de plus irregulier? Il faloit commencer par un dessein sincere de plaire à Dieu, & de se sauver. Il faloit ensuite chercher les moyens de reüssir dans ce dessein. Tenant cette voye on ne s'avisera jamais d'acheter des Benefices, ni de tuër les gens, n'y ayant point d'esprit si déreglé qui puisse s'imaginer qu'acheter des Benefices, & tuër des Chrétiens soient des moyens propres à se procurer l'amour de Dieu, & à avancer son salut.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquesfois permis de changer cet ordre. On le peut, & on le doit même lors que la resolution est prise, & qu'il

qu'il n'est pas possible de la changer, comme lors qu'on a embrassé un genre de vie qu'on ne peut quitter. Alors il faut se reduire à tâcher d'en faire le meilleur usage que l'on pourra, & reparer de cette maniere la faute qu'on a faite en se determinant temerairement.

---

 IV.

*De l'Intention par rapport aux actions mauvaises.*

**I**L ne me reste plus qu'à considerer le pouvoir des bonnes Intentions par rapport aux actions mauvaises. La plupart de ceux qui n'ont pas fait une étude particuliere de la Theologie s'imaginent que l'efficace d'une bonne Intention est telle, qu'elle peut rectifier le desordre qui se trouve dans l'action. Ils ne peuvent se persuader qu'il y ait du mal à faire un petit peché qui peut produire quelque bon effet, & lors qu'on leur dit, par exemple, qu'il ne faut jamais mentir, non pas même pour sauver la vie à un homme, & que quelque innocent & quelque vertueux que cet homme soit, quelque obligation même qu'on lui ait, il vaut mieux le laisser perir, que de le tirer du danger par un mensonge purement officieux, & qui ne fasse du mal à personne,

ils



ils regardent cette verité comme une de ces maximes outrées, qui ne sont bonnes qu'à jeter les gens dans le desespoir, & qu'à leur inspirer de l'averfion pour la Religion Chrétienne.

Comme cette erreur est dangereuse, & qu'elle est d'ailleurs fort commune, il ne sera pas mal d'en faire voir la fauffeté le plus diftinctement qu'on pourra, & de montrer combien elle est oppofée aux maximes de l'Evangile.

C'est d'abord un grand prejuge contr'elle que tous les Theologiens de toutes les Sectes s'accordent pour la combattre. On fait de quelle maniere ces Theologiens s'éloignent les uns des autres. On fait qu'il n'est rien de fi constant que quelqu'un d'entr'eux n'ait entrepris de détruire & de renverfer. On fait en particulier avec quelle hardieffe les nouveaux Cafuiftes ont corrompu la Morale de Jesus Christ, & jufqu'ou ils ont porté leurs relâchemens. On fait qu'ils ont autorifé les plus grands excés, & qu'à péne est-il aucun crime qu'ils n'ayent trouvé le moyen de faire paroître innocent. Ils avouënt tous neantmoins qu'il ne faut jamais faire du mal dans un bon deffein, & qu'en particulier il n'y a point de cas où il foit permis de mentir. J'en ai confulté plusieurs fur cette matiere. Je me fuis particulièrement attaché aux plus relâchés, tels que font ordinairement les Jefuites. Mais j'ai trouvé qu'ils s'accordent tous, fans en excepter Sanchez, ni Escobar, à reconoître cette verité.

J'ai

J'ai bien trouvé dans leurs Livres diverses décisions qui semblent presupposer le contraire, comme ce que j'ai déjà rapporté sur le sujet de la Simonie & de l'homicide, qu'ils s'imaginent de justifier par une direction d'Intention. Mais, en effet, ils ne se portent à ces excès que parce qu'ils presupposent fausement que ces actions sont indifferentes de leur nature, & qu'il n'y a que l'Intention qui les puisse rendre bonnes ou mauvaises.

J'en ai trouvé encore qui disent que ce n'est qu'un peché veniel à un Religieux de calomnier ceux qui tâchent de le décrier, ou de décrier tout son Ordre. Mais je n'en ai point vu qui ayent soutenu positivement que la chose est permise & innocente.

Enfin, j'en ai trouvé plusieurs qui approuvent les équivoques & les réservations mentales. Mais pour ce qui regarde les mensonges avoués & reconnus pour tels, je n'ai vu personne qui les soutint, dans quelque dessein, & avec quelque Intention qu'on les puisse dire. N'est-ce pas une forte presumption que la chose doit être bien évidente, puis que cette forte de gens, qui contestent tout, n'ont osé douter de ceci?

L'autorité de S. Augustin fait un second préjugé en faveur de ce sentiment. On sait que l'antiquité n'a point eu de Theologien de la force de ce grand homme, ce qui fait que les Docteurs ont tant de déférence pour ses pen-

pensées, & se font un honneur de marcher sur  
 ses pas, & de s'attacher à ses décisions. Il a  
 cependant traité cette matiere avec beaucoup  
 de soin & d'exactitude dans ses deux Ouvrages  
 contre le mensonge. Il a décidé en general  
 que quoi qu'il importe beaucoup de savoir  
 pour quelle cause, à quelle fin, & avec quelle  
 Intention on fait ce qu'on fait, il n'est jamais  
 permis de faire des choses qui sont constam-  
 ment mauvaises pour quelque cause, à quel-  
 que fin, & avec quelque Intention que ce soit.  
 Il a recherché en particulier tous les cas où l'on  
 pourroit s'imaginer le plus vrai-semblable-  
 ment que l'on peut mentir, & il a fait voir  
 qu'il n'y en a pas un où il soit permis de le faire.  
 Il soutient qu'il faut s'en garder quoi qu'on ne  
 puisse autrement conserver ses biens, sa repu-  
 tation, ou sa vie, la vie, les biens, ou la repu-  
 tation du prochain. Il donne en particulier  
 trois décisions qui font voir combien il étoit  
 ferme sur ce sentiment. La premiere, que si  
 tout le genre humain devoit être exterminé, &  
 qu'il fût possible de le sauver par un mensonge,  
 il faudroit éviter le mensonge, & laisser perir  
 tout le genre humain. La seconde, que lors  
 qu'en disant un mensonge on peut empêcher  
 un ou plusieurs de nos prochains de pecher,  
 il vaut mieux les laisser pecher que de mentir.  
 La troisiéme, que lors qu'en mentant on peut  
 empêcher un de nos prochains d'être damné  
 éternellement, comme il est aisé d'imaginer  
 plusieurs

plusieurs cas où la chose seroit tres-possible dans les principes de S. Augustin, il vaut mieux le laisser perir, que de le sauver aux dépens de la verité. Il n'est pas possible d'aller plus loin, ni de dire rien de plus fort sur ce sujet : Ainsi l'on ne peut douter que ce grand homme qui s'est expliqué de la sorte ne fût tres éloigné de croire qu'on peût faire le mal avec de bonnes intentions.

Mais ce ne sont-là que des prejugués. Voici quelque chose de plus convaincant. C'est la decision nette, précise, & formelle du grand S. Paul. \* *Mais plustot, dit-il, selon que nous sommes blâmés, & selon que quelques-uns assurent que nous disons, que ne faisons-nous des maux afin qu'il en arrive du bien ? Desquels la condamnation est juste.* Qu'on fasse tomber cette condamnation sur ce qu'on voudra, ou sur ceux qui debitent cette maxime, qu'on peut faire du mal afin qu'il en arrive du bien, ou sur ceux qui l'imputent mal à propos, soit aux Apôtres, soit aux Chrétiens, c'est une preuve convaincante que la maxime doit être fausse, puis que si elle étoit veritable on ne pourroit condamner avec justice ni ceux qui l'enseignent eux-mêmes, ni ceux qui l'attribuent aux Defenseurs de la verité.

Que si la maxime est fausse nôtre question est vidée. Il n'est pas permis de faire du mal  
afin

\*Rom. III. 8.

afin qu'il en arrive du bien. Il n'est donc pas permis de faire des choses que Dieu a défendues quoi qu'on les fasse avec de bonnes Intentions. Car n'est-ce pas avoir de bonnes Intentions que de désirer qu'il en arrive du bien? Rien donc n'est plus net que cette décision.

Ce que Jesus Christ dit à ses Apôtres que le temps viendra auquel ceux-mêmes qui les feront mourir croiront faire service à Dieu, fait voir encore la même chose. Car enfin, servir Dieu & avancer son Regne est une excellente chose. Par conséquent agir dans ce dessein c'est avoir la meilleure Intention qu'il soit possible d'imaginer. Si donc il ne falloit qu'une bonne Intention pour justifier une action mauvaise, il ne faudroit que ceci pour faire mourir innocemment les Predicateurs de la vérité. C'est neantmoins ce que Jesus Christ ne dit point. Il ne dit pas que ceux qui feront mourir ses Disciples rendront effectivement du service à Dieu, mais seulement qu'ils croiront lui en rendre, ce qui emporte visiblement qu'ils se tromperont.

L'exemple de S. Paul éclaircit admirablement tout ceci. Il étoit prevenu de l'erreur dont Jesus Christ parle. Il s'imaginait d'avancer considérablement la gloire de Dieu en persecutant les Chrétiens. Il déclare lui-même qu'il ne les persecutoit que par un mouvement de zele. *Quand au zele, dit-il, persecutant l'Eglise.* Voilà donc une tres-bonne In-  
ten-

tion. Mais cette Intention suffit-elle pour le justifier? Qu'on s'en rapporte à ce qu'il en dit lui-même en divers endroits de ses saints Ecrits. Il exagere par tout ses emportemens & reconnoît qu'il a mérité les supplices les plus rigoureux, & que si après de tels excès Dieu lui a fait grace, c'est la preuve du monde la plus éclatante des merveilles de sa clemence & de sa miséricorde infinie. \* *J'étois, dit-il, un blasphémateur, un persécuteur, & un oppresseur, mais miséricorde m'a été faite afin que Jésus Christ montrât en moi le premier toute clemence pour un exemplaire à ceux qui viendroient à croire en lui à vie éternelle.*

Le Roi Saül auroit mieux fait s'il avoit reconnu sa faute comme S. Paul, que de chercher, comme § l'Histoire Sainte l'assure, à s'excuser sur son Intention. Dieu lui avoit commandé d'exécuter l'anathème prononcé long-temps auparavant contre les Amalekites, d'exterminer absolument tout ce peuple, & de n'épargner pas même le bétail. Saül néanmoins touché d'un faux zèle, & d'une fausse compassion, épargna le Roi Agag, & réserva une partie du plus beau bétail pour en faire un Sacrifice à Dieu, qu'il vouloit remercier d'une si belle victoire. *Le peuple, dit-il à Samuël, le peuple a pris des bœufs, & des brebis pour les sacrifier à l'Eternel ton Dieu en Guilgal.* Voilà une tres-bonne Intention.

Mais

\* I. Tim. 1.

§ I. Sam. 15.

Mais qu'est-ce que le Prophete répond ? L'Eternel, dit-il, prend-il plaisir aux holocaustes & aux sacrifices comme à ce qu'on obéisse à sa voix ? Voici, obéir vaut mieux que sacrifice, & se rendre attentif vaut mieux que graisse de moutons. Car c'est péché de devinement que rebellion. D'autant donc que tu as rejeté la parole de l'Eternel, il t'a aussi rejeté afin que tu ne sois plus Roi.

On dira peut-être que Saül mentoit, & que ce n'étoit pas son Intention de sacrifier à Dieu ce bétail, mais de le retenir pour lui-même, & d'en profiter. Mais outre qu'il n'est pas permis d'imputer à qui que ce soit des crimes dont on ne peut pas les convaincre, il doit nous suffire que Samuël ne lui reproche point de mentir, & ne rejette pas son excuse comme contraire à la vérité, mais seulement comme insuffisante pour sa justification. Il ne nie pas que Saül n'ait eu l'Intention qu'il dit, mais il lui soutient que cette Intention ne lui sert de rien, parce que le sacrifice quelque excellent qu'il soit n'est nullement comparable à l'obéissance, & qu'il vaut mieux se tenir soumis à la volonté de Dieu, en faisant ce qu'il nous ordonne, que de prétendre de nous en dispenser sous quelque prétexte, & pour quelque dessein que ce soit.

Je ne saurois laisser cet exemple sans y faire encore deux reflexions. La première, que le commandement que Saül viola étoit un com-

comandement positif & ceremoniel. L'ordre qu'il reçut d'exterminer les Amalekites n'étoit pas une de ces Loix naturelles, dont Dieu ne dispense jamais personne, & qui sont fondées sur la justice des devoirs même qu'elles prescrivent. C'étoit une Loi arbitraire, & qui tiroit toute sa force de la volonté libre & indépendante du Legislatteur. Si donc il n'est pas permis de violer même ces fortes de Loix pour de bonnes Intentions, comment sera-il permis de manquer à celles qui sont de droit naturel, telles que sont la plupart de celles dont Dieu a chargé les Chrétiens, & telle qu'est en particulier celle qui defend le mensonge?

La seconde reflexion que je fais sur ceci, c'est que la réponse de Samuël, & la rigueur avec laquelle Dieu même traite Saül pour le punir de sa desobeïssance, font bien voir que rien n'est plus faux que ce qu'on nous dit qu'une bonne Intention peut rendre veniels des pechés qui seroient mortels sans cela. Si cela étoit Saül n'auroit peché que veniellement. Mais Samuël en jugeoit d'une autre maniere traitant sa desobeïssance de Magie & d'Idolatrie, & Dieu même, qui pour cette seule raison le rejette, & le dépouille de sa dignité, fait voir qu'il regarde son action comme un grand peché, non pas comme une faute venielle.

Mais voici un autre exemple qui a quelque chose encore de plus éclatant. Dieu avoit de-  
fendu



fendu à tout autre qu'aux Sacrificateurs de toucher l'Arche, ce glorieux Symbole de sa presence \*. Lors que David la fit transporter à Jerusalein, on la mit sur un chariot, qui étoit conduit par Huza. Ce chariot étant venu à un endroit glissant fut sur le point de verser, ce qui ne pouvoit arriver sans que l'Arche tombât à terre, & par consequent sans un grand scandale. Huza frappé de la crainte de ce scandale, avança sa main, & soutint l'Arche & le chariot. Son Intention étoit bonne, qui en peut douter ? Dieu cependant ne se paya pas de la bonté de son Intention. Il le fit mourir sur le champ, & fit voir clairement par-là que lors qu'on a sa Loi il n'y a point d'autre parti à prendre que de s'y conformer le plus exactement que l'on peut. Si cette preuve n'est demonstrative, je ne sai où l'on en pourra trouver pour quoi que ce soit.

## V.

*Que ce qu'on vient de dire est plus conforme à la droite raison qu'il ne paroît d'abord.*

J'Avouë que ceci paroît un peu dur lors qu'on n'y regarde pas d'assés prés. Mais en

K 2

ef.

\* II. Sam. 6.

effet, si l'on y fait quelque attention, on verra que cette Doctrine n'a rien que de raisonnable. Premièrement, c'est une maxime constante dans la Morale qu'il y a cette différence entre le bien & le mal, qu'un seul défaut suffit pour faire le mal, au lieu que plusieurs perfections ne suffisent pas pour faire le bien s'il y en manque une seule. Le mal est d'une nature si contagieuse, qu'il gâte & infecte tout ce qu'il touche, & le bien au contraire d'une nature si delicate, que le plus petit défaut le détruit. Que toutes les parties du corps, à la réserve d'une seule, soient en bon état, on ne pourra pas dire qu'on se porte bien, & le desordre de l'une de ces parties aura plus de pouvoir pour rendre un homme malade, que l'état favorable de toutes les autres pour le rendre sain. Qu'une action tout de même ait non seulement une des conditions qui lui sont nécessaires pour être bonne, mais plusieurs. Ce n'est rien s'il y en manque une seule. L'absence de cette seule fera plus d'effet que la présence de toutes les autres.

Il est pourtant vrai que l'Intention n'est qu'une de ces conditions. Il y en a plusieurs autres qui ne sont pas moins nécessaires. Par exemple, la conformité de l'action à la Loi de Dieu, la manière en laquelle on agit, la promptitude en de certaines actions, en d'autres la perseverance, l'ardeur avec laquelle on s'y

s'y porte, & cent autres choses semblables dont le défaut ne sauroient être couvert par l'Intention.

D'ailleurs, faire du mal avec une bonne Intention c'est faire voir qu'on a une tres petite idée de la sagesse & de la puissance de Dieu. C'est presupposer que Dieu ne sauroit faire réussir les choses à sa gloire, & selon sa volonté si nos crimes ne viennent à son secours. Il faut avancer cette gloire tant que l'on pourra, je l'avouë. Mais c'est en se tenant dans les bornes que la Loi nous prescrit. Car violer la Loi pour avancer sa gloire c'est un déreglement d'autant plus étrange, que l'observation de la Loi de Dieu est de toutes les choses du monde, celle qui est la plus propre à avancer sa gloire, & qu'au contraire rien ne l'obscurcit au point que la transgression de cette Loi.

C'est ce qui paroît en particulier dans l'occasion où l'on se permet le plus ordinairement d'agir selon ce principe, je veux dire en tâchant de defendre & de soutenir la Religion qu'on professe, & de la faire triompher de ce qu'on regarde comme des erreurs. Ce dessein paroît si beau qu'on croit tout permis pour y réussir. Mais que ce procedé est injurieux à la puissance de Dieu! Croit-on donc cette puissance si bornée qu'elle manque de moyens pour faire conoître sa verité, & que sans nos excès il lui faille abandonner un dessein que l'on presuppose qu'il a fort à cœur? Et ne

fait-on pas que tout lui est aisé, & qu'il ne lui faut que vouloir les choses les plus difficiles pour faire qu'elles s'exécutent ?

D'ailleurs, sommes-nous bien assurés que les intérêts de la gloire de Dieu demandent que sa vérité soit conuë dans un tel Royaume, ou dans une telle Province? Quoi, ne savons-nous pas que tout ce que Dieu fait il le fait pour sa gloire, même pour la plus grande gloire! Pouvons nous douter que sa gloire ne soit avancée lors qu'il transporte le chandelier de son lieu, pour me servir des termes de l'Écriture, c'est à dire lors qu'il laisse éteindre quelque part la lumière de sa conoissance, aussi bien que lors qu'il l'y allume? Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il procure lui est glorieux. Mais tantôt il veut être glorifié d'une façon, & tantôt d'une autre. Et comme nous ne savons pas dans chaque occasion quelle est la manière particulière en laquelle il veut être glorifié, nous devons craindre de nous opposer à ses desseins en suivant nos caprices & nos fantaisies. Nous devons apprehender de lui ôter la gloire qu'il cherche en lui donnant celle qu'il rejette & qu'il ne veut point.

Pour nous conduire régulièrement il faut nous proposer pour but, non en general la gloire de Dieu, mais en particulier la gloire qui est l'objet present de sa volonté. C'est la seule que nous devons tâcher de lui procurer. Que si l'on me demande par quel moyen on  
pour-

pourra conoître une chose qui paroît si fort élevée au dessus de nôtre petite capacité, je répondrai que cela n'est pas, à beaucoup près aussi difficile qu'il paroît d'abord. Dieu a tousjours ses voyes pour faire conoître sa volonté aux hommes. Il ne se sert plus pour cela des revelations immediates, comme il faisoit assés souvent dans les premiers temps. Il a deux autres voyes qui sont plus communes & plus ordinaires. L'une c'est l'evenement, car tout ce qui arrive est conforme à sa maniere à la volonté de Dieu. L'autre consiste dans les ouvertures que sa Providence nous fait pour de certaines choses, à quoi l'on peut dire qu'elle nous appelle par les conjonctures particulieres où elle nous met, & rien n'est plus propre que cette voye à nous faire conoître sa volonté.

En effet lors que Dieu a conduit de telle sorte les choses, & nous a mis dans un tel état, qu'il faut necessairement, ou que nous pechions, ou que pour nous empêcher, de le faire nous nous resolvions, soit à souffrir quelque mal fâcheux & incommode soit à faire quelque chose pour laquelle nous avons de la repugnance nous devons tenir pour certain que Dieu nous appelle à souffrir ce mal, ou à faire cette action desagreable, & que c'est là sa volonté.

Plusieurs sont en péne de savoir si Dieu les appelle au Martyre. Mais il peuvent s'en assurer fort facilement la par voye que j'indi-

que. Peuvent-ils éviter la persécution sans commettre le moindre péché, sans défavouer la vérité, sans cesser même de la confesser dans les occasions où l'intérêt de la gloire de Dieu, & le bien de nôtre prochain le demandent ? Si cela est, ils peuvent s'asseurer que Dieu ne les appelle point au Martyre. Mais si les choses sont dans un tel état qu'on ne puisse éviter la mort que par un péché, quelque petit qu'il paroisse, & de quelque nature qu'il soit, on ne doit point douter qu'on ne soit appelé à souffrir, & l'on doit regarder la situation où l'on se trouve comme une vocation expresse, & comme une voix tres-intelligible de la Providence qui nous fait conoître sa volonté,

Je dis la même chose sur mon sujet. Je suis en pêne de savoir par quelle voye Dieu veut que j'avance sa gloire dans les occurences où je me trouve. Pour m'en assurer, je n'ai qu'à considérer quelle de ces voyes est la plus innocente. Car s'il en est quelqu'une de criminelle, je puis tenir pour certain que ce n'est pas celle que Dieu veut que je suive presentement, quoi que rien n'empêche que dans d'autres occurences, où cette voye, qui est maintenant criminelle par des circonstances que je n'en puis separer, deviendra innocente par l'absence de quelqu'une de ces circonstances, je ne puisse, & je ne doive même l'embrasser.

Ce fut ainsi que David raisonna dans la caverne de Henguedi. Il ne doutoit pas qu'il ne

ne fût plus propre que Saül à occuper le Trône d'Israël, puis que Dieu lui-même le lui avoit fait entendre. Il ne doutoit pas que dès qu'il y seroit monté il n'y travaillât d'une tout autre maniere à avancer la gloire de Dieu, & à procurer la felicité de ses peuples. Il lui étoit aisé de se mettre en la place de Saül. Il ne faloit pour cela que le tuër, comme il le pouvoit sans danger. Il sembloit que la Providence le lui eût mis entre les mains dans ce dessein, & que ce fût mal répondre à ses Intentions que de laisser passer une si belle occasion de terminer cette longue guerre, & de se mettre en état de faire les grandes choses qu'on vit dans la suite. C'est de quoi il n'auroit pas douté si ce moyen eût été innocent. Mais comme il étoit criminel il ne peut se persuader qu'il fût dans l'ordre de Dieu, & conforme à sa volonté, & il aima mieux s'exposer lui-même à de nouvelles traverses, & laisser les affaires publiques dans la confusion où la mauvaise administration de Saül les avoit jettées, que d'y remédier par une voye qui ne lui paroïssoit pas approuvée de Dieu.

C'est ainsi que nous devrions tousjours raisonner. Nous devrions nous persuader que Dieu ne veut pas que nous fassions ce que nous ne pouvons faire sans l'offenser, & d'ailleurs il seroit juste de considérer que sa benediction est tout autrement nécessaire que nos efforts pour faire reüssir les choses d'une maniere qui

soit tant soit peu avantageuse. Pouvons-nous cependant nous imaginer que nos crimes soient des moyens fort propres à attirer la faveur & la benediction de Dieu ? Ne devons-nous pas plustôt craindre qu'ils irritent sa colere, & qu'il confonde des pensées si contraires à ses volontés !

Qu'on s'ôte donc ces vaines imaginations de l'esprit, & qu'on se persuade que la meilleure de toutes les Intentionsestcelle de faire la volonté de Dieu, & de se tenir exactement dans les bornes qu'il nous a prescrites. Qu'on se contente de faire son devoir, & qu'on laisse le choix des evenemens à la disposition de la Providence.







## S E P T I E M E D I S C O U R S.

*De la nécessité d'agir & de se conduire conséquemment.*

**O**N pardonne sans pêne aux plus grands genies de s'être trompés, mais on ne pardonne pas même aux plus petits de se contredire. Ne tomber jamais dans aucune erreur est une perfection qui passe la portée de l'esprit de l'homme, & qu'on n'exige de qui que ce soit. Mais il n'est personne qui ne soit tenu de savoir ce qu'il dit & ce qu'il pense, & comme on fait voir qu'on ne le fait pas lors qu'on dit des choses qui se choquent & qui se détruisent les unes les autres, c'est avec raison que ce desordre est estimé si honteux & si flétrissant.

Il faut cependant remarquer que ce défaut ne consiste pas seulement à dire des choses incompatibles. Il consiste encore à en faire d'op-

posées, & c'est-là une espee de contradiction réelle, qui n'est pas moins insupportable que la verbale.

Il y doit avoir de la liaison & de la correspondance, non seulement entre les diverses parties du discours, mais encore entre les diverses actions de la vie. Ces actions prises ensemble doivent faire un Systéme suivi & lié. Elles doivent s'aider & se secourir les unes les autres, & tendre toutes ensemble à un même but. Si au lieu de cela il se trouve que l'on détruit par les unes ce qu'on a élevé par les autres, on tombe dans un déreglement qui ne sauroit être ni plus grossier, ni plus contraire au bon sens. *Si je rétablis de nouveau les choses que j'ai détruites, je me rends moi-même prévaricateur*, disoit en ce sens l'Apôtre S. Paul \*

La sagesse est un principe d'uniformité & de constance, & rien ne lui est plus opposé que cette legereté qui passe dans un moment d'un contraire à l'autre. La pieté n'en est pas moins éloignée que la sagesse. S. Jaques remarque § que *l'homme double de cœur*, ou comme d'autres traduisent, *l'homme qui a l'esprit partagé, est inconstant en toutes ses voyes*. Le Propheete Elie faisoit un reproche semblable aux Israélites de son temps. *Jusques à quand, leur disoit-il †, clocherés vous des deux côtés? Si l'Eternel est Dieu suivés-le, mais si c'est Baal suivés-le*. C'est pourquoi, lors que Dieu

pro-

\* Gal. XI. 18. § Jacq. I. 8. † I. Rois. XVIII. 21.

promet § à ses enfans de leur donner un seul cœur & un seul chemin, il est des Theologiens qui l'entendent, non de la concorde, mais de cette uniformité de conduite, qui fait qu'on agit tousjours par un même principe, & qu'on suit une même regle dans tout ce qu'on fait.

L'esprit conçoit tres-peu de pensées, le cœur ne sent presque point de mouvement, & l'on ne fait peut-être point d'action extérieure qui ne fasse naître quelque engagement pour la suite, & qui n'ait quelque relation de conformité ou d'opposition avec les engagements précédens. C'est dans la parfaite correspondance qui se trouve entre ce qu'on fait & ce qu'on s'oblige à faire, que consiste tout l'ordre, & toute la regularité de la vie.

Il faut pourtant avouër que rien n'est plus rare que cette regularité de conduite, rien plus ordinaire que le défaut qui lui est opposé. Il y a tres-peu de gens dans le monde dont la vie ne soit un composé d'actions contraires les unes aux autres, & à qui l'on ne puisse appliquer ce mot du Poëte.

*Æstuat, & vita disconvenit ordine toto.*

Je suis même persuadé que c'est proprement en cela que consiste cette bizarrerie, qui rend la plupart des personnes si ridicules, & qui les expose sans cesse à la censure, au mépris, & aux moqueries de ceux qui y font

K 6

at.

attention. De sorte que j'aurois un tres-vaste champ si je voulois indiquer tout ce qu'il y a à cet égard-là de blâmable & d'irregulier dans la conduite des hommes. Mais comme la plupart de ces desordres choquent beaucoup plus la Morale humaine & Philosophique, que je n'entreprends pas d'éclaircir, que la Morale Chrétienne & furnaturelle, dans les bornes de laquelle j'ai resolu de me renfermer, je ne toucherai pour ce coup que ce que le defaut dont je parle a de contraire aux preceptes de Jesus Christ: Ou pour mieux dire je n'en toucherai qu'une partie, car il n'est pas juste d'oublier que ce Discours, non plus que les autres qui composent cet Ouvrage, n'est qu'un simple Essai, non pas un traité complet.

I. Lors qu'on se persuade quelque chose, soit vraye, soit fausse, on s'oblige à agir conformément à cette persuasion. Rien n'est si naturel que de suivre ses propres lumieres, & de se conduire par ce que l'on fait, ou même par ce que l'on pense. Rien n'est si ordinaire, soit dans la vie naturelle, soit dans la vie civile. Les bêtes même n'en usent pas d'une autre maniere, & on ne les voit jamais aller contre la direction de leurs sens.

Il n'y a que les pecheurs qui se croyent dispensés de cette obligation naturelle. J'en excepte à la verité les profanes, dont il faut avoüer que le Systéme est tout autrement suivi  
que

que celui des autres pecheurs, & qui ne croyant rien ne se gênent jamais, & ne suivent point d'autre loi que l'inclination aveugle de la nature. Je ne parle que du commun des pecheurs, qui croient en quelque maniere toutes les verités qu'on leur préche, & ne s'avisent jamais de les revoquer en doute, qui trouvent même fort mauvais que les impies les contestent, & qui cependant demeurent tousjours esclaves du vice & de leurs passions.

Je soutiens que rien n'est moins suivi que leur conduite. Car enfin, il ne leur arrive jamais de pecher qu'ils n'agissent directement contre leurs lumieres, & ne fassent un desaveu réel & incontestable de leur creance. Ils pechent, & savent que le peché est non seulement la chose du monde la plus injuste, & la plus digne d'être detestée, mais encore la chose du monde la plus pernicieuse, & la plus contraire à leur veritable interêt. Ils pechent sans vouloir se perdre, quoi qu'ils sachent que rien ne les peut perdre que le peché. Ils pechent pour se procurer des avantages, dont ils font profession de croire qu'ils n'ont point du tout de solidité.

Quel est le vindicatif qui ne sache qu'en se vengeant il met Dieu même dans le parti de son ennemi, qu'il s'attire la haine de ce redoutable Juge, & qu'il ne sauroit faire de si léger prejudice à celui qui l'a offensé, qu'il ne s'en fasse à lui-même d'irreparables? Quel est l'injuste

juste qui ne sache que s'il fait le moindre tort à son frere sans le reparer, il est absolument impossible que sa faute lui soit jamais pardonnée. Quel est l'avare qui ne sache que les biens de la terre ne valent pas ceux du Ciel? Quel est l'orgueilleux qui ne soit tres-persuadé que la vanité l'expose & à la haine de Dieu, & au mépris des hommes?

Quoi donc de plus opposé que ce qu'ils pensent & ce qu'ils font? Et ce qui resulte de l'un & de l'autre n'est-ce pas une contradiction inexplicable, un cahos plus confus & plus broüillé que celui des Poëtes, où le chaud & le froid, le sec & l'humide se trouvoient ensemble?

II. On dira, peut-être, que ces gens-là font voir clairement par leurs actions qu'ils ne croient pas ces verités qui sont si contraires à leur conduite, & que c'est dans cette incredulité que consiste l'injustice & l'irregularité de leur procedé. Mais quel est l'objet de leur incredulité? Est-ce tout l'Evangile sans exception? N'y a-t-il aucune de ses verités qu'ils admettent? Si cela est j'avouë qu'ils ne tombent pas dans le defaut particulier que je viens de leur reprocher, mais il est vrai aussi qu'ils tombent dans un autre tout semblable, & qui n'est pas moindre. Car enfin, s'ils ne croient rien, pourquoi font-ils profession de croire? Pourquoi blâment-ils ceux qui ne croient point? Pourquoi les detestent-ils, comme ils font? Pourquoi font-ils aucune fonction de

la Religion? Pourquoi s'abstiennent-ils de plusieurs pechés auxquels l'inclination de la nature les porte? D'où viennent leurs desirs, leurs craintes, & leurs esperances? D'où viennent les remords qui les déchirent après le peché? Car enfin, on voit toutes ces choses dans ceux dont je parle, & que j'ai déjà distingués des profanes & des impies, soit découverts, soit cachés. Cela tout seul ne fait-il pas voir avec la dernière évidence qu'ils se contredisent, & que leur conduite n'a rien de suivi?

III. Ce n'est pas cela, dira-t-on. Ces gens-là croient en quelque façon les vérités speculatives de l'Evangile. Ils admettent ses dogmes & ses mysteres, mais ils ne croient point ces vérités pratiques, qui sont la regle immediate des actions. Je veux que cela soit. Dans cette supposition ils ne peuvent point se laver de la faute dont je les accuse, & c'est une vérité incontestable qu'agissant de la sorte ils n'agissent point conséquemment. Est-ce agir de cette maniere, que d'admettre une partie des vérités que Dieu nous revele, & de rejeter les autres? Si Dieu les a toutes révélées, s'il les a toutes marquées de son sceau, si ce sceau est également visible & reconnoissable dans les unes & dans les autres, pourquoi ne les pas recevoir toutes également? Pourquoi mettre une si grande difference entre des choses si semblables? Si l'autorité de Dieu, si la certitude infailible de son témoignage, doit captiver  
notre

nôtre esprit sur le sujet des vérités dogmatiques, pourquoi cette même autorité, & ce même témoignage, ne nous imposeront-ils une semblable nécessité à l'égard des vérités de pratique? Sur tout si l'on considère que ces vérités pratiques sont révélées avec une tout autre clarté que les dogmatiques, ce qui fait que les dogmatiques sont si contestées, au lieu que tout le monde convient des pratiques.

I V. Mais j'ajoute en deuxième lieu que quoi que l'on puisse dire, ceux dont je parle croient en quelque façon ces vérités même qu'ils choquent par leur conduite. Ils en ont quelque persuasion, comme il paroît, non seulement en ce qu'ils ne les rejettent jamais, ni intérieurement, ni extérieurement, lors qu'elles leur sont proposées, comme elles le sont tous les jours, non seulement en ce qu'ils ne les violent jamais sans quelques remords, mais principalement en ce qu'ils les suivent, & qu'ils les observent exactement en diverses occasions. Comme je l'ai déjà remarqué, ils s'abstiennent de plusieurs péchés, même de péchés utiles & agréables. Ils pratiquent plusieurs devoirs gênans & incommodes. Ils se contraignent en plusieurs façons, & font diverses violences à la nature. Ils font tout cela, non pas tant pour être estimés du monde, que pour plaire à Dieu, & pour suivre les mouvemens de leur conscience. Car s'il ne falloit mettre au rang des pécheurs,



cheurs, & effacer de l'ordre des enfans de Dieu, que ceux qui ne font conscience de rien, le nombre des élus seroit tout autrement grand que celui des reprobés, & la voye étroite qui mène à la vie seroit incomparablement plus battuë que la voye large qui conduit à la mort.

Ceux dont il s'agit ont donc quelque persuasion de ces verités pratiques dont j'ai parlé. Mais si cela est que ne les observent-ils toujours & sans exception? Pourquoi les violent-ils sur le sujet des pechés particuliers dont ils sont esclaves? Ces pechés dont ils sont esclaves ne sont-ils pas aussi contraires à ces verités que les autres dont ils s'abstiennent? N'ont-ils pas la même opposition à la volonté de Dieu & à leur devoir? S'ils en sont persuadés, pourquoi les violent-ils lors qu'ils pechent? Et s'ils s'en moquent, pourquoi y deferent-ils en une infinité d'occasions? N'est-ce pas-là une inégalité ridicule & insupportable?

V. Mais cette inégalité ne paroît pas seulement à l'égard de ces verités Divines & révélées. Elle paroît encore sur le sujet des maximes même de bon sens, que la raison toute pure apprend aux plus grossiers & aux plus barbares de tous les hommes, & sur lesquelles ils reglent tous leur conduite. Les pecheurs eux-mêmes les observent régulièrement dans la vie naturelle, & dans la vie civile. Cependant ils

ils les violent tous les jours dans la vie religieuse.

Ces maximes dont je parle sont les suivantes. *Qu'il faut toujours preferer un bien plus grand à un plus petit, & tout au contraire un mal plus petit à un plus grand. Qu'il faut preferer le certain à l'incertain. Qu'il ne faut jamais s'exposer à un danger sans nécessité, & même sans une nécessité égale & proportionnée au mal que le danger peut causer. Qu'on doit se priver d'un petit bien lors qu'en le perdant on en peut acquerir un plus grand. Qu'on doit de même s'exposer à un petit mal pour en éviter un plus rude. Qu'il faut se défier de ceux qui nous ont trompés. Qu'on peut quelquefois risquer de petits interêts, mais qu'on ne doit jamais hazarder le principal.*

Ce sont-là des regles que nous observons tous les jours, & la pluspart ne les violent presque jamais, ou s'ils y manquent, ce n'est pas qu'ils les croient fausses, c'est qu'ils ne les appliquent pas comme il faut. Mais dans la vie religieuse il n'est personne qui les observe. En effet, si on les observoit exactement on ne pecheroit jamais, n'y ayant point de peché qui ne soit une infraction visible de l'une ou de l'autre de ces maximes, ou pour mieux dire de toutes ensemble. Car enfin, toutes les fois que l'on peche on prefera la creature au Createur, la terre au Ciel, le temps à l'éternité, un plaisir d'un moment à une félicité immense

& infinie. Toutes les fois que l'on peche on sacrifie le salut, le plus infallible de tous les biens, à des avantages qu'on ne possedera peut-être jamais, ou quoi qu'il en soit qu'on peut perdre un moment après les avoir aquis. Toutes les fois que l'on peche on s'expose sans nécessité au plus grand de tous les dangers, qui est celui d'offenser Dieu, & d'être éternellement l'objet de sa haine. Toutes les fois que l'on peche on se procure un tres-petit bien en se privant d'un autre, ou pour mieux dire, de plusieurs autres, incomparablement plus grands, l'innocence, la tranquillité de l'esprit, le repos de la conscience, l'amour de Dieu, sa grace & sa gloire. Toutes les fois que l'on peche on se fie au monde dont on a été mille fois trompé. Toutes les fois que l'on peche on hazarde son plus grand & plus précieux intérêt, qui est sans difficulté celui du salut.

Ce que je viens de dire est si veritable, que pour faire un Chrétien il ne seroit peut-être pas nécessaire de le charger de nouveaux preceptes, & de lui faire, soit apprendre, soit pratiquer de nouvelles regles. Il suffiroit qu'il observât exactement dans la vie religieuse les maximes les plus communes & les plus triviales qu'il observe dans la vie civile, que le sens commun dicte à tous les hommes sans étude & sans réflexion, & dont on voit des vestiges dans les actions mêmes des animaux.

Quoi qu'il en soit, ceux dont je me plains  
ob-

observent scrupuleusement toutes ces maximes en une infinité d'occasions où il importe tres-peu de les observer, & où les fautes que l'on peut faire en les négligeant sont assés legeres, & peuvent être réparées tres-facilement; au lieu qu'ils les violent dans la grande affaire de leur salut, qu'on ne peut manquer sans se perdre. N'est-ce pas-là une inégalité insupportable? Que peut-on dire pour excuser une conduite si ridicule? Si ces maximes sont seures, pourquoi s'en depart-on si souvent? Et si elles sont fausses, pourquoi les observe-t-on tous les jours? Avant que d'en faire les regles de nôtre conduite il falloit les examiner avec soin. Si après un examen serieux & appliqué on les trouve fausses, il ne faut jamais les suivre, mais en chercher de plus seures. Si tout au contraire on les trouve solides & infaillibles, il ne s'en faut jamais departir. Mais les suivre & les violer dans un même jour, & peut-être dans tous les jours de la vie, c'est quelque chose de si bizarre qu'on n'y comprend rien.

VI. Les considerations que je viens de toucher étoient toutes prises de la correspondance qu'il y doit avoir entre nos pensées & nos actions. Il en est d'autres que l'on peut prendre de la liaison qui doit se trouver entre ces mêmes actions, & les mouvemens de nos cœurs. On a remarqué dans un autre endroit qu'il y a tous-jours de la subordination dans ces mouvemens, qu'il y a tous-jours un principe dominant, une cause

cause generale & universelle, qui determine les autres, qui les remuë, les conduit, & les fait agir. Cela n'est pas mal, & pourveu que ce principe soit tel qu'il doit être, il n'y a rien en cela qui ne soit dans l'ordre & dans le bon sens. Le desordre ne consiste pas en ce qu'il y a un tel principe, mais d'un côté, en ce que ce n'est pas celui qui devrait remplir cette place, & de l'autre, en ce qu'on agit quelquefois contre l'impulsion de celui qui l'occupe veritablement.

Pour bien faire, il faudroit que ce principe dominant fût l'amour de Dieu, & il l'est même en un sens dans tous ses enfans. Dans les autres c'est l'amour d'eux-mêmes, & rien n'a tant de part dans toute la masse de leurs actions. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner lequel des deux est le plus legitime. Je dis seulement que quel que ce soit des deux que l'on établisse, il faudroit tousjours agir suivant son impression, & d'une maniere conforme aux mouvemens qu'il inspire. Cependant on voit souvent le contraire.

Toutes les fois que l'on peche on agit d'une maniere directement opposée à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu nous porte naturellement à lui obeïr, à faire sa volonté, à tâcher de lui plaire, & même de lui ressembler. Cependant on fait le contraire. On lui desobeït, on lui déplaît, on efface sa Divine image que le S. Esprit avoit tracée dans nos cœurs, &

observent scrupuleusement toutes ces maximes en une infinité d'occasions où il importe tres-peu de les observer, & où les fautes que l'on peut faire en les negligant sont assés legeres, & peuvent être réparées tres-facilement; au lieu qu'ils les violent dans la grande affaire de leur salut, qu'on ne peut manquer sans se perdre. N'est-ce pas-là une inégalité insupportable? Que peut-on dire pour excuser une conduite si ridicule? Si ces maximes sont seures, pourquoi s'en depart-on si souvent? Et si elles sont fausses, pourquoi les observe-t-on tous les jours? Avant que d'en faire les regles de nôtre conduite il falloit les examiner avec soin. Si après un examen serieux & appliqué on les trouve fausses, il ne faut jamais les suivre, mais en chercher de plus seures. Si tout au contraire on les trouve solides & infaillibles, il ne s'en faut jamais departir. Mais les suivre & les violer dans un même jour, & peut-être dans tous les jours de la vie, c'est quelque chose de si bizarre qu'on n'y comprend rien.

VI. Les considerations que je viens de toucher étoient toutes prises de la correspondance qu'il y doit avoir entre nos pensées & nos actions. Il en est d'autres que l'on peut prendre de la liaison qui doit se trouver entre ces mêmes actions, & les mouvemens de nos cœurs. On a remarqué dans un autre endroit qu'il y a toujours de la subordination dans ces mouvemens, qu'il y a toujours un principe dominant, une cause

cause generale & universelle, qui determine les autres, qui les remuë, les conduit, & les fait agir. Cela n'est pas mal, & pourveu que ce principe soit tel qu'il doit être, il n'y arien en cela qui ne soit dans l'ordre & dans le bon sens. Le desordre ne consiste pas en ce qu'il y a un tel principe, mais d'un côté, en ce que ce n'est pas celui qui devoit remplir cette place, & de l'autre, en ce qu'on agit quelquefois contre l'impulsion de celui qui l'occupe veritablement.

Pour bien faire, il faudroit que ce principe dominant fût l'amour de Dieu, & il l'est même en un sens dans tous ses enfans. Dans les autres c'est l'amour d'eux-mêmes, & rien n'a tant de part dans toute la masse de leurs actions. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner lequel des deux est le plus legitime. Je dis seulement que quel que ce soit des deux que l'on établisse, il faudroit tousjours agir suivant son impression, & d'une maniere conforme aux mouvemens qu'il inspire. Cependant on voit souvent le contraire.

Toutes les fois que l'on peche on agit d'une maniere directement opposée à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu nous porte naturellement à lui obeïr, à faire sa volonté, à tâcher de lui plaire, & même de lui ressembler. Cependant on fait le contraire. On lui desobeït, on lui déplaît, on efface sa Divine image que le S. Esprit avoit tracée dans nos cœurs,

&

& on met en sa place la ressemblance affreuse du Demon, sa malice, sa rebellion, son impureté.

Ceci est déplorable, mais il n'est pas surprenant. L'amour de Dieu n'est pas si absolu, même dans les justes, qu'il n'y ait toujours d'autres principes qui les partagent. Mais il n'en est pas de même de l'amour propre dans les pecheurs. Ils en sont absolument possédés, & il n'y a rien en eux qui ne soit soumis à ce premier & plus inamissible de nos sentimens. Cependant, il n'est que trop ordinaire de voir qu'on agit d'une maniere directement opposée à la maniere en laquelle l'amour propre voudroit qu'on agit.

L'inclination la plus naturelle & la plus immediate de l'amour propre, c'est celle qui nous porte à souhaiter & à rechercher le bonheur, à fuir & à éviter la misere. Que fait-on cependant toutes les fois que l'on peche? On se ferme la porte du Ciel, on rejette outrageusement les soins charitables que Dieu prenoit pour nous rendre heureux, on se prive de sa protection & de son amour, on se rejette entre les bras du Demon, le plus dangereux & le plus implacable de nos ennemis, on se precipite brutalement dans l'abîme. Agir de la sorte est-ce s'aimer soi-même? Est-ce au moins se conduire par cet amour? N'est-ce pas le choquer directement & de front?

VII. Il est malisé de pecher plus grossierement



ment contre le bon sens qu'en formant des desseins directement opposés, qu'en y persistant, qu'en travaillant en même temps à les faire réussir les uns & les autres. Agir de la sorte, c'est travailler en même temps à les avancer & à les traverser, c'est faire & défaire une même chose, conduite si insensée, que peu s'en faut qu'elle ne paroisse impossible. Cependant, elle n'est pas seulement possible, elle est tres-commune, & il est tres-peu de pecheurs qui n'en fournissent l'exemple.

La plupart forment des desseins contraires, & se proposent tout à la fois deux diverses fins, deux fins opposées & incompatibles, voulant en même temps se sauver, & jouir de tous les avantages, & de tous les plaisirs de la terre. On a déjà remarqué dans un autre endroit, que quoi qu'il n'y ait dans le monde que trop de profanes, il y en a incomparablement moins que de ces demi-Chrétiens, qui bien loin de renoncer positivement au salut, ont un desir véritable, & même beaucoup d'esperance d'y parvenir, & font diverses choses pour cet effet. Ils se proposent donc cette fin, mais ce n'est pas la seule qu'ils se proposent. Ils veulent encore plus fortement contenter leurs passions. Il veulent s'enrichir, s'avancer, se faire honorer, goûter les plaisir des sens, & posséder en un mot tout ce qui fait le partage des hommes du monde.

Cela tout seul ne fait-il pas voir le déregle-

& de distractions, & en même temps si peu d'actions saintes, & de mouvemens de foi, de pieté, & de charité, qu'il n'y a presque point de comparaison à faire entre ces deux ordres de choses, & que les bonnes œuvres sont autant au dessous des pechés, que les pechés devroient être au dessous des bonnes œuvres.

Mais sans nous arrêter à cela, peut-on nier que ceux dont je parle ne commettent divers pechés, & que s'ils font quelquefois leur devoir, ou pour mieux dire s'ils semblent le faire, ils n'y manquent aussi tres-souvent? Mais en user ainsi est-ce agir conséquemment? N'est-ce pas travailler en même temps à bâtir & à ruiner? N'est-ce pas condamner par ce qu'on fait dans le présent, une bonne partie de ce qu'on a fait par le passé? Et si l'on a raison de faire ce que l'on fait, peut-on nier qu'on n'eût tort lors que l'on faisoit le contraire? En un mot, un prevenu qui se contredit ne donne pas plus de prise à son aversaire, que nous en donnons au Demon nôtre accusateur par une conduite si inégale.

Lors qu'on se propose une fin on s'oblige tacitement, mais fortement, & indispensablement, à deux choses, à ne rien négliger de ce qui peut y conduire, & à ne rien faire qui en puisse éloigner. Car qu'y peut il avoir de plus insensé que de vouloir fortement & sérieusement une chose, & ne pas vouloir ce qui est

absolument nécessaire pour l'obtenir? Quoi de plus extravagant encore, que de vouloir cette même chose, & de faire tout ce qu'il faut pour ne l'avoir point? N'est-ce pas la vouloir & ne la pas vouloir à la fois? N'est-ce pas une espece de contradiction ridicule & insupportable?

Quel est donc le bon sens des pecheurs, lesquels voulant se sauver refusent opiniâtement de pratiquer tout ce qu'il y peut avoir de plus nécessaire pour cet effet, & font au contraire tout ce qui ne peut servir qu'à les perdre? Ainsi à cet égard leur conduite n'a rien qui se suive. Elle n'est pas plus reguliere par rapport à l'autre dessein dont j'ai parlé, & qui leur tient tout autrement au cœur que le precedent. Ils aiment le monde, & ses biens trompeurs. Ils veulent les posséder à quelque prix que ce soit, & cependant ils s'avisent de faire profession de la verité dans les lieux où elle n'est soufferte qu'avec pêne. Ils s'appliquent à l'observation de certains devoirs assés gênans, & assés incommodés pour des gens disposés comme on les suppose, & laissent passer plusieurs occasions de commettre des crimes utiles & agréables, y renonçant par cette seule raison que ce sont des crimes, & par la crainte d'offenser Dieu & de se damner.

Si cela leur fait de la pêne, que ne font-ils donc tout ce qu'il faut pour ne pas déplaire à Dieu, & pour éviter l'Enfer? Que n'arra-

chent-ils de leur cœur cet amour déréglé des biens perissables, cette attache injuste aux vains objets de leurs passions? Que ne pratiquent-ils tout ce que la piété nous prescrit? Et s'il font céder le desir de plaire à Dieu & de se sauver à celui de posséder ces biens trompeurs qu'ils adorent, pourquoi perdent-ils aucune occasion de les aquérir, & que ne se défont-ils des scrupules qui les retiennent & les incommodent?

Les profanes sont sans doute bien abominables. La depravation de leur cœur ne sauroit aller plus loin qu'elle va. Mais il faut avouer que leur esprit a quelque droiture qu'on ne voit pas dans ceux dont je parle. Ils veulent goûter les douceurs & les plaisirs de la vie. Ils n'en veulent laisser passer aucune occasion. Cela est brutal, qui en peut douter? Mais cela posé n'ont-ils pas quelque espece de raison de renoncer absolument à la piété, de se défaire de tout ce qu'ils regardent comme des scrupules, & de s'ôter de l'esprit toutes les pensées de l'éternité, qui sans les rendre meilleurs ne serviroient qu'à les inquieter? Agissant de la sorte, n'agissent-ils pas plus consequemment que ceux qui ayant dans le fond le même dessein ne laissent pas de prendre de temps en temps quelque miserable soin de leur salut, qui sans les y faire reüssir, ne sert qu'à leur faire perdre ce qu'ils cherchent principalement & par dessus tout?

Il y a sans doute bien de l'imprudence, &  
bien

bien de l'aveuglement, à balancer entre Dieu & le monde, mais il y en a encore bien davantage à rompre avec tous les deux, comme font ceux dont nous parlons. En effet, par leur profession & par leurs scrupules ils perdent la faveur du monde, & par le refus qu'ils font de se donner tout entiers à Dieu ils se privent de son amour. Ils perdent tout voulant avoir tout. Ils se rendent misérables dans le temps, & plus misérables encore dans l'éternité.

Les profanes renoncent à l'éternité, mais au moins il gagnent en quelque sorte le temps. Au contraire, ceux dont il s'agit perdent également l'un & l'autre. Pourroient-ils donc se conduire plus étourdiment?

IX. L'irregularité de cette conduite n'a jamais paru d'une manière plus sensible, qu'elle paroît depuis quelque temps. On a vu un tres-grand nombre de personnes, qui pouvoient vivre doucement & tranquillement chés eux, jouissant de leurs biens & de leurs emplois, & possédant sans trouble tous les avantages où leur naissance leur permettoit de prétendre. Ils n'avoient pour cela qu'à abjurer leur Religion, & ils ont mieux aimé perdre tout, se séparer pour tousjours de leurs amis, de leurs femmes, & de leurs enfans, s'exposer à la nécessité de passer leur vie parmi les incommodités de l'exil, & courir même le danger des galeres ou de la potence, que de commettre ce seul peché. Mais venant de

donner cette grande preuve de leur zèle, & du desir qu'ils avoient de se sauver, persistant même dans cette resolution, & n'ayant pas la moindre tentation de l'abandonner, ils ne laissent pas d'être aussi orgueilleux, aussi vindicatifs, aussi emportés, aussi médifans aussi impurs, aussi débauchés, & pour tout dire en un mot aussi esclaves de leurs passions, que ceux qui n'ont fait aucun scrupule d'abandonner leur Religion, & de trahir leur conscience.

C'est-là une de ces choses qu'on ne comprend point, & qu'on croiroit impossibles, si l'on n'en voyoit tous les jours des exemples, qui ne sont que trop éclatans. Qui ne croiroit en voyant tout ce que ces gens ont fait & souffert, qu'ils aiment véritablement Dieu, & qu'ils ont un desir sincere de se sauver? Cependant s'ils aiment Dieu, pourquoi l'offensent-ils? S'ils le preferent de bonne foi à toutes choses, comment lui peuvent-ils preferer les objets de leurs passions, & les lui preferer constamment, & perseveramment, par des péchés d'habitude, d'où ils ne reviennent jamais, & où il retombent à tout moment? S'ils veulent serieusement se sauver, pourquoi font-ils cent choses, dont l'Ecriture Sainte dit si souvent & si fortement qu'aucun de ceux qui les pratiquent n'entrera dans la royaume des Cieux? Pourquoi ont-ils abandonné leurs biens & leur repos s'ils vouloient se perdre? Et  
pour-

pourquoi persistent-ils dans leurs vices s'ils ont un desir sincere de se sauver?

A voir la conduite de ces gens-là, on diroit qu'ils croient avec l'Eglise Romaine que nos bonnes œuvres peuvent satisfaire pour nos pechés, & qu'ils s'i imaginent que les sacrifices qu'ils ont faits, & qu'ils font tous le jours à Dieu en souffrant quelque chose pour sa verité, effacent les outrages qu'ils lui font par les pechés qu'ils commettent. Mais outre que l'Eglise Romaine elle-même ne le croit qu'avec bien des restrictions, qui détruissent absolument l'imagination dont je parle, outre cela, dis-je, ne seroit-il pas bien étrange qu'on n'eût refusé de faire profession de la Religion Romaine, que pour embrasser l'une de ses plus grossieres & plus insupportables erreurs?

Mais en effet, ce n'est pas là leur pensée. Leur erreur consiste en ce qu'ils se sont accoutumés à regarder avec horreur de certains pechés, & que la pente que la nature leur donne pour quelques autres leur inspire une espece de complaisance pour ces derniers, qui les leur fait trouver supportables. De là vient qu'ils surmontent les plus fortes tentations qui tendent à leur faire commettre les excés de ce premier ordre, & tombent presque sans scrupule dans ceux du second.

Ils devroient considerer qu'il y a tel peché qui leur paroît leger, & qui ne laisse pas d'être insupportable en lui-même, & aux yeux de

Dieu. Qu'y a-t-il, par exemple, que Dieu deteste plus que l'orgueil ? Et qu'y a-t-il dont la plupart se fassent moins de reproches ? On fremit à la simple pensée d'un assassinat, & on compte pour rien une médisance, quoi qu'on fasse profession de croire que la reputation que la médisance flétrit, est quelque chose de plus précieux que la vie. On regarde comme un grand peché le desaveu des verités les plus speculatives de l'Evangile, lors même qu'on ne le fait que par des paroles, & on regarde comme rien l'abnegation réelle de toute la Morale de Jesus Christ qu'on fait par le vice.

Sur tout on devrait prendre garde qu'il importe peu de savoir quels pechés sont plus ou moins grands, lors qu'on fait qu'ils ferment tous également la porte du Ciel. Que ce soit par l'Apostasie, par la vanité, par la médisance, ou par la débauche que l'on se perde, qu'importe, si effectivement on se perd ? Peut-on cependant douter qu'on ne se perde par quel que ce soit de tous ces pechés, lors qu'on ne prend pas le soin de s'en corriger ? N'est-ce pas une chose que l'Ecriture Ste. a mille fois décidée ?

Ceux dont je parle pourroit peut-être se defabuser, s'ils vouloient comprendre ce qu'on leur a déjà dit dans le commencement de ce Volume, & qu'on espere de prouver plus evidemment dans un autre, que pour plaire à Dieu, & pour se sauver il faut necessairement l'aimer plus que tout, & par dessus tout,



& qu'à moins que de remplir ce devoir capital & essentiel, on ne sauroit ni se mettre en état de grace, ni avoir aucun droit à la possession de la gloire. Mais peuvent-ils se vanter de remplir ce devoir? Ils diront peut-être qu'ils ont fait voir par ce qu'ils ont fait, qu'ils aiment plus Dieu que leur vie, que leurs biens, & que leurs enfans. Je veux que cela soit. Mais ceux d'entr'eux dont l'orgueil est si insupportable, l'aiment-ils plus que leur gloire? Les vindicatifs l'aiment-ils plus que leurs ressentimens? Les débauchés le preferent-ils à leur plaisir? C'est ce qu'on ne peut dire. Ils preferent donc quelque chose à Dieu. Par consequent ils ne sont ni les enfans, ni les serviteurs, puis que pour soutenir ces deux qualités il faut perferer Dieu, non à quelque chose, mais à toutes choses.

X. Ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir que les pecheurs prennent tres-mal leurs mesures pour reüssir dans le dessein general de se sauver. Mais ils ne sont pas plus heureux, ou plus judicieux en ce qu'ils font pour reüssir dans les desseins particuliers qu'ils conçoivent. Ils employent des moyens, qui bien loin de les approcher de leur but, les en éloignent. Quel est par exemple le but de l'orgueil? On veut être estimé, aimé, respecté. Dans cette pensée on fait tout ce qu'on peut pour persuader les autres de sa naissance, de son merite, de

son esprit, & des autres qualités par lesquelles on pretend se faire valoir. Mais est-ce là la voye qu'il faut prendre pour reüssir dans un tel dessein? N'est-ce pas precisement le contraire? Car qu'y a-t-il de plus propre à attirer le mépris, la haine, & l'averfion generale que la vanité? Faut-il avoir beaucoup d'experience, ni un grand usage du monde pour avoir remarqué que les plus grands scelerats, les voleurs des grands chemins, les empoisonneurs, ne sont pas à beaucoup près, ni aussi méprisés, ni aussi haïs, que les orgueilleux? Il n'est pas même difficile d'en découvrir la raison. Premièrement, les autres pechés peuvent être plus pernicious à la société, mais ils ne fauroient être plus ridicules. Par consequent, quand même on les haïroit davantage, on ne les mépriseroit pas à beaucoup près tant. Mais j'ajoute qu'on les haït moins. Les plus grands scelerats ne font du mal qu'à peu de personnes. Les autres n'ont point d'interêt personnel & particulier à les haïr. Mais l'orgueilleux est un ennemi public, qui veut s'approprier à lui seul l'honneur & l'estime à laquelle chacun pretend aussi bien que lui.

Ce n'est donc pas par l'orgueil qu'on reüssit dans le dessein de se faire aimer, & de se faire estimer. C'est bien plustôt par la modestie. Par consequent, rien n'est plus mal conceu que le dessein de ceux qui se laissent conduire par ce grand défaut. Les médifans ne reüssissent pas  
mieux,

mieux, & leurs projets ne sont pas plus judicieux. Ils ne s'empresent à ruiner la reputation des autres que pour établir la leur. Mais bien loin de réussir dans ce dessein, ils font conoître leur malignité, & s'attirent toute l'horreur qu'ils meritent.

Les intemperans recherchent le plaisir, mais à force de le rechercher ils abregent leur vie, ruinent leur santé, & s'attirent de tres-cruelles maladies, & de tres-vives douleurs.

Les vindicatifs ne repoussent les injures qu'on leur fait que pour se rendre redoutables, & pour empêcher qu'on ne les offense plus. Cependant, le plus souvent en se vangeant ils se perdent, & se jettent dans des malheurs incomparablement plus grands que ceux qu'ils vouloient éviter.

Est-il quoi que ce soit de plus ordinaire que de voir qu'on se ruine par avarice, & qu'on gâte ses affaires, tantôt en ne voulant pas faire des dépenses utiles & necessaires, & tantôt en s'empresant trop à faire de grands profits? Combien de fois a-t-on perdu sa fortune par ambition? Combien de fois est-on tombé dans la derniere bassesse en voulant s'élever trop haut? N'est-il pas arrivé mille fois que la peur a fait perir des gens qui se seroient sauvés avec un peu de hardiesse.

Ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir clairement que rien n'est moins suivi, & plus mal lié que la vie des hommes. Leurs actions sont con-

trai-

traies les unes aux autres, & toutes ensemble aux lumieres de leur esprit, & aux mouvemens de leur cœur. Bien loin d'être d'accord avec les autres ils ne le sont pas avec eux-mêmes, & il n'est pas necessaire de comparer leur jeunesse avec leur vieillesse pour trouver de la diversité dans leur conduite. Il n'est point de moment où cette conduite ne rassemble des contrariétés.

D'où vient tout cela dira-t-on peut-être, & quelle est la cause d'un effet si bizarre & si surprenant? Je suis persuadé qu'on en pourroit alleguer plusieurs, mais je croi que voici les plus efficaces. La premiere, que quoi que l'homme soit essentiellement raisonnable, il est assés rare qu'il se conduise par la raison. C'est la passion qui le fait agir le plus souvent, & presque tousjours. C'est au moins ce qui arrive à la plupart des hommes, qui n'ayant pris aucun soin de se rendre maîtres de leurs passions en sont devenus les esclaves, & ne sont plus en état de leur resister. Cela fait que non seulement les grands objets, mais les choses mêmes les plus legeres, leur causent d'assés grands transports pour éblouir leur raison, & pour les porter à juger des choses, non selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon que la passion les leur represente.

On fait pourtant que ces passions sont en grand nombre. On fait qu'elles sont contraires les unes aux autres. On fait combien l'a-

mour

amour est opposé à la haine, la crainte à l'esperance, le desir à l'averfion. On fait même la difference qu'il y a entre celles qui ne font pas opposées, & personne n'ignore ce qui distingue l'amour, par exemple, du desir, & de l'esperance. D'ailleurs on comprend que chacune de ces passions peut avoir plusieurs objets differens. Cela fait qu'à pêne les sens nous font appercevoir quoi que ce soit, à pêne l'imagination ou la memoire nous font penser à aucune chose qui n'excite dans nôtre cœur quelqu'un de ces mouvemens. Ainsi ceux qui s'y abandonnent, comme font ordinairement la plupart des hommes, sont presque toujours agités, & mêmes agités bien diversement. Aujourd'hui ce sera le desir qui les fera agir, demain ils seront retenus par la crainte. Aujourd'hui ils courront après un objet, demain après un autre. En un mot, un vaisseau abandonné à la violence des vents & des flots, sans pilote & sans gouvernail, ne change pas plus souvent de route, que le pecheur assujetti à la tyrannie de ses passions. Faut-il après cela s'étonner si sa conduite est si peu suivie, & si ce qu'il fait a si peu de regularité & de liaison?

Pour agir judicieusement il faudroit se demander de temps en temps à soi-même pour quoi on est dans le monde, ce qu'on pretend y faire, à quoi on veut s'y occuper. Si l'on se faisoit cette demande, quelque distrait & dissipé que l'on soit, on ne tarderoit pas long-temps à

à se répondre, qu'on n'y est, ni pour se divertir, ni pour s'enrichir, ni pour se procurer des emplois, qu'on y est pour servir Dieu, & pour se mettre en état de le posséder éternellement. On demeureroit convaincu que c'est là le seul dessein qu'on puisse former raisonnablement, & qu'il n'y a point de comparaison à faire de celui-ci avec tous les autres. Cela posé, on jugeroit avec raison qu'on ne sauroit s'appliquer ni avec trop d'ardeur, ni avec trop de persévérance, à faire réussir ce grand & important dessein, on ne penseroit qu'à cela, on ne travailleroit qu'à cela, & quelque innocent, quelque agréable, quelque utile même que peut paroître tout ce qui pourroit nous distraire de cette première, & plus nécessaire occupation, on le rejetteroit avec horreur. Enfin toutes nos actions adressées à cette unique fin, & partant toutes d'un même principe, seroient plus uniformes qu'elles ne sont, & auroient toutes une connexion admirable les unes avec les autres.

Mais c'est ce qui n'arrive point. La plupart agissent au hazard, sans dessein & sans délibération, selon que la passion, ou l'impulsion des autres les déterminent. Ceux qui ont quelque veuë se prescrivent l'usage qu'ils doivent faire de quelques heures, ou de quelques jours, tout au plus de quelques années. Mais presque personne ne pense au but général de toute la vie, bien loin de l'employer effectivement

vement comme l'on devoit.

C'est là, si je ne me trompe, la premiere cause de l'irregularité de nôtre conduite. La seconde consiste en ce qu'on ne fait point de reflexion sur cette irregularité même. Nôtre esprit se reprend incessamment sur les objets extérieurs. Nous pensons à tout, excepté à nous-mêmes. Si nous examinions nôtre propre conduite comme nous examinons celle des autres, si nous en jugions par les lumieres du bon sens & de la raison, nous ne tarderions pas long-temps à nous appercevoir combien peu elle est judicieuse. Nous en aurions honte, nous la changerions. Mais combien peu y en a-t-il qui s'avisent des'observer eux-mêmes, & de faire des reflexions serieuses sur tout ce qu'ils font ?

Enfin, la derniere, & peut-être la principale cause de ce desordre, c'est qu'on n'a presque point de foi. On ne rejette pas positivement les verités du salut, il faut l'avouier. On ne se dit pas determinement à soi-même qu'il n'est pas vrai que Dieu les ait revelées, moins encore que ce qu'il a revelé puisse n'être pas assuré. Mais la persuasion qu'on en a est si foible, si legere, & si chancelante, l'esprit en est si peu penetré, on s'arrête à des idées si confuses & si generales, & on entre si peu dans le détail de ce qui y est contenu, on y fait enfin si peu d'attention, que c'est presque la même chose que si l'on ne le croyoit point du tout.

Ainsi,

Ainsi, le véritable moyen de remédier à ce grand désordre, seroit à mon sens de s'imprimer profondément dans l'esprit la certitude immuable des vérités révélées, & l'obligation où nous sommes d'en être plus fortement persuadés que de ce que nous voyons de nos propres yeux. Ce seroit ensuite de s'accoutumer à suivre ces lumières dans les moindres choses, à juger de tout par la foi, à se conduire par la foi, à vivre en un mot de la foi, en sorte que cette vertu ne fut pas une qualité oisive, cachée, & releguée dans un coin de l'ame, où elle demeurât sans action & sans mouvement, mais un principe general & universel, qui se mêlât à tout, qui dirigeât tout, & qui ne laissât rien échapper, ni à nos esprits, ni à nos cœurs, ni à nos bouches, ni à nos mains, qui ne fût conforme à ce qu'elle enseigne. Ce seroit alors que cette unité qui est si essentielle à la foi se répandroit sur toute la vie qu'elle conduiroit, & que nous serions tous semblables en toutes choses & à nos prochains, & à nous-mêmes.





# HUITIEME DISCOURS.

*De la Retraite.*

**I**L ne faut, ni beaucoup de penetration, ni beaucoup d'application d'esprit pour s'appercevoir que l'homme a été fait pour la societé. Cette societé se forme & se conserve par la parole, & l'homme a de lui-même tout ce qu'il faut pour parler & pour entendre parler. Mais ce n'est pas tout. Il a des inclinations tres-conformes à cette destination, & il est tres-peu de personnes qui n'aiment la compagnie, & à qui la solitude ne soit ennuyeuse, & insupportable.

Cependant, comme le peché a fait que les choses les plus naturelles, & même les plus utiles à l'homme innocent, deviennent les plus pernicieuses à ce même homme depuis qu'il est criminel, il est arrivé que rien ne contribuë plus à nous perdre que cette pente que  
nous

nous avons pour la société, & que rien au contraire ne nous est plus utile que la Retraite, qui choque si fortement nos inclinations. C'est ce que je me propose de faire voir dans ce Discours.

Mais comme il y en a plusieurs qui ont porté trop loin la nécessité & les bornes mêmes de la Retraite, après en avoir étalé les utilités, je tâcherai de faire conôître jusqu'où on la doit porter, & quand c'est qu'il est permis, ou même qu'il est nécessaire d'en sortir pour rentrer dans le commerce & la société.

La Retraite a trois principaux avantages qui doivent la faire estimer de tous ceux qui ont un desir sincere de se sauver. Elle arrête & prévient nos dissipations en nous donnant le moyen de nous recueillir. Elle nous preserve de la contagion qui est inseparable du grand commerce du monde. Elle nous procure tous les biens du silence, & nous met à couvert des dangers auxquels on s'expose en parlant trop, comme on fait ordinairement. Ce sont-là trois choses qui meritent qu'on s'applique à les éclaircir.

## I.

*Premiere utilité de la Retraite. Elle nous empêche de nous dissiper.*

JE dis premierement , que le commerce qu'on a avec le monde n'est propre qu'à nous dissiper , & j'entens par cette dissipation dont je parle , ce grand nombre de vaines occupations qui consomment tout nôtre temps , qui épuisent toute nôtre activité , & qui nous appliquant à des objets inutiles , nous empêchent de travailler à des choses plus nécessaires , & particulièrement à la grande & importante affaire de nôtre salut.

On a peu recueillir souvent de ce que j'ai dit dans les Discours precedens qu'il est difficile de se sauver , & que pour reüssir dans ce grand dessein , il faut travailler d'un côté avec la derniere contention , & de l'autre , avec une perseverance qui ne se lasse ni ne se rebute jamais. J'ai fait voir qu'il faut être incessamment en action pour s'opposer aux inclinations de la nature depravée , qui nous portent au mal de tout nôtre poids , & aux efforts perpetuels d'une infinité d'ennemis qui travaillent continuellement à nous perdre. J'ai fait voir que pour peu qu'on se relâche on se perd, puis  
qu'on

qu'on s'abandonne par-là à la pente qui nous entraîne avec rapidité dans le precipice,

Mais si tout cela est veritable, comme il ne l'est que trop, que peut-on imaginer de plus pernicieux que ces dissipations perpetuelles où nous vivons? Qu'on prenne le soin de separer tout le temps qu'on employe à travailler pour le Ciel, de celui que d'autres occupations nous enlevent. Que l'on compare ensuite ces deux portions de la vie l'une avec l'autre. On sera épouvanté de leur inégalité & de leur disproportion.

Le sommeil, les repas, les visites, les divertissemens, les affaires, l'oïveté, emportent, non une partie de la vie, mais absolument la vie toute entiere de la pluspart des hommes, & presque toute la vie des autres, qui ne donnent à leur salut qu'un tres-petit nombre de momens, & qui consomment des années entieres après d'autres choses. Il y a même cette difference entre ce peu de momens qu'on donne au dessein de travailler à se sauver, & tout ce que l'on perd ailleurs, que lors qu'on s'occupe du reste des choses on y est tout entier, on ne fait que cela, on ne pense qu'à cela, au lieu qu'en travaillant au salut on n'y travaille que foiblement & languissamment, on n'y pense même qu'avec distraction, parce qu'en effet, les vains fantômes dont on s'est rempli l'imagination pendant la plus grande partie de la vie reviennent dans  
ces

ces momens-mêmes qu'on croyoit donner à des choses plus importantes, & occupent presque entierement l'esprit. De sorte que ces momens-mêmes ne sont pas exempts de dissipation.

Ainsi, toute la vie n'est autre chose qu'un tissu d'amusemens, qu'un amas de distractions, qu'une application sans relâche à ce qu'il faudroit negligier, & qu'une negligence perpetuelle de la seule chose qui meriteroit de nous occuper depuis la naissance jusqu'à la mort. Ainsi l'on se perd, car le moyen de ne se pas perdre lors qu'on ne fait pas pour se sauver la centième partie de ce qui seroit necessaire pour cet effet.

Les dissipations font deux effets que j'ai déjà indiqués, mais qu'il est bon de marquer plus distinctement. Elles emportent nôtre temps, & elles épuisent nos forces. Nôtre temps est court, & c'est de quoi nous savons nous plaindre. Mais s'il est court il le faudroit ménager. Cependant, ou le prodigue par les dissipations qui l'enlèvent. Nos forces de même sont tres-petites; le sentiment même nous en convainc. Nous n'en avons que peu, & nous consumons ce peu après des choses vaines & inutiles. Comment, après tout cela, nous resteroit-il, ni assés de force, ni assés de temps pour nous sauver, puis qu'à péne le pourrions nous en ne travaillant qu'à cela, & en y employant d'un côté toute nôtre vie, & de l'autre,

tre, tout ce que nous pouvons avoir de vigueur & d'activité?

Qu'on juge par-là s'il y a beaucoup de solidité dans la réponse de ceux, qui lors qu'on leur reproche l'attache qu'ils ont à leurs divertissemens, s'imaginent de se bien defendre en soutenant que ce sont des divertissemens innocens. Je n'examine pas maintenant si ce qu'ils disent est veritable. On pourroit, peut-être, leur faire voir le contraire, mais la chose n'est pas de celieu. Je n'examine pas si ces divertissemens, quoi qu'innocens en eux-mêmes ne sont pas des causes, ou tout au moins des occasions de pecher, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. C'est encore une consideration qui n'est pas à negligier, mais qui n'est pas de mon sujet. Je veux que ce qu'ils disent soit veritable, & qu'il le soit même en tout sens. Je veux que ces divertissemens ne soient criminels, ni dans leur usage, ni dans leurs suites. C'est tout ce qu'ils peuvent pretendre. Mais n'est-ce pas assés qu'ils nous divertissent, c'est à dire, qu'ils nous detournent de nos veritables & legitimes occupations? N'est-ce pas assés qu'ils nous empêchent de travailler à nôtre salut? Ne compte-t-on cela pour rien? Pour moi je soutiens qu'il faudroit le compter pour tout.

C'est donc un grand malheur que celui d'être dissipé. On l'est cependant presque tout le temps qu'on est avec les autres. Car quoi de plus

plus rare que de voir qu'on y soit pour travailler à e sauver? Quoi de plus ordinaire que de voir qu'on n'y est que pour des affaires, pour des plaisirs, ou pour eviter l'ennui de la solitude?

La Retraite au contraire nous donne le moyen de nous recueillir, & par consequent de faire deux choses également difficiles & necessaires, l'une de conoître distinctement l'état present de nôtre ame, l'autre d'en reformer les déreglemens, & de fortifier ce que la grace y a mis de dispositions pour le bien.

Nous vivons pour la pluspart dans une perpetuelle ignorance de nôtre état. Il y a dans nôtre cœur mille secrettes inclinations, mille foibles différentes, dont les autres apperçoivent quelque partie, mais que nous ignorons presque absolûment. Nous ne savons quel est le principal motif de nos actions. Nous ne savons ni ce que nous cherchons, ni pourquoi nous le cherchons, & quoi que tout cela se passe au dedans de nous, nous en sommes tout aussi peu instruits que des choses les plus éloignées.

Qu'il seroit utile à tous les hommes sans exception de se bien observer, de se bien étudier eux-mêmes, & de savoir certainement & distinctement tout ce qui se passe en leur cœur! Qu'il leur importoit de n'avoir aucune pente, aucune sensibilité, aucun goût, aucune aversion particuliere qu'ils ne conussent! Qu'il seroit necessaire d'entrer dans le dernier détail

de ces choses, & de ne laisser rien quelque petit qu'il soit qu'on ne pénétrât ! Outre que des maux connus sont d'ordinaire à demi guéris, outre cela, dis-je, cette connoissance toute seule seroit un moyen presque infaillible pour s'en affranchir, car ces sentimens ont tous quelque chose de si bas & de si honteux, qui est difficile qu'on n'en rougît, & qu'on ne s'en corrigeât pas d'abord si on ne trouvoit le moyen de se les cacher & de se les déguiser à soi-même.

Il seroit donc inutile de se connoître. Mais le moyen de se connoître sans s'étudier ? Qui ne fait combien nôtre cœur a de replis, de détours, & d'obscurités ? Qui connoît d'ailleurs les illusions de l'amour propre ? Jugeons de nous par les autres. Nous connoissons une infinité de personnes qui s'imaginent d'être exempts de certains défauts, qui non seulement se trouvent en eux, mais qui s'y trouvent au plus haut degré. Nous déplorons leur aveuglement. Mais ne doutons pas qu'ils ne déplorent à leur tour le nôtre, & que nous ne leur paroissions aussi ridicules qu'ils nous le paroissent.

Ainsi, c'est quelque chose de très-difficile que de se connoître, je dis même en prenant tout le soin possible pour y réussir. Que sera-ce donc si on ne s'y applique que légèrement ? & le moyen de s'y appliquer fortement & constamment que dans la Retraite ? Quand on est avec les autres on est trop occupé de ce qu'on entend & de ce qu'on voit. Nôtre ame est, si je l'o-



se dire, toute hors de nous, & c'est beaucoup de la pouvoir réfléchir & concentrer en nous mêmes dans la solitude.

En effet, cette occupation n'est gueres moins dégoûtante que salutaire. Nous avons une repugnance extrême à penser à nous, & comme l'expérience nous convainc assés de cette vérité, on ne s'est point appliqué à la prouver, on s'est seulement occupé à rechercher la cause de cet effet, qui est tout d'un coup assés surprenant. Car comme il est également naturel de penser à ce que l'on aime & d'en parler, il semble que comme nous nous aimons avec tant d'excés, & que nous avons tant de plaisir à parler de nous, nous en devrions avoir beaucoup à y penser.

Cependant on voit le contraire. Nous avons une pêne extrême à réfléchir sur nous-mêmes, & c'est de quoi l'on a donné une raison qui me paroît fort solide. C'est qu'il est difficile de se considerer attentivement soi-même, sans y appercevoir de tres-grands defauts, & par consequent sans être tenté de se mépriser, que l'orgueil à qui ce mépris est insupportable, & qui est cependant le maître de nôtre cœur, nous fait rechercher avec empressement d'autres occupations, qui quelques desagreables qu'elles soient en elles-mêmes, le sont beaucoup moins que la veuë de nos manquemens.

Il ne faut donc esperer de vaincre ces repugnances sans de grands efforts. Et où pou-

vons-nous faire ces efforts que dans la Retraite, où rien ne nous empêche de recueillir nos forces, au lieu que par tout ailleurs on trouve tant de choses qui les partagent? Il faut même que cette Retraite soit un peu longue. Car outre qu'il y a tant de choses à démêler pour se bien conoître, que quelque temps qu'on donne à cette recherche on ne lui en donne jamais assés, outre cela, dis-je, les impressions que les objets extérieurs ont fait sur nos esprits sont si vives & si profondes, & les fantômes en reviennent si opiniâtement dans l'imagination lors même qu'on tâche de les éloigner, qu'il faut beaucoup de temps pour y réüssir, & pour se mettre en état de penser un peu fortement à soi-même. Ainsi on ne sauroit envenir à bout si on ne prend pour cela que quelques momens, & si on ne s'y applique qu'en revenant du tumulte, & de l'embaras du monde où on est plongé.

Mais aussi si l'on prend des espaces considérables de temps pour se recueillir, si l'on s'y applique serieusement & de bonne foi, on sera surpris des progrès qu'on fera dans la connoissance de soi-même. On y découvrira chaque jour de nouveaux manquemens & de nouvelles foiblesses, par conséquent de nouveaux sujets de s'humilier, & une nouvelle matiere pour travailler. Et voilà encore à quoi la Retraite nous peut être utile. Car où peut-on travailler plus efficacement à se corriger, que dans

dans un lieu où on est moins distrait, & où rien ne partage, ni nos forces, ni nôtre attention? Où peut-on esperer de guerir plus facilement ses anciennes playes, que dans un lieu où l'on n'est pas en danger d'en recevoir de nouvelles? Dans ce tumulte du monde on est assés occupé du soin de repousser les attaques qui nous sont livrées par la pluspart des objets qui frappent nos sens, & ce n'est pas trop de tout le repos & de tout le silence de la Retraite pour reüssir dans le dessein de remedier à nos anciens maux.

## II.

*Seconde utilité de la Retraite. Elle nous met à couvert des dangers auxquels on est exposé dans le commerce du monde.*

**M**Ais ce n'est pas tout que de se guerir. Après avoir recouvert la santé il faut penser à la conserver, & se souvenir tousjours que les premieres maladies ne sont pas à beaucoup près aussi dangereuses que les recheutes. Il faut par consequent éviter tout ce qui les pourroit causer, & c'est encore à quoi la Retraite est extremement utile, car comme je l'ai déjà dit, son second usage c'est de nous

preserver de la contagion à laquelle on s'expose dans le commerce du monde.

Il ne faut être ni bigot, ni misantrope, pour demeurer convaincu que le monde est dans un état pitoyable. Le débordement y est extrême, & si l'on en voit peu qui se rendent coupables de tous les pechés sans exception, il est certain au moins qu'il n'est point de peché quelque abominable qu'il soit, qu'on ne voye commettre à un tres-grand nombre de personnes. On voit, par tout, je l'avouë, beaucoup d'entêtement & de faux zele, mais presque point de sanctification & de pieté. C'est de quoi tout le monde se plaint, & par malheur ces plaintes ne sont que trop veritables.

Cela étant, que peut faire l'homme de bien dans le monde que s'y corrompre? Et qui peut douter qu'il ne soit pour le moins aussi difficile de se conserver dans l'innocence en vivant dans un monde si depravé; que de demeurer sain dans des lieux infects, où l'on ne respire que de mauvais air? Premièrement, il y a du danger à voir trop souvent le crime. On s'y accoutume insensiblement, & l'on vient peu à peu à n'en être plus si choqué qu'on l'étoit d'abord. On le regarde comme quelque chose de supportable, ce qui est déjà une disposition prochaine à le commettre dès qu'on en sera pressé un peu fortement.

Sur tout, cela arrive lors que ce crime est commis par ceux qu'on estime le plus. Car  
alors

alors cette estime se repand en quelque maniere sur les crimes-mêmes qu'on leur voit commettre, & l'on se persuade sans peine qu'ils ne doivent pas être aussi grands que d'autres veulent le faire comprendre, puis que des personnes si universellement approuvées n'en sont pas exemptes.

Il y a d'ailleurs dans le fond de la nature une secrette pente pour l'imitation. On se porte naturellement à faire ce qu'on voit que les autres font. Non seulement les enfans apprennent de cette façon à parler, mais les personnes faites prennent le style, les manieres, les habits de ceux avec qui elles vivent, & il faut se tenir sur ses gardes, & se faire de la violence pour s'en empêcher. Comment donc pourroit-on ne pas devenir méchant lors qu'on est toujours avec des méchans, puis qu'on n'y est déjà que trop porté par la depravation de la nature, & se peut-il que cette pente aidée & fortifiée de toute l'autorité de l'exemple, ne triomphe d'une vertu qui est encore bien loin d'être consommée.

Ce n'est pas tout. On se remplit dans le monde de fausses maximes. On y entend dire si souvent qu'il est glorieux de se vanger, de s'élever, de s'agrandir, on y voit si universellement estimer la fausse valeur, la fausse gloire, les richesses, la duplicité, & cent autres choses qui ne valent pas mieux, qu'on vient enfin à se persuader que ce sont des biens excellens, qui

meritent qu'on n'épargne rien pour les aquerir, & chacun comprend assés de soi-même qu'il n'en faut pas davantage pour nous faire perdre nôtre innocence, & pour nous porter même aux derniers excés.

Il faut ajoûter à toutes ces choses les tentations perpetuelles auxquelles on s'expose pour peu que l'on entre dans le commerce du monde. Ce ne sont de tous côtés que des pièges & de embuches où nôtre innocence court mille dangers. Tantôt un discours flatteur attaque nôtre humilité: Tantôt un mépris, ou un outrage réel ou apparent nous inspire de la colere, de la haine, & du desir de vengeance. Souvent on nous tient des discours si libres, ou si malins, que nous ne pouvons ni les laisser passer sans offenser Dieu, ni les reprimer sans fâcher ceux qui nous parlent, & sans attirer leur ressentiment, ce qu'on n'est pas bien aise de faire. Quelquefois nous sommes pressés de découvrir de certaines choses qu'il nous importe de tenir cachées, & on nous fait des interrogations si pressantes que nous ne savons nous en debarrasser sans mentir. En un mot, l'homme de bien ne sauroit guères quitter sa maison sans s'exposer à quelque danger de perdre son innocence.

Un soldat qui monte sur une brèche, & qui va essuyer le fer & le feu de toute une garnison resoluë à la bien defendre, ne fait pas d'ordinaire une action plus hazardeuse par rapport à la  
vie

vie presente, que celle que fait tres-souvent un homme qui sort de sa maison, & qui se va mêler dans le monde par rapport à l'éternité. Il va soutenir les attaques d'un plus grand nombre d'ennemis. Il va recevoir leurs coups. Il court danger d'en être percé, & s'il est assés malheureux pour l'être, il est tres-possible qu'il n'en guerira jamais.

D'où vient donc qu'il n'est point de soldat quelque brave ou quelque brutal qu'il puisse être, qui ne soit émeu, & n'ait le cœur serré lorsqu'il va l'assaut, où il ne risque que cette vie miserable qu'il fait profession d'estimer si peu, & que non seulement un ou deux pecheurs, mais generalement tous les hommes, sans excepter même les gens de bien, ont l'esprit si tranquille lorsqu'il vont s'exposer à des dangers incomparablement plus grands ? D'où vient qu'ils montent de sang froid & sans émotion à cette espece d'assauts ? La cause n'en est pas obscure. C'est qu'ils ne savent pas à quoi ils s'exposent, & que leur ignorance les empêchant d'appervoir le danger qu'ils courent, les empêche en même temps d'en être effrayés.

Mais cette ignorance elle-même ne tient-elle pas du prodige ? Combien ont-ils fait d'épreuves de ce danger ? Combien de fois leur est-il arrivé de se retirer dans leur maison tous couverts de playes mortelles que le Demon leur avoit faites depuis leur départ ? Je sai qu'il en

plusieurs qu'ils n'ont point senties. Mais il est impossible qu'ils n'en aient senti quelqu'une. Comment donc se peut-il que leur propre expérience ne les rende pas plus timides, sans parler maintenant des autres moyens qu'ils ont de conoître le danger auquel ils vont s'exposer?

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus dangereux que la société, & par conséquent il n'est gueres d'asile plus seur, ni plus inviolable que la Retraite. On y est & moins attaqué, & plus secouru. On y trouve & moins de tentations à vaincre, & plus de facilité à les repousser. On n'est retenu ni par la fausse honte, ni par la complaisance, ni par la crainte des hommes, ni par la pluspart des autres considérations, qui nous empêchent si souvent de remplir des devoirs que nous n'ignorons pas. On peut implorer le secours de Dieu. On peut se remplir l'esprit de maximes solides, dont la lumière nous éclairera dans tout le cours de la vie. On peut s'affermir dans l'amour de Dieu, & dans la pratique des vertus, & se mettre en état d'avoir moins à craindre lors qu'on sera appelé à essuyer quelque tentation.



## III.

*Troisième utilité de la Retraite. Elle nous procure tous les avantages du silence.*

Oltre ces utilités generales, la Retraite en a encore une plus particuliere, mais considerable. C'est qu'elle nous procure tous les biens du silence, qui convient si bien à l'humilité & à la modestie, ces deux qualités si essentielles à l'enfant de Dieu, & qui d'ailleurs nous met à couvert de ce grand nombre de pechés où l'on tombe, soit en parlant trop, soit en ne parlant pas assés, soit en parlant mal, & dont il est si difficile de se garder, que S. Jaques assure qu'un homme qui les évite est parvenu à la perfection.

Rien en effet, n'est plus ordinaire que ces trois ordres de pechés. Trois vertus différentes entreprennent de corriger le premier. La Prudence s'occupe à empêcher qu'on ne découvre ce qu'il nous importe de tenir caché, & qu'il ne nous échappe de dire des choses qui peuvent nous nuire, & nous causer quelque prejudice. L'honnêteté civile prend garde à ce qu'on ne choque personne, & qu'on ne se rende ni incommode, ni importun par des discours desagréables, ni même par de longs

discours. Mais la Vigilance Chrétienne va plus avant. Elle retranche absolument tous les discours inutiles, & qui ne sont pas propres à produire quelque bon effet. Car enfin personne n'ignore cette parole terrible du Fils de Dieu. *Il nous faudra rendre compte, même d'une parole inutile.*

Je ne croi pas qu'il y ait dans tous le reste de l'Écriture un autre mot aussi propre que celui-ci à nous effrayer. Car enfin, combien échappe-t-il, je ne dirai pas de paroles, mais de discours vains & inutiles aux plus retenus? Et si chaque parole perduë est un peché particulier, de quelle multitude, bon Dieu! de quelle effroyable quantité de crimes sommes nous chargés?

Cependant la chose est certaine. Jesus Christ l'affeure, & lors qu'il parle il n'est permis, ni de contredire, ni de douter. On peche, on offense Dieu, on hazarde son salut par une simple parole inutile. Qu'est-ce donc que le commerce du monde qu'une tentation perpetuelle? Car enfin le moyen d'y être un moment sans être en danger de commettre un de ces pechés. Le moyen de conduire de telle sorte sa langue, qu'il ne lui échappe jamais un seul mot qui n'ait quelque utilité?

Quand la Retraite ne nous apporteroit point d'autre avantage que celui de nous garantir contre ce danger, cela seul nous en devoit donner une grande idée. C'en est pas cependant

dant le seul bien qu'elle nous procure. Il en est un second qui n'est pas moins grand. On ne peche pas seulement lors qu'on parle trop, mais aussi lors qu'on ne parle pas assés. Le silence est quelquefois criminel, ou pour mieux dire il l'est tres-souvent. Car enfin il y a une infinité d'occasions où les interêts de la gloire de Dieu, & l'utilité du prochain veulent que l'on parle, & où cependant on ne l'ose faire, soit par la crainte de choquer ceux qu'il faut contredire, & reprendre même quelquefois, soit par l'apprehension de passer pour bigot ou pour hypocrite. Tous ceux qui conoissent un peu leur devoir, & qui ont quelque delicatesse de conscience savent que c'est ici l'un des plus ordinaires reproches qu'ils ont à se faire, & l'un des plus justes sujets qu'ils ayent de gemir & de s'humilier devant Dieu.

Voilà donc encore un second ordre de pechés dont la Retraite nous met à couvert. Car comme on n'y tombe que parce qu'on se tait dans les occasions qu'on a de parler, & que ces occasions ne se presentent d'ordinaire que dans le commerce de la société, il est extrêmement rare qu'un homme retiré peche pour se taire, parce qu'il n'est pas ordinaire qu'il se trouve dans l'obligation de parler. Mais le troisième ordre de pechés que la Retraite nous fait éviter est beaucoup plus considerable que le precedent, car il comprend tous les pechés où l'on tombe en parlant mal, c'est à dire, non  
seule-

seulement une infinité de pechés particuliers, mais plusieurs especes de pechés, les blasphèmes, les faux sermens, les sermens inutiles, les sermens temeraires, les paroles sales, les médifances, les calomnies, les rapports indiscrets, les injures, les railleries piquantes, les termes de mépris, les flatteries, les mensonges, les jugemens temeraires, & généralement tous les discours qui choquent la Verité, la Religion, la Charité, & la Pureté.

On dira peut-être que la Retraite serviroit de peu à un homme sujet à la pluspart de ces pechés, & que s'il ne les evite que parce qu'il n'a pas l'occasion de les commettre, son innocence ne vaut gueres mieux que les pechés mêmes où il ne tombe point. Je l'avoué. Mais outre qu'il est de certaines occasions, & de tentations si violentes & si impreveuës pour ces pechés mêmes, que les plus justes ont lieu de craindre d'y succomber, il importe de remarquer que chacun de ces pechés a divers degrés, & que comme il faut être abandonné de Dieu pour les commettre dans un certain degré, il faut aussi une grace bien particuliere pour ne les pas commettre dans un autre. Par exemple, il faut être bien méchant pour confirmer par un serment une chose qu'on fait être fausse, ou pour inventer malicieusement un faux crime dont on accusera un innocent. Mais ne peut-il pas arriver qu'un homme qui a de la probité & de la conscience atteste une chose fausse, qu'il

qu'il croit veritable, mais qu'il ne croit telle que parce qu'il n'a pas pris toutes les precautions necessaires pour s'en assurer? Ne peut-il pas de cette maniere se rendre coupable & d'un faux serment, & d'une calomnie, quoi qu'il soit incapable de commettre ni l'un, ni l'autre de ces pechés par pure malice, & en sachant avec certitude qu'il les commet?

Il n'y a donc aucun de ces pechés contre lesquels les plus justes ne doivent se precautionner. Mais il en est quelques-uns où ils ne tombent que trop souvent. En est-il aucun à qui il n'arrive jamais de blesser la verité, si ce n'est pas malicieusement, & dans le dessein de nuire au prochain, au moins par cette espece de mensonge qu'on nomme officieux, & si ce n'est pas en disant des choses qu'on fait être fausses, au moins en disant de celles dont on n'est pas seur qu'elles soient veritables? En est-il aucun à qui il ne soit jamais arrivé de faire quelque jugement temeraire, quelque rapport indiscret, quelque raillerie un peu forte? En est-il qui n'ait jamais ni flatté tant soit peu, ni choqué le moins du monde aucun de ses freres.

J'ai de la pêne à croire qu'il y en ait un seul. Mais si cela est, à combien de dangers n'est-on pas exposé dans le commerce du monde, où il est difficile de ne pas tomber dans quelqu'un, ou pour mieux dire dans plusieurs de ces manquemens? Et que peut-on imaginer de plus  
uti-

utile que la Retraite, où l'on est heureusement à couvert de tous ces dangers?

Plusieurs l'ont appelée un port tranquille & affermé, & je ne voi point d'épithete qui lui convienne mieux que celle-ci. Le commerce du monde est une mer d'une tres-vaste étendue, semée d'écueils, agitée sans cesse de mille tempêtes, & fâmeuse par une infinité de naufrages. Rien n'est plus ordinaire que d'y perir, rien plus difficile que de s'y sauver. Mais ce que cette mer a d'avantageux, c'est qu'elle n'a point d'endroit si écarté d'où l'on ne puisse gagner le port en peu de momens, puis qu'il n'y a, ni aucun lieu dans le monde, ni aucun moment dans la vie, où l'on ne puisse trouver la Retraite.

---

#### I V.

#### *Des bornes qu'il faut donner à la Retraite.*

**M**Ais en quoi consiste cette Retraite? Ce n'est en premier lieu ni un Couvent, ni un Hermitage. Les Hermites portent leur Retraite trop loin, comme on le comprendra par la suite de ce Discours, & ceux qui se disent Moines, & qui se vantent d'être séparés du monde, ne le sont pas en effet. Car outre qu'ils vivent

en

en Communauté, ils sont aussi mêlés que qui que ce soit dans les intrigues des affaires les plus seculieres, & personne n'est plus avant plongé dans le monde que ces gens-là.

Je passe même plus avant. Je soutiens que la Retraite n'est pas un genre de vie affecté à quelque Ordre particulier de Chrétiens. C'est l'état de tous les véritables Chrétiens quels qu'ils soient. Ils doivent tous se retirer & se separer du monde le plus qu'ils pourront, chacun selon son emploi & sa vocation. Et de-là vient que l'Écriture ne contient point de precepte particulier pour les solitaires, comme elle n'en manqueroit pas si ces solitaires étoient un Ordre particulier de Chrétiens. Elle en a pour tous les autres Ordres sans exception. Elle en a pour les Princes & pour les sujets, pour les Pasteurs & pour les Troupeaux, pour les maris & pour les femmes, pour les peres & pour les enfans, pour les maîtres & pour les serviteurs, pour les jeunes & pour les vieux. Elle en a pour les Magistrats, pour les soldats, pour les peagers même. Pourquoi negligeroit-elle les solitaires si non seulement ils faisoient un Ordre particulier de Chrétiens, mais l'Ordre le plus exquis, & le plus considerable de tous, la plus pure portion de l'Eglise, la fleur & l'élite des enfans de Dieu.

Cela fait voir, ce me semble, que tous les fidelles sans exception sont appelés à la Retraite. Il est cependant impossible qu'ils y demeurent  
 tous

tous en tout temps. Il faut par conséquent y mettre des restrictions qui donnent le moyen de la pratiquer. Premièrement, on comprend assés qu'il est plus aisé & moins dangereux, de ne pas rechercher ceux qui ne pensent point à nous, que de fuir ou de repousser ceux qui nous recherchent. Il est assés difficile de nous défaire de ceux qui viennent à nous sans les choquer, ce que nous devons éviter avec tout le soin possible, non pas tant par un principe de civilité, & d'honnêteté mondaine, que par un mouvement de charité, le plus saint, & le plus indispensable de nos devoirs. D'autant plus qu'il est tres-possible qu'ils nous recherchent parce qu'ils ont besoin de nous, & que nous pouvons leur faire du bien, ce qu'il ne nous est pas permis de leur refuser.

On comprend encore qu'on ne doit pas s'éloigner également de toute sorte de personnes quelles qu'elles soient. Comme le commerce des méchans est tout autrement dangereux que celui des gens de bien, il n'est pas à beaucoup près aussi nécessaire d'éviter les derniers, qu'il l'est de fuir ces premiers. C'est pourquoi David qui proteste dans un de ses Pseaumes \* qu'il est résolu de chasser d'auprès de lui les fourbes, les malins, & les orgueilleux, déclare là-même qu'il y veut appeler des gens de bien, & de probité : & dans un autre endroit † il assure qu'il

\*Ps. 101. † Ps. 119.



qu'il frequente ceux qui craignent Dieu, & qui gardent ses Commandemens. Par consequent, lors que nous trouvons des personnes de pieté, avec qui nous esperons de profiter, soit pour l'instruction de nos esprits, soit pour la consolation de nos cœurs, soit pour la direction & la reformation de nôtre vie, il nous est permis de les rechercher, pourveu que l'on se souviene qu'il n'est personne avec qui nous ne devions être sur nos gardes, n'y en ayant aucun dont le commerce ne puisse être l'occasion de quelque peché.

En gros, la Retraite n'est pas un état où le fidele puisse, ou doive demeurer dans tous les momens de la vie. C'est son élément, je l'avouë. C'est le lieu de son repos. Mais il doit le quitter lors que Dieu lui en presente les occasions. Ces occasions mêmes sont assés frequentes, & il en est au moins quatre qui sont tres-communes.

La premiere c'est la necessité d'assister aux Assemblées de l'Eglise pour y invoquer le nom de Dieu, pour y chanter ses Louanges, pour y écouter sa Parole, & pour y participer à ses Sacremens. Il n'y a ni Retraite, ni quoi que ce soit, qui nous puisse dispenser de la pratique de ce devoir, que l'Ecriture recommande tres-expressement, & il y auroit de l'orgueil, pour ne pas dire de l'extravagance, à s'imaginer de travailler plus utilement, soit à servir Dieu, soit à avancer nôtre salut, dans la solitude que  
dans.

dans la société sainte de ses enfans.

La seconde, c'est lors que nous avons besoin du secours des autres. Il y auroit de la folie à mourir de faim plutôt que d'aller acheter ou demander du pain à ceux qui en ont. Mais l'extravagance seroit encore plus insupportable si l'on aimoit mieux laisser mourir spirituellement son ame faute d'instruction, de consolation, de conseil, ou de quelque secours de cet Ordre, que d'abandonner sa Retraite pour l'aller demander à ceux qui le peuvent donner.

En troisième lieu, on doit se mêler parmi le reste des hommes toutes les fois qu'on a lieu de se persuader qu'en le faisant on pourra travailler efficacement à avancer la gloire de Dieu, comme cela se peut en plusieurs façons que chacun peut imaginer, & qu'il n'est pas nécessaire de designer en particulier. Le zele pour la gloire de Dieu, pour la defense & l'éclaircissement de la verité, pour l'avancement de son Regne, pour l'observation de ses Loix, doit être la première & la plus forte de nos passions, & les occasions d'y travailler ne se doivent jamais presenter que nous ne les embrassions avec chaleur.

Enfin, toutes les fois qu'on a le moyen de faire quelque bien, soit spirituel, soit temporel, à ses freres, il y faut courir, & si l'on ne le fait, on fait voir clairement qu'on n'a point de charité, & par consequent, qu'on n'a rien,

les

Les qualités qui paroissent les plus éclatantes n'ayant aucune utilité, ni aucune solidité sans cette vertu.

Je ne dis rien des affaires temporelles, des nécessités de la vie, des professions & des emplois qu'on exerce. Ce sont, je l'avouë, des raisons suffisantes pour nous tirer de la solitude. Mais ce ne sont pas des raisons distinctes de celles que j'ai touchées. Si nous nous y appliquons saintement & innocemment nous les rapporterons ailleurs, à la gloire de Dieu, au bien de nos freres, ou à nôtre propre salut. Nous n'y travaillerons que dans cette veuë. Car comme on la veu dans le Discours precedent, il n'y a point d'autre but qu'il nous soit permis de nous proposer.

Je ne croi donc pas qu'il y ait d'autres occasions qui nous dispensent de la Retraite que celles que j'ai indiquées. Mais aussi celles-là sont tres-legitimes: Et toutes les fois qu'elles se sont présentées, les plus grands Saints dont l'Ecriture nous propose les actions pour nous servir de modelles, les Patriarches, les Prophetes, les Apôtres, les Martyrs, & ce qui est incomparablement davantage, Jesus Christ lui-même, en un mot, tout ce qu'il y a jamais eu de plus pur & de plus accompli dans le monde, n'a fait aucun scrupule de se joindre au reste des hommes, & de se mêler parmi eux.

Il faut seulement remarquer qu'on se trompe tres-souvent dans le discernement de ces oc-

casions, & qu'on s'imagine de les voir là où elles ne sont pas. Il ne suffit pas d'appercevoir quelque desordre pour croire qu'on doit travailler à le reformer. Il ne suffit pas de voir quelque nécessité du prochain pour se persuader qu'on doit y pourvoir. Il faut premièrement que nous ayons quelque pouvoir & quelque vocation pour cela, & d'ailleurs il faut avoir quelque esperance d'y reüssir. En effet le mal est quelquefois si grand que les remedes ne servent qu'à l'irriter & qu'à l'augmenter. C'est pourquoi il est des occasions où le zele même fait rechercher la Retraite & la solitude pour y gemir en secret des maux qu'on ne peut guerir. Ainsi lors que Dieu demanda au Prophete Elie pourquoi il s'étoit retiré dans le desert, ce saint homme n'en allegua point d'autre raison que le zele dont son cœur brûloit. \* *J'ai été, dit-il, émeu à jalousie pour l'Eternel des armées, d'autant que les enfans d'Israël ont delaissé ton Alliance.*

Ceux qui sont engagés dans l'erreur & dans l'ignorance auroient un besoin extreme de connoître la verité. Ils sont cependant quelquefois si mal disposés à la recevoir qu'il y auroit de l'imprudencce à leur en parler. Et c'est dans ces occasions qu'il faut pratiquer le precepte de Jesus Christ, § *Ne donnés point les choses saintes aux chiens, & ne jettés point les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent*

\* I.Rois. XIX. 10. § Matt. VII. 6.

*lent à leurs piés, & que se jettant sur vous ils ne vous déchirent.*

Ceux qui commettent quelque faute auroient besoin d'en être repris par tous ceux qui en ont conoissance. Il faut aussi les en reprendre lors qu'on le peut. Mais il y a de certaines gens qu'on ne sauroit reprendre, sur tout en de certaines occasions, sans les jeter dans des excés & dans des emportemens incomparablement plus grands que ceux dont on les voudroit censurer, & alors la charité même que l'on a pour eux oblige à se taire.

Enfin il est des occasions où nôtre prochain auroit à la verité besoin de nôtre secours, mais où nous ne pouvons nous mettre en état de le lui donner sans nous exposer nous-mêmes à un danger pareil à celui dont nous voulons le tirer. On a lieu par exemple d'esperer qu'allant en de certains lieux, & frequentant de certaines personnes on fera quelque chose pour leur salut. Mais on a d'un autre côté tout autant de sujet de craindre qu'ils nous entraîneront dans leurs désordres, que nous en avons d'esperer de les en tirer. Dans ces occasions il est hors de doute qu'on doit penser premierement à soi-même, & ne pas risquer son propre salut pour travailler à celui d'autrui.

C'est de quoi l'on ne peut douter si l'on fait attention à deux choses, qui sont également constantes. L'une qu'absolûment parlant nous devons preferer nos propres interêts à ceux du pro-

prochain, comme j'espere de l'expliquer plus distinctement dans un autre endroit. Par consequent, lors qu'il s'agit d'exposer nôtre salut & celui de nôtre prochain, à un même peril, chacun de son côté doit le fuir de tout son pouvoir, & ce seroit une charité tres-mal entendüe de s'y jeter pour en mettre son frere à couvert.

L'autre verité qui n'est pas moins constante, que la premiere, c'est qu'en gros il ne faut jamais faire du mal afin qu'il en arrive du bien, & qu'il n'est jamais permis de commettre un peché quelque petit qu'il soit pour faire que nôtre prochain en evite un autre, quand même cet autre seroit incomparablement plus grand. Ainsi n'y ayant que les pechés qui puissent traverser, soit nôtre salut, soit le salut du prochain, il est clair que nous ne devons jamais risquer nôtre propre salut en nous exposant au danger de commettre quelque peché, par l'esperance de detourner un danger semblable de la tête de nôtre frere.

Il paroît par tout ce que je viens de dire que la vie du Chrétien n'est ni une solitude perpetuelle, ni un commerce sans interruption. C'est un mélange & un composé de ces deux élémens de la vie, reduits à un juste temperament par les loix de la charité & du veritable interêt, qui s'accordent si heureusement entre-elles. Le Chrétien est seul lors qu'il peut se  
dis-

dispenser d'être avec les autres. Il est avec les autres lors qu'il ne lui est pas permis d'être seul. Il travaille pour lui, mais c'est sans négliger son prochain. Il travaille pour son prochain, mais c'est sans abandonner le soin qu'il doit avoir de lui-même.

Que si l'on veut comparer ces deux états l'un avec l'autre, je croi qu'on ne hazarde rien à soutenir que la Retraite a quelque chose de plus naturel & de plus conforme à l'esprit du véritable Chrétien que la société. L'Esprit du Christianisme est un esprit de silence, de recueillement, d'abnegation, de mortification, & d'humilité, & l'on voit assés la liaison & la convenance de toutes ces choses avec la Retraite. D'ailleurs les raisons qu'on a de chercher le monde & la société se présentent plus rarement sans comparaison que celles qui nous obligent à l'éviter. On peut dire même que comme il faut avoir des raisons pour parler, mais il n'en faut point avoir pour se taire, il faut de même quelque nécessité particulière pour être appelé à se mêler avec le monde, mais il n'en faut aucune pour s'en separer. Enfin, la Retraite est ordinairement plus seure & plus avantageuse que la société, au moins dans cet état de peché & de corruption où nous nous trouvons, & tout ce que j'ai dit jusqu'ici l'a fait voir assés clairement, ce me semble. Par conséquent, on ne peut douter qu'il ne soit

plus naturel de trouver l'enfant de Dieu dans son cabinet que dans le grand monde, & qu'il ne soit plus souvent avec Dieu & avec lui-même qu'avec les autres.







# NEUVIÈME DISCOURS.

*De la Connoissance de soi-même.*

## I.

*Qu'il importe de se conoître.*

**D**Ans le Discours precedent j'ai dit quelque chose de la necessité de se conoître soi-même, & de savoir precisement quel est le veritable état de son cœur. Mais comme je n'en ai parlé qu'incidemment, & par rapport à un autre sujet, il sera bon de nous y arrêter un peu plus, d'autant plus qu'il y a dans la Morale Chrétienne tres-peu de choses plus importantes que celle-ci.

On peut se conoître soi-même en deux differentes manieres; par rapport à ce qu'on a de commun avec tous les autres hommes, & par rapport à ce qu'on a de plus personnel. Cette premiere connoissance de soi-même est assez utile, & il est bon de savoir la nature, les propriétés, l'origine, les devoirs, les avanta-

ges, & les imperfections de l'homme. Mais comme les livres sont tous remplis de réflexions sur chacune de ces choses, mon dessein n'est pas de m'y arrêter maintenant. Je ne veux parler que de l'obligation où nous sommes de conoître ce que nous avons de plus personnel, nos inclinations, nos goûts, nos aversions, nos foiblesses, nos mœurs, nos coûtumes, & cela non par rapport au monde & à ses interêts, mais par rapport à Dieu & au salut, pour savoir par ce moyen si nous sommes dans la voye du Ciel, ou dans le chemin de l'Enfer, & quels progrès nous pouvons avoir fait dans l'une ou dans l'autre de ces deux routes.

Cette conoissance est tres-importante, & c'est un fort grand malheur, non seulement de s'y tromper, mais même de n'en rien savoir. Le moyen, premierement, de se corriger de ses défauts & de ses foiblesses si on les ignore, ou si on les prend pour des perfections? Quelle apparence y a-t-il qu'on travaille à se procurer ce qu'on s'imagine de posséder, ni qu'on tâche de se relever d'un abîme d'où l'on se figure d'être sorti? Etre d'ailleurs du nombre des enfans de Dieu, & se mettre dans l'esprit que l'on ne l'est pas, c'est passer sa vie dans l'état du monde le plus accablant. Car qu'est-ce que ne souffre pas un cœur qui en effet aime Dieu, & qui s'imagine d'être l'objet de sa haine & de sa vengeance?

Je dis bien plus. Je soutiens que le doute même sur ce sujet a quelque chose d'insupportable, & je ne comprends pas comment il est possible d'y demeurer sans tomber dans le desespoir. Quelle affreuse incertitude ! Entendre sans cesse parler de l'Enfer & du Paradis, y penser quelquefois, concevoir en quelque façon ce que c'est, être au moins assuré que l'un est un lieu de supplices, & de tourmens infinis, & l'autre un séjour de gloire, de félicité, & de satisfaction, & ne savoir lequel des deux on doit avoir en partage. Être éternellement balancé entre l'espérance & la crainte. Savoir qu'on doit nécessairement craindre ou espérer, & ne pouvoir se déterminer pour l'un ni pour l'autre. N'est-ce pas l'état du monde le plus gênant.

Rien donc n'est plus important que de savoir avec certitude le véritable état où l'on est. Mais peut-on trouver le moyen de s'en assurer ? Il y a sur cela deux erreurs extrêmes. Les uns disent qu'il est absolument impossible de se connaître avec certitude. Les autres s'imaginent que c'est la chose du monde la plus aisée. Mais il est certain qu'ils se trompent tous.

Il est premièrement hors de doute qu'on peut se connaître. Si on ne le pouvoit S. Paul nous auroit-il dit, \* *Examinés-vous vous-mêmes si vous êtes en la foi. Eprouvés-vous vous-mêmes. Ne vous reconnoissés-vous point*

\* 2. Cor. XIII. 5.

*vous-mêmes, savoir que Jesus Christ est en vous? si ce n'est qu'en quelque sorte vous fussiez reprouvés.* Est-il concevable que cet Apôtre eût voulu nous engager dans un travail inutile, & nous obliger à chercher une chose qu'on ne peut trouver? Mais aussi d'un autre côté le grand nombre de ceux qui se trompent sur ce sujet fait bien voir que la vérité n'y a pas toute l'évidence que quelques autres s'imaginent.

Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est qu'on peut réduire tous les hommes à trois divers ordres. Le premier est de ceux dont la piété a quelque chose d'éminent & de distingué. Le second, de ceux dont la méchanceté & la depravation est extrême. Le troisième enfin, comprend ceux qui ne sont ni bons, ni méchans que médiocrement, & dans la vie desquels l'on peut remarquer des vestiges de quelques vertus, & des caractères de quelques vices. Ceux du premier & du second ordre peuvent se connoître sans peine. Mais ceux du troisième y trouveront de plus grandes difficultés.

Ces difficultés viennent de trois sources. La première est la nature de la chose même. Car enfin, l'état des moins méchans des reprouvés, & celui des moins avancés des élus, quoi que différens dans le fond, sont neantmoins si semblables, ou pour mieux dire la différence en est telle, qu'il y a bien des choses qui passent pour

pour imperceptibles, & qui ne sont pas de beaucoup plus difficiles à appercevoir.

La seconde cause de ces difficultés est la repugnance que tous les hommes du monde ont à s'observer & à s'étudier eux-mêmes. On a des pénes horribles à s'y résoudre, & plus encore à s'y appliquer, ce qui fait aussi que presque personne ne s'y applique, & que la vie se passe sans y penser que légèrement.

La troisième est le pouvoir de l'amour propre, qui nous fait de perpetuelles illusions, grossissant nos perfections jusqu'à l'infini, & nous en donnant même que nous n'avons pas, extenuant & aneantissant nos défauts, & portant même quelquefois les choses jusqu'à cet excès que de nous persuader que nous possédons de certaines vertus, dans le temps que bien loin de les posséder nous avons les vices contraires.

Ce qu'il y a de constant & de consolant, c'est que ces obstacles ne sont pas si grands qu'on ne puisse les surmonter, & pourveu qu'on s'y prenne comme il faut on peut esperer d'y réussir. J'ai dessein de marquer dans ce Discours la methode que je croi la plus seure pour y travailler avec succès.

## I I.

*Ce qu'on doit faire pour se conoître.*

**P**ersonne ne peut douter qu'il ne faille commencer par implorer le secours de Dieu, & qu'on ne doive le lui demander avec toute l'ardeur, & toute l'humilité dont on est capable. Que peut-on faire sans ce secours? Et qu'y a-t-il de si aisé qui n'excede les forces & le pouvoir de nôtre miserable nature? De nous-mêmes nous sommes incapables de penser seulement une bonne chose, dit un Saint Apôtre. Comment donc pourrions-nous, je ne dirai pas refoudre, mais entreprendre, mais achever, un travail aussi difficile qu'est celui de se conoître soi-même, si Dieu ne nous assiste dans ce dessein? Et comment pouvons-nous esperer qu'il le fasse, si nous ne daignons pas le lui demander?

Il faut donc commencer par-là, & il faut même que cette priere ait toutes les qualités que je marquerai dans un autre endroit. Mais tout cela ne suffit pas, & comme la demande que nous faisons à Dieu du pain quotidien ne nous dispense pas de l'obligation où nous sommes de travailler à l'aquerir, il ne faut pas de même s'arrêter à le prier qu'il nous fasse co-

noî-

notre le fond de nos cœurs, il faut travailler de toutes nos forces à penetrer dans cet abîme.

Ce travail même doit avoir deux différentes qualités. Il doit être violent & opiniâtre. Il faut premierement, beaucoup d'application & beaucoup d'effort, & c'est une grande erreur de s'imaginer qu'il ne faille que quelque legere reflexion pour y reüssir. C'est une affaire trop difficile pour ne pas demander toute la contention de nôtre esprit, & il y a tant de choses à examiner, tant de confusions à démêler, tant d'illusions à dissiper, que si l'on ne se recueille & ne s'applique de toute sa force il est certain qu'on ne sauroit en venir à bout.

La raison en est, qu'on ne se conoît pas tant par sentiment que par reflexion. S'il ne faloit que savoir si on a quelque foi, quelque repentance, quelque crainte de Dieu, ou quelque autre de ces mouvemens semblables, le seul sentiment suffiroit pour nous en instruire, & c'est en ce sens que Saint Augustin disoit que personne n'a rien qui lui soit plus connu que sa propre foi. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Il s'agit de savoir si cette foi, si cette repentance, si cette crainte de Dieu, si toutes les autres dispositions du même ordre, sont la foi, la repentance, la crainte de Dieu, & les autres dispositions des veritables Chrétiens, si ce sont les effets de la grace sanctifiante & regenerante, ou de simples vices deguisés par les divers tours de nôtre amour propre. Pour

s'asseurer de ceci il faut quelque chose de plus que du sentiment. Il faut de la reflexion, non seulement sur ce que nous sentons en nous-mêmes, mais encore sur ce que nous faisons dans les occasions. Et comme ce que nous faisons dans les occasions est mêlé de bien & de mal, il faut faire une juste comparaison de tout ce bien & de tout ce mal, & peser exactement toutes les conséquences qu'on peut tirer de l'un & de l'autre.

Il faut même y revenir plusieurs fois de suite. Car outre qu'une seule recherche, quelque appliquée qu'elle soit, ne sauroit nous découvrir tout ce qu'il nous importe de savoir, il est encore certain que nous changeons à tout moment d'inclinations & de goûts, & par conséquent il faut s'observer long-temps pour trouver quelque chose de fixe, & pour découvrir le principe general de nôtre conduite, & le sentiment secret qui domine dans nôtre cœur.

Il faut tout au moins s'examiner par rapport à un espace considerable de temps, & ne se pas contenter de regarder à l'état où l'on se trouve dans le moment que l'on s'examine, mais considerer celui où l'on se trouve depuis quelque temps. En effet, si l'on se borne à un moment on court danger d'y être trompé, & de juger ou trop avantageusement, ou trop desavantageusement de soi-même. La vie de l'enfant de Dieu n'est pas si uniforme que tous  
les



les momens en soient absolument semblables. Il y en a de ceux où l'esprit triomphe glorieusement de la chair, d'autres au contraire où la chair n'a que trop d'avantages sur l'esprit. Les pecheurs mêmes ne sont pas également pecheurs en tout temps, & comme les plus furieux ont d'ordinaire quelque intervalle lucide, les plus infignes scelerats ont de temps en temps des momens où ils paroissent assés gens de bien. Ainsi à n'en juger que par ces momens on s'y tromperoit.

Il est certain même qu'il n'y a point de moment où tout le bien & le mal qui est dans nôtre cœur se puisse manifester. L'un & l'autre se découvre principalement par les actions, & les actions ne se produisent que dans les occasions, qui ne reviennent que de temps en temps. Il faut même que ces occasions ayent quelque chose d'un peu pressant pour donner lieu de juger des dispositions interieures en considerant si on les embrasse, ou si on les laisse passer. On ne sauroit donc se conoître à moins que de s'examiner par rapport à un espace de temps assés grand pour renfermer un nombre considerable de cette sorte d'occasions, & par consequent par rapport à un espace de temps qui ait quelque étendue.

J'avouë que tout cela augmente les difficultés de cet examen, & par consequent fortifie la repugnance horrible que nous avons à nous y appliquer. Mais il faut tâcher de vaincre

cette repugnance par la consideration de la necessité indispensable de cet examen. Il faut se représenter quel malheur c'est de ne se pas connoître, & considerer d'ailleurs qu'il n'est pas difficile, mais absolument impossible de se connoître sans s'étudier avec la dernière application.

Pour en venir plus facilement à bout, je voudrois qu'on ne se contentât pas de se résoudre d'une manière vague & générale à s'y appliquer quelquefois, ni même à s'y appliquer souvent. Chacun peut avoir appris par son expérience combien il est ordinaire que cette sorte de résolutions s'évanouissent & demeurent sans execution. Il faut quelque chose de plus déterminé & de moins abstrait. Il faut s'imposer la nécessité d'y travailler pendant tant de jours, & à telles & telles heures. Il faut s'y obliger expressement & formellement par la plus forte résolution qu'on en puisse prendre.

## III.

*Lors qu'on s'examine il faut pencher  
plustôt du côté de la severité que du  
côté de l'indulgence.*

**L**ors qu'on s'y appliquera il faut prendre un certain esprit de severité, de soupçon, & de défiance, qui nous donne plus de pente à nous condamner qu'à nous absoudre, & qui nous éloigne un peu plus du danger de nous flatter que de celui de nous faire tort. Deux choses font voir la necessité de cet avis. La premiere est, le panchant naturel que tous les hommes ont à se flatter. C'est l'effet immediat & necessaire de l'amour propre, c'est à à dire du sentiment le plus general, le plus violent, & le plus inamissible de nôtre cœur. Comme nous nous aimons tous avec excés, & qu'il est naturel à toutes les passions de chercher, non seulement à s'entretenir, mais encore à croître, & à se fortifier nous ne negligons rien de ce qui peut confirmer l'opinion avantageuse que nous avons de nous-mêmes, & l'on doit tenir pour certain que tout ce qui peut servir à cela sera toujours reçu avec un prejudgé favorable qui nous disposera secrettement à le croire, & que tout au contraire, ce qui peut nous des-  
abuser

abuser nous trouvera préparés à le rejeter. Le moyen donc de se bien conoître si l'on ne se défie de soi-même, & si l'on ne tâche de corriger par un petit excès de severité volontaire, l'excès naturel de l'inclination qui nous porte à juger favorablement de nous.

L'autre consideration qui justifie cet avis, c'est que l'erreur qui nous persuade que nous avons plus de merite que nous n'en avons en effet est incomparablement plus dangereuse que la contraire. Quand nous aurons un peu plus mauvaise opinion de nous-mêmes qu'il ne nous seroit permis de l'avoir, qu'en arrivera-t-il? C'est que nous travaillerons avec un peu plus de soin à nous corriger que nous n'aurions fait. C'est le pis qui en peut arriver. Heureux inconvenient, & qui merite peu qu'on l'évite! Je ne croi pas en effet que cette pensée jette personne dans le desespoir. Ce n'est là nullement un danger qu'on ait lieu de craindre dans nôtre siecle. La securité, la profanation, l'impieté font aujourd'hui le caractère le plus commun, & la route la plus battüe qui mène à l'Enfer. Ainsi l'avis que je donne n'est guere en état de produire de mauvais effets, au lieu qu'il en peut produire un tres-grand nombre d'avantageux. Tout au contraire l'erreur opposée, qui consiste à s'imaginer qu'on est dans un meilleur état qu'on n'est en effet, est infiniment pernicieuse, puis qu'elle nous ôte jusqu'à la pensée de nous corriger.

Lors

## IV.

*Lors qu'on s'examine il ne faut pas s'arrêter à des idées vagues & confuses.*

**V**Oici encore un autre avis qui est très-important. Ce qui contribue le plus à nous empêcher de nous connoître c'est une malheureuse coutume que nous avons prise de nous arrêter à des idées vagues, confuses, & generales, sans entrer dans aucun détail, & sans descendre à quoi que ce soit de précis. Nous mêlons ensemble le vrai & le faux, & de cette maniere nous recevons absolument ce qui n'est vrai qu'à certains égards, & nous ne laissons pas d'en tirer à nôtre avantage des conclusions aussi précises que si le principe d'où nous les tirons étoit véritable dans toute son étendue.

C'est ce qui paroîtra plus clairement par un exemple. Il est assés ordinaire aux plus grands pecheurs de se faire quelque reproche. Mais il leur est ordinaire aussi de s'étourdir eux-mêmes en se disant, je suis pecheur, il est vrai, mais Dieu est misericordieux. Par consequent, je dois croire qu'il me fera grace. Ce raisonnement est pitoyable. Son illusion consiste unique-

quement en ce qu'on s'arrête à une idée fort confuse & fort generale, qui mêle le vrai avec le faux. Dieu est misericordieux, dit-on. Mais comment entend-on qu'il l'est? S'imagine-t-on qu'il l'est assés pour faire grace à toute sorte de pecheurs sans exception, même aux impenitens, même aux incredules? On n'est pas assés extravagant pour cela. Entend-on donc qu'il est assés misericordieux pour pardonner aux fidelles & aux repentans? Tout aussi peu. Si on l'entendoit de la sorte on verroit tout le ridicule de ce faux raisonnement. Car y a-t-il d'esprit assés déreglé pour raisonner de cette maniere? Dieu est assés misericordieux pour pardonner aux croyans & aux repentans. Donc il me pardonnera quoi que je ne croye, ni ne me repente point? Comment doncl'entend-t-on? On ne descend point dans ce détail. On ne distingue point ces deux sens. On les mêle ensemble, & on se dit simplement que Dieu est misericordieux, pour pouvoir ensuite se dire qu'on peut pretendre à sa grace.

Il en est d'autres qui font quelque pas de plus, & qui demêlant cette équivoque ne laissent pas d'en former une autre, qui fait un semblable effet. Il est vrai, disent-ils, que la misericorde de Dieu ne va pas jusqu'à cet excés que de faire grace aux incredules & aux impenitans. Il ne pardonnera qu'à ceux qui croient & qui se repentent. Mais il est vrai aussi que  
je

je croi, & que je me repens. Il est donc certain que je ne perirai point. Autre confusion. Car ce qu'on dit que Dieu pardonnera aux croyans & aux repentans est bien vague. Il y a une double foi, & une double repentance. Une foi vive, & une foi morte. Une repentance sincere & veritable, & une repentance fausse & inutile. Entend-on qu'il n'y a point de foi, point de repentance, bonne ou mauvaise, vraie ou fausse, dont Dieu ne se contente? Point du tout. On fait assés le contraire. Entend-on qu'il pardonnera à ceux qui ont une foi vive, & une repentance sincere? Tout aussi peu. Car comme la foi & la repentance qu'on a ne sont pas de cet ordre, on s'appercevroit d'abord qu'on a tort des'appuyer là-dessus. On s'arrête donc à l'idée generale de foi & de repentance, sans descendre, comme il le faudroit, aux idées particulieres de foi vive, & de repentance sincere.

Quelques-uns mêmes deméent cette seconde équivoque, mais ils ne laissent pas de se tromper par une troisiéme. Il est vrai, disent-ils, que Dieu ne fera grace qu'à ceux qui ont une foi vive, & une repentance sincere. Mais il est vrai aussi que j'ai lieu de croire que ma foi & ma repentance sont de cet ordre. La foi vive est celle qui produit de bonnes œuvres, & la repentance sincere celle qui est suivie de l'amendement. Et n'est-il pas vrai que je fais de bonnes œuvres, & que je m'abstiens de plu-  
sieurs

fiens pechés où je suis tombé autrefois? Ma foi donc est vive. Ma repentance est sincère. Et par conséquent je puis espérer que Dieu me pardonnera.

Mais tout ceci n'est pas moins confus que le reste. En effet, toute sorte de bonnes œuvres ne font pas voir que la foi qui les produit soit une foi vive. Pour cela il faut, premièrement, que ces œuvres soient bonnes, non seulement dans leur fond & dans leur substance, comme le sont toutes celles qui sont commandées de Dieu, mais encore dans leur manière, ayant dans quelque degré toutes les conditions qui sont nécessaires pour les rendre bonnes. Il faut en deuxième lieu que cette foi ne produise pas seulement quelque ordre particulier de bonnes œuvres, mais généralement & sans exception toutes celles que Dieu nous a commandées, au moins dans les occasions où il nous les a commandées. Ce qu'on dit aussi que la repentance est sincère lors qu'elle est suivie de l'amendement, n'est vrai qu'en ce sens, c'est à condition que cet amendement soit général & universel, en sorte qu'il ne laisse aucun péché regnant dans notre âme. Hors de là ces deux propositions sont fausses. Et par conséquent, pour raisonner juste, il ne faut pas les exprimer ainsi vaguement & confusément. Il faut dire; La foi est vive lors qu'elle produit des œuvres véritablement bonnes, & qu'il n'en est aucune qu'elle ne produise. La



repentance est sincere lors qu'elle est suivie d'un amendement general & universel. Qu'on voye ensuite si on peut se vanter d'avoir une telle foi, & une telle repentance. Car si on ne le peut, tout ce qu'on se dit ne consiste qu'en des sophismes, & des sophismes mêmes si grossiers qu'il est étonnant qu'ils nous trompent.

Je soutiens donc qu'une des choses auxquelles il faut prendre garde avec le plus de soin & d'application lors qu'on se veut conoître soi-même. c'est d'éviter ces pensées vagues comme des sources d'illusions, & de ne se dire rien à soi-même sans examiner, non seulement si ce qu'on se dit est vrai ou faux, mais encore s'il est vrai absolument, généralement, & sans exception, ou seulement en de certains cas, & à de certains égards, pour ne l'employer que dans le sens & à l'égard auquel on aura lieu de se persuader que cela est véritable.

On dira, peut-être, que tout le monde n'est pas en état d'observer cette regle, & qu'elle demande une pénétration & une exactitude qui n'est pas commune. Je l'avouë. Mais ce défaut n'est pas tel qu'on ne puisse le suppléer par le secours d'un ami fidelle, habile, & judicieux. On peut trouver dans les autres ce que l'on n'a point, & un homme qui a tant soit peu de charité ne refusera jamais ses avis & ses assistances à ceux qui les lui demanderont. Tout consiste à bien choisir. Car enfin les qua-

ités nécessaires pour pouvoir être consulté utilement sur cette sorte de choses ; ne sont pas si ordinaires qu'il n'y ait quelque difficulté à les trouver. Mais si la chose est difficile, elle n'est pas au moins impossible.

Les avis que j'ai donnés jusqu'ici sont un peu généraux, & il est temps de descendre à quelque chose de plus particulier. Il y a mille recherches à faire pour se bien conoître ; mais les trois principales sont celles-ci. On doit tâcher de conoître ses défauts, ses vertus, & son état présent par rapport au salut & à la d'annation. Je me bornerai à ces trois articles pourn'être pas long.

---

V.

*Ce qu'on doit faire pour découvrir ses défauts.*

**N**OUS avons deux sortes de défauts. Les uns nous empêchent de tirer tout le parti que nous pourrions des affaires de la terre, les autres nous empêchent de nous sauver. Les uns nous ôtent l'estime des hommes, & les autres nous font perdre l'amour de Dieu. Les premiers ne sont pas proprement de mon sujet.

sujet. Il est pourtant bon de les conoître pour nous humilier, car il est certain que rien ne nous inspire tant de vanité que l'erreur où nous sommes en nous imaginant de posséder les qualités opposées.

J'aurois bien des choses à dire sur cette matière. Mais comme elles n'appartiennent qu'indirectement au sujet que je traite, je me contenterai de remarquer qu'on s'abuse en cela comme en tout le reste, & que les qualités qui paroissent les plus éclatantes ne sont d'ordinaire rien moins que ce que l'on pense. Si l'on voyoit tout ce qui se passe dans le cœur de ceux qui passent pour braves lors qu'il se trouvent dans le peril on rabattroit assez de l'opinion qu'on a de leur fermeté. Les plus sages sont sujets à une foiblesse que d'autres ont remarquée. C'est de se déterminer par des motifs tres-petits dans les deliberations de la plus grande importance. La paresse de même est un défaut beaucoup plus general qu'on ne s'imagine. J'ose dire que personne n'en est exempt. On peut être soigneux & infatigable pour de certaines affaires dont on s'est entété. Mais il n'est personne qui ne soit negligent pour d'autres affaires qui ne sont pas moins importantes, & l'on ne se tromperoit peut-être pas si on disoit qu'il entre un grain de paresse dans la composition des plus laborieux & des plus actifs.

Mais

Mais le principal est de conoître nos défauts par rapport à nôtre salut. Je crains qu'on ait de la pêne à les découvrir si l'on se contente simplement de se réfléchir sur soi-même. L'amour propre est en éat de rendre cette sorte d'efforts inutiles. Il faut user de quelque adresse pour se garantir de ses illusions, & je suis persuadé que le meilleur est de chercher d'abord ces défauts, non pas en nous-mêmes, mais dans les autres.

Il faudroit même s'accoûtumer à une chose, qui devoit durer autant que la vie. C'est de ne penser jamais aux défauts des autres sans examiner dans le moment même, si on en est exempt. Il faut se resouvenir de cette regle que Jesus Christ nous donne dans toute son Evangile, & que les Philosophes mêmes, n'ont pas ignorée, qu'avant que d'ôter le fétu de l'œil de nôtre prochain, nous devons prendre garde s'il n'y a pas quelque chose de semblable, ou même de plus fâcheux dans le nôtre. En effet, rien n'est plus insupportable que de condamner dans nôtre prochain ce que nous pratiquons nous mêmes; & cette injustice est si grossiere qu'on ne la remarque jamais dans les autres qu'on n'en soit choqué. Pourquoi donc n'éviterions nous pas d'y tomber.

Voici donc un moyen tres-innocent de profiter du mal même. Toutes les fois que nous remarquerons quelque irregularité dans la conduite

duite, dans les discours, ou dans les sentimens de nôtre prochain au lieu de nous amuser à le condamner, pensons seulement à deux choses : L'une s'il nous est jamais arrivé de faire rien de semblable, l'autre si presentement même nous ne pouvons pas nous reprocher le défaut qui en est le principe. Cela est tres-aisé, & comme d'ailleurs c'est une chose qui revient souvent, c'est un moyen admirable, non seulement pour se conoître, & se corriger, mais encore pour se procurer trois vertus qui sont toutes d'un prix infini, l'Equité, la Charité, & l'Humilité.

On peut même dans ces occasions faire une autre chose que je regarde comme le plus grand de tous les secrets pour se bien conoître, & en particulier comme le moyen le plus efficace pour dissiper toutes les illusions de nôtre amour propre. C'est de ne se pas contenter de remarquer le défaut du prochain, & d'examiner si on en est exempt, mais de prendre garde à ce qui nous fait conoître ce défaut dans le prochain, & de se faire à soi-même cette question interieure, *D'où sai-je que mon prochain a tel, & tel défaut? Qu'il est orgueilleux, qu'il est médifant, qu'il est envieux, &c.* Si on se fait cette question, on ne manquera pas à se répondre, je le conois à telle, & à telle chose que je lui vois faire. Il faut donc, dira-t-on ensuite, que faire telle ou telle chose, soit la marque de tel ou de tel défaut. Et par con-  
se-

tequent, si jè fais ces mêmes choses, d'où je conclus qu'il a ce défaut, je puis & je dois me persuader que j'en ai aussi bien que lui. Car comment se pourroit-il que ce qui est une marque seure & infallible de ce défaut dans les autres ne le fût pas en moi seul?

Voilà le moyen de se déconcerter l'amour propre. Car il faut remarquer que quoi qu'il nous fasse une infinité d'illusions, il ne nous en fait pas sur toutes sortes de choses. Il y en a de si évidentes, qu'il ne nous empêche pas de les voir vitelles qu'elles sont. Peut-il, par exemple, nous empêcher de savoir que nous faisons telle ou telle action, que nous disons telle ou telle chose, que nous avons telle ou telle pensée, lors que nous le faisons, le disons, & le pensons en effet? Nullement. Quelque prévenu qu'on soit en faveur de soi-même, on ne peut pas ignorer ceci. Si notre amour propre nous trompe c'est en d'autres choses. C'est en nous persuadant que nous avons des vertus & des perfections dont nous sommes très-dépourvus, & que nous sommes exempts de certains défauts que nous avons en effet.

Il y a même de certains défauts qu'il ne nous empêche pas de sentir. Un blasphémateur, un impie, un calomniateur, un menteur, un homicide, un adultère, un injuste ne peut douter qu'il ne soit engagé dans tous ces désordres. Mais il y a d'autres défauts plus cachés, dont personne ne se croit taché, par exemple,

exemple, l'orgueil, la médifance, l'inconstance, l'opiniâtreté, l'envie, la malignité, l'ingratitude, la perfidie, & quelques autres semblables. Ce sont-là des défauts que l'amour propre nous cache, & que la methode que je propose peut nous faire sentir tres-facilement.

Prenons pour exemple celui de tous ces défauts que l'on sent le moins. C'est sans difficulté l'orgueil. Les plus vains & les plus superbes de tous les hommes, ceux mêmes dont la vanité se porte aux derniers excès ne s'imaginent pas de l'être. Car s'ils le croyoient, ils ne le feroient pas long-temps. En effet, ce défaut est si ridicule, il est si contraire à ses propres intentions, & si propre à faire haïr & mépriser ceux qui en sont possédés, & qui ne le sont que parce qu'ils desirent avec trop d'ardeur d'être aimés & estimés de toute la terre, qu'il est impossible de savoir qu'on en est atteint sans en avoir honte, & ensuite sans s'en corriger.

C'est donc de tous les défauts celui que l'on sent le moins. Il est cependant tres-facile de s'asseurer si on en est taché. En effet, tout autant qu'il est difficile de le sentir en soi-même, tout autant est-il aisé de l'appercevoir dans les autres. Il n'y en a peut être pas un qui se découvre davantage, qui ait plus de marques, ni des marques plus assurees. Les plus ignorans mêmes savent quelles sont ces marques, & pourveu qu'il ne s'agisse pas d'eux mêmes, il

est rare qu'ils y soient trompés, ce qui fait qu'il y a si peu d'orgueilleux qui n'ayent la reputation de l'être.

Pour savoir donc si on l'est on n'auroit qu'à faire ce raisonnement: Tel & tel ont sans doute de la vanité. Mais à quoi conois-je qu'ils en ont? C'est que l'un de ceux-là publie sans cesse ses propres loüanges, d'où je conclus non seulement qu'il a de la vanité, mais encore qu'il a peu d'esprit, & qu'il n'a point d'éducation. L'autre dont l'orgueil n'est pas tout à fait aussi grossier, ne se loue pas à la verité lui-même, mais il rapporte les loüanges que d'autres lui ont données. Le troisiéme ne fait ni l'un, ni l'autre; mais il affecte de dire des choses d'où l'on peut conclurre qu'il a quelque bonne qualité. Le quatriéme parle tousjours de lui-même, quoi qu'il n'en dise que des choses indifferentes, ce qui fait voir un terrible fond d'amour propre. Le cinquiéme publie jusqu'à ses defauts, pour donner lieu de croire qu'il est sincere & de bonne foi. Le sixiéme ne paroît jamais si content que lors qu'on l'encense. Le septiéme affecte d'aller du pair avec ceux qui sont plus que lui, & recherche des honneurs, des prerogatives, & des emplois qui ne lui appartiennent point. Tous ceux-là ont donc de l'orgueil. Je n'en puis douter. Mais ne fais-je jamais aucune de toutes ces choses? Si je les fais, sur tout, si je les fais souvent, & sur tout encore si j'en fais plusieurs,

com-



comment puis-je douter de ma vanité? Et ne dois-je pas presumer que les autres, qui ont d'aussi bons yeux que moi, le remarquent & s'en moquent, comme je le remarque & m'en moque dans les autres?

On peut appliquer la même methode aux autres défauts, au moins à ceux qui sont plus cachés, & il n'en est aucun qu'on ne découvre sans pêne de cette maniere. Mais voici un autre avis, qui selon moi ne cede à pas un de ceux que l'on vient de lire. Il est certain qu'il y a tousjours de la subordination parmi les vices qui nous dominant. Les uns obaïssent aux autres, & d'ordinaire ils se soumettent tous à un seul, qui a la direction principale de nôtre vie. On voit rarement qu'il y en ait deux qui soient independans l'un de l'autre, & plus rarement encore qu'il y en ait davantage. D'ordinaire c'est un état Monarchique, ou pour mieux dire une veritable tyrannie.

On se trompe si l'on s' imagine qu'il y ait dans le cœur de châque homme une égale pente pour tous les crimes. Il y en a plusieurs où personne ne tomberoit si quelque autre vice n'y portoit. Les voleurs ne tuent pas pour tuer, mais pour avoir la bourse de celui qu'ils assassinent, & par consequent leur cruauté obeît à leur avarice. Le mensonge, le parjure, & la tromperie, sont des pechés où l'on ne se porte d'ordinaire que par intérêt, ou par vanité. Et pour ce qui regarde les autres pe-

chés, qui semblent plus conformes aux inclinations de la nature depravée, comme la vengeance, la malignité, l'envie, l'avarice, l'ambition, l'intemperance, & quelques autres semblables, si l'on y regarde de près on verra que le plus souvent ce ne sont pas tant des maîtres que des valets, & qu'ils ne commandent que parce qu'ils sont commandés par d'autres. L'avarice est fort souvent l'effet de la vanité, & plus souvent encore de l'amour du plaisir. L'envie, la malignité, la vengeance, naissent ordinairement de l'orgueil. Et je suis persuadé, en un mot, que quoi que les caracteres des hommes soient infinis, le principe dominant de leur conduite, & le ressort principal de toutes leurs actions est, ou la vanité, ou l'amour du plaisir. Que chacun s'examine un peu là-dessus. On trouvera que ce que je dis est véritable,

Il importe beaucoup plus qu'on ne sauroit croire de conoître cette subordination, & de faire, si je l'ose dire, l'analyse de nos sentimens. Il importe de savoir pourquoi on tombe dans chaque peché, & de se demander souvent à soi même par quelle raison, & par quel motif on a fait telle ou telle faute que l'on se reproche. Si on neglige ceci, & que l'on considere tous ses defauts comme independans les uns des autres, il est tres-difficile qu'on vienne jamais à bout de s'en corriger. Comment s'y prendra-t-on? Les entreprendra-t-on

tous

tous à la fois? Il en arrivera comme de cette celebre queuë de cheval que les plus vigoureux ne peuvent arracher en la prenant toute entiere, & qu'un enfant emporta en ne prenant qu'un poil à la fois. S'attachera-t-on à chacun à part? Mais quind aura-t-on achevé? D'ailleurs ce sera vainement qu'on tâchera de reprimer un défaut dont on n'ôtera pas le principe. Il reviendra tousjours malgré qu'on en ait, au lieu que si l'on applique d'abord tous ses soins au défaut dominant; on peut espérer de l'arracher du cœur, après quoi tous les autres tomberont d'eux-mêmes.

Cette recherche est importante. Mais en voici une autre qu'il l'est beaucoup plus. Lors qu'on aura trouvé de cette manière un ou plusieurs pechés dans son cœur, il faut examiner avec soin s'ils sont de l'ordre de ceux que l'Ecriture appelle des pechés regnans, & que nous appellons ordinairement des pechés d'habitude. On entend par-là des pechés, qui pendant un espace considerable de tems, possèdent de telle façon le cœur de celui qui les commet qu'il en est esclave, & qu'il y demeure assujetti. Cet état se fait conôître ordinairement par la multitude des rechutes. En effet, tous ceux qui retombent dans un peché toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, ou du moins toutes les fois que quelque tentation les y porte; ceux même qui résistent quelquefois à ces tentations, mais qui n'y résistent

que par des motifs temporels, & non pas par un mouvement de crainte de Dieu; ceux encore qui les surmontant quelquefois par ce dernier motif succombent souvent, & de temps en temps; ceux enfin, qui demeurent volontairement dans les occasions prochaines de les commettre, tous ceux-là peuvent regarder ces pechés comme de véritables pechés d'habitude.

Il est même des occasions où il ne faut qu'un seul acte, pourveu qu'il ne soit pas révoqué, pour faire un peché de cet ordre. Tels sont les pechés d'injustice que l'on ne répare point. En effet, un homme qui s'est approprié injustement le bien du prochain, ou qui sans en profiter le lui a fait perdre mal à propos, un calomniateur qui lui a ravi sa réputation, & les autres pecheurs de même ordre, sont des pecheurs d'habitude pendant tout le temps qui se passe depuis ces actions injustes jusqu'au moment qu'ils se mettent en état de les réparer, quoi que pendant ce temps-là il ne soient jamais retombés dans la même faute. Je dis la même chose des haines & des animosités, qui durent pendant quelque temps, & dont on refuse de se défaire en se reconciliant avec ceux que l'on haïssoit.

## VI.

*Ce qu'on doit faire pour conoître ses Vertus.*

JE ne dis rien du venin de ces pechés. J'en parlerai dans un autre endroit. Je n'examine pas même ce qu'on doit faire sur le sujet, soit de ces pechés, soit de tous les autres qu'on aura trouvés dans son cœur. Ce sera la matiere d'un autre Discours. Je passe donc à la seconde recherche que nous devons faire pour nous conoître. C'est de celle nos Vertus, sur lesquelles je remarque d'abord que pour les trouver on ne sera pas dans la même péne où l'on a été pour s'appercevoir de ses manquemens. Ce même amour propre qui nous a caché nos défauts, nous étalera de lui-même nos perfections, & ne nous permettra pas d'en posséder une seule que nous ignorions. Le danger est qu'il nous fasse voir en nous-mêmes des Vertus qui n'y sont pas en effet.

Il faut donc tâcher de s'asseurer si ce que nous prenons pour de veritables Vertus ne sont pas des défauts fardés, & des imperfections déguisées. Il y a divers Ouvrages qui ne traitent

que de cela, & il est bon de les lire pourveu que ce soit, non pour y apprendre à mépriser les autres, mais pour y trouver les moyens de se conoître soi même.

Peut-être même que cela n'est pas necessaire. Peut-être peut-on appliquer ici la methode que j'ai déjà indiquée dans un autre endroit. C'est de nous appliquer à nous-mêmes ce que nous pensons sur le sujet des Vertus que nous voyons attribuer à nôtre prochain. En effet, personne n'ignore que la malignité est la compagne inseparable de l'amour propre, que nous sommes tout aussi severes, & tout aussi difficiles pour les autres, que nous sommes indulgens pour nous, & que tout autant que nous avons de pente à nous attribuer des perfections que nous n'avons pas, tout autant avons-nous de repugnance à reconoître celles que nôtre prochain possède. C'est pourquoi lors que nous lui voyons faire quelque action de vertu, nous sommes ingenieux à imaginer des motifs secrets, que nous ne faisons pas scrupule de lui attribuer, pour lui ravir la gloire qui lui en revient. S'il paroît devot, nous soutenons que ce n'est pas une veritable pieté, mais une superstition qui vient de la foiblesse de son esprit, ou même une veritable hypocrisie. S'il pardonne quelque outrage qu'on lui a fait, nous disons que c'est l'effet de sa foiblesse, de sa stupidité, & de son insensibilité. S'il fait des aumônes nous soutenons qu'il

qu'il ne les fait que par vanité. En un mot, il n'est point d'action de si grand éclat où nous ne trouvions quelque chose à dire.

Cette adresse que nous avons à découvrir les défauts secrets des actions qui paroissent être les meilleures, peut-être de tres-grand usage pourveu que nous l'appliquions comme il faut, & que nous nous en servions, non à l'égard des autres, mais pour nous-mêmes. Ainsi toutes les fois que nous nous sentons portés à subtiliser de cette maniere sur les actions de nôtre prochain nous n'avons qu'à nous demander à nous mêmes si celles de nos actions dont nous sommes les plus contents, seroient absolument à l'épreuve d'une semblable Critique, & si en effet nous n'avons pas eu en les faisant quelque un de ces mauvais motifs qu'ils nous plaît d'attribuër aux actions des autres. Si nous observons cette methode nous ne tarderons pas long-temps à nous conoître, & ensuite à nous mépriser.

S'il y en avoit de ceux à qui cette methode ne pleut pas ils pourroient examiner leurs Vertus par les caracteres qui en font conoître la sincerité. Mais comme châque Vertu à ses caracteres particuliers, cette recherche sera extrêmement longue, à moins qu'on ne se contente des caracteres generaux & communs à toutes les veritables Vertus. M. Claude les a ramassés dans son excellent traité de l'examen de soi-même. Ce sont les suivantes. I. Un re-

gard à Dieu comme au motif principal qui nous porte à faire les actes de ces Vertus. II. Une joye solide qui les accompagne. III. La constance de ces actes, qui fait qu'au lieu que les fausses Vertus n'agissent que rarement, & plus rarement que les vices opposés, les véritables Vertus se produisent toutes les fois qu'elles en trouvent les occasions. IV. Les fausses Vertus sont mêlées d'un ou de plusieurs vices dominans, au lieu que les véritables Vertus n'en souffrent aucun avec elles. V. Les fausses Vertus sont toujours accompagnées de beaucoup d'orgueil, au lieu que l'humilité ne quitte jamais les véritables. VI. Enfin les véritables Vertus laissent toujours dans l'ame un desir violent des les augmenter, & de les approcher de la perfection.

On peut se contenter d'examiner la pluspart de ses Vertus par ces caracteres. Mais il en est trois qui meritent qu'on s'applique à les connoître un peu plus en particulier, la Repentance, la Foi, & la Charité. Tout l'état du Chrétien en depend. Ainsi l'on ne sauroit prendre trop de soin pour s'asseurer si on les possède véritablement. Je n'en donne pas maintenant les caracteres, parce que je l'ai déjà fait ailleurs.



## VII.

*Ce qu'on doit faire pour connoître l'état où l'on est.*

Cependant ces deux recherches étant ainsi faites, la troisième ne nous sauroit occuper long-temps. En effet un homme qui connoît ses bonnes & ses mauvaises dispositions, qui fait qu'elles sont ses Vertus & quels sont ses vices, ne peut ignorer s'il est du nombre des enfans de Dieu, ou s'il ne l'est pas. Car enfin, cette qualité ne consiste qu'à être véritablement converti & regeneré, qu'à être affranchi de la tyrannie du péché, qu'à avoir une Repentance sincere, une Foi vive, & une Charité sans deguisement. Par consequent celui qui trouve ces trois Vertus dans son cœur, & qui se sent delivré du pouvoir du vice, peut s'asseurer qu'il est du nombre des enfans de Dieu. Comme au contraire il peut tenir pour indubitable qu'il ne l'est pas s'il se trouve dans des dispositions opposées.

Quelle joye pour ceux qui après s'être examinés avec soin ont trouvé des marques certaines de leur adoption & de leur regeneration

dans leur cœur! Mais aussi quel sujet de frayeur & d'accablement pour ceux qui auront lieu de se persuader qu'ils sont encore les esclaves du péché & du Demon, & qu'ils n'ont aucun droit de prétendre à la qualité glorieuse d'enfans de Dieu! Que les premiers doivent avoir de reconnaissance pour les bontés de ce Dieu dont la grace seule les a mis dans ce favorable état! & que les seconds au contraire doivent travailler avec application à changer & à reformer le leur, & à passer de l'esclavage du vice à la liberté des enfans de Dieu!

Mais tous ceux qui s'appliqueront avec quelque soin à cette recherche ne la termineront pas par une conclusion aussi précise sur leur état. Il y en a plusieurs qui trouvant en eux-mêmes du mal & du bien, des sujets de craindre, & des raisons d'espérer, ne sauront à quoi se déterminer. S'il y en a de ceux à qui cela arrive, je n'ai qu'un avis à leur donner. C'est de tâcher de se tirer d'une situation aussi incommode que celle-là, non en se déterminant brusquement pour l'un ou pour l'autre des deux partis, qui leur paroissent à peu près également appuyés, rien ne seroit plus contraire à la droite raison que ce procédé: Mais en ôtant de leur cœur tout ce qui leur donne des sujets de craindre, & en tâchant d'y mettre tout ce qui leur manque pour avoir lieu d'espérer. Ils le doivent quand ce ne seroit que pour s'affranchir de ces cruelles incertitudes qui ne peuvent  
que

que leur déchirer le cœur. Mais ils le doivent encore par cette considération, que les raisons qu'ils ont de craindre & d'espérer ne pouvant être toutes bonnes & solides, il faut nécessairement que les unes soient vraies, & les autres fausses. Que seroit-ce donc si par malheur c'étoient les raisons de craindre qui fussent les bonnes, & celles d'espérer les mauvaises? Que seroit-ce si n'ayant encore rien fait pour leur salut, ils n'y travailloient pas plus efficacement dans la suite? Leur perte en seroit-elle moins assurée, que s'ils avoient couru déterminement à l'enfer.

Tout donc se réduit à s'avancer dans la piété. C'est le soin le plus utile que l'on puisse prendre, & en même temps le fruit le plus excellent qu'on puisse recueillir de la Connoissance de soi-même.





DIXIEME  
DISCOURS.

*De la Confiance Chrétienne.*

**I**L n'y a peut-être point de Vertu qui soit en même temps plus utile aux hommes & plus agreable à Dieu, que la Confiance Chrétienne. Mais il faut avouër aussi qu'il n'y en a peut-être pas une qu'on conoisse moins, & sur laquelle la pluspart du monde se fasse de plus dangereuses illusions. Il y a plusieurs sentimens tres-irreguliers & tres-vicieux qu'on prend pour la Confiance des enfans de Dieu, ce qui fait que non seulement on y est trompé, mais qu'on se perd à force de s'imaginer qu'on ne se peut perdre. Il faut donc tâcher de la conoître le plus distinctement qu'il sera possible. C'est à quoi ce Discours est destiné.

## I.

*Il y a plusieurs especes de Confiance.  
Caracteres de la veritable.*

**I**L importe d'abord de savoir qu'il y a plusieurs especes de Confiance. Il y a une Confiance qu'on peut appeller d'ignorance, parce qu'en effet elle ne se forme que parce qu'on ne conoît pas les difficultés de ce qu'on espere, ou de ce qu'on entreprend. Telle est d'ordinaire la Confiance des jeunes gens, qui se promettent de reüssir à tout, parce qu'ils ne savent pas combien il y a de difficultés dans les moindres choses, au lieu que les vieillards instruits par l'experience sont extremement timides & défiants.

Il y a une Confiance de presumption, qui bien qu'elle conoisse les difficultés de la chose, s'assure d'y reüssir en les surmontant, parce qu'elle s'imagine d'avoir des forces de reste pour en venir à bout. Mais comme ces forces sont d'ordinaire beaucoup moindres qu'on ne s'imagine, il se trouve enfin que cette Confiance n'est autre chose qu'une vaine & fole presumption.

Il y a une Confiance de temperament. Car il est ordinaire de voir que les personnes qui ont

ont le sang chaud, & les esprits animaux vifs, prompts, & impetueux, entreprennent tout, s'assurent de réussir à tout, de sorte qu'après mille succès malheureux ils ne relâchent presque rien de leur Confiance, & se promettent toujours que tout ira bien. Au contraire on voit tous les jours que les mélancoliques & les phlegmatiques n'osent se promettre de réussir à quoi que ce soit, non pas même aux choses les plus aisées & les plus petites.

Il y a une autre Confiance qui n'a point de nom, mais que j'appellerai une Confiance de desir, parce qu'en effet elle ne consiste qu'à s'assurer de voir ce que l'on souhaite un peu fortement. On fait que toutes les passions corrompent nos jugemens, & que les objets prennent toujours la teinture de la passion qui predomine dans nôtre cœur. On regarde les raisons qui tendent à nourrir & à fortifier cette passion avec un préjugé favorable qui dispose fortement à s'en laisser persuader. Tout au contraire on ne considère les raisons opposées qu'avec une inclination secrète à les trouver fausses. On s'applique également à considérer ce que les premières ont de plus plausible, & ce que les secondes ont de plus foible, & de moins propre à persuader: Et de cette façon il arrive peu à peu qu'on vient à croire positivement ce que l'on desire. Il seroit à souhaiter qu'on vit un peu moins d'exemples de ce que je dis qu'il n'en paroît depuis quelque temps.

Il y a une Confiance de securité, par laquelle on s'assure que Dieu nous fera grace, & nous recevra dans son Ciel, quoi que nous ne faisons aucune des choses qui sont les plus nécessaires pour l'obtenir, & qu'il ait déclaré mille fois qu'il n'y a rien à attendre pour ceux qui refuseront, ou qui négligeront de les pratiquer.

Toutes ces diverses especes de Confiance, & peut-être encore quelques autres qu'on y pourroit ajoûter, sont très-differentes de la Confiance Chrétienne. Celle-ci a quatre principaux caracteres qui la distinguent de toutes les autres. Le premier qu'elle est absolument infaillible, & que non seulement il ne lui arrive jamais de déchoir de ses pretentions, mais qu'il est impossible même que cela soit. L'Écriture Sainte le dit nettement & expressement. \* *Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la Montagne de Sion, qui n'est jamais ébranlée, mais qui se maintient à tousjours.* † *Quiconque espere en Dieu ne perira jamais.* § *L'esperance ne confond point.* D'où il faut conclurre que toute Confiance qui a été trompée n'étoit pas une Confiance Chrétienne. Tout homme qui est mort d'une maladie dont il s'étoit promis de guerir, tout homme qui est tombé dans une affliction dont il s'étoit assuré que Dieu le garantiroit, tout homme qui a mal réussi dans un dessein dont il s'étoit promis un heureux suc-

\* Ps. 125. 1. † Ps. 34. § Rom. 5.

succés, tout homme qui s'est perdu après avoir espéré que Dieu lui feroit grace, tous ceux-là, dis-je, n'avoient eu qu'une vaine & fausse Confiance, tres-differente de celle des veritables enfans de Dieu.

Son second caractere, c'est qu'elle est sage & éclairée. Si elle espere de réussir ce n'est pas qu'elle n'apperçoive point les difficultés de ce qu'elle entreprend, ce n'est pas qu'elle ne découvre les obstacles qu'il faut surmonter. C'est qu'elle employe des forces proportionnées à la grandeur du dessein, & que ne trouvant point ces forces en elle-même, elle va les chercher en Dieu, dans sa puissance, & dans sa bonté, où il y en a de reste pour faire les choses les plus difficiles.

Cette même sagesse paroît encore en ce qu'elle n'applique point cette bonté & cette puissance de Dieu à toute sorte de choses indifferemment, mais à celles-là seulement auxquelles elle a lieu de croire que Dieu lui-même les appliquera. Cela fait qu'elle ne s'arrête pas à la bonté & à la puissance de Dieu. Elle recherche encore sa volonté, & elle la trouve dans sa parole. Avec un tel guide elle ne sauroit s'égarer.

Le troisiéme caractere, c'est qu'elle est active & diligente. Elle ne se repose pas de telle sorte sur le secours de Dieu, qu'elle attend, qu'elle n'agisse de son côté de toute sa force. Elle fait que Dieu a trouvé à propos de s'associer



cier en quelque façon les causes secondes dans la production des plus grands effets, ce qui fait dire à S. Paul que nous sommes ouvriers avec Dieu. Elle fait que comme nôtre travail est inutile sans la benediction de Dieu, aussi la benediction de Dieu ne tombe que sur nôtre travail, & qu'elle ne fera rien si nous lui laissons tout à faire.

Enfin le dernier caractere de cette vertu, c'est qu'elle est humble & modeste. Elle attend les succès heureux qu'elle se promet. Elle les attend, dis-je, non d'elle même, de ses forces, de son adresse, de ses lumieres, mais de Dieu, & de sa faveur. Elle est même persuadée que cette faveur est absolument gratuite, & nullement meritée. Ainsi tout autant qu'elle a de défiance d'elle-même, tout autant a-t-elle d'assurance en la bonté & au secours de Dieu.

## I I.

*Nous ne devons mettre nôtre Confiance  
qu'en Dieu.*

**M**Ais il faut tâcher de la conoître un peu plus distinctement. L'occasion qui l'a fait naître c'est le sentiment de nôtre indigence, de nôtre foiblesse, & de nôtre fragilité.

Mille

Mille choses nous sont nécessaires, & nous en manquons. Mille maux nous assiegent, & nous n'avons pas la force qu'il faudroit avoir pour les repousser. Mille dangers nous menacent, & nous ne sommes point en état de nous en mettre à couvert. Que faire pour remédier à tant de nécessités? La négligence s'endort, & tâche de n'y pas penser, au lieu d'y pourvoir. La presumption s' imagine d'avoir tout ce qu'il lui faut pour y remédier. Mais la Confiance qui conoît également sa foiblesse & son indigence cherche au dehors ce qu'elle ne trouve point en elle même. Mais où peut-elle le trouver qu'en Dieu?

Les biens qui nous sont les plus nécessaires ne nous peuvent venir d'ailleurs que de Dieu. Il n'y a que Dieu qui nous puisse delivrer des maux que nous avons le plus de sujet de craindre. Quel autre peut nous garantir, ni du péché, ni de la mort, ni de l'enfer? Quel autre peut donner la lumiere à nôtre esprit, la pureté à nôtre cœur, le repos à nôtre conscience, la gloire, l'immortalité, & la félicité à nôtre ame & à nôtre corps? Quel autre peut benir nôtre travail, & donner un heureux succès à nos entreprises? Où pourrons-nous par consequent trouver un objet aussi legitime à nôtre Confiance?

D'autant plus qu'il n'a pas seulement tout le pouvoir nécessaire pour nous assister. Il a encore assés de bonté pour vouloir bien déployer

ployer sa puissance en nôtre faveur. Quoi que nous ne soyons rien de nous mêmes, quoi que par le peché nous soyons moins encore que le neant, quoi qu'au lieu de l'inviter à nous secourir, nous lui ayons fait mille outrages capables de l'irriter contre nous, il a assés de clemence, non seulement pour nous épargner, mais pour nous accorder les plus grands & les plus précieux de ses biens, sa grace, son secours, & son assistance. De qui donc nous pouvons nous attendre toutes ces choses que de lui seul?

C'est aussi pour cette raison que l'Ecriture ne nous ordonne pas seulement de nous fier en Dieu, mais elle nous defend encore de nous fier en aucun autre qu'en lui. Elle maudit l'homme qui se fie en l'homme, & qui fait son appui du bras de la chair. Elle represente tous les vains objets de la Confiance des hommes du monde comme des roseaux fragiles, qui non seulement viennent à se rompre, mais encore à percer la main de ceux qui en faisoient leur appui. Mais elle promet tout à ceux qui non seulement s'attendent à Dieu, mais qui ne s'attendent qu'à lui seul, & ne mettent leur Confiance qu'en son secours. C'est ce qu'elle dit, & qu'elle inculque en mille endroits differens. Et il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'empresse de cette maniere à recommander une chose qui est d'ordinaire si mal observée. Car il est certain que le plus ordinaire appui de la Confiance des

hommes

334 NOUVEAUX ESSAIS  
hommes c'est tout autre chose que la bonté &  
la puissance de Dieu. Que chacun s'examine  
soi-même sur cet article. Il ne trouvera que  
trop de sujets de se condamner.

---

### III.

*Pour s'attendre quelque chose de Dieu  
il faut savoir s'il l'a promis, &  
comment c'est qu'il l'a promis.*

**M**Ais peut-on se promettre absolument &  
sans exception tout ce qui n'excede pas  
le pouvoir de Dieu ? Nullement. Outre son  
pouvoir il faut conoître encore sa volonté. Car  
il est certain que Dieu peut une infinité de cho-  
ses qu'il ne veut pas. Si donc on venoit à s'en  
promettre quelqu'une qu'il eût résolu de ne pas  
faire, cette Confiance tromperoit, & par con-  
séquent ne seroit pas une Confiance Chrétien-  
ne. Il ne suffit donc pas de savoir que Dieu  
peut quelque chose. Il faut être assuré qu'il  
le veut : Et comme nous ne conoissions sa vo-  
lonté que par sa Parole, avant que de nous  
promettre quelque chose, il faut voir si sa  
Parole nous la fait esperer. C'est aussi, comme  
je l'ai déjà remarqué, l'un des caracteres les plus  
essentiels de la véritable Confiance. En effet,  
elle ne s'attend qu'aux choses que Dieu lui a  
promises.

promises. D'où vient que Dieu n'ayant jamais promis ni une perpetuelle tranquillité à son Eglise, ni beaucoup de biens temporels à ses enfans, on ne peut aussi s'asseurer positivement qu'il accordera ni l'une, ni l'autre de ces deux choses.

Il ne suffit pas même que Dieu ait promis quelque chose pour la pouvoir esperer. Il faut encore prendre garde en quelle maniere il l'a promise, pour regler nôtre Confiance, non seulement sur ses promesses, mais sur la forme & la nature particuliere de ses promesses. En effet il y a de certaines choses que Dieu a promis absolument, & d'autres qu'il ne fait esperer que sous une, ou plusieurs conditions. Il a promis absolument de ne plus envoyer de Deluge universel. Il a promis absolument le Retour de son Fils, & la Delivrance de son Eglise à la fin du monde. Il faut donc attendre ces choses en la même maniere qu'il les a promises, absolument, & sans condition. Mais s'il a fait d'autres promesses auxquelles il ait ajoûté quelque condition, il est clair qu'on ne doit s'attendre à l'effet de cette promesse qu'au cas qu'on remplisse la condition qu'il y a attachée, & rien ne sauroit être plus ridicule que de fonder une Confiance absoluë sur des promesses qui ne font rien esperer que sous des conditions qu'on n'a pas.

Il est pourtant vrai que la plupart des promesses que Dieu nous fait sont conditionnelles.

Par

Par exemple, Dieu a promis à l'Eglise nouvelle, au moins à cette partie de l'Eglise nouvelle, qui est composée des Gentils, de ne lui point arracher le précieux dépôt de la vérité salutaire, & de ne la pas retrancher de sa Communion, comme il a fait à l'égard des Juifs. Mais il le lui a promis à condition que cette Eglise fasse de son côté ce qu'elle doit pour se conserver cet avantage. Car si elle l'abandonne volontairement, si elle néglige même le soin de le conserver, bien loin de lui faire espérer qu'il l'affermira dans sa Communion, il lui denonce expressement qu'il l'en retranchera. Voici ce que S. Paul en dit dans un endroit qui selon tous les Interpretes regarde directement le Corps des Gentils. *\* Tu diras, les branches ont été retranchées afin que j'y fusse enté. C'est bien dit. Elles ont été retranchées par incredulité, & toi tu es debout par la foi. Ne t'éleve point par orgueil, mai crain. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, pren garde qu'il n'avienne qu'aussi il ne t'épargne point. Regarde donc la benignité & la severité de Dieu; savoir la severité sur ceux qui sont tombés, & la benignité envers toi, si tu perseveres en sa benignité, autrement tu seras aussi coupé.*

Que doit-on donc penser de ceux qui transformant les promesses que Dieu n'a fait que sous condition en des promesses absolües, se flattent

\* Rom. II.

flattent de je ne fai quelle infaillibilité, & s'imaginent qu'ils ne pourront jamais perdre ce qu'en effet ils ne perdront point, parce qu'ils ne le possèdent plus.

Dieu a promis la remission des pechés, tous les effets de sa grace, & tous les trésors de sa gloire, à la foi, à la repentance, & à la pieté. Il a déclaré mille fois que l'incrédulité, l'impenitence, & l'impieté ne doivent s'attendre qu'à sa vengeance. Qu'elle est donc l'extravagance d'une infinité d'incrédules, d'impenitens, & d'impies, qui ne pouvant ignorer l'état de leurs cœurs ne laissent pas de s'asseurer que Dieu leur accordera sa grace, & les recevra dans son Ciel.

Pour s'appuyer sur des promesses de cette nature, il faut necessairement l'une ou l'autre de ces deux choses, ou remplir la condition, si l'on veut avoir une Confiance absoluë, ou si on ne la remplit pas, se contenter d'une Confiance conditionnelle. Il faut dire, ou bien, je fais ce que Dieu exige de moi. Je croi en son Fils, je me repens de mes pechés, je l'aime, & je m'attache de tout mon cœur à faire sa volonté. Je dois donc esperer qu'il m'assistera. Où si on ne peut pas tenir ce langage, il faut se contenter de dire: Pourveu que je change de vie, pourveu que je fasse ce que je n'ai pas fait jusqu'ici, pourveu que je croye, que je me repente, que j'aime Dieu, que je fasse ce qu'il me commande, je m'asseure qu'il aura pitié

de moi, & qu'il ne me refusera pas son amour.

Mais que dirons-nous des promesses qui sont faites sous des conditions dont nous ne pouvons savoir si elles sont remplies, ou si elles ne le sont pas? Il est certain qu'il y en a plusieurs qui sont de cet ordre. Dieu nous promet de nous accorder, non seulement les biens spirituels & nécessaires pour nôtre salut, comme la remission des pechés, les lumieres & la sanctification de son Esprit, la resurrection de nos corps, & la felicité eternelle de son Royaume; mais encore d'autres choses sans lesquelles nous pouvons nous sauver, le pain quotidien, qui doit entretenir nôtre vie, la delivrance dans nos dangers, la guerison dans nos maladies, le repos, & la tranquillité, la paix de son Eglise, le salut même de nos prochains.

Mais comment le promet-il? Ce n'est pas absolument. C'est sous trois conditions différentes. La premiere, que nous le demanderons comme il faut, avec toute l'humilité, toute l'ardeur, toute la perseverance, & toute la foi nécessaire. La seconde, que ce que nous demanderons soit propre à avancer la gloire de Dieu, & conforme aux regles immuables de sa sagesse. La troisiéme, que tout cela sera utile pour nôtre salut. En effet, si quelqu'une de ces conditions vient à manquer Dieu ne s'oblige point à nous exaucer.



Il ne promet pas de nous exaucer si nous ne demandons pas comme il faut. Au contraire S. Jaques nous dit que nous demandons, & n'obtenons point parce que nous demandons mal, & Dieu dit aux Juifs par la bouche de son Prophete que quand ils étendront leurs mains il cachera sa face arriere d'eux; que quand ils multiplieront leurs requêtes il ne les exaucera point, parce que leurs mains sont plenes de sang.

Il ne promet pas d'exaucer ceux qui lui demandent des choses qui peuvent empêcher l'avancement de sa gloire. Etc'est pour cette raison qu'il rejetta la demande que S. Paul lui fit avec tant d'instance, le priant de l'affranchir des vexations du Demon qui le tourmentoit. *Magrace te suffit*, lui dit-il, & *ma vertu s'accomplit dans l'infirmité.*

Il ne promet pas de nous exaucer si nous lui demandons des choses qui nous peuvent nuire. Nous serions bien malheureux si cela étoit, & nous aurions d'éternels sujets de trembler, puis que nous souhaitons châque jour tant de choses qui ne seroient propres qu'à nous perdre. Ce qui fait dire à S. Augustin que Dieu les accorde aux méchans parce qu'il les hait, & qu'il les refuse à ses enfans parce qu'il les aime.

On pourroit peut-être savoir si l'on remplit la premiere de ces trois conditions. Mais qui que ce soit ne peut rien savoir des deux autres. Comment pouvons-nous savoir ce qui est

propre à avancer la gloire de Dieu, ou qui ne l'est pas? Comment encore ce qui est plus ou moins propre à cet effet? Comment enfin ce qui est plus propre à glorifier Dieu en la maniere en laquelle il veut être glorifié en chaque rencontre particuliere? Il est clair que ce sont-là tout autant de choses qui nous passent.

J'en dis autant de ce qui peut être plus ou moins utile à nôtre salut. Nous l'ignorons absolument. Car cela depend de mille circonstances particulieres, qui nous sont absolument inconnues. Ainsi nous ne pouvons demander à Dieu cette sorte de choses que sous condition, & il y auroit une temerité insupportable à les demander autrement.

Je conclus de-là qu'il y a quatre differentes especes de promesses de Dieu. Il y a des promesses absolües. Il y a des promesses conditionnelles, dont nous savons que la condition est remplie. Il y a des promesses conditionnelles, dont nous savons que la condition n'est pas encore remplie. Il y a enfin des promesses conditionnelles, dont nous ignorons si la condition est remplie, où si elle ne l'est pas. J'ajoute qu'il paroît par tout ce que je viens de dire que de ces quatre ordres de promesses les deux premieres font naître une Confiance absolüe, mais que les deux dernieres ne donnent qu'une Confiance conditionnelle.

## IV.

*Manquemens contraires à la Confiance Chrétienne.*

**I**L est après cela facile de voir en combien de manieres on peut manquer à la Confiance que Dieu exige de nous. J'en trouve cinq principales. La premiere, c'est de se défier absolument de Dieu, & des'imaginer qu'il n'a pas, ou assés de bonté, ou assés de puissance, pour nous accorder ce que nous souhaitons. Ce crime est horrible, & il en est tres-peu qui déplaisent davantage à Dieu. C'est lui ravir la gloire de ses perfections. C'est lui rendre inutile tout ce qu'il a fait pour les manifester, & pour convaincre les hommes par de si éclatans effets qu'elles sont absolument infinies. C'est accuser sa Parole de fausseté, cette Parole qui est aussi ferme que sa nature, & qui subsistera quoi que le Ciel & la terre passent.

On tombe dans le second manquement lors que non seulement on se défie de Dieu, mais que pour porter l'outrage aussi loin qu'il peut aller on se fie à des creatures, qu'on met de cette sorte en la place de Dieu, & à qui l'on attribue cette partie de son Culte qui n'appartient

qu'à lui seul. On n'a pas accoutumé de regarder ce procédé comme un acte d'idolâtrie. Mais il est certain que c'en est un, & même des plus criminels. Car enfin tout acte qui transporte à d'autres qu'à Dieu quelque une des parties du Culte que nous lui devons est une idolâtrie véritable; & par conséquent, un des plus sanglans outrages qu'on lui puisse faire. Qui ne fait cependant que la Confiance est une des plus considérables parties de ce Culte? C'est pourquoi le Sage nous représente l'avare, qui selon S. Paul est un véritable idolâtre, il nous le représente, dis-je, comme disant à l'or, *Tu es mon Dieu*, & à l'argent, *Tu es ma Confiance*.

Le troisième manquement, c'est tout au contraire de s'asseurer que Dieu nous accordera des choses qu'il n'a point promises. C'est une temerité manifeste, & une attache vicieuse à son propre sens, qui fait qu'on s'élève en quelque façon au dessus de Dieu, & qu'on lui prescrit des Loix, au lieu que nôtre devoir ne consiste qu'à nous soumettre à celles qu'il lui a plu de nous imposer.

Le quatrième, c'est de s'asseurer que Dieu nous accordera des choses qu'il n'a promises que sous des conditions qu'on n'a pas. Ce quatrième manquement est tres-ordinaire. Dieu nous a promis sa grace & sa gloire à condition que nous nous repentirons de nos crimes, & que nous aurons une vive & véritable foi en son saint Fils. Mais combien n'en voit-

on pas tous les jours qui sans avoir cette foi & cette repentance s'asseurent que cette grace & cette gloire ne sauroient leur manquer ?

Il est ordinaire de voir des personnes dont la pieté n'a rien de fort distingué, qui ont même d'assés grands defauts, & des defauts assés apparens, qui disent de sens froid, & sans beaucoup de necessité, qu'ils sont prêts à quitter le monde, & qu'ils n'apprehendent point la mort. Et lors qu'on leur dit qu'à la verité la mort n'est pas fort à craindre, mais qu'elle a des suites bien redoutables, particulièrement le compte de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées qu'il faut rendre un moment après cette mort; ils répondent assés souvent qu'ils ne craignent pas même ce jugement, parce qu'ils ont une grande Confiance en la misericorde de Dieu.

Lors que j'en rencontre de ceux qui me tiennent un langage si peu judicieux & si peu Chrétien, je me contente de leur demander s'ils croient que cette misericorde, qui est l'objet de leur Confiance, doive se repandre sur tous les hommes du monde sans distinction de fidelles ou d'infidelles, de repentans ou d'impenitans, d'enfans de Dieu ou d'esclaves du Demon. Comme je n'en trouve point qui osent le soutenir, je leur demande ensuite s'ils ont pris tout le soin & toutes les precautions necessaires pour pouvoir se persuader qu'ils sont de veritables enfans de Dieu, que leur foi, que

leur repentance, que leur charité est sincère, pour s'asseurer, en un mot, que ce qui arrive à une infinité d'autres qui se flattent mal à propos d'une semblable pensée ne leur arrive pas à eux-mêmes. Je leur demande si pour se connoître eux-mêmes & pour pénétrer jusques dans le fond de leur cœur, ils ont observé tout ce que j'ai touché dans un des Discours précédens.

Ceux qui ont quelque reste de pudeur & de bonne foi m'avoient qu'ils ne l'ont pas fait. Sur quoi donc, leur dis-je, vous fondés-vous lors que vous vous assurez si positivement, & si fortement que Dieu vous fera grâce, & ne vous perdra pas, comme vous ne me nierés pas que vous ne l'ayés mérité? Comment pouvés-vous avoir cette Confiance sans être assurés que vous avés la condition, sans laquelle cette assurance ne peut être qu'une vaine & folle temerité?

La plupart m'avoient qu'ils n'ont rien à dire. Mais quelques-uns prétendent me fermer la bouche en me disant que Dieu ne brise point le roseau cassé & n'éteint point le lumignon fumant. Je leur réponds que ce qu'ils disent est tres-véritable, mais que je ne sai s'ils en comprennent bien le sens. Tout ce qu'on en peut conclurre c'est que Dieu ne rejettera pas une foi, une repentance, en un mot, une regeneration imparfaite, pourveu qu'elle soit sincère. Car enfin, ce seroit une étrange erreur

si l'on pretendoit que même une foi morte, une fausse repentance, & une regeneration apparente, deussent être acceptées de Dieu. Il faut donc se reduire à ce que j'ai dit, & qui en effet est tres-veritable. Mais la difficulté consiste à savoir si l'on a une telle foi, une telle repentance, une telle regeneration. C'est de quoi l'on ne peut s'asseurer qu'avec beaucoup de pêne. Car comme je l'ai remarqué dans un autre endroit, tout autant qu'il est aisé de sentir & de discerner une regeneration avancée, tout autant est-il difficile de sentir & de discerner une regeneration imparfaite, qui a tres-peu de choses qui la distinguent de l'état de peché, au moins de plusieurs degrés de cet état de peché. Cependant, ceux dont je parle se vantent d'avoir une telle regeneration, & ce qu'il y a de particulier, ils s'en vantent sans avoir peut-être employé jamais un quart d'heure à s'en asseurer. Peut-on imaginer un aveuglement plus deplorable que celui-ci ?

J'ajoute que quand même on auroit pris toutes les precautions possibles pour se conoître, & qu'on auroit trouvé avec la derniere certitude qu'on est du nombre des enfans de Dieu, il faudroit avoir de grandes raisons pour le dire, & qu'à moins que la gloire de Dieu ou l'édification du prochain ne le demande, & ne le demande même d'une maniere qui ne nous permette pas d'en douter, l'humilité ne souffre pas qu'on s'empresse à publier une chose qui

nous est si avantageuse. Il est tres-mal-aisé qu'on le dise sans se sentir chatoüillé de quelque mouvement de vanité, ce qui seroit un tres-grand malheur, & quand même on en seroit à couvert, on devroit craindre que ceux à qui on le dit ne le creussent de la sorte, & personne n'ignore l'obligation où nous sommes d'empêcher autant que nous le pouvons que nos prochains ne fassent des jugemens temeraires sur nôtre sujet. De sorte que de quelque façon qu'on le prenne on hazarde extremement, en disant comme tout le monde le dit, qu'on est prêt à deloger lors qu'il plaira à Dieu, & il est bien plus conforme à l'esprit du Christianisme, de dire & de penser même, qu'on tremble lors qu'on songe à ce qui suivra immédiatement la mort, & que comme on se reproche de n'avoir pas fait tout ce qu'on devoit pour s'y preparer, on espere de la misericorde de Dieu qu'il nous fera la grace d'y travailler desormais avec plus de soin & plus de succès que par le passé.

Pour revenir à nôtre sujet, j'approuve qu'on s'attende à la misericorde de Dieu. J'approuve qu'on en fasse l'objet & l'appui de sa Confiance. Mais c'est à la charge qu'on examine avec soin si l'on a les conditions qui sont necessaires pour en esperer les effets, pour se regler ensuite sur ce qu'on aura trouvé, & prendre cette Confiance absolument, ou sous condition, selon qu'on verra qu'on a, ou qu'on



qu'on n'a pas ce qui est nécessaire pour y prétendre. Je souhaite qu'on s'y fie tousjours, mais diversement; absolument si l'on est fidelle, repentant, enfant de Dieu; & sous condition de le devenir si l'on ne l'est pas. Cela est evident, & ne souffre point de difficulté.

Enfin, la dernière façon de pecher contre les regles de la Confiance, c'est de s'attendre absolument à des choses que Dieu ne promet que sous condition, sans savoir si cette condition est remplie. Ce procédé n'est pas moins temeraire que les precedens, mais il n'est pas aussi moins ordinaire. Nous en avons veu mille exemples, & nous en voyons tous les jours. Dieu a promis de proteger son Eglise contre la violence de ses ennemis, & de lui donner de la paix & du repos dans le monde. Mais premièrement il l'a promis à la charge que son Eglise ne se rende pas indigne de sa protection & de sa faveur, car si elle le fait il a déclaré mille fois qu'au lieu de cette faveur & de cette protection elle ne doit s'attendre qu'aux effets de sa redoutable colere. C'est en deuxième lieu, à condition que Dieu sera plus glorifié par la paix & par le repos de l'Eglise que par ses souffrances & par ses combats. Car s'il en étoit autrement, quel droit aurions-nous d'esperer que Dieu suivra plustôt nos caprices, que les regles immuables de sa sagesse qui lui font tousjours chercher, non seulement sa gloire, mais sa plus grande gloire, & tout ce qui est le plus utile pour l'a-

vancer. C'est enfin à condition qu'il sera plus avantageux à l'Eglise même de jouir du repos, que d'être agitée. Car si tout au contraire elle se trouvoit dans un tel état que l'agitation lui fut plus utile que le repos, ne devons-nous pas nous persuader que Dieu, qui l'aime si tendrement, ne lui refusera pas cette agitation qui lui peut-être si avantageuse, & qu'il aura plus d'égard aux véritables intérêts de cette Eglise, qu'à nos souhaits?

Pour pouvoir donc s'asseurer positivement & absolument qu'un malheur temporel, qu'une persécution, par exemple, dont l'Eglise est menacée, ne lui arrivera point, ou qu'une persécution qu'elle souffre actuellement finira bien-tôt, il faudroit être assuré de trois choses. I. Que la Pieté fleurit assés dans l'Eglise pour pouvoir s'attendre, si non pas de la justice de Dieu, au moins de sa bonté, qu'il lui accordera cette grace. II. Que dans les conjonctures où l'on se trouve, Dieu sera plus glorifié par le repos de son Eglise que par les souffrances. III. Que dans ces mêmes conjonctures il sera plus avantageux à l'Eglise de jouir du calme que d'être agitée. Cela posé, j'avouë qu'on peut s'asseurer fortement que Dieu la protégera, ou la delivrera. Mais aussi si l'on n'a aucune certitude, je ne dirai pas de toutes ces trois choses ensemble, mais de quelle que ce soit de trois, comme on ne l'a peut être jamais, si tout au contraire on a quelque certitude que l'une de ces

ces choses manque, si par exemple, on voit regner le vice, la licence, la mondanité, & les autres excès semblables dans cette Eglise, quel droit a-t-on de s'attendre qu'elle sera garantie des malheurs qui la menacent, ou delivrée de ceux qu'elle souffre ? Et n'y a-t-il pas une temerité extreme à s'asseurer positivement qu'elle le sera ?

Je dis la même chose de ceux qui se mettent dans l'esprit que Dieu les relevera d'une maladie qui les travaille, qu'il les tirera d'une mauvaise affaire qu'un ennemi leur a suscitée, qu'il fera éclatter leur innocence flétrie par la malignité d'un calomniateur, qu'il ne les laissera jamais manquer, ni eux, ni leur enfans mêmes, de ce qui est nécessaire pour sustenter cette vie. On en voit plusieurs qui s'imaginent d'exprimer de tres-beaux sentiment, en disant qu'ils s'asseurent de tout cela. Cependant il est certain que s'ils le pensent comme il se disent, ils sont beaucoup plus dignes de blâme que de louange. Car qui leur a dit que tout cela arrivera ? Ne voit-on jamais le contraire ? N'a-t-on jamais veu mourir des enfans de Dieu ? Ne les a-t-on jamais vûs, succomber sous la violence de leurs ennemis ? N'en a-t-on jamais veu mourir aucun sans avoir pû dissiper les impressions que la calomnie avoit fait à leur desavantage dans l'esprit du monde ? N'en a-t-on pas veu perir un grand nombre de faim & de misere ? Ne faut-il donc pas tenir pour constant que si Dieu a  
pro-

promis toutes ces choses, il les a promises sous des conditions dont on peut manquer, & qu'ainfi lors qu'on s'y attend absolument, c'est l'effet d'une temerité insupportable.

Dieu promet tout cela à condition que les interêts de sa gloire, & ceux de nôtre salut, ne demandent pas le contraire. Nous ne savons d'ordinaire ce qu'aucun de ces interêts demandent. Nous ne pouvons donc savoir ce que Dieu fera, ou ne fera pas. En ne le sachant point, qu'elle assurance pouvons-nous prendre là-dessus.

Qu'est-ce donc que l'enfant de Dieu doit faire dans ces occasions? Il n'est pas bien difficile de le décider. Premièrement, il doit s'assurer que si Dieu ne lui accorde pas tout ce qu'il souhaite, ce n'est ni faute de puissance, ni faute de bonté, ayant assés, & de bonté, & de puissance pour faire en nôtre faveur des choses tout autrement difficiles, lors que l'interêt de nôtre salut le demandera.

En deuxième lieu, il doit se garder de décider positivement que cette delivrance, ou cette assistance qu'il souhaite lui est nécessaire, parce qu'en effet il est tres-difficile de s'en assurer. Il faudroit pour cela des lumieres que nous n'avons pas. J'ai remarqué dans un autre endroit, que le veritable Chrétien se défie de lui-même tout autant qu'il se fie en Dieu. Cependant il est certain que cette défiance de lui-même

me

me ne vient pas seulement du sentiment qu'il a de sa foiblesse, mais encore du sentiment de son ignorance. Il fait qu'il n'a rien. Il fait qu'il n'est pas en état de se procurer ce qu'il lui manque, non pas même de le conoître. Il fait au contraire que Dieu peut tout, qu'il voit tout, & qu'il conoît tout. Il n'a donc pas garde des'ingerer à prononcer sur l'utilité de cette sorte de choses par rapport à l'état present de son cœur. Il reconoît de bonne foi que cela le passe, & il en laisse la decision à la Sageffe infinie de cet Etre suprême qui ne se trompe jamais.

En troisiémelieu, cela étant ainsi, il se garde encore de prononcer absolument que telle ou telle chose lui arrivera. Mais voici de quoi il s'assure. C'est que Dieu lui accordera ce qui lui sera véritablement nécessaire, & qu'ainsi s'il se trouve que son salut depend de cette protection, de cette delivrance, de cette assistance qu'il souhaitte, il les obtiendra infailliblement. Que si tout au contraire Dieu les lui refuse, c'est un signe seur & infaillible qu'elles ne lui étoient pas nécessaires. Et qu'enfin si Dieu ne trouve pas à propos de les lui accorder, il lui accordera en leur place quelque autre chose, qui vaudra incomparablement davantage. De sorte que de quelque façon que Dieu en use à son égard, soit qu'il exauce ses prieres, soit qu'il ne les exauce pas, il sera toujours également redevable à sa misericorde & à sa bonté.

Je ne sai même s'il peut jamais arriver que l'enfant de Dieu ne soit point exaucé. Car si ses prières sont bien réglées il ne demandera absolument que ce qui lui est absolument nécessaire, & c'est ce que Dieu ne lui refuse jamais. Pour ce qui n'est nécessaire que sous condition, il ne le demande aussi que sous condition, & par conséquent, il consent à ce que Dieu le lui refuse si sa sagesse le trouve à propos. Comme donc Dieu ne fait précisément que cela, il y a toujours une parfaite correspondance entre les prières du fidelle & la conduite de Dieu; & comme le fidelle ne demande jamais rien qui soit contraire à la volonté de Dieu, Dieu aussi n'envoie jamais au fidelle que ce qu'il demande.

---

## V.

*Occasions où la Confiance est nécessaire.*

**V**oilà quelle est la nature de la Confiance Chrétienne. On comprend assés qu'elle ne doit jamais manquer à l'enfant de Dieu. Mais on voit aussi en même temps qu'il y a trois principales occasions où la nécessité de cette Vertu a quelque chose de particulier, la prière, les tentations, & les approches de la mort. Car pour la prière on fait que Dieu n'exau-

n'exauce que celles qui sont animées d'une forte persuasion d'obtenir ce que l'on demande. Témoin cette Parole celebre de S. Jacques, \* *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous benignement, & ne la reproche point, & elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande en foi, ne doutant nullement, car celui qui doute est semblable au flot agité du vent. Et que cet homme-là ne s'attende point à recevoir rien du Seigneur.*

Je dis la même chose des tentations, principalement de celles qui tendent à nous abbatre par la crainte, ou par la douleur. Rien n'est si propre à nous les faire soutenir avec fermeté que la **C**onfiance. Car qu'est-ce qui pourroit effrayer ceux qui ont doit de conter sur l'assistance de Dieu, & qui peuvent dire comme le Prophete; \* *Je me suis toujours proposé le Seigneur devant moi. Puis qu'il est à ma droite je ne serai point ébranlé.*

On comprend encore que le Chrétien a un besoin tres-particulier de cette Vertu lors qu'il sent approcher sa mort. Qu'elle autre pensée seroit en état de le soutenir, soit contre l'apprehension même de la mort, soit principalement contre la crainte du jugement qui la suit, comme une sainte **C**onfiance en la misericorde de Dieu fondée sur le merite de son saint Fils.

On

\* *Faq. 1. 5. 6. 7. § Ps. 16.*

On peut voir aussi dans toutes ces trois occasions la différence sensible que cette Vertu met entre le fidelle & les autres hommes. S'agit-il, par exemple, d'obtenir quelque grand bien dont on conoît la nécessité? Le mondain qui ne s'appuie que sur le bras de la chair, & qui fait combien ce bras de la chair est foible, & combien il est facile qu'il vienne à manquer, craint qu'il lui manque en effet, & n'a rien qui l'assure contre cette crainte. Mais l'enfant de Dieu qui attend tout de la puissance & de la bonté de son Pere, a recours à lui & comme il s'assure d'en obtenir ou ce qu'il souhaite, ou mieux qu'il ne souhaite, il l'obtient tousjours en effet, ce qui fait aussi qu'il n'y a point de doute qui affoiblisse sa Confiance.

Mais cela paroît encore plus clairement dans le danger, & c'est principalement dans cette occasion qu'on peut remarquer le pouvoir & l'utilité de la Confiance. Avec son secours l'enfant de Dieu va incomparablement plus loin que ni le magnanime d'Aristote, ni celui qu'on appelle dans le monde un homme de cœur. Qu'on se represente cet homme de cœur, ou ce magnanime dans quelque'un des dangers où il est si ordinaire de voir les fidelles, je veux dire entre les mains des Tyrans, & dans une impossibilité absolüe de leur échapper. Que fera la magnanime dans cette occasion? Il souffrira la mort & les supplices avec  
fer-



fermeté? Mais comment le pourra-t-il s'il n'a que son courage pour se soutenir?

Le courage n'a que deux moyens pour nous soutenir dans l'attente, ou dans la souffrance du mal. Le premier c'est de nous persuader que le mal n'est pas à beaucoup près aussi grand & aussi terrible qu'on se l'imagine. Le second c'est de faire voir qu'il y a plus de mal à se laisser abattre qu'à résister, & qu'au contraire en souffrant constamment on se procurera des biens plus grands que ceux que l'on perd.

Mais je soutiens que le courage ne peut persuader solidement ni l'une, ni l'autre de ces deux choses. Car pour la première comment peut-on dire que les supplices & que la mort ne sont pas des maux, même de grands maux, sur tout par rapport à ceux qui ne regardent pas plus loin que la vie? Où voit-on des choses plus redoutables? Et n'est-il pas vrai que si on pouvoit venir à bout de les mépriser, ce qu'on ne fera jamais sans la foi, il y auroit dans ce mépris, non pas de la force, ou de la fermeté, mais de la brutalité & de l'aveuglement?

Qu'a-t-on de même à opposer à ce que l'on souffre? Un peu de réputation. Erreur pitoyable! Quoi donc ce qu'on dira & qu'on pensera d'un homme dans un temps où il ne fera plus, pourra dédommager de la perte de la vie, & de tous les biens qui en dépendent,

cet homme qui ne sera plus, bien loin d'en avoir quelque conoissance? Peut-on imaginer une pensée plus extravagante, & ne faut-il pas avoir perdu la raison pour s'en contenter?

Je soutiens donc que le magnanime, ou l'homme de cœur qui semble souffrir la mort avec fermeté, n'est au fond qu'un fanfaron, qui cache son émotion en la concentrant dans le cœur, ou tout au plus qu'un aveugle, qui ne s'empêche de trembler que parce qu'il n'a pas assez de lumière pour voir toute l'étendue du mal qui l'accable, ou qui le menace.

Il n'y a que l'enfant de Dieu qui demeure ferme par une véritable grandeur de courage, dont le plus essentiel caractère est d'être accompagné de lumière & de discernement. Il voit le mal tel qu'il est. Il n'en rabat rien pour se tromper. Mais il lui oppose un autre mal plus grand sans comparaison, & qui fait que celui qu'il souffre ne lui paroît rien au prix de celui qu'il évite. Il oppose à la mort temporelle la mort éternelle, à quelques momens de douleur une éternité de tourmens & de desespoir, aux effets de la haine & de la cruauté des hommes les effets de la colère de Dieu & de la fureur des Demons. Il oppose encore à ces douleurs passagères, non la vaine espérance d'une réputation éclatante, mais l'attente solide d'une gloire & d'une félicité qui ne finira

nira jamais. Enfin il s'assure du secours de Dieu, & il ne doute nullement qu'il ne fasse l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il ne l'arrache des mains de ses ennemis, ou qu'il ne lui donne la force de soutenir tous les efforts de leur violence.

N'y a-t-il pas là de quoi s'affermir au milieu des plus grands dangers? Et que peut-on souhaiter de plus efficace pour cet effet? Car enfin il importe peu en quelle de ces deux manières Dieu nous assiste pourveu qu'il nous assiste en l'une ou en l'autre, comme il le fait tousjours infailliblement. Elles sont à peu près également utiles & avantageuses, & si la première est plus conforme à nôtre goût, la seconde ne l'est pas moins à nôtre intérêt.

Aussi a-t-on vu mille fois les enfans de Dieu s'exposer froidement à des dangers qui auroient fait trembler les plus assurés. On leur a même entendu dire de certaines choses qui sembloient outrées, mais qui n'avoient rien que de véritable & de judicieux. Témoin cette parole si hardie du Prophete Roy. \* *Je ne craindrai point plusieurs milliers de peuple quand ils se rangeroient contre moi.* Et ailleurs. § *Quand toute une Armée se camperoit contre moi, mon cœur ne craindroit point.* Cela paroît excessif, mais en effet il ne l'est point. J'avouë que si la perte de la vie eût paru un véritable mal à David, il n'auroit peu tenir ce langage, à moins que d'avoir une promesse particulière de Dieu

\* Ps. III, § 7. Ps. XVII. 3.

qu'il assureât que ce grand nombre d'ennemis ne prevaudroient pas contre lui. Mais un homme qui fait que Dieu fera en sa faveur l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il garantira sa vie temporelle contre les efforts de ceux qui entreprendront de la lui ravir, ou que s'il permet qu'il la perde il lui en donnera un autre infiniment plus heureuse, & infiniment plus durable pour le dédommager de cette perte; un tel homme, dis-je, ne peut-il pas dire sans excéder qu'il ne craindra point des Armées entières, quand même il seroit seul & desarmé?

Je conclus donc que la véritable Confiance toute humble, & toute modeste qu'elle est, va incomparablement plus loin que la fausse qui paroît si outrée & si excessive. Ainsi rien n'étant ni plus admirable, ni de plus grand usage que cette Vertu, il est aisé de comprendre avec quel soin on doit s'appliquer à se l'aquerir.



## ONZIÈME DISCOURS.

*Des Conditions necessaires à une bonne Priere.*

**L'**Écriture Sainte attribuë une espee de toute-puissance à la Priere. Elle nous fait entendre qu'il n'est rien de si grand, ni de si difficile qu'on ne puisse obtenir en le demandant à Dieu. *Toutes les choses*, dit Jesus Christ, *que vous demanderés au Pere en mon nom, il vous les accordera.* J'avouë que cette promesse ne paroît pas bien conforme à l'experience, & qu'en effet il nous arrive tres-souvent de ne pas obtenir toutce que nous demandons. Mais cette difficulté s'évanouit si l'on considere que l'Écriture n'attribuë pas cette efficace à toute sorte de prieres indifferemment. Mais seulement à celles qui sont faites d'une maniere conforme aux regles qu'elle prescrit en d'autres endroits. Elle declare même que les autres n'obtiennent rien.

rien. \* *Vous demandés, dit S. Jaques, & n'obtenés point, parce que vous demandés mal.*

Il ne suffit donc pas de demander. Il faut demander bien, & c'est là l'unique moyen d'obtenir. Ainsi il y a un art de prier, & je soutiens même que c'est ici le plus important & le plus utile de tous les arts. Les utilités des autres sont assés bornées, mais celui-ci nous procure tout absolument. Les autres ne mettent en œuvre que nos propres forces, ou tout au plus que celles de la nature. Mais l'art dont je parle fait agir l'Auteur & le maître de la nature, & dispose en quelque façon de sa puissance, qui est infinie.

Qu'il importe donc bien de savoir les règles de cet art Divin! Qu'il importe de savoir de quelle maniere il faut prier Dieu! Et qu'il y a peu de choses qui meritent qu'on s'applique avec le même soin à les apprendre! Je vai remarquer quelques-unes de ces règles, & tâcher de faire conoître les qualités les plus essentielles à une bonne priere. Les plus nécessaires sont sans difficulté ces cinq, l'Attention de l'esprit à ce que l'on dit, l'Ardeur & la vehemence du desir qu'on a pour ce qu'on demande, l'Humilité qui nous persuade que nous sommes indignes de l'obtenir, la Confiance qui nous assure que nous l'obtiendrons infailliblement, & la Perseverance qui fait qu'on ne

\* *Jaq. IV. 3.*

ne se rebute point, encore qu'on ne l'obtienne pas dès qu'on le demande. Je vai parcourir ces cinq conditions les unes après les autres.

*De l'Attention.*

Je ne m'arrêterai pas à prouver qu'il est juste que nous soyons appliqués & recueillis dans nos prieres. Qui en peut douter? Et dans l'Esprit de qui pourroit il tomber que ce soit une chose indifferente de penser à ce que l'on dit en parlant à Dieu? Il est bien plus utile de remarquer qu'en priant on doit appliquer l'esprit à trois choses, à Dieu que l'on prie, à ce qu'on lui demande, & aux paroles qu'on employe pour le lui demander.

De ces trois Attentions la dernière est selon moi la moins nécessaire. Pourveu que l'esprit fût fortement occupé de la pensée de Dieu, & de ce qu'on demande à Dieu il importeroit fort peu de savoir en quels termes on le lui demande. Les paroles, qui sont si nécessaire à l'égard des hommes, sont tres-inutiles à l'égard de Dieu. Ainsi je suis persuadé que la seule regle qu'il y ait à observer sur cet article, c'est de s'examiner soi-même, & de voir l'effet que l'Attention aux paroles produit ordinairement en nous. Si elle sert à fixer la legereté de l'esprit, il est bon de ne la pas negliger. Si au contraire elle diminue & affoiblit l'Attention aux choses, qui est d'une toute autre impor-

tance, le meilleur est de ne s'en mettre point en pêne.

Arrétons-nous donc à ce qu'il y a de plus essentiel. C'est premierement l'Attention à Dieu. On ne peut douter qu'elle ne soit nécessaire, & qu'il n'importe extrêmement de se souvenir que c'est à Dieu qu'on s'adresse. Le moyen sans cela de faire un juste choix de ce qu'on lui dit ?

Mais comme en pensant à Dieu on peut s'attacher à toutes les Perfections qui se trouvent renfermées dans cette vaste & immense idée, il est bon de savoir quelles sont celles qui doivent être le principal objet de nôtre Attention: Et c'est ce qu'il n'est pas bien difficile de décider. On voit assés qu'il faut s'attacher à celles qui sont les plus propres à nous inspirer les sentimens les plus nécessaires a rendre nos prieres plus accomplies, c'est à dire comme on le comprend sans pêne, son immense Grandeur, sa Pureté, & sa Miséricorde. La veuë de la grandeur doit nous inspirer du respect. La pensée de sa pureté peut exciter nôtre repentance; & la persuasion de sa miséricorde est en état de soutenir nôtre foi.

Rien ne me paroît plus propre à remedier à nos distractions qu'une pensée un peu vive de la grandeur & de la Majesté de Dieu. Les plus legers & les plus distraits se recueillent lors qu'ils se trouvent en presence de quelque grand Prince. Cette Majesté sensible qui environne



ne les Rois de la terre, fait un terrible impression sur toutes sortes d'esprits, & personne n'ignore le effets surprenans que cette impression produit tous les jours. Que seroit-ce, si lors qu'on fléchit les genoux en presence de Dieu, on pouvoit se représenter la moindre partie de cette Gloire & de cette Grandeur infinie qui environne cette sainte & immortelle essence, au prix de laquelle les Rois font quelque chose de moins que le neant même ?

Ainsi je ne vois rien de mieux dans ces occasions que de faire effort pour se représenter la pompe & la splendeur de la Jerusalem Celeste, les plus sublimes des Seraphins prosternés & aneantis aux piés du throne de Dieu dont elle est le Temple, toute la nature soumise à ses loix, & en état d'être détruite & abîmée par le plus petit souffle de sa bouche, par la plus legere inclination de sa volonté.

Un regard encore jetté sur nôtre propre neant peut être de grand usage en cette occasion. Que suis-je, miserable, devant cette Grandeur & cette Majesté incomprehensible aux piés de laquelle j'ai l'audace de me jeter ? De moi-même, & sans ses bienfaits je ne suis absolument rien. Par sa grace je suis devenu quelque chose. Mais par l'abus criminel que j'ai fait de mes avantages, je me suis mis infiniment aux dessous du neant dont sa puissante main m'a tiré, l'Enfer que j'ai mérité étant

tout autrement à craindre que la perte totale de l'être. Je suis donc bien bas au dessous du moindre des êtres. Et cela étant, que suis-je auprès de l'Être des Êtres? Que suis-je devant celui, devant lequel les Anges mêmes ne sont rien du tout.

Il est bon aussi de penser à la pureté de Dieu, & quand je parle de la pureté, je parle du principe de l'aversion qu'il a pour le crime, & qui fait que de tous les objets qui s'offrent à sa connoissance c'est sans difficulté le plus odieux & le plus choquant. Rien ne lui déplaît davantage. Par conséquent, si l'on conçoit bien cette perfection, on se représentera sans pêne ce qu'est à ses yeux une ame souillée de plusieurs pechés, ce qui ne peut qu'exciter de la confusion & de la douleur dans le cœur de ceux à qui la conscience fait quelque reproche.

Mais comme cette pensée pourroit jeter dans le desespoir, il y faut nécessairement ajouter celle de la miséricorde de ce même Dieu, dont la Sainteté & la Justice nous épouvantent. Il faut se représenter cet excès d'amour, qui absorbe toutes nos pensées, & qui l'a fait consentir à exposer son cher Fils à la cruelle mort de la croix pour nôtre salut. D'où il est si malaisé de ne pas conclurre qu'il est impossible qu'il nous rejette si nous recourons à lui avec tant soit peu d'ardeur.

Voilà ce qu'emporte cette Attention à Dieu, qui est si essentielle à une bonne priere. J'ai dit

dit aussi qu'il faut s'appliquer aux choses mêmes qu'on lui demande, & tâcher de concevoir le plus fortement qu'on pourra l'excellence, l'utilité, & la nécessité de chacune des graces qu'on veut recevoir. Si l'on demande la remission des pechés il faut se représenter ce qu'on deviendroit si Dieu nous refusoit cette grace, & nous punissoit en sa rigueur. Si l'on demande les lumieres & la sanctification de son Esprit, il faut tâcher de comprendre la dépravation, les desordres, & les foiblesses de la nature, avec toute l'impuissance où nous nous trouvons de nous-mêmes de faire la moindre chose pour la gloire de Dieu & pour nôtre propre salut.

Je dis la même chose des autres biens que nous pouvons demander à Dieu, & j'ajoute que si l'on veut pratiquer exactement tout ce que je viens de dire, & une bonne partie de ce que je dois ajouter, on doit observer trois choses que je croi de la dernière importance.

Il faut premièrement s'imposer une loi que l'on ne viole jamais, de ne commencer ses Prières particulieres, car c'est seulement de celles-là que je parle, qu'après avoir medité pendant quelques momens, ou pour mieux dire pendant une espace considerable de temps, sur tous les sujets que j'ai indiqués, je veux dire sur la Grandeur, la Sainteté & la Misericorde de Dieu, sur le besoin que nous avons de ses graces, sur leur excellence, & sur nôtre in-

dignité. En effet, je suis persuadé que la plupart de nos distractions & de nos langueurs ne viennent que de ce que nous commençons ordinairement nos Prières en venant de penser à des choses qui n'ont aucun rapport à ce que nous allons demander, & qui tout au moins sont ordinairement allés vaines. Ayant la tête remplie de ces chimères en commençant nos dévotions, il est comme impossible qu'elles n'y reviennent tout incontinent, & n'interrompent nôtre Attention. De sorte que pour éviter cet inconvenient, il faut préparer nôtre esprit à s'attacher à ce qu'il va faire, à quoi je ne voi rien de si propre que la Meditation dont j'ai parlé.

Cette Meditation chassera ces vains fantômes qui nous occupent, & mettra nôtre esprit en train de penser à Dieu & à ce que nous lui devons demander. Elle fera même quelque chose de plus important. Elle touchera le cœur, & le cœur une fois touché fixera l'esprit. Car qui peut douter qu'un cœur pénétré du sentiment de ses maux, & plein de desirs pour tout ce qui les peut guerir, n'attache l'esprit, & ne le remplisse de pensées pour tout ce qui a du rapport à ce grand objet?

Un autre secours, qui n'est pas moins efficace que le précédent, c'est de n'avoir point de formulaire fixe & arrêté pour ces mêmes prières particulieres, dont je continuë toujours de parler, mais de les composer sur le champ,

champ, & les repandre, si je l'ose dire, de l'abondance & de la plentude de nôtre cœur, ce qui ne sera par difficile en observant la regle que je viens de donner. Car enfin une meditation appliquée fera naître une foule de pensées qui ne sauroit tarir de long temps.

Au reste, on comprend sans pêne l'efficace de ce secours. Chacun voit assés de soi-même que lors qu'on recite, ou qu'on lit un formulaire qui revient ordinairement, & de temps en temps, l'esprit n'a rien à faire, & il n'y a que les yeux, ou tout au plus la memoire, qui s'y occupe: Et comme l'esprit ne sauroit demeurer oïsis, il se fait des affaires lors qu'il lui semble qu'il n'en a pas, & il n'y a rien de si petit, ni de si éloigné à quoi il nes'applique. Ainsi le meilleur est de l'occuper saintement par la necessité où on le met de chercher les pensées qui doivent composer nos prieres.

Enfin le dernier avis que j'ai à donner sur ceci, c'est que lors que les precautions que je viens d'indiquer ne suffisent point, & que nonobstant tout ce qu'on a fait pour attacher son esprit à ce que l'on dit, on s'apperçoit que l'on est distrait, il faut se représenter combien ce manquement est honteux, & quel desordre c'est d'être si peu maître de soi-même, & après en avoir gemi devant Dieu, & lui avoir demandé son secours, il faut faire de nouveaux efforts pour se recueillir. Mais quand même on ne pourroit pas d'abord en venir à bout,

il ne faudroit, ni se rebuter, ni perdre esperance, mais s'obstiner à continuer tousjours de prier, soit en recommençant sa priere, soit en poursuivant celle qu'on a commencée, jusqu'à ce qu'à force de perseverance & de contention on se soit rendu maître de son esprit, & on l'ait en quelque sorte forcé de se fixer & de s'appliquer.

En agissant ainsi, on a lieu d'esperer qu'on reüssira, au lieu qu'en achevant sa priere de la maniere qu'on l'a commencée, on peut s'asseurer qu'elle est inutile, & qu'elle n'est nullement de l'ordre de celles qui obtiennent ce qu'elles demandent. Car enfin qu'elle pourroit être l'efficace d'une priere qui n'a sa source que dans la bouche ou dans la memoire, & où l'esprit & le cœur n'ont aucune part? D'une priere encore qui non seulement a ce grand defaut, mais qu'on fait qui l'a sans le corriger? En effet Dieu est assés misericordieux pour pardonner les imperfections qu'on corrige, peut-être même celles qu'on ignore encore qu'on ne les corrige point. Mais pour celles qu'on voit, & qu'on sent, & qu'on laisse neantmoins subsister, je ne puis croire qu'il les pardonne.

On me demandera peut-être si pour exciter davantage nôtre Attention, il est bon de prononcer nos prieres, ou s'il est mieux de n'en faire que de mentales. Mais c'est sur quoi chaque particulier doit se consulter. L'experience est le meilleur maître qu'on puisse avoir  
sur

sur ce sujet , & chacun doit preferer les prieres mentales ou les vocales , selon qu'il aura remarqué qu'il est d'ordinaire plus ou moins appliqué dans les unes que dans les autres.

*De l'Ardeur qui doit animer les Prieres.*

**L'**Ardeur est au cœur ce qu'est l'Attention à l'esprit, & l'une de ces qualités n'est pas moins necessaire à une bonne priere que l'autre. Il y a seulement cette difference que l'Attention doit être toujours égale dans toute sorte de prieres, au lieu que l'Ardeur doit être proportionnée à la necessité & à l'excellence de ce qu'on demande à Dieu. De-là vient qu'on ne sauroit être trop recueilli dans la priere. Mais il est aisé de demander avec trop d'empressement : Et quoi que le defaut soit incomparablement plus ordinaire ici que l'excès, cet excès neantmoins n'est pas si rare qu'il ne nous arrive souvent d'y tomber.

Il est deux sortes de faveurs que nous pouvons demander à Dieu, les spirituelles & les temporelles. Je mets au premier rang la remission des pechés, les graces du S. Esprit, & generalement tout ce qui nous est necessaire pour plaire à Dieu, & pour nous sauver. Je mets au second la santé, la prosperité, le repos, la delivrance dans nos dangers, generalement tout ce qui peut être de quelque usage pour passer doucement & commodement cette vie.

Il est permis de demander à Dieu les unes & les autres de ces faveurs. Mais il faut demander les premières avec toute la véhémence & toute la contention de nos cœurs; au lieu que pour les secondes il ne faut les demander que comme en tremblant, parce qu'en effet il n'est permis de les désirer qu'avec beaucoup de modération. Car outre que leur utilité est très-bornée, lors même qu'elle est la plus grande elle dépend absolument de la disposition où nous nous trouvons: Et comme cette disposition nous est ordinairement inconnue, nous ne savons aussi si ces choses nous seront nuisibles ou avantageuses, ce qui fait que nous ne devons, ni les désirer fortement, ni les demander que sous condition.

Le grand empressement pour cette sorte de choses n'est pas seulement une preuve de notre ignorance, mais encore la marque infailible d'une attache excessive à la terre & à ses faux biens, c'est à dire d'une disposition directement opposée à celle d'un véritable Chétien, qui ne soupire qu'après le Ciel. Il est certain aussi que plus cette sorte de prières sont véhémentes, & moins elles sont efficaces. Pour obtenir cet ordre de choses, il faut les désirer avec moins d'ardeur. C'est ce que le Fils de Dieu nous apprend par ces admirables paroles,

*\* Cherchés premièrement le Royaume de Dieu & sa justice, & toutes ces choses vous seront données.*

\* *Matth. VI. 33.*



*données par dessus.* Ces autres choses qui seront ajoutées, sont les bénédictions temporelles, & Jesus Christ les promet à condition qu'on n'en fera pas le premier & le principal objet de ses desirs. Preuve evidente, que le grand empressement est plus propre à nous les faire refuser qu'à nous les faire obtenir. Aussi voyons-nous que Salomon les obtient en ne les souhaitant pas, & en leur preferant la Sagesse qui est un bien spirituel.

Il est vrai qu'il y a une exception à faire à ce que je viens de dire. Il est permis de demander ardemment les biens temporels lors qu'on les demande pour les autres à qui on les croit necessaires. La charité autorise cet empressement, & le rend tout aussi beau que l'amour propre le rendroit honteux. C'étoit le sentiment du Prophete Elie. Il n'avoit point d'attache à la vie, témoin ce qu'il disoit à Dieu que la mort lui étoit plus avantageuse que la vie. Mais lors qu'il fut question de l'enfant de la veuve de Sarepta il ne negligea rien pour en obtenir la resurrection.

Il n'en est pas de même des biens spirituels. On ne sauroit ni les souhaiter, ni les demander avec trop d'Ardeur, soit pour soi-même, soit pour les autres. Dans cet ordre de choses une priere poussée avec langueur & avec negligence est le caractere d'un cœur profane & rempli de mépris pour la Divinité & pour ses bienfaits. Disposition horrible, & qui selon

de grands Theologiens fait le dernier excès où l'on peut porter le peché. C'est pourquoy lors que S. Jaques éleve le plus l'efficace de la priere, il demande expressement qu'elle soit accompagnée d'Ardeur & de vehemence. \* *La priere du Juste faite avec vehemence est de grande efficace.*

Mais il est assés inutile de s'amuser à prouver une chose qui est si evidente, & dont il est impossible de douter. Il vaut bien mie ux de chercher le remede de nos langueurs, & pour le trouver plus heureusement de s'appliquer à en découvrir l'origine.

Les langueurs que nous sentons dans nos prieres viennent principalement de ce que nous ne desirons que foiblement le graces que nous demandons. Si nous souhaittions les biens de la grace avec la même Ardeur que ceux de la terre, si le pecheur desiroit la remission de ses pechés, les lumieres & le secours de l'Esprit de Dieu, de la même maniere que l'avare desire de s'enrichir, le mondain de se pouffer & de s'avancer, le vindicatif de perdre son ennemi, ses prieres seroient tout autrement ferventes & tout autrement efficaces qu'elles ne le sont. Mais le mal est que nous sommes tous de feu pour la terre, tous de glace pour le Ciel, & pour tout ce qui nous y conduit.

L'u.

L'une de ces choses est même la cause de l'autre. Nous sommes froids pour le Ciel parce que nous sommes ardens pour la terre. L'ame est tout aussi peu en état que le corps de se mouvoir à la fois de deux mouvemens opposés. Ce qui l'approche de l'une des extrémités l'éloigne nécessairement de l'autre. Ainsi tout autant qu'elle a d'amour pour la terre, tout autant faut-il de nécessité qu'elle ait d'indifférence & de mépris pour le Ciel.

Qui ne fait cependant l'attache excessive que nous avons pour la terre? Pour en être convaincu il n'est peut être pas nécessaire que nous jettions les yeux sur les autres, ni que nous fassions quelque attention à la manière en laquelle toute la terre se conduit. Il suffit de réfléchir sur nous-mêmes. Chacun trouvera dans son propre cœur de quoi se convaincre de cette triste vérité. Je n'en excepte pas les plus avancés dans la voye du Ciel. S'ils sont gueris de ces passions grossieres qui tyrannisent la plupart du monde, de l'ambition, de la volupté, & de l'avarice; ou pour mieux dire s'ils n'en sont pas absolument possédés, ce qui est si rare, sont-ils entierement gueris du desir d'être estimés de ceux-là mêmes qu'ils n'estiment point, c'est à dire d'une foiblesse dont les enfans mêmes devoient rougir? Regardent-ils avec indifférence le mépris que l'on a pour eux? Demeurent-ils convaincus qu'on a raison de les mépriser, & qu'ils valent en effet

set beaucoup moins qu'on ne les estime? N'ont-ils pas un peu trop d'attache pour les plaisirs innocens? Et n'en changent-ils pas la nature par l'excès du soin qu'ils employent à les rechercher. Enfin quoi qu'ils ne fassent point d'injustice pour aquerir des commodités, n'ont-ils pas un peu plus de repugnance qu'il ne faudroit à s'en défaire pour faire du bien aux povres?

Je ne m'arrêterai pas à rechercher les causes de cette attache que nous avons pour les biens de la terre. On comprend assés qu'elle a sa source dans l'union de l'ame & du corps, dans les prejugsés de l'enfance, dans l'habitude que nous avons contractée de ne nous conduire que par les sens, dans la mauvaise éducation qu'on nous a donnée, dans la contagion du commerce que nous avons eu avec les mondains, & dans le reste des choses semblables que tant d'habiles gens ont remarquées.

Je passe donc à une seconde cause de nos degouts pour les biens du Ciel. Je la fais consister dans la nature de la conoissance que nous avons de leur utilité. Cette conoissance a deux terribles desavantages. Elle est obscure. Elle est douteuse & incertaine.

Elle est premierement obscure car c'est une foi. *C'est par la foi que nous cheminons, non pas par la veüe, disoit excellemment S. Paul.* Je voi les biens de la terre, je les goûte, je les touche. Je sens leur douceur, j'éprouve leur utilité.

utilité. Cela fait que j'en suis charmé. Mais je ne voi ni la grace, ni la gloire. Tout au plus je croi l'une & l'autre, & la foi, qui est tout ce que j'en puis avoir, est une conoissance essentiellement obscure, qui ne fait voir qu'en enigme, & comme dans un miroir.

Qu'on s'imagine ce que ce seroit s'il nous étoit permis de passer un quart d'heure dans le Paradis & dans l'Enfer, de goûter les plaisirs de l'un, & de sentir les douleurs de l'autre, que l'on compare les effets que cette conoissance intuitive & experimentale produiroit vraisemblablement, qu'on les compare, dis-je, avec tout ce que peut faire cette conoissance obscure que la foi nous donne. Que l'on se represente d'un côté le jour que la presence de ces grands objets seroit naître, & de l'autre cette nuit obscure qui dure autant que la vie, & qui ne se dissipe que par la mort. On verra bien qu'il ne faut pas attendre les mêmes effets de deux causes si differentes.

Mais ce n'est pas tout. Nôtre foi n'a pas seulement les imperfections qui viennent de son essence. Elle en a d'autres qui viennent de nôtre corruption. Elle n'est pas seulement obscure en son genre, elle est encore foible & languissante depuis le peché. Quoi qu'elle ait toute l'autorité de Dieu, toute l'immutabilité de ses resolutions, toute la verité de sa parole pour son fondement, elle ne se persuade les mysteres que foiblement, & avec beaucoup plus

plus de doute que nous n'en avons pour cent choses que nous ne savons que sur le rapport des hommes, qui sont tous naturellement menteurs.

Ainsi ne conoissant les biens de la grace, premierement que par foi, en deuxiême lieu que par une foi foible & chancelante, faut-il s'étonner si l'on ne les desire que languissamment.

Voilà donc déjà deux causes de nos langueurs. J'en trouve une troisiême dans la maniere en laquelle nous considerons la mort. Nous la regardons toujours comme éloignée, & le Demon nous fait sur son sujet une illusion tres-semblable à celle des perspectives, qui nous font paroître au bout d'une allée à perte de veüe des objets qui ne sont qu'à deux pas de nous. Nous nous promettons toujours des années de vie, & comme par une autre erreur nous ne considerons l'utilité des biens de la grace que par rapport à la vie à venir, comme s'il y avoit aucun moment pendant celle-ci où ils ne soient pas absoiûment necessaires, nous croyons qu'il seroit aussi ridicule de s'empresser à se les procurer de bonne heure, qu'il le seroit à un jeune homme de faire provision de lunettes pour s'en servir lors qu'il sera vieux.

Voilà en peu de mots les veritables causes de nos langueurs. Par consequent, pour y remedier il faut ôter ces trois causes, ou du moins

moins les diminuër autant qu'on pourra. Il faut premierement arracher de nôtre cœur l'amour de la terre & de ses faux biens, ce qu'on fera sans pêne pourveu qu'on veuille mediter bien serieusement sur ces trois objets; la disproportion infinie qu'il y a entre le temps & l'eternité, l'inutilité des biens de la terre, pour cette eternité, & l'impossibilité qu'il y a à se sauver si l'on ne se guerit de l'amour de ces vains objets.

A l'égard de la seconde cause j'avouë qu'on ne peut pas changer la nature de nôtre foi, & qu'ainsi à cet égard il n'y a qu'à se soumettre humblement à la Loi que Dieu nous a imposée. Mais il est vrai aussi qu'on peut reprimer les doutes qui naissent des tenebres de nos esprits, de l'orgueil & de la depravation de nos cœurs. Nous pouvons affermir nôtre foi en meditant les raisons que nous avons de nous persuader les verités qu'elle embrasse, & que tant de grands hommes ont pris le soin de mettre dans tout leur jour.

La troisiéme cause de ce grand mal est encore plus aisée à guerir. Il ne faut pour cela que se mettre un peu fortement dans l'esprit combien il est possible que chacun de nos momens soit le dernier de nôtre vie. Sur tout il faut se représenter quel avantage c'est d'être du nombre des enfans de Dieu, & quel malheur au contraire d'être les esclaves du Demon. Si l'on comprend tant soit peu ceci on verra tres distincte-

tinctement que rien n'est plus pressé que de se tirer de ce second état pour se mettre dans le premier. On soupirera après tout ce qui peut produire cet heureux effet. Et on le demandera à Dieu avec ardeur & avec zele.

*De l'Humilité qui doit accompagner nos Prières.*

**J**E ne voi point d'opposition plus choquante que celle qui se trouve naturellement entre la priere & la vanité. La priere est d'elle-même l'action du monde la plus humiliante. C'est une confession expresse de nôtre indigence, & rien n'a tant de rapport à un pecheur qui prie que l'action d'un mendiant qui demande l'aumône, & celle d'un criminel qui fait amende-honorable. Qu'on se figure combien un sot orgueil seroit ridicule dans ce criminel & dans ce mendiant. On comprendra quel objet la vanité qui subsiste pendant la priere doit presenter aux yeux de Dieu.

On peut s'en guerir si l'on peut comprendre, non seulement la disproportion infinie qu'il y a entre Dieu & nous, & que j'ai déjà touchée dans un autre endroit, mais encore si l'on fait attention à deux autres choses, la grandeur de nos defauts, & la petitesse de nos perfections.

Nous sommes tous des pecheurs. Qui en peut douter? Chacun de nous offense Dieu en mille



mille façons différentes. Je laisse là ces pechés grossiers qui consistent dans des transgressions positives de quelqu'un des commandemens de la Loi, & qu'il est si rare de voir commettre à de véritables enfans de Dieu. Combien les plus regenerés n'en commettent-ils pas d'autres tous les jours? Combien ne font-ils pas de larcins à Dieu en donnant au vain desir de plaire à des hommes corrompus, le tems, le soin, & l'application, qu'il ne faudroit donner qu'au desir de plaire au Souverain arbitre de toutes choses? Combien de secrets mouvemens de depit & d'indignation contre ceux qui ne nous estiment, ou qui ne nous ménagent pas autant qu'il nous semble qu'ils le devroient? Combien de comparaisons secrettes que nous faisons de nous-mêmes avec les autres pour nous persuader qu'ils ne nous valent pas? Combien de paroles inutiles? Combien de pensées criminelles?

Ce sont-là pourtant autant de pechés, & de pechés mortels en un certain sens, je veux dire qui d'eux-mêmes, & de leur nature meritent la mort éternelle, & la causeroient effectivement si Dieu ne nous les pardonnoit par sa grace, & en consideration du merite de son saint Fils.

Quels sujets par consequent d'humiliation & d'abattement pour ceux qui avoient tant d'obligations & tant de secours pour les éviter? Pour ceux qui sont sans cesse sous les yeux

yeux de Dieu, éclairés de sa lumiere, & exposés à ses redoutables regards? Pour ceux enfin que Jesus a rachetés, & dont il s'est aquis les cœurs, & tous les mouvemens de ces cœurs, au prix de son sang?

Je n'en trouve pas de moindres dans nos vertus & nos bonnes œuvres. Que sont ces vertus? Le plus souvent des vices affoiblis, & des imperfections deguisées. C'est ce que plusieurs excellens Auteurs ont entrepris de prouver, & je suis persuadé qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son propre cœur la verité de ce qu'ils semblent dire sur ce sujet de plus incroyable.

Ainsi pour humilier les plus vains je n'exigerois d'eux qu'une seule chose. C'est qu'ils voulussent bien s'étudier & s'observer eux-mêmes. C'est qu'ils se donnassent le soin de demêler tous les secrets ressorts de leur cœur, & de tout ce qui se passe au fond de leur ame lors qu'ils font quelque bonne action. Ils verroient que tout s'y conduit par des motifs si petits, si bas, si indignes d'un enfant de Dieu, qu'il est impossible qu'ils n'en eussent honte.

Mais voici quelque chose de plus efficace pour mortifier nôtre vanité. L'un des plus essentiels caracteres des enfans de Dieu c'est de faire de perpetuels progrès dans la voye du Ciel. C'est ce que j'ai prouvé dans un autre endroit. Ainsi il est certain que tout veritable  
enfant

DE MORALE. Disc. XI. 381  
enfant de Dieu doit avoir moins de défauts, & plus de vertus & de perfections, qu'il n'en avoit un ou deux ans auparavant. En effet, s'il en étoit autrement tout ce temps qu'il auroit passé sans avancer le grand ouvrage de son salut, seroit un temps perdu & par conséquent un malheur épouvantable.

Que chacun cependant s'examine sur ce pié. Qu'il voye de combien il est plus avancé dans la voye du Ciel qu'il n'étoit il y a un an, il y a quatre ans, il y a dix, quinze, ou vingt ans. Qu'il examine de quels défauts il s'est corrigé, & quelles vertus il a acquises. Qu'il compare la longueur du temps avec la grandeur de ses progrès, & voye si l'une de ces choses a du rapport & de la proportion avec l'autre. Il en est peu que cette considération toute seule ne soit capable d'épouvanter.

Je laisse les autres raisons qui se présentent d'elles-mêmes, & que l'on peut prendre de la considération de l'Enfer que nous meritons, de ce que nous ne contribuons rien, ou presque rien à nôtre salut, de ce que la grace fait tout. Comme il n'est personne qui ne voye ceci je le laisse, & je passe à la quatrième qualité d'une bonne priere qui est la Confiance.

*De la Confiance en la bonté de Dieu.*

**I**L n'est peut-être rien que l'Écriture exige plus expressement ni plus fortement sur le sujet de la priere que la Confiance. Elle veut qu'on s'assure d'obtenir tout ce qu'on demande. Témoin ce que le Fils de Dieu dit à ses Disciples. \* *Tout ce que vous demanderez en priant croyés que vous le recevrez, & il vous sera fait.* Témoin encore ce que dit S. Jaques: § *Si quelqu'un a faute de sagesse qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous benignement, & ne la reproche point, & elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande en foi ne doutant nullement: car celui qui doute est semblable au flot de la mer agité du vent. Et que cet homme-là ne s'attende point de recevoir rien du Seigneur.*

Ceci paroît surprenant. Car enfin n'y a-t-il pas assés de hardiesse à prier Dieu, sans qu'il y faille encore ajouter l'assurance d'en être exaucé? Est-ce bien se souvenir de ce que l'on est que de s'adresser à un Etre aussi grand, aussi sublime, & aussi redoutable que Dieu? Que sommes-nous qui l'entreprenons? Misérables vers de terre, à péne sortis du neant qui est nôtre origine, & tousjours plongés dans le crime, dans les tenebres, & dans l'indigence, incapables de tout, si ce n'est de nous égarer, de pecher, & de nous perdre. Quelle hardiesse

\* *Marc. XI. 24. § Jaq. I. 5. 6. 7.*

se ne faut-il pas à ces chetifs vermisseaux, à ces vils atômes, pour oser se presenter devant une Majesté aussi redoutable que celle de Dieu? Quelle hardiesse pour étaler toutes nos miseres, tous nos desordres, toutes nos ordures, à ces yeux si purs, & si saints? Quelle hardiesse enfin pour lui demander des biens si grands & si excellens en eux-mêmes, & en même temps si disproportionnés à nôtre indignité & à nôtre neant? toute la gloire de son Royaume, toute la felicité de son Ciel, son throne même, ou pour mieux dire sa propre essence, car en lui demandant le salut nous ne lui demandons pas moins que lui-même.

Cela paroît outré & excessif. Cependant ce n'est pas assés. Il ne suffit pas de se presenter devant cette Majesté redoutable, il ne suffit pas de lui demander ces biens immenses, il faut encore s'asseurer qu'on les obtiendra. N'y a-t-il pas de l'insolence dans ce procedé? Il y en auroit sans doute si on s'y ingeroit de soi-même & si d'ailleurs on s'appuyoit sur sa dignité ou sur son merite. Mais il n'y a rien de plus raisonnable lors que d'un côté on le fait pour obeir à un ordre exprés qu'on en a reçu, & que de l'autre on s'appuye uniquement sur la bonté & sur la misericorde du Dieu qu'on invoque.

C'est penser bassement de Dieu, & c'est même porter l'orgueil aux derniers excés, que de croire qu'on puisse faire pour l'honorer quel-

quelque chose de mieux que ce qu'il exige lui-même. C'est en effet s'élever au dessus de lui, & preferer nos miserables & troubles lumieres aux splendeurs immortelles de sa sagesse infinie. Ainsi puis qu'il nous commande de lui adresser nos prieres, & de lui demander tout ce qu'il a eu la bonté de nous promettre & de nous offrir, ce seroit une veritable desobeïssance de ne le pas faire, & c'est au contraire se soumettre à lui que de le prier & de se promettre d'obtenir ce qu'on lui demande.

On se trompe encore lors qu'on s'imagine qu'il y ait quelque chose d'opposé à la grandeur & à la Majesté de Dieu à s'abaisser jusqu'à des creatures aussi viles & aussi abjectes que les pecheurs. Car premierement si on pretendoit que Dieu ne se communiquât qu'à des êtres qui eussent quelque proportion avec le sien, on pretendoit qu'il ne se communiquât à pas un, les plus sublimes de tous les êtres n'étant pas moins au dessous de lui que les plus abjects. Et d'ailleurs qu'est-ce qui fait la grandeur que ses perfections? Quelle de ses perfections y contribuë plus que sa misericorde & que sa bonté? Et qu'est-ce qui fait éclatter cette bonté & cette misericorde autant que la bassesse & l'indignité des creatures qui en sont les objets?

On se trompe enfin lors qu'on se figure que l'excellence des biens qui nous sont necessaires est une raison qui nous empêche de nous y attendre.

tendre. On ne considère pas que les plus grands biens ne coûtent pas plus à Dieu que les plus petits, qu'il lui est tout aussi aisé de nous accorder beaucoup, que de nous accorder peu, & qu'au reste il est infiniment plus digne de sa libéralité & de sa magnificence de remplir absolument tous nos vuides, que de nous laisser manquer de quoi que ce soit.

La Confiance est donc plus sage qu'elle ne paroît, & j'ajoute même qu'elle l'est infiniment plus que celle des hommes du monde. Ceux-ci s'appuyent sur rien, car qu'est-ce que leur adresse, que leur credit, ou que leur pouvoir? Qu'est-ce que l'adresse, le credit, ou le pouvoir des autres qui les favorisent? Au lieu que le fidelle a droit de compter sur toute la puissance de Dieu, sur cette vaste & infinie puissance qu'aucun obstacle ne peut arrêter. Et pour ce qui regarde sa volonté, qui est nécessaire pour mettre en œuvre cette puissance, combien n'avons-nous pas de raisons de nous persuader qu'elle ne nous manquera pas? Sa propre bonté, ses compassions, sa parole, le mérite de son saint Fils, l'intercession de ce grand Redempteur, chacune, dis-je, de toutes ces choses, & à plus forte raison toutes ensemble, nous permettent-elles d'apprehender que Dieu ne nous veuille pas exaucer?

Que nous avons donc d'obligation à étouffer tous les mouvemens de défiance que la chair

soûleve au fond de nos cœurs toutes les fois que nous adressons nos prières à Dieu ? Il est vrai que comme nous manquons de Confiance à certains égards, il ne nous arrive que trop souvent de la porter au de-là de la juste mesure qu'elle doit avoir. Mais comme j'ai examiné tout ceci dans un des Discours precedens, je ne m'y arrêterai pas presentement, & je passerai à la dernière qualité d'une bonne priere. C'est l'assiduité & la perseverance.

*De la Perseverance.*

**I**L faut un terrible fond d'impiété pour ne faire jamais de priere. Les plus indevots prient quelquefois. Mais peu donnent à ce saint exercice tout le temps qu'il demanderoit. Les uns passent leur vie dans des dissipations perpetuelles, parmi les affaires & les amusemens de la terre. Les autres pour qui la priere est une occupation penible & accablante ne pensent jamais en trouver la fin. De-là vient qu'ils ne s'y appliquent que le moins qu'ils peuvent.

Il est pourtant vrai que pour prier avec succès il faut prier avec perseverance. *Priés sans cesse*, dit un Saint Apôtre, & la Parabole du Juge inique, & l'exemple de la Cananéenne font voir clairement que Dieu refuse souvent à de premières demandes des graces qu'il accorde à des prières ferventes & réitérées. Pour



Pour nous y resoudre je voudrois en premier lieu que l'on considerât ce que la priere est en elle-même. C'est un entretien de l'homme avec Dieu. C'est par consequent le plus grand honneur que cet homme puisse recevoir. Un sujet se croit infiniment honoré lors qu'il lui est permis d'aborder son Prince, & je ne croi pas qu'il y ait d'exemple d'un sujet qui ait quitté brusquement son Roi dans le temps que ce Roi lui témoignoit qu'il étoit bien aise de lui parler. Qu'on se represente maintenant l'abîme de disproportion qu'il y a entre la grandeur de Dieu & celle des Rois. On comprendra l'injustice des dégoûts que nous sentons dans nos prieres.

Cependant cette consideration n'est pas la seule qui doit nous porter à donner tout le temps que nous pourrons à cette sainte occupation. Son utilité doit faire encore le même effet. C'est le seul remede à nôtre indigence. Il ne faut pas de grandes reflexions pour être convaincus de nôtre misere. Chacun la sent, chacun en est accablé. Nous manquons de tout. Mais au milieu de cette povreté spirituelle nous avons une ressource infailible pour nous enrichir. C'est la priere qui nous communique tout ce que nous n'avons pas, pourveu seulement que ce que nous n'avons pas nous soit veritablement utile. Nous n'avons qu'à le demander pour l'obtenir. Faut-il après

cela que suivre la pente que l'amour propre nous donne pour nous appliquer sans cesse à cet exercice?

Nous le devons encore par cette troisième raison que le plus souvent nos prières sont tres-defectueuses & tres-imparfaites. Nos distractions, nos langueurs, & les autres manquemens que je tâche de corriger par ces reflexions, font que bien loin de plaire à Dieu, & d'obtenir ses faveurs, nous l'offensons & l'irritons contre nous. Il ne faut donc compter pour rien cette sorte de prières. Et cela étant, n'est-il pas bien juste de faire tous nos efforts pour en faire de meilleures? Ne faut-il pas dans ce dessein en faire le plus qu'on pourra, afin qu'au moins dans ce grand nombre ils s'en trouve quelque une de bonne?

Quand tout cela ne seroit pas, il devroit nous suffire de savoir que c'est la volonté de Dieu, & nôtre devoir pour nous porter à vaincre toutes les repugnances que nous pouvons avoir à le pratiquer. Car quels Chrétiens sommes-nous si sachant que Dieu veut que nous l'invoquions sans cesse nous refusons de le faire, si conoissant nôtre devoir nous nous obstinons à le négliger?

Ici l'on me demandera peut-être lequel est le meilleur, ou de ne faire que peu de prières, mais de les faire fort longues, ou de n'en faire que de courtes, & d'y revenir plus souvent. Pour

moi j'approuverois beaucoup plus les prieres frequentes, & les elevations vives & soudaines de l'esprit à Dieu, sur tout lors qu'elles sont entremelées de meditations. Cependant je ne pense pas qu'il en faille faire une regle, parce qu'en effet les dispositions des esprits sont tres-differentes. Il en est à peu près de l'ame comme du corps. On voit des gens qui se portent mieux en ne faisant qu'un bon repas en vingt-quatre heures, d'autres au contraire ont besoin d'en faire deux ou trois, mais legers. Telle ame de même se soutient mieux dans une longue priere, & telle au contraire a besoin d'interrompre souvent les siennes pour les rendre plus vehementes. C'est donc à chaque particulier à s'examiner, & à voir ce qui lui convient le mieux.

*Methodo abregée pour pratiquer tout ce qu'on vient de remarquer.*

JE ne sai si l'on trouvera qu'il y a un peu trop de preceptes dans ce que je viens de dire. Quoi que je ne sois nullement de ce sentiment je ne laisserai pas de m'y accommoder. Je puis en effet me serrer sans perdre quoi que ce soit, & reduire tous ces preceptes à un seul, qui ne laissera rien à ajoûter pourveu qu'on l'observe bien exactement. C'est celui que S. Augustin donnoit autrefois, quoi que sur un autre sujet.

*Aimés, disoit-il, & puis faites ce qu'il vous plaira.* Je puis dire la même chose de la priere. Celui qui voudra favoir en un mot ce qu'il doit faire pour rendre les siennes plus accomplies, & par consequent les plus efficaces, peut s'asseurer qu'il y reüssira pourveu qu'il aime bien Dieu.

Quel danger y a-t-il que nôtre esprit s'égare après aucun autre objet si nôtre cœur est rempli d'amour pour celui que nous invoquons? Qui ne fait combien il est naturel de penser à ce qu'on aime & de ne penser qu'à cela? & qui peut douter que nos distractions & nos absences d'esprit ne viennent de-là? Nous ne pensons point à Dieu, parce que nous pensons aux choses du monde, & nous pensons aux choses du monde, parce que nous les aimons. Ainsi pour penser à Dieu, il faut aimer Dieu.

Je dis la même chose de nos langueurs. Elles n'ont point d'autre source que la foiblesse de nôtre amour & de nôtre zele. Si ce zele, si cet amour étoient un peu forts, avec quelle ardeur souhaiterions-nous la gloire de Dieu, sa bien-veillance, sa faveur, les graces de son Esprit, qui nous donnent le desir & la force de faire sa volonté, & qui sont les plus ordinaires sujets de nos prieres? & les desirant fortement avec quels transports les lui demanderions-nous.

Il n'est pas jusqu'à l'humilité que ce même amour

amour ne nous inspirât. En effet rien ne nous humilie si fort que la considération de nos péchés. Et qu'est-ce qui fait trouver ces péchés plus insupportables que l'amour qu'on a pour celui qu'ils offensent? quoi de plus accablant pour une ame qui aime bien Dieu que de se reprocher de lui avoir dépleu?

Pour la Confiance on comprend assés qu'elle est inseparable de l'amour de Dieu: Témoin la Maxime de S. Jean. \* *Il n'y a point de peur en la charité, mais la parfaite charité bannit la peur, car la peur apporte la pêne, & celui qui a peur n'est point accompli en charité.*

Enfin il est naturel de ne se laisser jamais de parler à ceux que l'on aime. Par consequent si l'on aime Dieu rien ne sauroit être plus doux que de s'entretenir avec lui, ce qu'on ne sauroit faire que par la priere. Je le redis donc encore une fois. Pour prier Dieu il ne faut autre chose que l'aimer beaucoup.

On dira peut-être que si cela est, il est donc assés inutile de faire de si longs discours pour faire entendre une chose qu'on pouvoit dire en un seul mot. Mais c'est de quoi je ne conviens pas. Premièrement l'amour de Dieu n'exclut nullement les autres qualités d'une bonne priere. Au contraire il les pose, il les renferme, & en est le principe. Ainsi il est tousjours necessaire de les avoir, & par consequent, il n'est

R 4

nullement

\* I. Jean. IV. 18.

nullement inutile de les conoître. D'ailleurs, ce sont au moins par rapport à la priere tout autant de marques de la sincerité de l'amour de Dieu. Car si l'on voit qu'on ne le prie ni avec Attention, ni avec Ardeur, ni avec Humilité, ni avec Confiance, ni avec Perseverance, on peut s'asseurer qu'on ne le prie point avec amour. Par consequent, comme il étoit bon de savoir que tout se reduit à aimer Dieu pour le bien prier, il étoit aussi necessaire de savoir que pour le prier avec amour, il faut le prier avec Attention, & avec les autres conditions que j'ai indiquées.

Il ne faut pas oublier qu'outre les conditions dont j'ai parlé jusqu'ici, & qui sont necessaires à toute sorte de prieres, quelles qu'elles soient, & quoi que ce soit qu'on demande, il y en a d'autres qui sont necessaires à quelques especes particulieres de prieres. Qui peut douter par exemple qu'il ne faille avoir du zele lors qu'on demande à Dieu l'avancement de sa gloire, la paix de son Eglise, & le triomphe de sa verité? Qui peut douter que la charité ne soit essentielle aux prieres que nous faisons à Dieu en faveur de nos prochains? Qui peut s'imaginer qu'il soit permis de manquer de repentance lors qu'on demande la remission de quelque peché? Mais comme ce sont-là des choses dont personne ne peut douter, je n'ai pas creu qu'il fût necessaire de m'y arrêter.

Il y a une autre chose qui sera peut-être plus à propos. Peut-être seroit-on bien aise d'avoir quelque formulaire de priere sur divers sujets, qui exprimât les sentimens que l'on doit avoir dans ces occasions, & qui contribuât même quelque chose à les inspirer. C'est ce qui m'a fait résoudre à en ajoûter ici quelques-uns.

P R I E R E.

*Pour demander à Dieu la grace de le bien  
prier.*

**M**ON Dieu parmi ce grand nombre de graces que tu m'as faites & qui me confondent, j'en vois peu de plus éclatantes que la permission que tu m'accordes de te presenter mes prieres. Que suis-je, mon Dieu, pour meriter un si grand honneur? Miserable ver de terre, ouvrage à la verité de ta main, mais ouvrage gâté & defiguré par la malignité du Demon; & sur tout par ma propre imprudence, & par ma propre malice. Mes pechés, mes innombrables pechés, me mettent bien bas au dessous de la plus vile de tes creatures, & le plus petit grain de la plus abjecte poussiere est mille fois moins indigne que moi de ton amour & de ton support. Après tout, ce grain de poudre est innocent, & je suis coupable.

R. 5

J'ai

J'ai mille fois transgressé tes loix, j'ai mille fois abusé de tes graces, & il est une infinité de ces graces que je n'ai payées que d'ingratitude.

Nonobstant cette indignité épouvantable, tu souffres que je me jette à tes piés, que j'éta-le mes miseres à tes yeux charitables, & que je prenne la liberté de t'en demander le remede. Tu ne reçois pas seulement les hommages & les respects de tes Anges, ces esprits si purs & si élevés. Tu souffres encore mes prieres, & toute la bassesse de ma personne, toute l'impureté de mon ame, toutes les imperfections des meilleurs mouvemens de mon cœur ne t'empêchent pas de souffrir que je m'éleve jusqu'à ton immense grandeur, & que je me presente devant ce throne de gloire dont les plus sublimes des Seraphins n'approchent jamais qu'en tremblant.

Qu'est-ce qui me doit ici confondre le plus? Est-ce le prodige de ton amour qui s'abaisse jusqu'à cet excès de condescendance? Est-ce la stupidité & l'insensibilité avec laquelle mon cœur le reçoit? Quels devoient être mes transports ensuite d'une telle preuve de ta bonté? Et quelle est cependant la froideur que je sens presentement dans mon ame? Qu'a-t-elle de comparable à ce que j'ai mille fois senti pour de vains objets que je n'oserois mettre en paralelle avec la moindre de tes perfections? Je me suis senti tout de feu pour la  
terre,



terre, & je me trouve tout de glace pour toi, Grand Dieu.

Que j'ai donc un juste sujet de craindre que cet avantage me soit funeste, & m'attire des malheurs encore plus grands que ceux où je me trouve abîmé! Qu'il est juste que tu me chasses de ta présence, & me precipites dans ces tenebres affreuses & exterieures, qui ne sont jamais affoiblies du moindre rayon de ta grace & de ta faveur! Qu'il est raisonnable que j'éprouve eternellement la rigueur d'un Dieu dont j'ai méprisé si insollement les bontés!

Si ce malheur m'arrivoit j'avouë que je n'aurois aucun sujet de me plaindre. Mais, mon Dieu, ta grace, ta misericorde infinie, peut me le faire éviter. Elle peut dissiper mes tenebres; elle peut fixer ma legereté, elle peut enflammer mon cœur, & m'attacher à toi de telle maniere que rien ne m'en separe jamais. Je ne trouve en moi qu'un abîme de tenebres, de misere, & d'impureté. Mais ta grace a des richesses & des trésors pour combler cet abîme, pour m'approcher de toi, & pour m'y unir.

Si mon salut devoit être l'ouvrage de mon libre arbitre, je ne craindrois pas, Seigneur, mais je tomberois dans le desespoir. Que pourrois-je attendre de moi-même après ce que tes faveurs precedentes ont operé? Tant de graces versées à plénes mains sur ma tête, tant de secours, tant d'inspirations, tant d'occasions

favorables, n'ont encore peu me tirer du triste état qui me fait gemir. Que seroit-ce donc si tu m'abandonnois à moi-même, & si tu me laissois cet ouvrage à entreprendre & à achever?

Mais, mon Dieu, ce qui me seroit impossible est aisé à ton S. Esprit. Comme tu m'as fait, tu peux me refaire. Tu peux me rendre ce que j'ai perdu, & me donner même ce que je n'ai jamais possédé. Je suis entre tes mains immortelles comme une argile incapable de devenir rien d'elle-même, mais capable de recevoir toutes les formes que tu voudras lui donner, & susceptible de tous les mouvemens qu'il te plaira de lui inspirer. Je ne t'en demande qu'un seul, ô mon Dieu. C'est celui qui me détache de moi-même pour m'unir à toi.

Tu es l'unique centre des cœurs. Tu as seul le pouvoir de fixer nos agitations. Tous les autres objets ne feront que redoubler nos inquietudes, mais tu as seul le pouvoir de les calmer. Tu nous as faits pour te posséder, & nôtre cœur qui est toujours inquiet jusqu'au moment qu'il te trouve, se fixe heureusement lors qu'il s'arrête sur toi. Donne-moi, Seigneur, de l'éprouver de la sorte, & pour cet effet fai-moi la grace de te chercher, & de réunir toutes les forces que tu m'as données pour m'élever jusqu'à toi & pour t'embrasser.

Fai quelque chose de plus, ô bon Dieu.

Pren-

Pren-moi toi-même par ta bonne & puissante main. Saisi-toi de mon cœur & de mon esprit, & fai que ce cœur & que cet esprit ne pensent qui à toi, n'agissent que pour toi, ne se meuvent que vers toi, & que tu en sois éternellement le trésor, l'objet, & centre.

Que tu es aimable, mon Dieu, & qu'il faut un étrange fond de stupidité, d'insensibilité, & de dureté pour ne pas brûler de zèle pour tes intérêts, & de desir pour ta possession ! Tout ce que tu es en toi-même, & tout ce que tu veux être pour nous, tes perfections, tes bontés, tes graces, ne sont ce pas autant de puissans & d'invincibles attraits pour enlever & pour captiver nos cœurs ? Seigneur, cet amour est la seule chose que je te demande. Refuse-moi tout le reste. Prive-moi de tout. Arrache-moi ce que je puis avoir de plus cher. Mais laisse-moi ton amour, ou plutôt, ô bon Dieu, ayes la bonté de me le donner, & de faire que ce soit l'unique passion de mon cœur, & le seul plaisir de ma vie.

Quand me verrai-je affranchi de ce corps de péché, de cette masse de terre, qui m'entraîne en bas, & m'éloigne de la source de mon bonheur. Quand me verrai-je mêlé dans les chœurs des Anges, admis à la contemplation de cette lumière immortelle, & attaché à mon Dieu par cette admirable extase, qui me separera de moi-même pour m'unir à lui ? O Dieu quand

en-

entrerai-je, & me présenterai-je devant ta face? Seigneur, j'adore ta Sagesse, je me soumets à tes volontés, & puis que tu trouves à propos que je sois encore privé de cet avantage que je mérite si peu, j'y consens. Mais comme ton amour a seul le pouvoir de m'entretenir pendant cette attente, je te demande encore une fois d'en remplir & d'en embraser mon cœur, & de faire que si je ne puis t'aimer tout autant que tu es aimable, je t'aime au moins tout autant que suis-je capable d'aimer.

Pourveu qu'il te plaise de m'accorder ce secours, je n'ai rien à te demander sur le sujet de cette petite portion de la croix de mon Redempteur dont il t'a plu de me charger. Que tu me la laisses, Seigneur, ou que tu me l'ôtes, que tu l'appesantisses, ou que tu l'allèges, pourveu que tu me fasses la grace de t'aimer avec le dernier effort de mon cœur, je ne m'en mettrai nullement en péne, & j'acquiescerai toujours à tes volontés quelles qu'elles soient. Ta grace me suffit, & ton amour, qui en est le principal & le plus ordinaire effet, me rendra les maux salutaires, & les douleurs agréables.

Mais quoi que cette grace suffise à mon intérêt, elle ne suffit pas à l'intérêt de cet amour même que je te demande. Avec quelque langue que je t'aime comment pourrois-je être satisfait voyant tant de misérables qui ne t'aiment ni ne te connoissent point? Aye pitié de leur

leur aveuglement, Pere charitable. Eclairc  
leur esprit, embrase leur cœur, & fai par les  
puiffans attraits de ta grace que toute la terre  
t'adore, & que tu fois l'unique objet de tous  
les cœurs, comme tu en es seul le Createur &  
le Redempteur. Uni les tous en toi-même,  
afin d'accomplir cette magnifique promesse que  
tes Prophetes nous font de ta part, nous fai-  
fant esperer que tu nous donneras un seul cœur,  
& un seul chemin, pour ne soupirer qu'après  
toi, pour n'aller qu'à toi, comme nous n'y  
pouvons aller que par toi. En un mot, Sei-  
gneur, donne moi, donne à tes autres enfans,  
donne à tous les hommes, de te chercher, de  
te trouver, de te posseder, & de ne te perdre  
jamais.



## P R I E R E.

*Priere d'un pecheur qui a vécu dans de grands desordres, & qui demande à Dieu la grace de la conversion.*

**A**Ccablé de crainte, de douleur, & de confusion, & ne trouvant en moi-même que matiere de desespoir, j'ai recours à toi, ô mon Dieu, pour te supplier qu'il te plaise de remedier à de si grands maux, & de me tirer de ce triste état, le plus incommode & le plus gênant où je me sois trouvé de ma vie. J'ai assés de lumiere pour reconnoître combien est profond l'abîme où ma mauvaise conduite m'a precipité. Mais je n'ai ni assés de force pour m'en tirer moi même, ni assés de confiance en ta grace pour m'asseurer que tu ne voudras pas m'y laisser.

Je sai bien que cette grace est toute puissante, & que les plus grands miracles ne lui coûtent rien. Mais après ce que j'ai fait pour lui fermer l'accés de mon cœur n'ai je pas lieu de craindre qu'elle m'abandonne, & qu'elle aille répandre ses richesses & ses trésors sur d'autres ames moins impures, & moins indignes de tes bontés que la mienne? Comment puis-je compter sur ta misericorde après tout ce que j'ai fait pour prevoquer ta justice, & pour m'en attirer les effets? J'ai

J'ai vécu dans le monde comme un Démon dans l'enfer. Les plus grands crimes, les plus effroyables excès ont souillé ma vie. Je les ai commis sans scrupule, sans remords, sans honte. Je les ai entassés les uns sur les autres. Le nombre en est prodigieux. L'atrocité en est extrême. Mille circonstances odieuses en aggravent l'horreur jusqu'à l'infini. J'ai porté le crime si loin que j'ai lieu de douter si l'enfer, tout épouvantable qu'il est, a assez de supplices pour me faire souffrir ce que je mérite.

Il est vrai que dans cet état j'ai reçu plusieurs marques de ta bonté. Mais c'est-là principalement ce qui m'épouvante. Plus tu m'as accordé de grâces, plus je suis abominable de les avoir méprisées, & d'en avoir fait un abus si injuste & si criminel. Rien ne fait voir si évidemment l'horreur de mes péchés que la grandeur des secours que tu m'avois donnés pour les éviter. Et d'ailleurs ne dois-je pas craindre que tu te lasses de semer sur un fond stérile, & de répandre de nouveaux bienfaits sur une âme qui a feu profiter si peu de ceux qu'elle avoit reçus ?

Il est vrai encore que tu es toujours prêt à exaucer les prières de ceux qui implorent ton assistance. Mais les miennes ne sont nullement de l'ordre de celles que tu t'es obligé d'écouter favorablement. Tu n'exautes pas celles des  
 mé-

méchans. Et puis-je douter que j'en le fois. Tu as déclaré que lors qu'on élèvera des mains impures vers le Ciel tu cacheras ta face, & détourneras tes regards. Comment donc oserois je me promettre que tu m'accorderas mes demandes, puis qu'il y a encore tant d'impureté & tant d'ordure dans le cœur d'où elles partent, dans la bouche qui les prononce, & dans les mains qui te les présentent.

Je n'ai donc que de trop justes sujets de craindre. Mais, Seigneur, j'en ai aussi plusieurs d'espérer. Je suis pecheur, mais ton Fils est-il venu pour des Justes? Je suis miserable, mais ta misericorde se répand-elle sur des heureux? Je suis indigne de tes bontés: Mais n'est-ce pas ici la plus haute gloire de ta clemence de n'être point arrêtée par l'indignité même de ses objets? Voici, Seigneur, la plus belle occasion qu'elle eut peut-être jamais de montrer ce qu'elle peut faire. Voici le moyen de faire voir qu'elle est infinie. C'est de pardonner d'aussi grands excès que les miens, & d'effacer des souillures aussi extraordinaires que celles de ma vie passée.

S'il y avoit quelque ordre particulier de pechés après lesquels la repentance fût inutile, & que Jesus Christ n'eût pas expiés par sa mort, ce seroient sans doute les miens, qui sont si atroces, & qui ont tant de circonstances aggravantes qu'il seroit difficile de trouver ailleurs.

Mais



Mais puis que le sacrifice de ton saint Fils a effacé tous les pechés des hommes sans exception n'ai-je pas lieu d'esperer que les miens étant compris dans ce nombre j'en obtiendrai la remission de ta grace, & de la vertu salutaire de son precieux sang? Puis que tes promesses sont si generales, ne puis-pas m'attendre à en ressentir les effets?

J'ai lieu d'ailleurs d'être persuadé que tu n'as pas encore prononcé l'arrêt de ma perte. J'en trouve une raison assés forte dans l'état present de mon cœur. Je ne suis pas à la verité tout ce que je devrois être, il s'en faut beaucoup, mais je ne suis pas aussi ce que j'ai été. Les tenebres où j'ai été plongé pendant tout le cours de ma vie commencent à se dissiper. J'apperçois du moins ta colere qui m'étoit cachée. Je voi l'horreur de mes crimes. Je voi l'Enfer ouvert sous mes pas. La fausse paix dont j'ai jouï jusqu'à maintenant s'est évanouïe, & mille violens orages se forment de temps en temps dans mon cœur. Tout cela, Seigneur, pourroit-il venir d'aucun autre principe que de ta grace? Non pas à la verité de cette grace sanctifiante & regenerante, qui est le partage de tes enfans, mais de cette grace mouvante & excitante, qui prepare les voyes de ton Fils, qui comble les abîmes & applanit les montagnes, qui commence tousjours en un mot l'ouvrage de nôtre conversion, mais qui  
ne

ne l'acheve pas toutes les fois qu'elle y met la main.

J'ai donc lieu de croire qu'elle a commencé sa bonne œuvre en moi, & par consequent, il n'est pas impossible, qu'elle l'acheve. Mon salut n'est pas à la verité si avancé qu'il ne me reste encore de justes sujets de craindre. Mais aussi ma perte n'est pas si certaine que je doive tomber dans le desespoir. Tu peux consommer ton ouvrage, tu peux le laisser imparfait. Je ne merite que trop que tu l'abandonnes sans y rien faire de plus. Mais, Seigneur, j'ose te supplier d'y mettre la dernière main.

Je ne puis douter que ta grace ne me soit absolument nécessaire pour cet effet. Ma propre experience me fait voir assés ma foiblesse, & l'inutilité de mes soins & des mes efforts. Je travaille, mais ce n'est que pour me lasser. J'essaye de m'affranchir, mais mes fers n'en sont ni plus legers, ni moins rudes. Je tâche de m'élever vers le Ciel, mais un poids inconnu m'entraîne invinciblement vers la terre. Toi seul peux ôter ce poids, & rompre ces chaînes. Toi seul peux achever ce que je puis à pêne essayer. Me refuseras-tu ce secours, ô toi qui previens si souvent nos demandes & nos souhaits? Me fuiras-tu dans le temps que je te cherche avec quelque ardeur, toi qui te fais trouver si souvent à ceux qui te fuyent?

Je sai que parmi ces efforts que je fais pour  
aller.

aller à toi, je n'en fais que trop pour m'en éloigner. Je sai que j'oppose sans cesse de nouveaux obstacles à l'ouvrage que tu as entrepris. Mais, Seigneur, n'est-il pas en ton pouvoir de les vaincre tous ? N'est-il pas aussi facile à ta grace de triompher de mes résistances que de mes mauvaises habitudes ? Quelque rebelle & quelque indocile que ma volonté puisse être ne la peux-tu pas soumettre à ton joug, ne la peux-tu pas rendre souple, fidelle, & obéissante ? Quoi que mon cœur soit de pierre, ne le peux-tu pas changer en un cœur de chair ?

Peut-être est-il nécessaire qu'il ressente encore de nouvelles douleurs & de plus vives étreintes avant que de recevoir la dernière impression de ton Esprit saint. Si cela est, mon Dieu, j'y consens. Je consens de gemir & de soupirer tout aussi long-temps que tu le trouveras à propos. Si ce n'est pas assés de mes pénes & de de mes inquietudes passées, fai-m'en souffrir encore de plus cruelles. Déchire plus sensiblement mon cœur. Abreuve-moi de plus d'amertumes. Fai couler de mes yeux des torrens de pleurs. Coupe, brûle, frappe, tant que tu voudras, pourveu que tu me guerisses, & que tu me rendes l'innocence & la pureté.

C'est cette pureté & cette innocence que je te demande avec le dernier effort de mon cœur. Je n'ose te demander encore la paix & la joye  
de

de tes chers enfans. Je suis trop engagé dans le crime, & trop éloigné de toi pour avoir de si hautes & de si ambitieuses pensées; & d'ailleurs il m'importe de trembler encore jusqu'à ce que j'aye fait de tout autres progrès dans la voye du Ciel. C'est pourquoi bien que mes pechés soient le plus affreux & le plus épouvantable objet qui s'offre à ma veuë, je ne te demande nullement de me les ôter encore de devant les yeux. Ce que je te demande c'est de m'aider à les detester, c'est d'en arracher les racines du fond de mon cœur, où elles ne sont que trop vives & que trop profondes.

Pendant le temps de mon aveuglement spirituel je ne t'apercevois nulle part. Aujourd'hui au contraire je te voi par tout. Mais je te voi irrité contre mes excès. Je te voi juste Juge, armé de severité & de vangeance, prêt à me punir & à m'accabler. Quelque effrayante que soit cette veuë je sens bien qu'elle m'est tout autrement salutaire que mon aveuglement precedent. Continuë donc, ô mon Dieu, de m'effrayer encore de cette maniere jusqu'à ce que je sois un peu moins indigne que je ne le suis de voir ton visage de Pere, & de sentir la consolation & la confiance des tes enfans.

Que ces enfans sont heureux, & que leurs avantages sont grands ! Ils pensent à toi, non seulement sans frayeur, mais avec joye. Ta voix les console, tes regards dissipent tous leurs

en-

ennuis, ta lumiere les éclaire, & ton Esprit les soutient. Ils t'aiment, ils sont aimés de toi, & pour comble de félicité ils n'ignorent ni l'un, ni l'autre de ces avantages. Ne puis-je pas esperer de les posséder quelque jour tous deux? Et ce cœur qui commence de se dégoûter du monde & de ces faux biens n'aura-t-il pas la satisfaction de ne brûler que pour toi, & de n'être rempli que de toi? O Dieu fai moi acheter aussi cherement que tu voudras ces grands avantages. Impose-moi telles conditions qu'il te plaira, mais ne permets pas que je meure sans avoir passé au moins quelques momens dans ce bienheureux état, & sans en avoir goûté les douceurs.

Cependant, Seigneur, si je ne puis pretendre au pain de tes enfans, je ne refuse pas les miettes qu'ils laissent tomber. Traite-moi comme un esclave qui peut devenir libre si je suis indigne d'être traité comme un heritier. Donne moi l'Esprit de servitude qui continuë de me faire craindre, attendant que je puisse recevoir l'Esprit d'adoption qui me donne le droit d'esperer. Fixe dans mon cœur les pensées que tu y as fait naître. Ne permets pas que l'amour du monde, ne permets pas que les vains objets de mes passions me dérobent un seul des momens que je pourrai donner à l'ouvrage de mon salut. Ou pour mieux dire, Seigneur,

neur, charge-toi toi-même de cet ouvrage. C'est ta grande gloire. C'est le chef d'œuvre de ton amour & de ta puissance. N'épargne pour l'achever aucun de tes soins. N'épargne aucune des graces de ton Esprit. En un mot, Seigneur, converti-moi, & je serai converti. Tire-moi, & je courrai après toi.

---

## P R I E R E

*D'un enfant de Dieu, qui craint que sa Repentance ne soit pas sincere.*

**M**ON Dieu, mon Pere, & mon Redempteur. Comme il n'ya que toi qui puisse remedier aux maux qui m'accablent, je te prie du fond de mon cœur de souffrir que j'implore à cette heure ton assistance, & que j'étaie mes pénes & mes souffrances à ces yeux charitables & bienfaisans, dont les regards font la delivrance elle-même. L'état où je me trouve est si triste, que j'ose dire qu'il est digne de toi d'en avoir pitié. Après avoir possédé, ou creu posséder, toute la paix, & toute la joye de tes chers enfans, je me voi plongé dans le trouble, la frayeur, & l'inquietude; & l'état où je me trouve est si different de celui où je me suis veu, qu'il faut que ce bien qui m'avoit paru

ru

ru si doux, soit ou un bien que j'ai perdu, ou un bien que je n'ai jamais possédé qu'en idée.

J'ai creu me relever de mes chutes, & revenir de mes égaremens. Il m'a semblé que j'avois renoncé absolument au peché pour me donner à toi seul, & que j'étois passé de la servitude du vice à la liberté glorieuse de tes enfans. Cette persuasion vraie ou fausse m'a comblé de joye, & m'a soutenu parmi ce grand nombre d'ennuis & de traverses que ta Providence a trouvé bon de me susciter. Cependant, Seigneur, j'ai lieu de craindre de m'être trompé, & d'avoir pris de vaines imaginations pour des verités réelles.

Quand je réfléchis sur ma conversion je n'y apperçois pas les caracteres qui distinguent celle de tes veritables enfans de la fausse repentance des enfans du siecle. Je n'ai ni assés de douleur de mes pechés passés, ni un assés violent desir de te plaire & de te servir dans la suite. Je ne me sens pas cet amour pur & chaste, qui ne t'aime que pour toi-même. L'attache que j'ai encore pour la terre me fait craindre avec justice qu'à la premiere occasion elle me portera à t'offenser, & à violer tes Loix. Enfin j'ai lieu de me persuader que ce que j'ai pris pour une conversion veritable n'étoit dans le fond qu'un amour propre, qui a pris un tour un peu different de son état ordinaire, & qui bien qu'il ait changé d'attaches particulieres ne m'a n'i plus

approché de toi, ni plus éloigné de la creature.

Serois-je assés malheureux, ô mon Dieu, pour être tombé dans un erreur si grossiere & si pernicieuse? Ai-je donc perdu le fruit de tes graces? Ai-je perdu tout ce que j'ai fait d'efforts pour m'unir à toi? Mes soupirs, mes larmes, & mes prieres sont-ce tout autant de vains & d'inutiles amusemens qui m'aient occupé sans avancer mon salut? Suis-je donc encore aujourd'hui à recommencer, & le premier pas pour aller à toi est-ce encore une chose qui me reste à faire?

Sur tout, Seigneur, mon malheur va-t-il jusqu'à cet excés que de ne t'aimer pas veritablement & sincerement, & de ne t'avoir même jamais aimé de cette maniere? Ah, Seigneur, si cela est comment me fera-t-il possible de vivre, & le moyen de me pardonner jamais une telle horreur? Quoi donc, ô mon Dieu, tant de lumieres & de conoissances, tant de graces & de faveurs, tant de bienfaits répandus à pleines mains sur m'a tête, n'auront peu allumer le feu de ton amour dans mon cœur, & ce cœur a tousjours demeuré, froid, glacé, stupide, ingrat, insensible?

Si cela est, ô mon Dieu, que ne dois-je pas faire pour te vanger de l'insensibilité de ce cœur abruti & dénaturé? Combien de douleurs ne dois-je pas lui faire souffrir? Combien des larmes ne doit-il pas faire couler de mes yeux?



yeux? Et n'est-il pas juste que pendant tout le reste du cours de ma vie je pleure, non seulement mes égaremens precedens, mais encore l'erreur qui m'a empêché de les faire cesser plus tôt, & qui m'a fait prendre des ombres si creuses & si peu solides pour la verité.

J'ai de la pêne, Seigneur, à me croire capable d'une illusion si honteuse, & comme je n'ose condamner mes craintes, je ne puis étouffer mes esperances, ni me persuader que ce ne soient que des songes & des visions. Mais dans cette incertitude j'ai recours à toi, l'unique refuge des miserables, & la source inépuisable de toute sorte de biens. Je te supplie avec toute l'ardeur possible de m'aider à me mieux conoître que je ne fais, de me découvrir le veritable état de mon cœur, & de m'apprendre si c'est toi ou le peché qui en possedes l'empire.

Je ne demande pas pour cela des revelations immediates, qui entrent aujourd'hui si peu dans les voyes ordinaires de ta Providence, & dont je me reconoîtrois indigne, quand même elles seroient plus communes, & plus frequentes qu'elles ne le sont. Mais, Seigneur, n'as-tu pas une infinité d'autres voyes pour nous faire conoître toute sorte de verités necessaires, & manques-tu jamais de moyens pour executer tes desseins, & pour pourvoir aux necessités de tes creatures?

Il en est un en particulier, Seigneur, que j'ose te supplier de preferer à tous les autres, sans craindre de pecher contre le respect & la soumission que je te doi, parce que je sai qu'il est tres-conforme à ta bonté & à mon interet, & qu'il n'a rien qui ne soit compris dans les promesses que tu m'a faites. C'est, Seigneur, d'ajouter à ma repentance tout ce qui lui manque, non seulement pour t'être agreable, mais pour me donner lieu de me persuader qu'elle l'est.

Ta grace la fait naître. Ta grace la soutient, l'augmente, & la fortifie. Le commencement, le progrès & la perfection de cet ouvrage viennent également de ta main. Tu lui donnes le degré precis de force & de fermeté que tu juges à propos qu'elle ait. Mais, Seigneur, il ne t'arrive jamais de ne pas vouloir qu'elle croisse lors qu'on t'en prie ardemment & sincerement. S'il est aucune de tes faveurs que des prieres ferventes obtiennent infailliblement de ta grace, c'est sans difficulté celle-ci. Me le refuseras-tu, Seigneur, & serai-je le seul qui cherche sans trouver, qui demande sans recevoir, & qui heurte à ta porte sans qu'on lui ouvre?

J'ai de tout autres esperances, Pere charitable. Je me promets de ta clemence infinie, du merite & de l'intercession de ton Fils, & de la vertu salutaire de son precieux sang que  
tu

tu m'accorderas ce que je te demande du fond de mon cœur. J'ai une vive confiance en ta grâce. Je m'attends à toi. Ne souffre pas, ô bon Dieu, que je sois confus.

Pour cet effet, inspire-moi une forte & salutaire horreur pour le crime, & un amour sincère pour la piété. Donne-moi de detester souverainement, & avec le dernier effort de mon cœur, non seulement mes péchés passés, mais aussi tous ceux auxquels les sollicitations du monde, & les tentations du Démon me pourroient porter dans la suite. Eclaire mon esprit pour en comprendre tout le dérèglement & toute la honte. Affermi mon cœur pour me les faire haïr, & sur tout donne-moi toute la vigilance, toute la précaution, & toute la force qui m'est nécessaire pour faire que je les évite.

Gueri-moi de l'amour déréglé des biens de la terre, qui est la principale source de mes défordres. Fai-moi la grâce de comprendre toute l'inutilité & le tout le vuide de ces honteux objets de mes passions. Persuade-moi fortement qu'ils servent de peu pour cette vie, & de rien absolument pour la vie à venir que leur utilité est très-bornée, & qu'ils ont d'ailleurs un poison secret, qui fait qu'ils nuisent d'ordinaire lors même qu'ils semblent profiter le plus. Sur tout, Seigneur, fai-moi la grâce de ne pas douter que ta Providence n'en assigne

à tes chers enfans précisément la mesure la plus nécessaire pour faciliter leur salut, afin qu'ainfi j'apprenne à acquiescer humblement & dévotement au partage que tu trouveras à propos d'en faire, sans opposer le moindre mouvement de repugnance à l'exécution de ta volonté.

Mais parmi tous ces differens secours qui peuvent me tirer de mes inquietudes il n'en est aucun qui soit plus efficace en lui-même, ni que je te demande avec plus d'ardeur, que celui d'allumer le feu de ton amour dans mon ame. Ton Apôtre m'apprend l'opposition qui se trouve entre la crainte & la charité en me disant que la parfaite charité bannit & éloigne la crainte. Je dois, par conséquent, tenir pour tout assuré que craignant si fort je dois aimer peu. Ma charité doit être bien languissante puis que mes apprehensions sont si vives. Dissipe ces apprehensions, ô Dieu de misericorde, mais dissipe-les en remplissant mon cœur de zele & d'amour pour toi. Persuade-moi que tu m'aimes en me donnant de t'aimer souverainement. Marque moi de ton sceau, qui n'est autre chose que la charité, afin que je puisse m'assurer que je t'appartiens.

L'état ordinaire de tes enfans est un état de paix & de joye. C'est aux vaisseaux de ta colere que tu donnes le trouble & la frayeur en partage. Selon ton Prophete ils ressemblent à la

mer.

mer agitée par l'effort des plus violentes tempêtes. Au contraire le calme & le repos sont les fruits les plus ordinaires de ton Esprit, & les suites les plus naturelles de ton habitation dans les cœurs. Fai-moi sentir, ô bon Dieu, ces douces & précieuses marques de ta présence. Rend-moi la joye de ton Esprit saint, & fai que deormais je puisse jouir de plus de tranquillité dans ma conscience que je n'y en possèdede depuis quelque temps.

Je ne te demande pas la sécurité des enfans du siecle, qui s'annoncent à eux-mêmes la paix lors qu'en effet il n'y a point de paix. J'aime mieux encore mes inquietudes que cet assoupissement lethargique, & si mes craintes ne pouvoient finir que par cette voye, je te supplerois plustôt de les augmenter que de les faire cesser. Mais comme rien n'est plus différent que la véritable paix de tes enfans, & l'insensibilité des impies; je ne crains pas que tu me donnes l'une lors que je ne te demande que l'autre. Je ne crains pas qu'au lieu de pain qui peut me nourrir, tu me donnes une pierre qui ne seroit propre qu'à m'accabler

Je te demande une joye solide, une paix ferme & assurée, & pour cet effet, une conscience également pure & tranquille, exempte non seulement d'inquietude, mais principalement de peché, une volonté soumise à la tienne, & des passions conformes à tes saintes Loix. Je te

demande une paix qui soit le fruit de ma reconciliation avec toi, & qui emporte de ta part la remission entiere de tous nos pechés, & de la mienne un renoncement sincere à ces mêmes pechés, & une application forte & efficace à la pieté & à la justice.

C'est pour établir une telle paix que ton saint Fils est descendu du Ciel sur la terre. Il a répandu son sang pour la cimenter. Il n'a envoyé les Apôtres que pour la prêcher. Les Anges n'ont souhaité que ce bonheur à la terre. En un mot, c'est le but & la fin du grand ouvrage de la Redemption. C'est l'extrait & le centre de l'Evangile. Fai-moi la grace, ô mon Dieu, d'en être participant. Dieu de misericorde & de paix parle de paix à ta creature. Di à mon ame, je suis ta delivrance. Donne-moi cet Esprit qui rend témoignage à nostre esprit que nous sommes de tes enfans.

Pour ma condition exterieure, & l'interêt de cette vie miserable, je ne te demande ni paix, ni guerre; ni repos, ni travail; ni calme, ni agitation. Comme je ne fais point du tout ce qui m'est le plus necessaire par rapport au grand interêt de ton service & de mon salut, & que je suis d'ailleurs tres-fortement persuadé que tu le fais, ou pour mieux dire que tu le vois tres-distinctement, je m'abandonne à cet égard aux soins paternels de ta Providence, & je te supplie seulement de diriger les événemens

riemens de ma vie, non selon les loix de ta justice, mais selon les regles de ta misericorde & de ta bonté. Traite-moi tousjours en Pere, quelque indigne que je sois du glorieux titre de ton enfant. Choisi dans le trésor de tes graces celles qui seront les plus proportionnées à mes necessités & à mes foiblesses, & les plus propres à m'unir à toi. Envoie-moi, non ce que je pourrai vouloir, mais ce que tu voudras que je veuille: Et comme tu es infiniment bon, & infiniment, sage, & que je ne faurois l'être tant soit peu qu'en me soumettant à ta volonté, charge-toi des soins de la conduite, & laisse-moi la gloire de l'obeïssance. C'est à celle-ci seule que je pretends. Ne me la refuse pas, ô mon Dieu, quand même tu trouverois à propos de me refuser tout le reste.

---

## P R I E R E.

*Pour demander à Dieu le secours necessaire à  
notre foiblesse.*

**S**Eigneur mon Dieu, il ne m'arrive jamais de réfléchir sur moi-même sans y trouver de nouveaux sujets de gemir. Tantôt mes péchés passés m'arrachent des larmes, tantôt je tremble de peur d'en commettre d'autres dont je trouve les semences & les dispositions dans mon cœur. Souvent je suis effrayé de l'ingrati-  
 S 5 tude

tude avec laquelle j'ai répondu à tant de bienfaits dont tu m'as comblé. D'autresfois je deplore la negligence qui accompagne le soin que je prends de te plaire & de te servir. Il est des momens où ma stupidité & mon aveuglement me confondent. A cette heure, Seigneur, c'est ma foiblesse qui m'épouvante, & qui me porte à implorer ton secours.

Quand je considere la grandeur & la difficulté des devoirs que ta sainte Loi nous prescrit; la pureté de la vie dont elle nous fournit le modelle; la sainteté qui est absolument nécessaire à ceux qui veulent s'approcher de toi, & te loger dans leur cœur; la severité du jugement ou tu dois nous faire rendre un compte si exact de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées; la ruse, le pouvoir, & la multitude des ennemis auxquels nous devons resister pour n'en être point surmontés; quand, dis-je, je considere toutes ces choses je ne puis m'empêcher de m'écrier avec ton Apôtre: *Qui est suffisant pour cela?*

Il est vrai que je ne conois pas les forces des autres. Peut-être ont-ils des secours & des ressources que je n'ai pas. Mais pour moi qui conois un peu l'état de mon cœur, & que ma propre experience a instruit de ce que je suis capable de faire, je t'avouë avec confusion & avec douleur que je suis trop foible pour de tels efforts.

Bien



Bien loin de faire ce que tu m'ordonnes je suis incapable d'y penser fortement & serieusement. Quelque persuadé que je sois que je n'ai point d'affaire plus importante que celle de mon salut , qu'oi que je sache qu'il y va de toute une eternité, & que le Ciel ou l'Enfer doit être la recompense de mon travail, ou le fruit de ma negligence, il n'est pas en mon pouvoir, je ne dirai pas d'y travailler comme je devrois , mais d'y faire tant soit peu d'attention. Dès que je me mets en état d'y appliquer mon esprit , ce miserable esprit se dissipe, toute son application se perd & s'évanoûit, & il n'y a point d'objet si vain & si méprisable qui ne l'entraîne.

D'ailleurs la tentation la plus foible triomphe de ma resolution. De quelque fermeté & de quelque constance que je me sois armé avant le danger, quelque esperance que j'aie conçue de demeurer ferme & inébranlable, je trouve tousjours dans la suite que je me suis flatté, & il n'est point de secousse si legere qui ne me porte par terre. Je suis defait tout autant de fois qu'il m'arrive d'être attaqué, & ce qui me couvre de confusion, il m'est arrivé plusieurs fois de tomber sans qu'il y eût rien hors de moi qui me poussât, & bien loin de résister à mes ennemis spirituels, j'ai couru au devant d'eux, & m'y suis soumis volontairement.

Tu m'avois donné un admirable secours.

dans la priere. Par son moyen je pouvois me prevaloir de toute ta puissante, ou tout au moins recevoir à point nommé le secours qui me seroit necessaire dans toute sorte d'occasions. Mais, Seigneur, c'est ici la plus sensible marque de ma foiblesse, & rien n'en montre plus evidemment l'excès. Bien loin de faire de moi-même ce que tu m'ordonnes, il n'est pas en mon pouvoir de te demander de le faire toi-même pour toi. Rien n'est plus languissant que mes prieres. Rien n'est plus distrait que mon esprit lors qu'il implore ta grace. A pêne peut-il penser un moment à ce que ma bouche te dit, & au lieu qu'il se remplit & s'occupe des moindres choses, ta grandeur, qui est si immense, ne peut l'arrêter.

Je ne suis donc capable de rien. Et cela étant, comment serois-je en état d'entreprendre & d'exécuter le grand ouvrage de mon salut? Comment pourrois-je remplir tant de devoirs disproportionnés à cet état de foiblesse, de langueur & d'abattement où je me trouve? Comment pourrois-je exécuter ce que je puis à pêne résoudre, désirer, & conoître distinctement? Tu le vois, Seigneur, je ne suis nullement en état d'en venir à bout.

Ce n'est pas que ce que tu exiges de moi ne soit raisonnable. Ce n'est pas même que je souhaite de m'en dispenser. Non, Seigneur, je

je n'ai garde de faire de tels souhaits. Je sai qu'il est impossible que tu m'affranchisses de l'obligation naturelle & inviolable que j'ai à les remplir. Je dis même bien davantage. Quand par une supposition impossible tu pourrois rompre ces liens, je te prierois du fond de mon cœur de ne le pas faire. Quoi, Seigneur, pourrois-je jamais consentir à ne t'aimer point, & même à ne t'aimer point souverainement & par dessus tout? Non, Seigneur, quelque incapable que je me trouve de faire de ce côté-là tout ce que je dois, je ne te demande pas de m'en dispenser, & j'aime mieux cette obligation toute disproportionnée qu'elle est à mes forces, qu'une liberté qui seroit le plus grand de tous mes malheurs.

Ne relâche donc à cet égard quoi que ce soit de tes droits. Exige de moi les justes devoirs auxquels ta grandeur & ta bonté engagent tes creatures. Mais en même temps, Pere charitable, ne souffre pas que je manque à m'en acquitter. Je suis foible, mais tu es puissant. Je ne puis rien de moi-même comme de moi-même, mais ne puis-je pas tout en Jesus Christ pourveu qu'il lui plaise de me fortifier? Ta grace me suffit. Ta vertu s'accomplit dans notre foiblesse, & quoi que je sois incapable des moindres choses, mon incapacité n'est pas assés grande pour t'empêcher de faire en moi ce qu'il te plaira.

Les morts ne fauroient recouvrer la vie, mais tu peux les ressusciter. Le neant est hors d'état de produire la moindre chose, mais tu as trouvé le moyen de tirer l'univers entier de son sein. Les tenebres abandonnées à elles-mêmes ne feront jamais que tenebres. Mais quand il t'a plu d'ordonner que la lumiere resplendit au milieu de leur plus épaisse obscurité, la chose s'est executée. Rien donc ne fauroit arrêter ton action, ni éluder ton pouvoir. Pourquoi ma foiblesse seule auroit-elle ce malheureux avantage?

Il n'en est pas de ta puissance comme de celle des hommes. Celle-ci ne consiste pas tant à agir elle-même, qu'à mettre en œuvre des causes qu'elle n'a pas produites, mais qu'elle fait appliquer. Ainsi les efforts qu'elle opere sont proportionnés, non à son pouvoir, mais au pouvoir des moyens qu'elle employe. La tienne au contraire produit ses plus grands effets par des moyens qui n'ont aucune proportion avec l'effet qu'il faut operer, mais qui l'operent pourtant, parce que tu ne manques jamais dans ces occasions à suppléer de ton abondance tout ce qui leur manque.

Qu'y a-t-il de plus incapable d'agir qu'un corps mort? En ta main pourtant les os d'un Prophete privé de vie n'agirent pas seulement, mais par un miracle étonnant rendirent la vie à un mort qu'on avoit mis auprès d'eux, Qu'y a-

t-il

est-il de moins efficace que l'ombre, qui bien loin d'avoir quelque vertu n'a pas même de réalité? L'ombre pourtant d'un de tes Apôtres a guéri les malades sur qui elle a passé. Dois-je après cela douter que tu ne puisses me mettre en état d'entreprendre & d'exécuter les choses les plus difficiles quelque foiblesse & quelque impuissance que je me sente?

Douterai-je donc de ton amour & de ta bonté, & m'imaginerai-je que pouvant si facilement m'assister & me secourir tu rejetteras mes prières, & me refuseras ce secours que je te demande? Non, Seigneur, ce doute ne peut subsister avec la forte persuasion que j'ai dans mon cœur de la vérité immuable de ta Parole, qui m'assure en général que toutes les prières de tes enfans seront infailliblement exaucées, & qui me dit en particulier que tu ne refuseras jamais ton Esprit à pas un de ceux qui te le demanderont. Et d'ailleurs pourquoi ferois-je difficulté de me persuader que tu accorderas ton Esprit à celui à qui tu n'as pas refusé ton Fils, & pour qui tu l'as exposé à la cruelle mort de la croix?

Il est vrai qu'il y a bien des défauts & bien des imperfections dans cette prière même que je te présente. Mais, Seigneur, il n'y en a point du tout dans le Sacrifice de ton saint Fils, qui selon ton Apôtre te rend agréables les oblations spirituelles de tes chers enfans, ni dans l'intercession

tercession dont ce même Sauveur a promis d'accompagner nos prieres. Accorde, Seigneur, à cette intercession puissante, accorde au mérite & à la vertu salutaire de ce Sacrifice, accorde aux souffrances, aux larmes, & au sang de ce cher objet de ton amour ce que je ne mérite pas d'obtenir, ou pour mieux dire ce que je mérite de n'obtenir point.

Mets-moi en état de pratiquer les devoirs que tu me prescris, & pour cet effet, fai-moi la grâce de les aimer. Acheve de me persuader de leur justice & de leur nécessité. Fai-moi comprendre que rien n'est plus digne d'une creature que tu as élevée à la dignité éminente de ton enfant, & destinée à la possession de ta gloire & de ton Royaume, que de s'y appliquer de toute sa force. Persuade moi que je ne ferois rien faire de plus utile & de plus avantageux pour moi-même, rien de plus propre à répandre la joye & la satisfaction dans mon cœur. Donne moi de voir toute la bassesse & toute la honte des occupations que je leur préfere, & le tort que je me fais à moi-même en m'y arrêtant. Adouci par les attrait de ta grace ce que ton joug peut avoir de rude & d'insupportable à la chair. Surmonte les repugnances de cette chair rebelle, de cette ennemie opiniâtre de mon bonheur. Détrui au dedans de moi ce principe funeste d'erreurs, d'égaremens, & d'excès, & mets en sa place les lumières,

mieres, l'onction, & la force de ton saint Esprit, qui me dirige & qui me soutienne dans tout le cours de ma vie.

Enfin, Seigneur, je te demande le commencement, le progrès, & la consommation de ce grand ouvrage, que ta grace seule peut & entreprendre, & achever, & que je puis bien traverser de moi-même, mais auquel je ne puis contribuer quoi que ce soit que par toi.

## A V I S

*Sur ce qu'il faut faire pour profiter des Exercices Sacrés qu'on fait dans nos Temples.*

**I**L n'est rien de plus ordinaire que de voir des gens qui sont assidus aux exercices de piété sans en profiter. Après avoir entendu des milliers de Sermons ils demeurent tousjours les mêmes. Ils ne se corrigent d'aucun défaut, ils ne se procurent aucune des vertus, aucun des bons sentimens qui leur manquent, & s'ils ne deviennent pas plus méchans, ils ne deviennent pas aussi meilleurs qu'ils n'étoient. Ce malheur est plus grand qu'on ne sauroit se l'imaginer, & rien peut-être ne déplaît davantage à Dieu, rien n'irrite plus efficacement sa colere. \* *La terre, disoit un Apôtre, la terre qui voit souvent la pluye qui tombe sur elle, & produit de l'herbage propre à ceux desquels*

\* Heb. VI. 7. 8. elle

*elle est labourée, reçoit la benediction de Dieu. Mais celle qui produit des épines & des char-dons est rejetée, & prochaine de malediction, & sa fin tend à être brûlée.*

Quelle est la cause de ce desordre? Il y en a sans doute plusieurs. Mais je suis persuadé qu'une de celles qui y contribuënt le plus, c'est qu'on ne prend aucun soin pour se preparer par avance à entendre les predications, & pour les rappeller dans la memoire après les avoir entendues. Faut-il trouver étrange si ce grain mystique ne germe, ne fleurit, & ne fructifie point, puis que la terre sur laquelle il est semé n'a point été preparée? On va au Temple sans s'être recueilli un seul moment pour penser à ce qu'on va faire, & sans avoir tâché de se mettre dans les dispositions necessaires pour en profiter. On pense à toute autre chose quand on y est. On ne s'en souvient plus dès le moment qu'on en est sorti. Après cela faut-il s'étonner si l'on en profite si peu?

La preparation est necessaire pour toutes les fonctions de la pieté. J'ai fait voir dans le Discours precedent qu'elle est d'une necessité indispensable pour la priere. Puis donc qu'on va dans le Temple pour y prier Dieu, & qu'il est tres-difficile de s'y preparer dans le Temple même, où l'on a tant d'autres choses à faire, n'est-il pas absolument necessaire de s'y preparer avant que de quitter sa maison?



On y va encore pour écouter le sermon Et peut-on douter qu'il n'importe de faire tous ses efforts pour se mettre en état de l'écouter avec fruit? On fait quel est le dégoût que nous avons tous naturellement pour la Parole de Dieu. On fait les violences qu'il faut se faire pour se l'imprimer un peu profondément dans l'esprit. On fait les efforts que le Demon fait pour nous empêcher d'en profiter. \* *Le méchant vient*, disoit Jesus Christ, & ravit ce qui est semé dans le cœur. Comment donc peut-on esperer de l'écouter utilement si l'on nes'y prepare par avance, & si l'on ne s'y applique de toute sa force lors qu'elle nous est adressée?

Les plus indevots se preparent à la Communion. Je ne dis pas qu'ils font tout ce qu'il faudroit pour s'y preparer. Je dis seulement qu'ils font quelque chose, & qu'à péne en est-il d'assés profanes & d'assés stupides pour ne se pas recueillir pendant quelques momens avant que d'approcher de la Table de Jesus Christ. Pourquoi donc ne fait-on pas la même chose lors qu'on est sur le point d'entendre la Parole de Dieu? Un même salut, une même grace, les mêmes sources de cette grace, le merite de Jesus Christ, la vertu salutaire de son précieux sang, tout cela, dis-je, ne nous est-il pas presenté dans la predication, aussi bien que dans  
le

\* *Matt. XIII. 19.*

le Sacrement de l'Eucharistie ?

Lors que nous savons qu'un Prince veut nous donner une Audience, & souffrir que nous lui parlions de quelque affaire qui nous importe, nous ne negligions rien pour nous prevaloir de cet avantage. Nous roulons dans nôtre esprit ce que nous devons dire, & la maniere en laquelle nous devons le dire: Nous tâchons de prévoir tout, de concerter tout, & il n'est rien de si petit qui ne nous occupe, & qui ne nous paroisse digne de quelque soin. Que sont cependant les plus grands Monarques au prix de Dieu, avec qui nous avons l'honneur de nous entretenir toutes les fois que nous assistons aux Exercices sacrés? Et que sont toutes les affaires de la terre si on les compare avec celles dont Dieu nous parle par la bouche du Predicateur, & dont nous lui parlons nous-mêmes par nos prieres?

Je voudrois donc qu'avant que d'aller au Temple on se renfermât dans son cabinet, & qu'on se mît un peu à considerer ce que l'on va faire, & ce qu'il est necessaire de pratiquer pour le rendre agreable à Dieu, & utile à nôtre salut. Mais parce que tous ne sont pas en état de trouver dans leur esprit toutes les pensées qui sont necessaires dans ces occasions, j'ai creu qu'on seroit bien aise d'en trouver ici un formulaire, dont on peut se servir, ou en le lisant, ou en faisant quelque chose de semblable

ble sur ce modele. Voici donc à peu près ce que je voudrois qu'on pensât.

---

## MEDITATION

*Mélée d'élevations de l'esprit à Dieu pour servir de preparation aux Exercices Sacrés qui se font dans les Assemblées de l'Eglise.*

**J**E dois dans peu de momens me trouver dans l'Assemblée des fidelles pour y servir Dieu, & pour y faire les fonctions publiques de la Religion sainte que je professe. Je dois y assister pour y chanter ses Louanges, pour y écouter sa Parole, & pour y vaquer à l'adoration de sa Majesté. Rien au monde n'a tant de rapport à l'état des bien-heureux dans le Ciel. Ils ont à peu près les mêmes occupations. Ils adorent sans cesse ce Monarque suprême qui les comble de ses faveurs. Ils font retentir le Ciel de leurs hymnes, & celebrent avec de saints transports les grandeurs & les perfections de cette glorieuse & immortelle Essence. N'est ce pas donc les imiter, & prendre place par avance parmi ces Esprits bienheureux, que de se trouver plusieurs ensemble dans un même Temple consacré à la gloire de ce même Dieu, d'y mediter tout ce qu'il lui a plu de nous reveler de sa verité, & d'unir nos cœurs & nos voix pour le louer & pour le benir? D'autant plus qu'il a promis

solemnellement de se trouver lui-même d'une façon particuliere dans ces Assemblées, & d'être toujours au milieu de ceux qui se trouveront ensemble en son nom.

Je ne delibere donc plus pour savoir si je dois m'y rendre. Il faudroit que j'eusse un étrange fond de profanation dans le cœur pour balancer là-dessus, quand même toutes les affaires, tous les plaisirs & tous les divertissemens de la terre m'appelleroient ou me retiendroient ailleurs. Je puis esperer de trouver ici des avantages bien plus solides, & des plaisirs tout autrement purs. Je me felicite plustôt moi-même de pouvoir si facilement & si commodement jouïr de cet avantage, & mon bonheur me paroît extreme quand je me compare à deux diverses sortes de personnes qui ne le possèdent point.

Les premiers sont ce grand nombre de povres errans qui ne conoissant pas le vrai Dieu, ou tout au moins la veritable maniere de le servir, s'égarent dans les malheureuses voyes de la perdition, & courent après le bois & la pierre, plongés pendant leur vie dans d'épouvantables tenebres, & en danger d'en trouver encore de plus affreuses après la mort. Qu'est ce qui m'a peu faire preferer à ces miserables? Avois-je plus de merite, plus de lumiere, ou plus de pieté? Nullement, mon Dieu. Ce n'est pas moi qui me suis mis dans la bienheureuse

reuse voye où je me trouve. Ce n'est pas moi qui me suis procuré tous ces avantages. C'est ta pure grace, c'est ta miséricorde infinie. Je ne l'oublierai jamais, ô mon Dieu, & il ne se passera point de jour dans ma vie que je n'adore ton incompréhensible bonté, & que je ne t'en rende mes tres-humbles actions de graces.

Le second ordre des personnes à qui il m'est permis de me comparer, c'est ce grand nombre de mes povres freres qui gemissent sous la plus cruelle captivité que l'on vit jamais, & qui voudroient acheter l'avantage que je possède au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher. Ces povres ames affamées soupirent après quelque miserable miette du pain de mon Dieu, que je trouve si abondamment dans sa Maison sainte, & il n'y a personne qui le leur rompe. Elles sont environnées au contraire d'une infinité d'empoisonneurs qui ne s'étudient qu'à déguiser le venin mortel qu'ils tâchent de leur faire prendre. Les uns errent par les montagnes & par les forêts, les autres cherchent le silence & la retraite dans leurs maisons. Tous languissent & defaillent après tes parvis, ô mon Dieu. N'en auras-tu pas pitié, Pere charitable? Les laisseras-tu tousjours dans ce triste état? Ne leur accorderas-tu jamais la grace que tu m'as faite, & dont je me fais un scrupule de goûter toute la douceur lors que je pense que mes freres, que tes chers enfans, que les mem-

membres sacrés du Corps mystique de mon Redempteur, en sont si absolument privés. O Dieu, laisse-toi fléchir à leurs larmes, & s'il m'est permis de le dire ne méprise pas celles que la froissure de Joseph, que la desolation de Sion, m'arrache des yeux.

C'est une coutume assés generale, & peut-être même assés innocente, des'habiller avec un peu plus de soin qu'à l'ordinaire lors qu'on doit se trouver dans les Assemblées où Dieu me fait presentement la grace de m'appeller. Mais, mon Dieu ! qu'il est tout autrement juste de s'appliquer dans ces occasions à parer l'ame qu'à ajuster le corps ! Le corps ne sera regardé que de quelques hommes, qui ne peuvent me faire ni de grands biens, ni de grands maux. Mais mon ame va être l'objet des regards des Anges, qui selon la remarque d'un grand Apôtre ne manquent jamais à se trouver dans les Assemblées des enfans de Dieu. Ne menageons rien. Je vai comparoître devant Dieu lui-même, & me presenter à ses yeux saints & penetrans. Quelle sera donc ma stupidité si je negligé de mettre mon ame dans un état qui puisse ne lui pas déplaire ? Quelle ma profanation si je ne tâche de la parer de ses plus precieux ornemens ? Mais où les prendre, ces ornemens ? Ce n'est pas en moi-même, qui m'en trouve depourveu. C'est dans tes trésors, ô mon Dieu, c'est dans les abîmes inépuisables de ta

mi-

misericorde & de ta bonté. Ne me les épargne pas, charitable Redempteur des hommes ; & puis que rien ne te sauroit plaire en moi que ton propre ouvrage, enrichi moi de tout ce qui peut attirer tes favorables regards.

Je quitte ma maison, & mes petites affaires. Mais puis-je esperer que mes affaires, & toutes les pensées de la terre me quitteront? N'y aura-t-il quoi que ce soit de ce que je laisse qui me suive malgré moi, & qui vienne troubler mes devotions? Pourrai-je appliquer si fortement mon esprit aux grands objets qui me seront présentés, que je ne lui laisse jeter quelque regard dérobé sur les vains objets de mes passions, ou sur quelqu'un des miserables amusemens de la terre? Comment puis-je me promettre ce grand effort après avoir fait tant de tristes épreuves de ma foiblesse? Je n'en perds pourtant pas absolument l'esperance. Mais c'est de ta grace, ô mon Dieu, que j'attends ce bien, non pas de mes resolutions, de mes soins, ou de mes efforts. Je te supplie avec toute l'ardeur & toute l'humilité dont je suis capable qu'il te plaise de bannir absolument de mon esprit tout autre objet que toi-même, & de ne point souffrir que je pense à quoi que ce soit qu'à ta Majesté pour te craindre, qu'à ta volonté pour m'y soumettre, qu'à ta verité pour la croire, qu'à ta bonté pour t'aimer.

Je vai dans le Temple pour y servir Dieu ;

& pour l'adorer. Mais puis-je me promettre qu'il reçoive mes adorations? Acceptera-t-il l'oblation d'un cœur possédé de l'amour du monde, & occupé sans cesse de ses vanités? Approuvera-t-il que j'éleve vers le Ciel des mains qui ont été les organes de mille excès? Trouvera-t-il bon que j'employe à le louer & à le benir cette même bouche qui a proferé tant de discours inutiles, ou pour mieux dire tant de discours criminels? N'est-il pas absolument nécessaire de purifier cette bouche, ces mains, & ce cœur avant que de les employer à des usages si saints? C'est de quoi je ne puis douter. Mais je doute tout aussi peu de mon impuissance à m'aquitter par moi-même de ce grand devoir. J'en suis tres-convaincu. Mais je suis aussi tres-persuadé de la vertu salutaire de ton précieux sang, & de l'efficace puissante de ton saint Esprit, charitable Redempteur des hommes. Je sai qu'il n'y a point d'impureté, point d'ordure, que le merite de l'un, les lumieres & les flammes de l'autre ne puissent ôter. Donne-moi ce double secours, Sauveur adorable. Efface mes pechés passés par le merite de tes souffrances, & reforme mes defauts presens par les graces de ton Esprit. Que le feu sacré de cet Esprit embrase mon cœur pour en faire un holocauste qui te puisse plaire.

Lors que je serai dans le Temple je ne parlerai pas seulement à Dieu par mes prieres, mais  
Dieu



Dieu me parlera encore de son côté par la bouche du Predicateur. Il m'adressera sa Parole, cette Parole qui est le flambeau de l'esprit, l'aliment de l'ame, le remede de ses maux, & le seul soutien de sa vie. Par cette Parole il m'instruira de tout ce que je dois savoir. Il me fera conoître tout ce qu'il veut faire pour mon salut, & tout ce qu'il veut que je fasse pour son service. J'y pourrai apprendre mes manquemens, mes devoirs, mes justes pretensions. Il ne tiendra qu'à moi que je n'y remplisse mon esprit des verités les plus constantes, les plus sublimes, & les plus utiles que l'esprit de l'homme puisse conoître. Avec qu'elle avidité ne dois-je pas recevoir cette divine manne, ce vrai pain du Ciel, ce germe de l'immortalité? Et quelle sera ma stupidité si je laisse tomber à terre ces richesses spirituelles dont il m'est si facile de profiter?

Je voi bien que le Demon me tendra des pieges dans les foibleesses & les manquemens du Predicateur. Il fera sans doute tous ses efforts pour m'inspirer un vain esprit de critique, qui ne pardonne ni un faux raisonnement, ni une pensée basse, ni une comparaison triviale, ni une expression surannée. Il tâchera de m'appliquer fortement à tous ces objets pour me faire perdre les verités solides & les instructions salutaires qu'on trouve tousjours dans les discours les plus negligés & les moins supporta-

bles des Predicateurs de la verité. Serai-je bien assés simple pour donner dans un tel penneau? Ne considererai-je pas que tous les defauts du Predicateur ne sauroient menuire si je ne le veux, & que les verités qu'il étale peuvent me sauver? Qu'il dise tout autant de choses vaines que l'on voudra. Il m'est permis de les laisser. Mais il ne m'est pas permis de mépriser les perles & les diamans qu'il méle parmi cette bouë, & pleut à Dieu que j'eusse profité de toutes les richesses spirituelles, de toutes les bonnes instructions qui étoient contenuës dans le plus méchant sermon que j'ai jamais entendu.

Voici donc ce que je me propose de faire. Je fermerai les yeux aux defauts du Predicateur. Je lui laisserai la grande affaire de rendre compte à son Maître des talens qu'il en a reçûs. Et pour moi je tâcherai de ne laisser échaper aucune des verités Evangeliques qu'il étalera, aucune des preuves solides de nos mysteres qu'il employera, aucune des instructions qui me feront conoître mon devoir, aucun des motifs qui me pourront porter à m'en aquiter. J'en repâtrai mon esprit, & je les imprimerai si profondement dans mon cœur, qu'il ne m'arrivera jamais de les oublier.

Sur tout je prendrai soin de me faire une application particuliere de tout ce que j'entendrai. J'éviterai cet abus insupportable qu'on fait  
d'or-

d'ordinaire de la Parole de Dieu. On l'écoute comme on écoute les verités les plus abstraites, & où l'on a le moins d'intérêt. On se contente de les croire, on pour mieux dire de ne les pas rejeter. On les considère ou comme appartenant à d'autres qu'à nous, ou comme n'appartenant à personne. On leur ôte par ce moyen tout ce qu'elles ont d'efficace & de salutaire, & il arrive de cette manière qu'après avoir entendu des milliers de Predications on n'en est pas le moins du monde plus avancé dans la voye du Ciel. Je ferai avec le secours de Dieu dans une contention perpetuelle pour me garder de tomber dans ce manquement. Je regarderai les verités les plus speculatives en apparence du côté qu'elles me concernent. Je trouverai dans chacune d'elles les moyens de nourrir ma foi, & d'avancer ma sanctification. Je ferai une exacte comparaison de l'état present de mon cœur, & même de tout le train de ma vie passée, avec les obligations qui naissent de chacune de ces verités quelles qu'elles soient. Si j'entends parler d'une vertu j'examinerai sans preoccupation si je la possède. Si j'entends blâmer un défaut je rechercherai si j'en suis exempt. Je ne renverrai jamais sur les autres les censures & les reprehensions du Predicateur. Je les écouterai comme ne s'adressant qu'à moi seul, & je les écouterai de cette manière, non pour en avoir du chagrin ou du ressentiment

timent contre lui, non pour examiner s'il tombe lui-même dans les manquemens qu'il condamne, c'est son affaire, non pas la mienne, mais pour voir s'il n'est pas vrai que je lui ai donné lieu de me dire tout ce que j'entends. Je suis persuadé en effet que les meilleurs & les plus utiles de tous les Sermons ce sont ceux où l'on apprend le mieux à se conoître, & à se corriger. Lors qu'un Predicateur me fait appercevoir dans mon cœur un défaut secret que je n'y avois jamais remarqué, lors qu'il me convainc, non seulement en general que je suis pecheur, foible & miserable, mais en particulier que je suis coupable de tel peché dont je me croyois innocent, sujet à une telle foiblesse que je n'avois jamais ressentie, depourveu de tel avantage que j'avois crû posséder, c'est alors que je dois m'asseurer qu'il a bien prêché pour moi, & que je n'ai pas perdu le temps que j'ai employé à l'entendre. Tout le reste n'est rien en comparaison, & je ne dois pas en faire le même état.

Mais de quoi me sert-il de me conoître si je ne fais rien pour me corriger? De quoi me profitera la veüe de mes maux si je ne tâche de les guerir? Triste conoissance qui ne produira point d'autre effet que de me rendre plus excusable de les avoir negligés. Je tâcherai donc d'arracher de mon cœur tous les vices qu'on m'y fera remarquer, d'éviter tous les pièges qu'on

qu'on m'apprendra que le Demon m'a tendus, d'étouffer toutes les pensées de seduction & tous les mouvemens de rebellion, & d'attache à mon propre sens, que la chair souleve ordinairement dans mon cœur, de me guerir des erreurs & des prejugs qui sont les causes de la pluspart de mes chutes, & de pratiquer tous les devoirs qu'on me prescrira, ou pour mieux dire qu'on me fera voir que la Loi de Dieu me prescrit. J'espere en un mot que je sortirai du Temple moins pecheur, & plus avancé dans la voie du Ciel, que je n'y entrerai.

Mais l'ai-je pratiqué tousjours de la sorte? Ai-je fait cet usage de tant de Sermons que j'ai entendus? ou plustôt y puis-je penser sans rougir? Je t'en demande pardon, ô mon Dieu, & je te prie en même temps du fond de mon cœur que tu me fasses aujourd'hui la grace de profiter d'une autre maniere de ce que je dois entendre. Ouvre mon cœur pour recevoir avec une sainte avidité la parole de ton Evangile qui me va être annoncée dans peu de momens. Donne moi de ne pas laisser tomber à terre la plus petite miette de ce Pain Celeste, la moindre goutte de cette Eau Divine qui rejallit jusques dans le Ciel. Fai-moi la grace d'y trouver l'instruction de mon esprit, la nourriture de ma foi, le soutien de mon esperance, & le remede salutaire de tous mes maux. Gueri-moi de ce profane dégoût que je n'ai que trop

senti jusqu'ici pour cet aliment celeste & surnaturel. Gueri-moi de cette attache criminelle à mon propre sens, qui me porte à faire ma volonté, au lieu que je n'en dois point avoir d'autre que la tienne. Fai-moi la grace de me soumettre doucement & tranquillement à ton joug, de le porter avec joye, & de ne me plaindre jamais de sa pesanteur.

Sur tout, Seigneur, je te prie avec toute l'ardeur dont je suis capable de ne pas souffrir que je sorte de ton Temple sans y avoir fait quelque progrès considerable dans l'ouvrage de mon salut. Qu'il paroisse par mon exemple que la parole que je dois entendre est un marteau qui brise les cœurs. Qu'il paroisse que c'est le sceptre de ta puissance qui te fait regner sur les ames, que c'est l'épée de l'esprit qui donne la mort au peché. Quel seroit mon malheur, ô Dieu, si cet admirable secours me devenoit inutile par ma negligence ? Il est de la nature de ces remedes qui font tousjours du mal lors qu'ils ne font point de bien. Elle est necessairement une odeur de mort pour faire perir, si elle n'est pas une odeur de vie pour sauver. Cette pluye celeste attire la malediction du Ciel, & le feu de sa vengeance sur les terres qu'elle arrose, & qu'elle ne rend pas fécondes. Qu'il n'en soit pas de même à mon égard, & qu'il te plaise pour cet effet de preparer de telle sorte mon cœur que ce grain mystique

tique.

tique venant à y tomber y rapporte du fruit au centuple.

Oserai-je, mon Dieu, te demander encore la même grace pour ceux qui se doivent trouver avec moi dans un même Temple? Oserai-je te supplier de leur accorder tout ce que je viens de te demander pour moi? Je fais bien que je suis indigne de te prier pour mes propres nécessités, & à plus forte raison pour celles des autres. Mais tu as assés de bonté pour souffrir, & pour approuver même, cette hardiesse. Fai quelque chose de plus, ô mon Dieu. Couronne la de la faveur que je te demande, & fai que ton Esprit imprime dans les cœurs de ceux qui doivent se trouver dans cette assemblée toutes les vérités qui leur seront proposées.

Ce n'est pas tout, ô mon Dieu, & je n'aurai jamais l'esprit en repos tant que je verrai la plus grande partie du monde ensevelie dans les tenebres de l'ignorance, & privée de la celeste lumiere de ta vérité. Dissipe ces tenebres, Pere charitable. Rempli l'Univers de ta connoissance, & fai que tous les hommes t'adorent en esprit & en vérité. Ne souffre pas que le Demon ait plus d'esclaves que tu n'as d'enfans. Ne permets pas que l'empire de ce Tyran ait plus d'étendue que celui de ton Divin Fils. Et puis que nous avons lieu d'esperer que tôt ou tard tous les peuples se soumettront à tes Loix, donne nous cette consolation de

voir en nos jours, ou l'accomplissement entier de cette belle esperance, ou tout au moins les commencemens du triomphe de ta verité. Vien bien tôt, glorieux Redempteur, voire Seigneur Jesus vien. Amen.

---

*De ce qu'il faut faire après les  
Exercices Sacrés.*

**V**Oilà à peu près ce quel'on doit faire avant que d'aller au Temple. Lors qu'on y est on n'a qu'à pratiquer exactement tout ce qu'on a resolu, & tenir ce qu'on a promis. Mais ce n'est pas tout. Il faut encore y penser serieusement dans la suite, & ce dernier devoir n'est pas moins necessaire que le premier, ou pour mieux dire il l'est beaucoup davantage. En effet, le premier seroit assés inutile sans le dernier, au lieu que le dernier peut être de grand usage sans le premier.

Plusieurs s'imaginent qu'après avoir assisté aux Exercices Sacrés du Dimanche il leur est permis d'employer le reste du jour à se promener, à faire ou à recevoir des visites, & à d'autres choses aussi vaines & aussi inutiles que celles ci, & il ne leur vient jamais dans l'esprit qu'en en usant ainsi ils negligent plusieurs devoirs importans, & d'une absoluë & indispensable necessité.



Je ne' dirai pas que les visites, les promenades, & les autres occupations semblables, sont des choses tres-differentes de ce que Dieu exige de nous lors qu'il nous commande de sanctifier le jour du repos, & que quelque illusion qu'on se fasse il est impossible de se persuader que ce soit là ce qu'il nous demande lors qu'il nous ordonne de lui consacrer ce jour. Je me contenterai seulement de dire qu'en en usant ainsi on perd le fruit & l'utilité de ce qu'on a fait, qu'on se prive soi-même des avantages qu'on en pouvoit retirer, & qu'en effet cent Sermons entendus de cette maniere ne profiteront pas à beaucoup près autant qu'un après lequel on aura fait ce que je vai dire.

Je voudrois donc qu'en sortant du Temple on se renfermât dans son cabinet, & qu'on employât tout au moins une bonne heure à penser serieusement à ce que l'on vient de faire. Je voudrois qu'on se prescrivit cette Loi, & qu'on se fit une espece de necessité de n'y manquer jamais, ou que si quelque chose d'extremement pressé faisoit differer de quelques momens la pratique de ce devoir, on s'en acquittât le plus tôt que l'on pourroit, & quoi qu'il en soit que le jour ne se passât point sans l'avoir rempli.

Je voudrois que l'on commençât par mediter la grace que Dieu nous a faite, soit en nous adressant sa Parole, soit en nous permettant de

nous trouver dans la société de ses enfans: En effet une ame qui comprend un peu ce que c'est n'aura point de peine à se persuader que ce sont là des faveurs qui méritent une reconnaissance infinie. Il seroit juste même d'en rendre grâces à Dieu expressement & formellement. Voici à peu près ce qu'on pourroit dire dans ce dessein.

**S**Eigneur mon Dieu, & mon bon Pere, confus & pénétré de tes bontés je me jette à tes piés pour t'en présenter mes très-humbles actions de grâces. Tu viens de m'accorder une faveur très-précieuse en elle-même, & qui me le paroît plus encore lors que je considère le nombre de ceux à qui tu trouves à propos de la refuser. Tu m'as souffert dans ton Temple, dans ta Maison Sainte, tu m'y as reçu des biens de ton sanctuaire, du pain sacré de ta parole, de cet aliment celeste qui peut me faire vivre éternellement. Je t'en remercie du fond de mon cœur, & comme je ne sens pas dans ce cœur tout le zèle & toute l'ardeur qu'un tel bienfait devoit y avoir excité, je te prie de ne pas rejeter pour cela l'hommage que je t'rends, mais plutôt d'en couvrir les défauts par le mérite infini de ton Fils Jesus, & par toute la perfection de son sacrifice. Augmente même par l'efficace de ton Esprit ce qu'il y a de plus supportable dans ma gratitude en y ajoutant ce que je sens bien qui

me

me manque encore. Sur tout, Seigneur, donne moi de posséder toute ma vie ce grand avantage. Ne permets jamais que mon indignité & mon ingratitude me le fassent perdre. Donne moi de vivre & de mourir dans la communion interieure & exterieure de ton Eglise, pour avoir part sur la terre à ses avantages, & pour jouir de sa felicité dans le Ciel. C'est ce que je te demande au nom de ton Fils, &c.

Je souhaitterois ensuite qu'on s'examinât avec soin pour voir de quelle maniere on a agi pendant tout le jour, si l'on a été bien attentif à ce qu'on a fait, si l'on n'a point eu de distraction, soit volontaire, soit involontaire, & pour tout dire, en un mot, si l'on a executé fidellement & exactement toutes les resolutions qu'on avoit pris le matin, & qui se trouvent exprimées dans la meditation precedente. Si l'on se reproche d'y avoir manqué en tout, ou en partie, comme on n'a lieu que trop souvent de le faire, il est juste qu'on se represente le tort qu'on a eu de tomber dans ces manquemens, qu'on en demande pardon à Dieu avec une vive douleur, & une confussion salutaire, & qu'enfin on prenne une forte & sincere resolution de ne rien negliger pour eviter de retomber desormais dans les memes fautes.

Après cela il faut rappeler dans son esprit tout ce qu'on a entendu de plus instructif, & il ne seroit pas inutile de le reduire à de certains

tains

tains chefs generaux, tels que sont les verités dogmatiques, les preuves de ces verités, l'éclaircissement des difficultés qui en naissent, les devoirs dont on nous a recommandé l'observation, les motifs, qui nous engagent à les pratiquer, les déreglemens, que l'on a blâmés, & les reproches qu'on en a fait à ceux qui y tombent. En effet, il y a peu de sermons où l'on ne trouve toutes ces choses, & peut-être aucun qui n'en contienne au moins la plus-part.

A l'égard des verités dogmatiques je voudrois qu'on prît garde si on les savoit déjà auparavant ou si on vient seulement de les apprendre. Si c'est le premier on peut se contenter de se les imprimer dans l'esprit, à moins qu'on ne veuille les mediter, comme il est bon de le faire. Mais si on les ignoroit il importe de considerer si cette ignorance n'est pas digne de quelque blâme, & si on n'a pas tort d'avoir demeuré si long-temps dans l'école de Jesus Christ, & de n'avoir pas seu plustôt une chose qu'on nous y avoit sans doute enseignée. Il faut tâcher ensuite de la retenir, pour n'avoir plus l'occasion de se faire le même reproche.

On peut faire la même chose à l'égard des preuves qu'on nous a données de ces verités, & de ce qu'on a dit pour lever les difficultés, & pour résoudre les objections qu'on leur oppose. On doit s'imprimer tout cela profon-

ment.

ment dans l'esprit pour s'affermir dans la persuasion des verités mêmes dont on ne fauroit être trop vivement penetré.

Pour ce qui regarde les devoirs qu'on nous a prescrits il y a un peu plus de choses à faire. Il faut premierement en considerer la justice, ce qu'on peut faire non seulement en prenant garde que Dieu nous les a imposés, ce qui suffit pour nous obliger à nous y soumettre; mais encore en meditant combien ils sont raisonnables en eux-mêmes, & quel desordre ce seroit s'il nous étoit permis de les negliger.

Il faut ensuite en considerer la necessité, & tâcher de se souvenir des endroits de l'Escriture où cette necessité se trouve marquée.

Sur tout il faut prendre garde si on n'y a jamais manqué dans tout le cours de la vie, & si l'on est même disposé presentement à les observer. Si on les a negligés il faut faire ce que je disois, il n'y a qu'un moment sur le sujet des manquemens, où l'on tombe lors que l'on se trouve dans les Exercices sacrés. Il faut s'en faire de justes reproches, en demander pardon à Dieu, & prendre une forte resolution de s'en corriger dans la suite.

Mais outre tout cela il est bon encore de prendre garde combien on a passé de temps sans les pratiquer, pour considerer ensuite si on n'a pas lieu de se persuader que pendant tout ce temps-là on n'étoit pas en état de grace. Car

si cela est quelle confusion n'est-il pas juste que l'on ait d'avoir été si long-temps l'esclave du Demon, & d'avoir perdu tant de temps, qu'on pouvoit employer si utilement, & d'avoir fait un si miserable usage de tant de graces que Dieu nous avoit accordées. Sur tout il faut se représenter ce qu'on seroit devenu si l'on fût mort pendant ce temps-là comme il est arrivé à tant d'autres que l'on conoît. Il faut considérer combien il est seur qu'on auroit péri. Cette pensée ne peut être tant soit peu vive sans faire fremir les plus endurcis, & en même temps sans leur faire sentir l'obligation qu'ils ont à la bonté de Dieu de les avoir conservés jusqu'à ce moment quelque indignes qu'ils fussent de cette grace.

Mais ce qu'il y a de plus important c'est de prendre garde si l'on est prêt à remplir désormais ces devoirs dans toute leur étendue, & s'il y a quelque considération capable de nous y faire manquer. C'est sur quoi il est absolument nécessaire de s'examiner. Si après l'avoir fait on se trouve en état de faire ce que l'on doit, il faut s'affermir dans cette sainte disposition. Mais si tout au contraire on se sent disposé à ne le pas faire, il est bien juste de faire d'autres réflexions. Il faut premièrement s'asseurer qu'on n'est point enfant de Dieu, qu'on ne l'a jamais été, & que mourant dans un tel état on est perdu sans retour. On doit considérer quelle fureur

c'est.

c'est de demeurer un moment dans une disposition si épouvantable, combien il importe d'en sortir & de se presser pour cela, à quoi l'on peut employer les considérations que j'ai déjà touchées dans un autre endroit.

A l'égard des motifs qu'on nous a proposés pour nous porter à pratiquer les devoirs qu'on recommandoit, il ne suffit pas de s'en servir à s'exciter soi-même pour en profiter, il faut encore considérer combien nous sommes inexcusables si tant de secours que Dieu nous avoit donnés pour nous mettre en état de faire sa volonté n'ont pas produit jusqu'ici l'effet auquel il les destinoit, & combien nous serons indignes d'être supportés si à l'avenir nous ne tâchons d'en faire un meilleur usage.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter à marquer ce que l'on doit faire sur le sujet des manquemens que le Predicateur a blâmés. Ce que je viens de dire touchant les devoirs dont il a parlé s'applique de lui-même ici. Il faut considérer la grandeur des ces manquemens, & le pouvoir qu'ils ont de nous perdre. Il faut voir si on y est tombé jusqu'à ce moment, & si l'on a lieu de craindre que l'on y retombe dans l'avenir, & sur chacun de ces chefs il faut faire toutes les reflexions que je viens de toucher sur cet autre article.

Pour les censures & les menaces il faut voir en premier lieu si elles ne s'adressent pas à nous,

&

& si nous n'avons pas donné lieu de nous les faire. S'il est certain & evident qu'elles ne nous regardent pas, il faut bien se garder de s'élever interieurement au dessus de ceux qui se les font attirées. Il faut se garder de les mépriser ou de les haïr. Il faut gemir de leurs desordres, & demander à Dieu qu'il lui plaise de les leur faire sentir à eux-mêmes, & de leur donner la force de les quitter.

Si tout au contraire on se sent coupable des déreglemens que le Predicateur a censurés, il est juste de considerer quelle honte c'est à un homme qui fait profession d'être le Disciple de Jesus Christ, & qui a quelque sentiment de Dieu, de contraindre par sa mauvaise conduite les Ministres de Jesus Christ de sortir en quelque sorte de leur caractère, & au lieu qu'ils sont principalement envoyés pour parler de paix à son Peuple, les forcer en quelque sorte de faire revivre l'esprit & le caractère des anciens Prophetes, qui tonnoient sans cesse contre les pecheurs. Il faut considerer le temps qu'il y a qu'on est dans le monde, & voir de quelle maniere on l'a employé, puis qu'on en est encore à s'entendre faire des reproches, au lieu qu'on devoit être en état de donner de bons exemples à tous.

Il est bon de finir toutes ces differentes reflexions par une priere qui ait du rapport à ce qu'on aura pensé.

E I N.























